



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



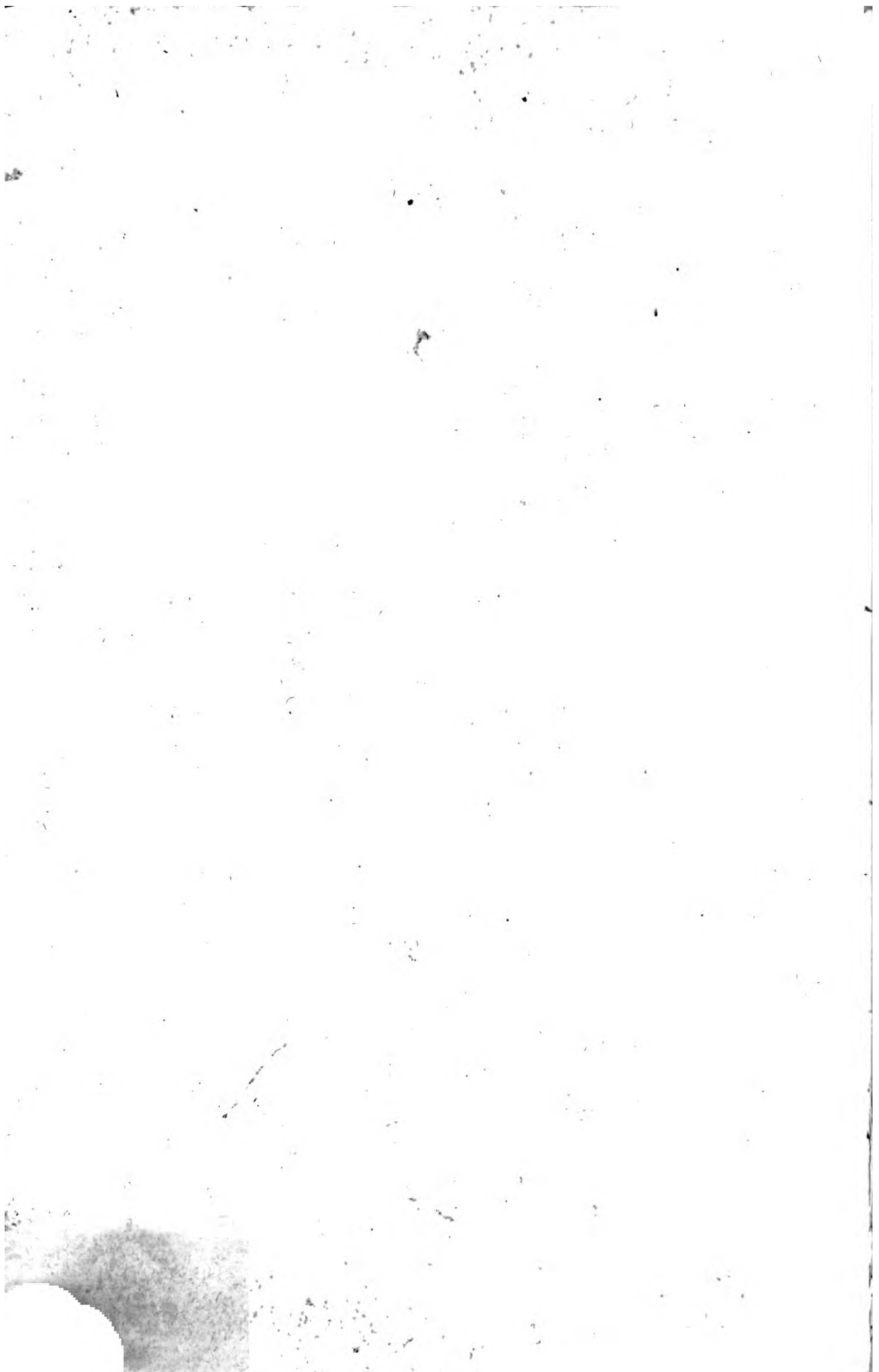
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



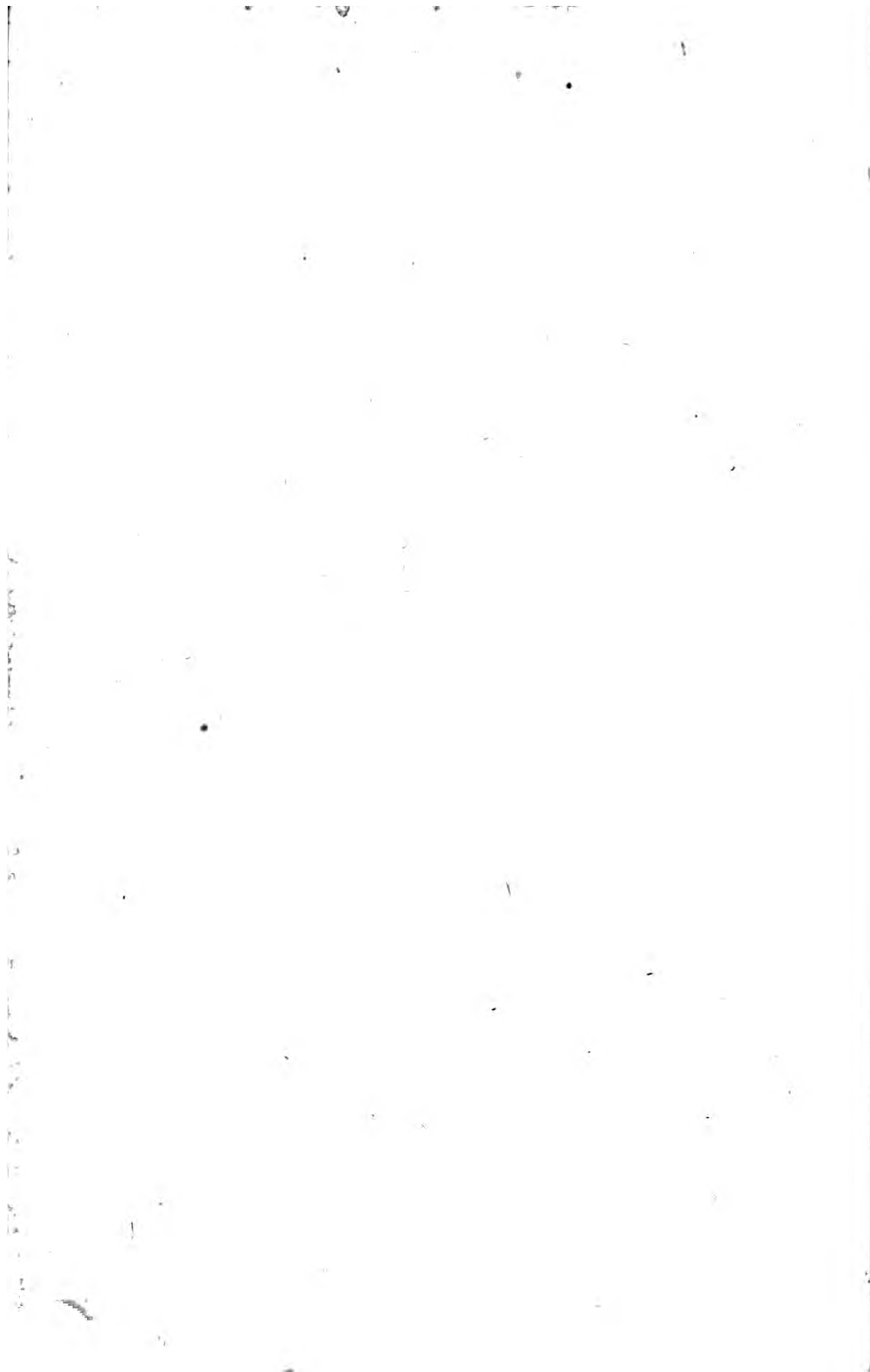
293. b. 2.



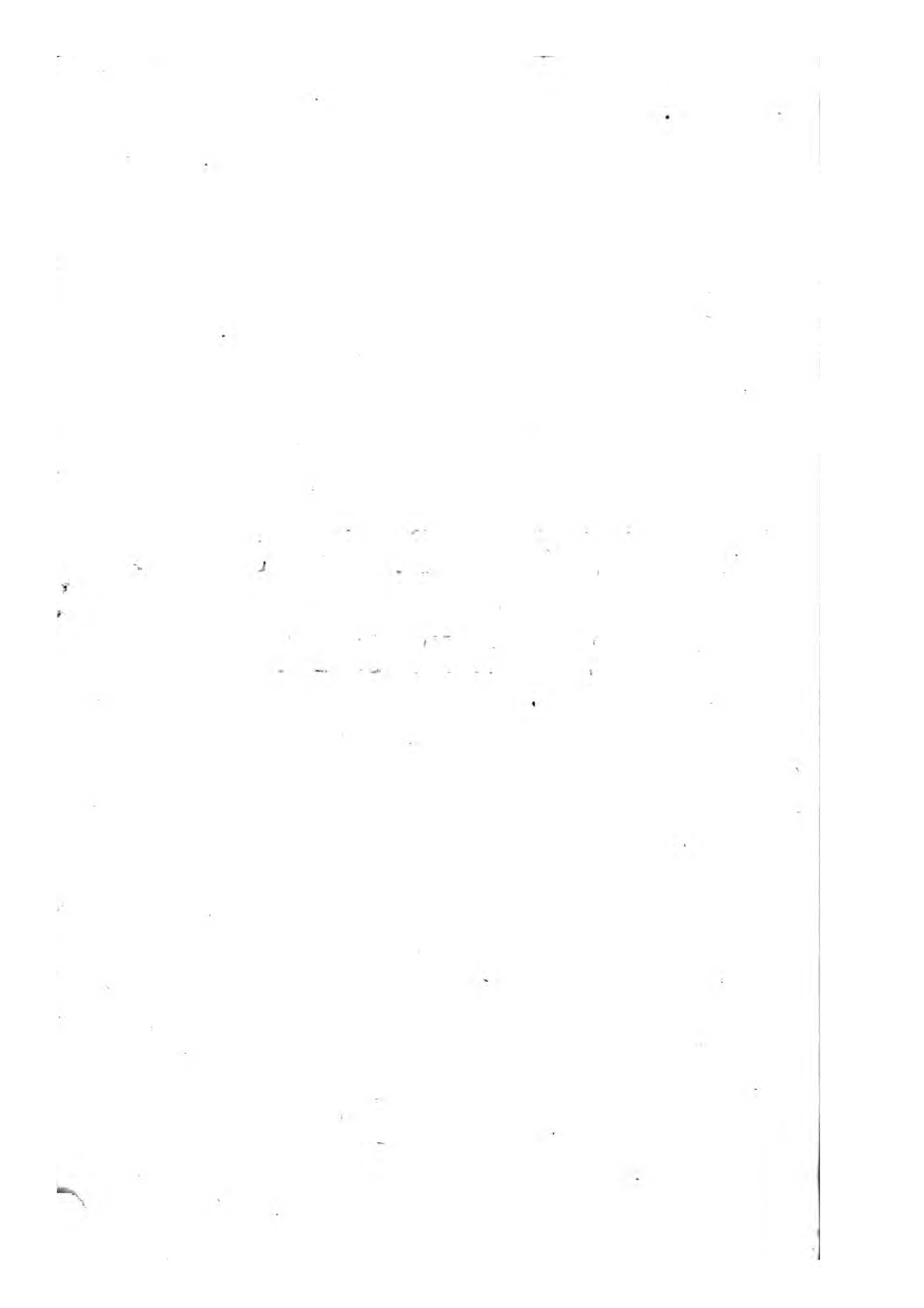




293 b 2



Œ U V R E S
D E P I R O N .



Œ U V R E S
COMPLETTES
D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,

Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de
l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME SECOND.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE M. LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint Côme.

M. DCC. LXXVI.



É P I T R E

A M A D A M E

LA COMTESSE DE***.

AUX TRAITs de la censure en butte plus qu'un autre,
Et d'un Nom respectable ayant à m'appuyer,
OLYMPE, avec raison, j'avois choisi le vôtre;
Mais votre modestie a paru s'effrayer.
Je défère humblement à sa délicatesse :
Sans ce Nom révééré je publie une Pièce
Dont, sous un tel abri, le triomphe étoit sûr ;
Du moins, de vous à moi, recevez-en l'hommage ;
Public, il m'eût plu davantage ;
Secret, il n'en est pas moins pur.
Le langage du cœur se fera seul entendre.
Ce seroit à l'esprit à brocher sur le tout ;
Le mien en viendra mal à bout ;
Mais est-ce à moi qu'il faut s'en prendre,
Si le Ciel ne l'a pas formé selon mon goût ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon orgueil en gronde,
Et qu'il en gronde vainement ;
Il me vient même en ce moment
Une réflexion profonde,
Que je veux rendre en peu de mots.
Entamons pourtant le propos
Par la création du monde ;
Et prenons la matière au sortir du chaos.

LA NATURE en faisant éclore le système
Du globe terrestre où je vis,

Tome II. A

Devoit bien , n'en déplaise à son vouloir suprême ,
 Elle à qui nous devons tant de Donneurs d'avis ,
 S'en réserver quelqu'un pour elle-même.
 Car je sais tels conseils , moi qui très-peu les aime ,
 Qu'à sa place j'aurois suivis.

CE SEROIT , par exemple , un beau trait d'harmonie ,
 Lorsque d'un bel esprit sans vie ,
 La dépouille mortelle est mise au monument ,
 Qu'un Embrion formé dans ce fatal moment ,
 Servît de nouveau gîte à son heureux Génie ;
 Et que de Successeurs une suite infinie ,
 Des grands Hommes ainsi conservât les talens ;
 Afin que , pour l'honneur de nos destins propices ,
 Ce qui fit ici-bas une fois nos délices ,
 Les fit jusqu'à la fin des temps.
 Ah ! quand la Parque inhumaine
 Eut fait payer le tribut
 Au plus bel esprit qui fût ,
 (Je crois nommer LAFONTAINE)
 Que j'eusse été fortuné ,
 Si , dans le même instant , par hasard étant né ,
 J'eusse hérité de sa veine !

QU'INSPIRÉ des neufs Sœurs dont je serois chéri ,
 Je ferois sur ses pas des courses agréables !
 Car j'aime le pays des Fables ;
 C'est mon voyage favori.
 Le ciel en est si pur ! le terrain si fleuri !
 Le continent si vaste & si riche en spectacles !
 Il s'en présente aux yeux de toutes les façons.
 A chaque pas naissent quelques miracles.
 Quadrupèdes , Oiseaux , Insectes & Poissons ,
 Sujets, que, de plein droit, sous nos pieds nous plaçons,

É P I T R E.

Tous à l'homme orgueilleux prononcent des oracles ,
Et donnent à leur Roi d'excellentes leçons.

QUE DE TEMPÉ la charmante Vallée
Est sur-tout un canton du pays fabuleux
Bien digne du pinceau de cet Esprit fameux ,
Dont pour jamais la flamme en haut s'est exhalée !

Que , doué de son feu divin ,
Je ferois un tableau délicieux & rare
De ce lieu qui n'est plus , mais où l'esprit humain ;
Si volontiers encor se promène & s'égare !

MES naïfs & tendres crayons
Peindroient un lieu champêtre , un asyle , un bocage ,
Quelquefois cultivé , d'ordinaire sauvage ,
Toujours plus beau que n'est tout ce que nous voyons :
Le Soleil n'y pourroit faire entrer ses rayons ;
Mais les Jeux & les Ris s'y feroient tous passage.

Les Ruisseaux à flots d'argent ,
Et bordés de marjolaine ,
Tantôt ne roulant qu'à peine ,
Tantôt , d'un pas diligent ,
Serpenteroient dans la plaine.

Philomèle , à perte d'haleine ,
Chanteroit les beautés du Vallon ravissant ;
Tandis que dans les airs où s'étend son domaine ,
Le jeune enfant d'Éole , agile & caressant ,
Déployant mollement ses ailes ,
Se plairoit à répandre une aimable fraîcheur ,
Et le parfum de quelque fleur
Peinte de couleurs éternelles.

DE ces agréables récits ,
Ma Muse élégante & légère

É P I T R E.

Passeroit aux mœurs du pays,
Terre pour nous bien étrangère,
Où, sur un trône de fougère,
L'Amour modestement assis,
Donnoit ses loix sans artifice;
Et gouvernoit les yeux ouverts,
Sans les avoir jamais couverts,
Que du bandeau de la Justice.

LE PLAISIR coûtoit peu, ne s'altéroit jamais,
Et séjournoit sur cette heureuse terre,
Entre l'Indolence & la Paix;
Au lieu que, parmi nous il erre,
Précédé de la Peine, & suivi des Regrets.
La Candeur ingénue, honneur du premier âge,
Ainsi qu'aux mœurs, présidoit au langage;
Le double sens, & les tours ambigus,
Comme le masque & le double visage,
Étoient alors des monstres inconnus.
Chaque terme à l'esprit ne portoit qu'une image;
Un Oiseau, vouloit dire * un Oiseau; rien de plus;
Et cage vouloit dire cage.
La basse Allusion, de son impureté,
N'avoit rien encore infecté;
Et, dans les jeux publics voués à l'Innocence,
Jamais la sage Honnêteté,
Au gré de l'infame Licence,
Sur un mot mal interprété,
N'eût vu, ni voulu voir, dans la simplicité,
L'enveloppe de l'indécence.

* Voyez dans la Préface, pag. 14 & suivantes, un éclaircissement sur cet endroit.

É P I T R E.

DE l'Élève de Mentor
Figurez-vous la jeunesse ;
Imaginez la vieillesse
Du pacifique Nestor ;
De Phantaze & Phobétor ,
Réalisez la richesse ,
Et les biens de toute espèce ,
Qu'en prenant un libre essor ,
L'idée avide & féconde
Puiseroit dans son trésor
Où tout ce qui plaît abonde ;
En un mot , le siècle d'or ,
Tout pur & tout simple encor ,
Dans un petit coin du monde :
Voilà ce que j'aurois peint ,
Si j'eusse été LAFONTAINE ;
Mais , ne l'étant pas , j'ai craint
Le sort du Fils de Climène ;
Ou ce qui jadis advint
A la Grenouille insensée ,
Qui , grosse en tout comme un œuf ,
Creva , pour s'être efforcée
De se rendre égale au Bœuf.

JE n'ai donc entrepris que selon mes ressources.
Des plaisirs différens dont étoit occupé
L'amoureux Peuple de Tempé ,
Je n'ai retracé que les Courses.
DU MOINS si de tous les talens
Du Fabuliste inimitable ,
J'avois celui de faire une esquisse durable
Des Héroïnes de mon temps ,
En leur dédiant une Fable !

É P I T R E.

Si, comme lui, j'avois le don
D'immortaliser un beau nom,
Dans une Épitre liminaire :
Je me consolerois; & sur le même ton
Que prit sa Muse épistolaire,
Quand elle célébra la divine CONTI,
BOUILLON, SÉVIGNÉ, SILLERI,
Et l'illustre LA SABLIÈRE,
J'aurois pu célébrer V***.
Matière à ne jamais tarir sur la louange.
OLYMPE, c'est en vain qu'ici vous l'évitez.
De mille aimables qualités
J'aurois fait un si beau mélange,
Que personne n'eût pris le change,
Et que ce Portrait sans défaut,
Déjà, dans plus d'un cœur, peint par la Renommée,
Vous eût fait connoître aussi-tôt,
Sans que je vous eusse nommée.



P R É F A C E.

VOICI un troisième genre de Drame qui comporte également le gracieux & le frivole : deux avantages qui sembleroient lui devoir attirer la plus haute faveur sur le Théâtre françois ; & qui néanmoins n'empêchent pas que ce n'y soit , au contraire , le plus discrédité de tous les Genres.

Le seul titre de Pastorale , n'annonçant que des Bergers & que de parfaits Amans , s'éloigne trop de nos façons de vivre & d'aimer , libres & cavalières. Il entraîne après soi je ne sais quelles idées fades & puériles, qui naturellement indisposent d'abord contre la Pièce , & même contre le Poëte , qu'elles travestissent en Berger extravagant. Car je ne sais si je me trompe , & si ce n'est pas une disposition d'esprit particulière à moi seul : mais un Auteur est-il anonyme ou bien inconnu ; il me semble qu'on se figure un peu sa Personne , d'après le genre de son ouvrage. La Tragédie , par exemple , nous fait envisager le Poëte sous un air fier & de grands traits à la Romaine. L'Auteur de la bonne Comédie s'offre à l'esprit avec une physionomie vive & gaie. La Comédie moderne suppose au sien un maintien sage & posé. De même aussi , celui de la Pastorale se présente à nous sous la forme d'un doux Thirsis , qui, vis-à-vis de son Iris

en l'air , la houlette imaginaire à la main , l'œil mourant , & la tête nonchalamment penchée sur une épaule , se provoque au ton langoureux & passionné. Que sait-on même si tous ces Messieurs ne sont pas assez peu sages pour se trop complaire à ces sortes d'idées qu'ils se flattent de susciter, & pour s'y façonner; & si , de cet excès de complaisance , ne naissent pas l'enflure dans la Tragédie , le bate-lage dans la Comédie ancienne , la gravité froide & pédantesque dans la nouvelle , & la fadeur dans la Pastorale ?

On sait bien que rien au fonds n'est moins ressemblant , pour l'ordinaire , que ces portraits si légèrement imaginés. N'importe : telle est , je pense , la première opération de nos esprits; & de-là , dis-je , sur la seule affiche d'une Pastorale , c'est à qui s'écriera , secouant dédaigneusement la tête : que va-t-on nous chanter ? Des maximes de Brunettes , de petits madrigaux d'Opéra , de galantes fadaïses , des niaiseries surannées.

Voilà de nos préventions & de nos hyperboles françoises ; mais ne voilà pas moins où en est précisément parmi nous la pauvre Poësie bucolique. Elle est pourtant bien aimable en elle-même , & bien conforme, de plus , à notre goût décidé pour la mollesse & l'oisiveté voluptueuse , tant arborées & si élégamment chantées par des Poëtes vivans , que ce ton seul a fait couronner.

P R É F A C E. 9

Que fait & que ne défait pas le cours des temps !
Quelle étrange révolution est donc celle-ci ! Quoi !
Théocrite , Virgile , le Tasse , & Guarini , auront
plu dans la Grèce , à Rome , & dans l'Italie ; *Durfé* ,
Racan , *Segrais* & *Deshoulières* , en France ; tout
ce qu'ils auront fait dire à leurs Bergers se sera , de
leur temps , appelé , & s'appelle encore du nôtre
par habitude , les délices du cœur & de l'esprit : &
tout ce que produiroient leurs Imitateurs , (fussent-
ils dignes de l'être) ne s'appellera plus qu'ennui ,
glace & rêveries de nos bons vieux Pères ? D'où
viendrait ce dégoût subit qui , tout à coup , fait
voir les mêmes choses d'un œil si différent ? Car
enfin la forme & le fonds de ces sortes d'ouvrages
n'ont pas plus changé que les loix de la Nature ,
ni que les règles de l'Art. N'aimeroit-on plus ? L'A-
mour , le plus bel Être de la Folie , ne seroit-il plus
pour nous qu'un Être de raison ? Et n'auroit-il laissé
de lui , que son ombre froide , errante encore ici-
bas sous le nom barbare & national de *Galanterie* ?
Quoi ! Nos *Catules sophistiqués* l'emporteroient
enfin sur les *Quinaults* & les *Racines* ? Le *Corrège*
& l'*Albane* seroient pour jamais éclipsés par *Vat-*
teau ? Et le bon *Lafontaine* , tout en badinant ,
auroit dit la triste vérité , quand il a dit :

Amour est mort ; le pauvre Compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon ;
Plus n'en avons ici ni vent ni voie.

Non, non; ces vers ne sont qu'une exagération poétique, & mes soupçons qu'une chimère. Du moins me replaçant en idée, de l'âge où je suis, à l'âge des passions où je fus, je ne crois ni ne sens tout cela vrai, ni vraisemblable.

O mihi prateritos reddat si Jupiter annos!

O! si jamais les Destinées

Me rendoient mes jeunes années,

que je le prouverois bien! ou, si ma façon de penser & de sentir là-dessus étoit effectivement devenue une espèce d'hérésie, je le déclare, je serois le dernier à l'abjurer. Mais encore une fois, cela n'est, ni ne sauroit être. L'Amour n'est point mort; on aime toujours quelque part, & même fort tendrement. A la bonne heure que le goût ait varié, & varie sans cesse sur toute autre chose. Toute autre chose peut ressortir au Tribunal du Caprice humain. Mais quelque ridicule qu'on veuille jeter sur l'amour, & quoiqu'en ait dit *Lafontaine*, tant que, sur terre, il y aura des grâces & de la beauté, des cœurs & des yeux, il y aura tendresse, amour & sympathie; & par conséquent il y aura toujours des âmes douces, qui se plairont à la peinture des plaisirs tranquilles de la campagne & des belles passions; dernières & seules images de l'âge d'or.

Ce qui n'est que trop véritable & que trop avéré,

c'est que , de temps immémorial , ce bel âge a disparu ; & que nous sommes étrangement enfoncés aujourd'hui dans un siècle de fer : de fer poli , à la vérité ; d'acier même , si l'on veut ; mais , en ce cas , cinquième & dernière espèce de siècle , qui ne rend le grand nombre que plus sourd aux tendres sons de nos Lyres amoureuses & champêtres. Ainsi presque tout étant devenu pour nous pire que tygre , chêne & rocher , fussions-nous de notre côté devenus des Orphées ; sur quel ton nous y prendre au Théâtre , pour intéresser & pour remuer un pareil Auditoire ?

On me dira qu'il n'y a qu'un seul ton pour la Pastorale : le ton simple & tout naturel. D'accord. Mais il y faut répandre des grâces ; & quelle espèce de grâces ? C'est-là le point de la difficulté. Point sur lequel , de part & d'autre , on ne veut plus s'accorder.

Nues , comme autrefois , ces Grâces ne sont pas du goût de nos beaux-esprits moins délicats peut-être que raffinés. L'ingenu pour eux , est peu touchant. Ornées de quelque draperie à la moderne , les scrupuleux amateurs de l'antique , peut-être aussi moins équitables qu'entêtés , les traitent de fausses , & de purement artificielles , de Précieuses ridicules.

N'y auroit-il pas moyen d'accorder ces deux Puissances irréconciliables ? Oserois-je élever entre

elles ma foible voix ? Et daigneront-elles accepter mon humble médiation ? Tâchons de nous faire écouter des deux partis , en avançant que l'ancienne & la nouvelle Bergerie ont , toutes les deux , & chacune d'elles en particulier , leur portion d'agrément comme de vérité.

Pour le mieux faire sentir , comparons d'abord , & l'une & l'autre ensemble , aux fleurs en général. Divisons ensuite les fleurs en deux principales espèces : en fleurs des champs , & en fleurs de parterre. Comparons maintenant les Bergeries Grecques & Romaines , traitées par les uns d'insipides , à cause de leur trop de simplicité , aux fleurs des champs ; & les Bergeries modernes regardées par les autres comme fausses , à cause de leur trop de culture & d'éclat , aux fleurs de parterre. Les fleurs des champs , pour être simples , sont-elles dénuées de tout agrément ? Réjouissent-elles moins la vue & même l'odorat dans le vaste sein d'une prairie , que les fleurs de parterre ne font dans leur enclos étroit ? Et celles-ci , d'autre côté , pour être plus brillantes & plus cultivées , en sont-elles moins vraies , moins naturelles ? Non , sans doute. Eh bien ! les Anciens ont formé de belles guirlandes avec les unes , & les Modernes , avec les autres ; n'est-ce pas avoir des deux parts décoré la Scène poétique d'ornemens également dignes qu'on employe toutes ses forces à les perpétuer ?

J'essayai donc ici les miennes ; non que j'en présumasse rien de bien rare , ni d'égal à mes modèles ; mais enfin la foiblesse ne condamne pas totalement à l'inaction. Loin de-là, l'action souvent est un remède à la foiblesse ; & comme aussi l'on ne voit pas que l'intrépidité de bonne opinion soit toujours une fort bonne Muse ; de même, il n'est pas dit que la défiance de soi-même soit toujours la marque assurée d'une impuissance absolue.

Quoi qu'il en soit, une nouvelle édition du beau Roman de Tharsis & Zélie , qui venoit d'être favorablement reçue du Public , ayant réveillé vivement en moi les images délicieuses dont l'Astrée enchantait ma première jeunesse , j'entrepris cette Pastorale. J'avois atteint l'âge où l'on veut déjà qu'il ne soit pas trop séant de se livrer encore à de si douces illusions ; mais je ne les abandonnois qu'à regret.

Ainsi je composai , comme on voit , cette Pastorale , plutôt par l'attrait de mon amusement particulier , que dans aucune vue d'en faire parade , encore moins dans aucune espérance de réussir aux yeux du Public : disposition naïve & désintéressée , qui peut-être n'est pas , à beaucoup près , la plus mauvaise qui se puisse apporter à la composition de ces petits ouvrages , où le sentiment seul doit agir & se montrer.

Un autre essor que prit aussi le goût libre qui m'entraînoit, fut de se laisser aller à tous les tons indifféremment. Tendresse, galanterie, enjouement, haut comique, terreur même & pitié, jusqu'à du burlesque; il entra de tout dans ma Pastorale : espèce de cacophonie qui vraisemblablement n'eût guères dû s'attendre au favorable accueil qu'on lui fit; mais qui, s'il en faut juger par l'événement, vaut apparemment encore mieux que l'ennuyeuse & froide monotonie presque inévitable en ces sortes de pièces. Du moins cette variété, légitime ou non, préserva, je crois, mon petit Poëme de la disgrâce commune. Qui nous donneroit l'art de violer à propos les règles, nous donneroit plus & mieux qu'un art poétique; mais de même que j'ai cru ce dernier inutile, je crois l'autre impossible.

J'insinue en passant, que j'eus l'agréable surprise d'un succès inespéré. Je me serois bien gardé d'en faire la moindre mention indirecte ou positive, si ce succès n'eût pas été mélangé, comme il le fut, de l'amertume d'une critique odieuse que j'avois bien moins dû prévoir assurément, & que je méritois trop peu, pour ne pas en porter ici ma plainte au Lecteur équitable. J'espère que je n'aurai pas en vain protesté, devant lui, de mon innocence attaquée par cette critique injurieuse.

De quelque autre nature qu'elle eût été, je n'en

aurois non plus parlé que du succès. Ne la pas savoir supporter patiemment quand elle est juste & qu'elle n'est que littéraire, tînt-elle un peu de la raillerie piquante, ce n'est pas seulement, selon moi, une petitesse d'esprit, ni un risible écart d'amour-propre; c'est encore une véritable ingratitude. Tout ce qui nous est utile, est de la nature du bienfait: or il n'y a, nulle part, tant à profiter pour nous, qu'avec la critique. Si, par le jour qu'elle répand sur nos fautes, elle nous rabaisse un peu; en revanche, elle nous éclaire, & nous éclaire même à ses dépens; car elle nous arme généreusement contre elle-même, puisqu'en nous éclairant, elle nous met en état de la faire taire une autre fois. L'Académie Française ne l'a-t-elle pas dit si sagement dans ses sentimens sur le Cid? *On ne nous coupe alors quelques branches de laurier, que pour les faire pousser davantage en une autre saison.*

Mais quelle différence entre les heureuses découvertes de la saine critique, & les hideux fantômes d'une imagination corrompue, ou mal-intentionnée! On verra que je ne puis guère autrement qualifier la censure dont je me plains. Elle ne fut, à la vérité, que verbale; &, par cette raison, il sembleroit qu'en ne la relevant pas, j'aurois dû la laisser retomber dans son néant. Mais le *verba volant* n'a d'application qu'aux propos indifférens

ou avantageux ; dès qu'ils sont nuisibles & calomnieux , ils prennent du poids & de la racine. Cette censure donc , bien qu'elle n'ait été que verbale , n'eut peut-être que trop d'effet. D'ailleurs elle fut débitée en plein Théâtre , & devant telles personnes , qu'il ne pouvoit manquer d'y en avoir dont la façon de penser sur mon compte ne m'intéresse infiniment. Il ne m'eût fallu , pour me justifier devant elles qu'un seul mot ; que *la devise de l'Ordre de la Jarretière* ; je me serois fait croire aisément ; mais je n'étois pas là pour m'en armer ; & l'on ne sait que trop le beau jeu que la calomnie eut toujours contre les absens.

Quelque esprit crédule pourroit donc avoir emporté , contre certains endroits de cette Pièce , des impressions fâcheuses , qui se réveilleroient à la lecture , si je ne prenois ici le soin de les effacer , en crayonnant seulement mon Accusateur & sa façon de s'y prendre. C'en sera bien assez pour laisser à penser du fait , ce qu'il en faut penser.

Ce troisième Caton tombé des nues , étoit un de nos Damerets des plus brillans alors & des plus courus ; bel-esprit mondain, pensant, parlant, agissant selon son goût, son âge, & son état ; de ces demi-Lettrés qui possèdent à fond leurs *Théâtres* & leurs *Conteurs* ; assez-bien leur *Brantôme* & l'histoire amoureuse des *Gaules* ; tant soit peu leur *Montaigne* & leur *Baile* ; mais qui savent
à

à peine que *Bossuet* & *Pascal* ont écrit. Tout cela nous annonce & veut dire un personnage peu grave & de la meilleure composition du monde avec lui-même , en matière de morale.

D'un autre côté , c'étoit aussi de ces *Importans de coulisses* , de ces jolis *Virtuoses* , qui prennent sous leur bruyante protection le seul Auteur en vogue ; qui lui dévouent leur suffrage & leur admiration ; qui veulent qu'on méprise , comme eux , tous les autres sans exception ; qui ne daignent pas même les apprécier ni les connoître ; & qui , pour peu qu'un de ces malheureux proscrits ait le bonheur de percer , l'égorgeroient volontiers aux pieds de leur Idole. Il y a trop de gens de ce caractère injuste , pour qu'on me puisse accuser de désigner ici nommément qui que ce soit.

Celui-ci donc , avec de si belles dispositions , se trouva , malheureusement pour moi , à la première représentation des *Courses de Tempé*. Dieu sait tout le mal qu'il en dit, avant qu'oneût levé la toile. L'ouvrage étoit d'un autre que de *Voltaire* ; ce grand nom ne décoroit pas l'affiche ; la Pièce pouvoit-elle , devoit-elle valoir quelque chose ? Méritoit-elle seulement qu'on y vînt ? Cependant l'indulgence du Public n'eut point d'égard à cet arrêt. La faveur se déclara dès les premières scènes. Piqué au vif , il jura tout bas de n'en pas avoir jus-

qu'au bout le démenti , & de tirer raison de cette injure , en me faisant payer la peine qu'il alloit se donner d'écouter. Ce n'est plus à l'honneur seulement de la Pièce qu'il en veut ; ce n'est pas moins qu'à celui même de l'Auteur. Il réussit ; qu'il soit flétri ! voilà donc mon petit-maître à la torture , c'est-à-dire, pour la première fois de sa vie , attentif. Il pèse , épie , sue , & fait enfin si bien jouer les ressorts de la malveillance , que , pour le coup , il se croit à son but , & saisi du beau secret de *changer l'or pur en un plomb vil*. A force de tordre & d'alambiquer les expressions les plus honnêtes , les plus simples & les plus univoques , il se flatte d'en avoir fait des mots à double entente , susceptibles des plus indécentes allusions

Ce grand œuvre achevé , l'Opérateur très-satisfait de lui-même , s'écria , l'indignation sur le front : Oh ! c'en est trop ; je n'y tiens plus ! Ceux qui m'ont conté la chose , me le représentent-là , se dressant en pieds au milieu des bancs du Théâtre , publiant sa découverte aux échos d'alentour (car il y a bien des échos dans ce Pays-là , quand il n'est pas désert) distribuant glose & paraphrase à la ronde , & s'échauffant dans son faux harnois , jusqu'à s'alarmer bien sérieusement pour la pudeur des premières Loges.

Plein d'une si charitable inquiétude , il y vole ,

force les portes , fait retourner les Dames , les avertit du scandale qui leur vient d'échapper , les exhorte à ne plus revenir voir cette Pièce , ou du moins à lever une autre fois l'éventail à tels & tels endroits qu'il leur indique & qu'il leur interprète à sa manière ; le tout, d'un air & d'un ton si pénétrés du zèle de l'honnêteté publique & de leur intérêt particulier, que d'abord les plus simples , ou celles qui connoissoient peu le personnage , durent ne savoir trop bonnement qu'en penser ; tandis que les clairvoyantes admiroient la singularité d'un jeu pareil , & rioient sous cape , de voir ce vertueux & nouveau Bellérophon se garder si gratuitement pour elles ; & , sur son hippogriphes en l'air , s'escrimer à toute outrance contre une chimère de son invention , invisible à tous les yeux , & de nature , en tous cas , à devoir moins blesser les siens que ceux de qui que ce fût. Une de ces Dames , impatientée (& je le sais d'elle-même) ne put se tenir de lui dire : mais taisez-vous donc , Chevalier ! avez-vous perdu l'esprit avec vos idées ? Laissez nos innocences en paix ! je n'entends ni ne veux entendre aucune malice à tout cela ; & la seule que je crois entrevoir ici , c'est la vôtre. La mienne , Madame ! quoi ? vous... Il alloit la rembarer de bonne sorte à mes dépens , quand le Parterre lui ayant fait quelques remon-

trances sur la paix, l'obligea de remettre à d'autres temps, ou de porter ailleurs ses hostilités.

Est-il rien, tout à la fois, & de plus choquant & de plus risible que ces faux airs de délicatesse & de réserve subite, répandus sur une figure frivole & de la trempe de celle-ci? On peut dire que c'est bien mal entendre à se masquer, pour quelqu'un du métier & qui cherche à plaire. Qu'un homme grave, un homme d'autorité, d'un certain âge, d'une certaine robe, & sur-tout de mœurs convenables à son caractère, tonne, éclate & fulmine contre une production cynique; & l'attribuant malheureusement au premier qu'on lui nomme, élève aussitôt contre lui sa formidable voix, &, sans autre formalité, le sacrifie à la passion qu'il a pour le maintien du bon ordre: il pourroit bien y avoir quelque chose à dire sur cette sévérité précipitée; la victime égorgée peut-être étoit innocente, ou le cas, gracieux; laissons cela; il n'est ici question que de la convenance des rôles. On ne verroit du moins dans celui-ci rien que d'ordinaire, que d'assez naturel, & que d'à-peu-près dans sa place. Un beau zèle auroit sans doute animé le pieux Persécuteur. A quelque point que ce zèle emporte, il naît d'un motif qui purifie l'action. Enfin celui qui frappe & le fer sont sacrés; il est du devoir de les révéler:

on les révère aussi. Mais qu'un jeune courtisan, des moins préservés du mauvais air qu'il respire, arbore effrontément la même austérité, s'effarouche, se hérissé ; & du ton du Sage que je viens de peindre, fronde, improuve & réproûve, où ce sage lui-même n'auroit pas trouvé seulement de quoi sourciller : de bonne foi, pour en parler modérément, une forfanterie, une morgue si déplacées, ne forment-elles pas un vrai personnage de farce ? N'est-ce pas *Armand* qui se présenteroit en scène sous celui de *Joad* ? Qui ne riroit d'un rôle si mal assorti ? & qui n'en riroit aux dépens du Comédien qui le joueroit ? Mais ce rôle joué, de plus, dans la venimeuse intention que j'ai dite, n'est-il que ridicule, n'est-il que bouffon ?

Voilà pourtant de nos juges, & de ces grands brailleurs, comme dit le Misanthrope....

Qui, je ne sais comment,
Ont gagné dans la Cour, de parler hautement.

De-là, souvent, nos réputations bonnes ou mauvaises en tout genre. Le dangereux, le dur métier que le nôtre ! Le feu de l'âge & de l'imagination nous égare assez, & le pied déjà ne nous glisse que trop. Qui le sait mieux, qui s'en repent plus que moi ? Eh ! qu'espérer en ce malheur, de l'indulgence de nos Censeurs-nés, quand des gens si peu

faits pour l'être , sont nos plus vifs délateurs & les plus prêts à nous lapider , je ne dis pas sur les plus minces , mais , comme ici , sur les plus fausses apparences ?

Pour cette fois-ci , j'étois & je suis encore par conséquent dans la plus grande innocence. Cependant , comme les Muses valent bien la femme de César , & qu'il ne leur suffit pas de n'être point coupables , mais qu'elles ne doivent pas même être soupçonnées ; instruit des endroits de la Pièce que ce galant homme avoit si joliment travestis , je voulus d'abord les retoucher , & les retrancher même , s'il le falloit ; mais le falloit-il ? Non ; & , réflexion faite , j'ai cru devoir m'en abstenir.

Ainsi que la vertu , le scrupule a ses bornes.

Me réformer , ce seroit , en passant condamnation , compromettre l'aimable & pure simplicité ; ce seroit la livrer à la merci de la malice & de la corruption qui en triompheroient. Je laisse donc tout , exactement comme tout étoit. Si le Lecteur veut découvrir ces endroits , & ne le peut , sa peine perdue achevera ma justification. Si , aidé du peu que j'en laisse voir dans mon Epître dédicatoire , il les apperçoit ; il plaidera ma cause lui-même à son propre tribunal , & ne condamnera que la plate & malheureuse subtilité du bel-esprit de

travers à qui j'aurai donné prise , mais prise telle que les Ecrivains les plus irréprochables la donneront toujours à ses pareils. Je m'en repose sur le sage LA BRUYÈRE qui a dit (& que puis-je dire ici pour moi de mieux & de plus à propos ?) *Un Auteur * n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances , de toutes les saletés , de tous les mauvais mots qu'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage , & encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire , la raillerie froide des mauvais plaisans est inévitable ; & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.*

Je crains de m'être un peu trop étendu sur une apologie qu'on ne me demandoit pas , & trop peu sur celle qu'on est en droit de me demander. Pourquoi , me dira-t-on , nous faire part d'un ouvrage dont vous parlez comme d'un simple amusement ? Vous fûtes souffert au Théâtre , dites-vous ; mais est-ce un titre pour oser vous produire au grand jour, vous sur-tout , qui, pour la justesse , mettez la balance de l'Auditeur debout , si fort au-dessous du

* Des Ouvrages de l'Esprit , Tom. I , Chap. 1 , p. 147 , Edition de Coste , 1731.

trébuchet du Lecteur assis. Je conviens de tout ce que l'on peut me reprocher là-dessus : j'alléguerai , pour toute excuse , la répugnance naturelle qu'on a de sévir contre soi-même. Je suis Auteur , après tout , & j'ai la singularité de ne me piquer aucunement d'être Philosophe. Or tous les jours , ne nous voit-on pas oser , du Spectateur qui nous condamne , appeler au Lecteur plus prêt encore à nous condamner ? Bien reçu du premier , pourquoi n'oserois-je donc pas me présenter à l'autre ? Et puis mon Lecteur me doit quelque chose en considération du petit sacrifice que je lui fais. Je lui épargne , en cet endroit de mon Recueil , une Comédie de quinze cens vers , qui se joua immédiatement avant la Pastorale. Cette Comédie fut à la vérité fort mal reçue , mais encore plus mal écoutée. Il ne tenoit qu'à moi , . . .

D'appeler en Auteur soumis , mais peu craintif ,
Du Parterre en tumulte , au Parterre attentif.

Je n'en fis rien. J'aimai mieux la retirer sur le champ ; & , dans ce moment-ci , je la jette au feu * . S'exécuter si rigoureusement sur une première &

* Il s'agit ici de l'*Amant Mystérieux* , Comédie , qui fut jouée immédiatement avant les *Courses de Tempé* , & dont on n'a pas cru devoir priver le Public. Voyez à ce sujet le *Discours préliminaire*.

légère condamnation , n'est-ce pas , quand on me fait grâce , avoir acquis le droit d'en profiter & de me la faire aussi ? Puis-je enfin ne pas traiter avec quelque complaisance paternelle une Pièce , qui , s'étant montrée au moment fatal qu'on proscrivoit sa devancière , coupa , pour ainsi dire , le sifflet au Parterre , & nous renvoya paisiblement tous les deux , lui de bonne humeur , & moi sur mon gain ?

Pour achever de faire voir que la présomption n'entre en tout ceci pour quoi que ce soit au monde , je finis en reconnoissant que je dus peut-être tout l'honneur d'une belle retraite à des talens tout-à-fait étrangers aux miens. Je n'entends pas seulement parler du jeu parfait des Acteurs ; je me persuade encore , & j'aime à me persuader que je dus une partie du succès à l'illustre RAMEAU , mon cher Compatriote , qui voulut bien embellir le Divertissement des sons brillans de sa musique.



PERSONNAGES.

THÉMIRE, *Bergère aimée de Sylvandre.*

DORIS, *Sœur de Thémire, aimée de Célémante.*

SYLVANDRE. }
CÉLÉMANTE. } *Amis.*

HYLAS, *vieux Berger ridicule.*

TROUPE *de Bergers & de Bergères.*

La Scène est dans le Vallon de Tempé.

LES COURSES
DE TEMPÉ,
PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS.

O LE délicieux asyle !
Qu'au gré d'un cœur passionné,
Zéphyre y souffle un air amoureux & tranquille !
Et qu'un Amant heureux y seroit . . . fortuné !

SYLVANDRE *à part.*

Le pesant Personnage !

THÉMIRE *à Hylas.*

A ce langage orné
Des grâces de l'Églogue, & des fleurs de l'Idylle,
On reconnoît le tendre & le galant Hylas.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Vous ne le congédieriez pas ?

THÉMIRE *bas à Sylvandre.*

Trouvez-vous cela si facile ?

H Y L A S à part.

Maudit soit le Fâcheux qui s'attache à nos pas !

S Y L V A N D R E bas à Thémire.

Pour éconduire un Imbécille ,
Il y faut bien tant de façon !

T H É M I R E bas à Sylvandre.

Sans doute : &, sur ce point, chacun a sa méthode.

S Y L V A N D R E bas à Thémire.

Qu'il s'en aille pourtant ; sinon ...

H Y L A S.

Vous vous parlez tout bas : serois-je un incommode ?

S Y L V A N D R E bas à Thémire.

Eh ! dites franchement qu'oui.

T H É M I R E à Hylas.

Non.

H Y L A S.

A mon âge, en effet, je plais comme un jeune homme.

Que je me montre, ou qu'on me nomme ;
D'abord on est tout réjoui.

N'est-il pas vrai, Bergère ?

S Y L V A N D R E bas à Thémire.

Ici, dites non.

T H É M I R E à Hylas.

Oui.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Vous voulez donc qu'il nous assomme,
Et ne voir d'aujourd'hui finir cet entretien ?

H Y L A S *à part.*

La présence d'un tiers met l'amour en déroute.

Mon esprit ne me fournit rien....

(*à Thémire, après avoir un peu rêvé.*)

Doris est votre sœur ?

T H É M I R E.

Eh bien !

H Y L A S.

Et Célémente est son amant ?

T H É M I R E.

Sans doute.

Célémente aime fort Doris : elle est ma sœur.

Après ?

S Y L V A N D R E.

Que voulez-vous en dire ?

H Y L A S *embarrassé.*

Que... que je suis leur serviteur.

S Y L V A N D R E.

J'aurai soin de les en instruire.

H Y L A S *à part.*

En m'éloignant un peu, voyons s'il se retire.

(à Thémire.)

Belle , jusqu'au revoir.

T H É M I R E.

Bon jour.

H Y L A S *s'en allant.*

De tout mon cœur.

S Y L V A N D R E.

Certe. . . .

H Y L A S *revenant.*

A propos.

S Y L V A N D R E.

Encor !

T H É M I R E *à Sylvandre.*

Quelle humeur pétulante !

H Y L A S *à Sylvandre.*

Que faites-vous ici ?

S Y L V A N D R E.

Comment ! ce que j'y fais ?

H Y L A S.

Oui. Vous devriez être auprès de Célémente.

S Y L V A N D R E.

Et pourquoi donc ?

H Y L A S.

Pour faire avec lui votre paix.

Je ne sais contre vous quelle raison l'irrite ,

Mais il vient de jurer qu'avant la fin du jour ,
Il vouloit vous jouer un tour.

S Y L V A N D R E.

Eh bien! qu'il me le joue.

H Y L A S.

(bas à Thémire.)

Ah! d'accord. Je vous quitte.
Mais je suis bientôt de retour.

S C È N E I I.

S Y L V A N D R E, T H É M I R E.

S Y L V A N D R E.

Q U O I ! lorsque du moment la fatalité presse ,
Et qu'on ne peut trouver de remède assez prompt ;
Je vous vois, sans égard à ce qui m'intéresse ,
La sérénité sur le front,
Recevoir avec politesse
Le premier qui nous interrompt ?
De vous-même à ce point vous êtes la maîtresse ,
Dans le trouble où vous me trouvez !
Ah! quand on aime, a-t-on l'humeur que vous avez ?
Non, vous ne savez point ce que c'est que tendresse.

T H É M I R E.

Vous savez quereller sans cesse ,
Vous ; c'est tout ce que vous savez.

L É S C O U R S E S

S Y L V A N D R E.

Rien ne vous impatiente.

T H É M I R E.

Et tout vous met en courroux.

S Y L V A N D R E.

C'est que je suis sensible.

T H É M I R E.

Et moi , très-endurante ;

Témoin l'amour que j'ai pour vous.

S Y L V A N D R E.

Je ne songe , en tout , qu'à vous plaire ;

Ma faute , quand j'y manque , est bien involontaire.

Mais vous ne disconviendrez pas

Que , si vous m'aimiez bien , l'on vous eût vu tout faire

Pour nous débarrasser d'Hylas.

Votre père a parlé de se donner un gendre.

Etranger en ces lieux , je n'ai que peu d'espoir.

Nous consultations par où nous pourrions nous y prendre :

Hylas vient à travers un entretien si tendre ,

Sans que le contre-temps semble vous émouvoir !

Ma tristesse n'a pu suspendre

La vive attention que vous lui faisiez voir !

Que venoit-il toutefois nous apprendre ?

Belles nouvelles à savoir ,

Pour s'occuper à les entendre !

Le nombre de ses bœufs , celui de ses moutons ;

La nature des lieux qu'ici nous habitons ;

Qu'il

Qu'il fait une belle journée ;
Qu'une telle heure , à l'horloge , a frappé ;
Que de l'Olympe , aux Dieux demeure abandonnée ,
Voilà le sommet escarpé ;
Que c'est-là le fleuve Pénée ;
Ici , le Vallon de Tempé ;
Que pour Doris enfin , Célémente soupire ;
Et qu'elle est votre sœur. En vérité , j'admire
Qu'il n'ait pas dit aussi que Sylvandre est mon nom ;
Que vous vous appelez Thémire ,
Et votre père , Polémon.

T H É M I R E.

De vous instruire il s'est fait une affaire ,
Vous sachant , depuis peu , venu dans ce canton ;
Et pour moi , j'ignore le ton
Que l'on prend avec ceux dont on veut se défaire.

S Y L V A N D R E.

Nous battons froid à leurs civilités ;
Nous affectons avec eux le silence ;
Et leur faisons sentir , à notre contenance ,
Qu'ils sont de trop à nos côtés.

T H É M I R E.

Et si vous prononciez ici votre sentence ?
Si je mettois la remontrance ,
Au rang des importunités ?

SYLVANDRE.

Ah! vous serez plus équitable !

Et , puisque vous m'avez marqué quelque retour ,
 Vous ne nommerez pas de ce nom détestable ,

Les effets du plus tendre amour !

A mon entrée en ce fatal séjour ,

La liberté par vous me fut ravie :

Pour jamais de la vôtre on dispose en ce jour ;
 Et je m'étois flatté d'un sort digne d'envie.

Songez , quand il s'agit d'imaginer comment

Je puis de votre père obtenir l'agrément ,

Qu'un seul instant perdu peut me coûter la vie :

Et votre exemple me convie

A perdre cet instant , sans en être agité !

Ah! Thémire, Thémire ! est-ce donc être Amante ?

De votre sœur Doris , ainsi que la beauté ,

Pour achever d'être toute charmante ,

Que n'avez-vous la sensibilité ?

THÉMIRE.

Et vous , la tranquillité

De votre ami Célémente ?

SYLVANDRE.

Il n'est point inquiet , parce qu'il est heureux ;

Parce que Doris est telle ,

Qu'en la prenant pour modèle ,

D'un Amant délicat vous combleriez les vœux.

Attentive à lui seul , à tout autre cruelle ,

A lui seul unie & fidelle,
 Elle croit que le jour ne luit que pour eux deux.
 Pour elle, tout est grave, & rien n'est bagatelle.
 Tout devient matière entre eux
 D'un redoublement de feux,
 Ou d'une tendre querelle.

T H É M I R E.

Par une conduite si belle,
 Et ce caractère épineux,
 Doris, de l'Empire amoureux,
 Malheureusement pour elle,
 Bannit les ris & les jeux;
 Et de la plainte éternelle
 En fait le séjour affreux.

S Y L V A N D R E.

Le séjour voluptueux
 De la félicité même.

T H É M I R E.

Dites, dites un Enfer.

Quoi? la plainte ennuyeuse & le reproche amer
 Dans l'empire amoureux sont donc le bien suprême?

S Y L V A N D R E.

On sait de votre sœur l'inquiétude extrême;
 Elle fait du reproche un usage fréquent.
 Mais d'une bouche qu'on aime,
 Le reproche est-il choquant?
 De l'amitié véritable,

C'est le signe convainquant ;
 C'est le langage éloquent
 Du sentiment respectable.
 Plus il est , par conséquent ,
 Continuel & piquant ,
 Plus l'Amant est redevable.

T H É M I R E.

Et moi , je ne sais rien de plus insupportable !
 L'amour & l'amitié veulent un ton plus doux.
 Célémente n'a pu retenir son courroux ,
 Lui , dont la patience étoit inaltérable.

A-t-il si grand tort , entre nous ?
 Et vous croyez-vous excusable
 De vous être montré jaloux
 D'un ami qui , pour vous , près de moi , s'intéresse ?
 Qui ne me parle que de vous ?
 Qui même me veut mal , & me blâme sans cesse
 De ne pas ménager assez votre foiblesse ?
 Franchement , après cela ,
 Je ne m'étonnerois guère

S Y L V A N D R E.

Eh ! de grâce , laissons-là
 Célémente & sa colère.

T H É M I R E.

D'une humeur douce , enfin , vous faites peu de cas :
 Vous la voulez rebelle & haute ;
 Une Grondeuse auroit , selon vous , plus d'appas :

Et ce n'est pas votre faute ,
Si je ne la deviens pas.

Eh bien ! je la suis donc ; & j'ai sujet de l'être.
Oui , justifiez-vous ; oui , vous , qui vous plaignez.
Quoi ! berger, on vous aime, on vous le fait paroître,
On est tranquille , & vous craignez ?

S Y L V A N D R E.

Comment d'un juste effroi puis-je encor me défendre ?

T H É M I R E.

Depuis qu'Hylas est retiré ,
Si vous aviez daigné m'entendre ,
Vous seriez déjà rassuré.
Jusqu'à-présent , mon cher Sylvandre ,
Etranger parmi nous , vous avez ignoré
Que Mais Hylas revient.

S Y L V A N D R E *bas & vivement.*

Si mon repos vous touche ,
De grâce , point d'accueil qui flatte son ardeur !
Du silence & de la froideur !
Songez, au premier mot qui vous sort de la bouche,
Que vous me percerez le cœur !



SCÈNE III.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS à *Thémire*.

J'AVOIS quitté la place , espérant que Sylvandre,
 La voulant bien quitter aussi ,
 Vous laisseroit seulette ici :

Mais je risquerois tout , à vouloir plus attendre.
 Votre père , aujourd'hui , songe à vous marier.
 Ne devinez-vous rien , à mon air humble & tendre ?
 Bergère , je vous aime , & je viens vous l'apprendre.
 Cela vous fâche-t-il ? Non. Je vais parier ,
 Au plaisir que toujours vous a fait ma présence ,

Que si j'ai pour moi Polémon ,
 Il n'aura pas besoin d'un rigoureux sermon ,
 Pour vous insinuer un peu de complaisance.

Vous ne me répondez rien ? Bon !
 Comme un aveu , je prends votre silence ;
 Et vais chez lui marchander , de ce pas ,
 Une Brebis si douce , & si pleine d'appas.
 L'or , en de tels marchés , emporte la balance :

Et le bon-Homme en fait cas.

Comptez sur mon opulence.

SYLVANDRE *l'arrêtant*.

Mais votre procédé tient de la violence.

Ne voyez vous pas bien , Hylas ,
 Que Thémire a l'esprit occupé d'autre chose ;
 Qu'elle n'est point à ce qu'on lui propose ,
 Et qu'elle ne vous entend pas ?
 Pour cette affaire , ou pour quelque autre ,
 Prenez mieux votre temps ; c'est moi qui vous le dis.

H Y L A S.

Mon petit Pastoureau ! pour donner des avis ,
 Vous-même , prenez mieux le vôtre.
 Thémire est-elle sourde , aveugle , hors de sens ?
 Ou moi-même suis-je en délire ?
 Thémire me connoît : je connois bien Thémire :
 Elle m'écoute ; & je l'entends.
 Tenez même , elle vient de rire.
 On a du revenu peut-être en sens commun ;
 Sur un bon titre je me fonde :
 Dans toutes les langues du monde ,
 Se taire & consentir n'est qu'un.
 Que l'heureux succès confonde
 Quiconque me le niera.
 Aujourd'hui , l'envie en gronde ;
 Demain , elle en crevera.



SCÈNE IV.

SYLVANDRE, THÉMIRE.

SYLVANDRE.

MAIS aussi le silence , au lieu d'être farouche ,
A l'air , en certains cas , d'une tendre faveur.

THÉMIRE.

Un mot sorti de ma bouche ,
Vous auroit percé le cœur !

SYLVANDRE.

Quittez cet affreux badinage.
Un jeu pareil, en vérité ,
Sied mal en cette extrémité.
Ménagez mon foible courage ;
Et n'affectez pas davantage
Un excès de malignité ,
Qui tiendrait enfin de l'outrage.

THÉMIRE.

Ferez-vous encor des loix ?
Ou , libre d'un soin frivole ,
Et plus sage une autre fois ,
Laisseriez-vous à mon choix ,
Le silence & la parole ?

D E T E M P É.

41

S Y L V A N D R E.

Ah ! je n'ai pas deviné
L'offre qu'on alloit vous faire.

T H É M I R E.

Encor moins imaginé
Les raisons qui m'ont fait taire.

S Y L V A N D R E.

De ce silence obstiné
Seroit-il une autre cause,
Que le plaisir malin de m'avoir chagriné ?

T H É M I R E.

Je l'y comptois pour quelque chose.
Mais , je veux bien en convenir ;
A l'amusant j'ai joint le nécessaire.
Le dessein d'engager Hylas à m'obtenir ,
Est mon vrai but en cette affaire.

S Y L V A N D R E.

Vous lui souhaiteriez l'aveu de votre Père ?

T H É M I R E.

Oui : je desire fort qu'il puisse y parvenir.

S Y L V A N D R E.

Vous dont l'amitié sincère
Ne devoit jamais finir ?

T H É M I R E.

Moi-même.

LES COURSES

SYLVANDRE.

Infidelle bergère !
 Vous perdez donc le souvenir
 D'une promesse à mon amour si chère !

THÉMIRE.

Loin de-là , je la réitère ,
 Et ne songe qu'à la tenir.

SYLVANDRE.

Et sera-ce en faisant qu'un autre vous obtienne

THÉMIRE.

C'est l'unique moyen d'unir
 Votre destinée à la mienne.

SYLVANDRE.

O Dieu ! quel étrange moyen !

THÉMIRE

Hylas passe la soixantaine ;
 Et l'inégalité de son âge & du mien
 Rompra bientôt l'alliance.
 Ne désespérez de rien.
 De la patience ;
 Et tout ira bien.

SYLVANDRE.

L'abominable prévoyance !
 Établir mon bonheur sur la mort d'un époux !

THÉMIRE.

Gardez cette honnête croyance.
 Par leurs propres erreurs , on punit les jaloux.
 Vous en ferez l'expérience ;
 Car vous n'êtes pas digne , excitant mon courroux
 Par une injurieuse & sotté défiance ,
 Qu'on s'explique mieux avec vous.

Elle veut sortir.

SYLVANDRE *la retenant.*

Ah ! de grâce ! calmez cette injuste colère....

SCÈNE V.

SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

FÉLICITEZ-MOI tous deux.
 Célémente est chez mon père ;
 On l'aime , on le confidère :
 Bientôt nous serons heureux.
 Alors , en sœur qui vous aime ,
 Je servirai vos amours ;
 Et je veux , dans peu de jours ,
 Vous féliciter de même.

SYLVANDRE.

Près d'elle , employez donc vos obligeans discours,

44 L E S C O U R S E S

Doris ! au nom de Célémante !
Au nom des nœuds qui vont vous unir pour toujours !
Un Amant glacé d'épouvante ,
Implore ici votre secours.
En disant qu'elle m'aime, elle en épouse un autre !

D O R I S.

Thémire ?

S Y L V A N D R E.

Oui. Pour aller s'offrir en ce moment,
Hylas , l'indigne Hylas a son consentement,
Comme Célémante a le vôtre.

T H É M I R E.

Par son indignité, le choix vous déplaît-il ?
Qui voulez-vous que je préfère ?
Le jeune Acis ? Le beau Myrtil ?
Je n'ai qu'à dire un mot ; ils volent chez mon père.

S Y L V A N D R E.

De quel sang froid elle me désespère !

T H É M I R E.

Oh ! Laissez-moi donc mon Hylas.

D O R I S à *Thémire*.

Votre consentement seroit-il donc sincère ?

T H É M I R E.

Hylas s'est déclaré. Des raisons m'ont fait taire ;
Et je ne le flattois qu'en ne répondant pas.

S Y L V A N D R E.

L'Ingrate, à ce silence a trouvé des appas :
 Elle vient même de se plaire
 A m'en faire l'aveu moqueur.

D O R I S.

Seroit-il possible ?

T H É M I R E.

Oui, ma sœur.

Hylas plaira d'abord. A Sylvandre, au contraire,
 (Puisqu'il faut vous ouvrir mon cœur)
 Beaucoup de temps est nécessaire,
 Pour faire approuver son ardeur.
 Mon père cependant me presse avec rigueur ;
 Et je crains le choix qu'il peut faire.
 Vous, qui savez nos loix, n' imaginez-vous pas,
 Pour mieux me tirer d'affaire,
 Ce qui me fait, dans Hylas,
 Choisir un sexagénaire ?

D O R I S.

Ah! J'entends. Eh! pourquoi, d'abord,
 N'avoir pas expliqué le mystère à Sylvandre ?
 Le passe-temps est un peu fort ;
 Cela n'est pas d'une ame tendre :
 Et franchement, vous avez tort.

T H É M I R E.

Je hais sa folle inquiétude ;
 Et l'en punis, en l'y plongeant.

DORIS.

Mais sa crainte, après tout, n'a rien que d'obligeant,
Et ne méritoit pas un châtement si rude.

THÉMIRE.

Douter de notre foi, n'est donc pas outrageant ?
Et vous ne traitez pas cela d'ingratitude ?
Les sermens que leur fait notre honneur indulgent,
Ne sont donc que de foibles gages,
Qui ne nous rendront pas exemptes de soupçon ?
Je pense d'une autre façon.
Après de pareils témoignages,
Quelque tort apparent qu'avec eux nous ayons,
Qui nous ose croire volages,
Mérite que nous le soyons.
Et puis il s'ennuyoit d'un bonheur trop paisible.
Si l'on ne gronde, il croit que l'on est peu sensible.
Mais il me fait compassion ;
Et je redeviens bienfaisante.
Donnez-lui quelque instruction.
A votre humeur complaisante,
J'en laisse la fonction.
Je n'y puis être présente.
La recherche d'Hylas est une nouveauté,
Qu'aux bergères je dois apprendre.
Adieu pour un moment. Une autre fois, Sylvandre,
Un peu de confiance & de sécurité.

S C È N E V I.

SYLVANDRE, DORIS.

S Y L V A N D R E.

Moi, jusques-là pousser la déférence !
Elle consent qu'Hylas parvienne à l'obtenir ,
Et veut que je l'entende avec indifférence !
Que je vive en pleine assurance !

D O R I S.

Belle leçon à retenir ;
Pour ne jamais , à l'avenir ;
Prendre feu sur une apparence.
Tout vous doit remplir d'espérance ;
Et vous allez en convenir.
Prêtez-moi seulement une oreille attentive.
Chacun sait que ce fut sur ce bord fortuné ;
Qu'épris de l'ardeur la plus vive ,
Apollon poursuivit Daphné....

S Y L V A N D R E.

Apollon n'est-il pas ici bien amené ?

D O R I S.

On sait aussi que , sur la même rive ,
Dans son attente , il demeura frustré ;

Et qu'atteignant en vain la belle fugitive,
Cet Amant n'embrassa que l'écorce plaintive
De l'Arbre qui , depuis , lui resta consacré.

S Y L V A N D R E.

Puisqu'on sait tout cela, pourquoi donc nous le dire ?

D O R I S.

Je vous ai prié d'écouter.

S Y L V A N D R E.

Vous m'aviez promis de m'instruire.....

D O R I S.

Et ce récit va m'acquitter.

S Y L V A N D R E.

Mais que peut-il en résulter ,
Qui me rassure sur Thémire ?

D O R I S.

Plus que vous n'osez souhaiter.
Votre impatience extrême ,
Interrompant mon discours ,
Et me retardant toujours ,
Se persécute elle-même.

S Y L V A N D R E.

Venez donc au fait !

D O R I S.

J'y cours.

En

En mémoire de la fuite,
 Où pour unique recours,
 Daphné fut ici réduite ;
 Parmi nous , est une loi
 Qui permet à nos bergères ,
 Quand d'impitoyables pères
 Tyrannisent notre foi ,
 D'éluder , en fuyant , leurs volontés sévères.
 Reste à l'objet de nos mépris ,
 De conquérir , s'il peut , autrement , la rebelle.
 D'une course , en un mot , nous devenons le prix ;
 Et , pour la course solennelle ,
 Au gré de la bergère , un bel espace est pris.
 Si le berger triomphe , il a tout droit sur elle ;
 Nous perdons notre liberté.
 Mais si nous avons la victoire ,
 Notre loi , sur un choix un peu mieux consulté ,
 Des parens , pour un an , suspend l'autorité.
 Dès son enfance donc , ainsi que l'on peut croire ,
 Une fille s'exerce à la légèreté.
 Aussi dirai-je , à notre gloire ,
 Qu'instruites à l'agilité ,
 Nous primons dans cet exercice ;
 Et que plus d'un bon Coureur
 Entre tous les jours , en lice ,
 Sans que pas un réussisse ,
 Ni s'en tire à son honneur.

S Y L V A N D R E.

Ah ! je vois les bontés de votre aimable sœur !

Tome II. D

D O R I S.

Hylas n'est pas d'un âge à demeurer vainqueur.
Le temps gagné pourroit vous rendre un bon office;

Et, par quelque soin flatteur,
Polémon rendu propice,
Avant que l'an s'accomplisse,
Approuveroit votre ardeur.

S Y L V A N D R E.

Quoi ? Pour m'être fidèle, employer l'artifice !
Ah ! c'est le comble du bonheur ?

D O R I S.

Ruse, pour vous, d'autant plus obligeante,
Que préférer Hylas, c'est avoir quelque peur ;
Et que Thémire en doit bien être exempte.

Car, à moins qu'un berger
Ne soit assez léger,

(Ce qui ne se peut sans prestige)

Pour franchir pendant les hivers,
Les champs que la neige a couverts,
Sans laisser le moindre vestige ;

Ou, lorsque le printemps les peint de ses couleurs,
Pour pouvoir courir sur les fleurs,
Sans en faire plier la tige ;

Soyez sûr qu'à la course, on ne la vaincra point.

S Y L V A N D R E.

Que tout ce que j'entends me rassure & m'enchanté !

D O R I S.

En un mot, de Tempé, Thémire est l'Athalante.

D E T E M P É.

32

D'Athalante pourtant différente en ce point ,
Que l'or n'est pas ce qui la tente.

Ainsi n'ayez pas peur qu'un appât présenté
Suspende son agilité.

Son tardif Hyppomène , en cette concurrence ,
Des jardins d'Hespérie , épuisant le Trésor ,
Lui jetteroit cent pommes d'or ,
Sans y gagner un pas d'avance.

S C È N E V I I.

THÉMIRE, SYLVANDRE, DORIS.

THÉMIRE à Doris.

EH bien ! étois-je un monstre ? Et s'écrie-t-il encor :
„ L'abominable prévoyance !

S Y L V A N D R E.

Ah ! Thémire , à votre bonté ,
Mesurez ma reconnoissance !
Mais ayez un peu d'équité.
Convendez de mon innocence ,
Et de votre sévérité.

L'Amour vous a , sur moi , donné pleine puissance :
Mais l'Amour permet-il que , faute de parler ?.

T H É M I R E.

L'Amour encor va quereller !
J'épuiserais notre unique ressource.

D ij

Je m'enfuirai ; ne me fatiguez pas.
 De tous côtés , déjà fuyant Hylas ;
 Tantôt , quand il faudra vous servir à la course ,
 Je ne pourrai plus faire un pas.

D O R I S .

Oh ! je prends son parti. C'est une barbarie ;
 Et vous poussez aussi trop loin la raillerie.
 Par votre cœur , jugez du sien.
 Qui vous alarmeroit de même ?
 Je ne le voudrois pas , parce que je vous aime ;
 Mais vous le mériteriez bien.

S C È N E V I I I .

H Y L A S , S Y L V A N D R E , T H É M I R E , D O R I S .

H Y L A S à *Thémire*.

JE viens vous combler d'alégresse.
 Je disois bien que ma richesse....

T H É M I R E .

Paix ! je ne m'informe de rien.



S C È N E IX.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS,
THÉMIRE, DORIS.

THÉMIRE à Célémente qui entre.

VENEZ , joyeux Célémente ,
Venez , des sombres humeurs ,
Et d'à-travers les grandeurs ,
Sauver ma gaîté mourante.

CÉLÉMANTE.

Adorable Thémire , à parler franchement ,
Ma belle humeur n'est pas inutile à la vôtre.

Je devois être votre Amant.

Oui , dites votre sentiment ;

N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre ?

THÉMIRE.

On diroit en effet que l'Amour ayant peur
De ne pas signaler un pouvoir assez vaste ,

Affecte d'attacher un cœur

Presque toujours à son contraste.

C'est ainsi que l'on voit unis

Le vif & le fougueux Eraste ,

A l'indolente & froide Iris ;

La belle Galathée , au difforme Nicandre ;

D iij

L'enjoué Célémente , à la triste Doris ;
Et moi qui suis si gaye , au sérieux Sylvandre.

D O R I S.

Notre humeur est le sceau des plus tendres amours.
Laissons la badinerie
Et tous vos mauvais discours.
Si j'étois , de vous deux , bien tendrement chérie ,
Tous deux eussiez paru bien plus intéressés
A ce qu'un père vient de dire :
Et vous vous seriez plus pressés ,
Vous, ma sœur , de l'apprendre ; & lui , de m'en instruire.

C É L É M A N T E.

Mon air satisfait dit assez
Qu'apparemment j'ai ce que je desire.

H Y L A S à *Célémente.*

Tant mieux ! touche-là , mon Garçon.
Grâce à l'Hymen , nous voilà frères :
Du moins nous ne tarderons guères.
Tu m'as vu demander Thémire à Polémon.
L'apparence , pour moi , peut-elle être meilleure ?
Le bon papa n'a pas dit non ;
Et , pour se consulter , ne demande qu'une heure.

C É L É M A N T E.

Mais à peine étiez-vous sorti ,
Qu'à mon tour , je l'ai demandée.

H Y L A S.

Qui ? Thémire ?

C É L É M A N T E.

Oui.

H Y L A S.

Bon ! quelle idée !

C É L É M A N T E.

Son père accepte le parti ,
Et me l'a d'abord accordée.

T H É M I R E.

Moi !

S Y L V A N D R E.

Thémire !

D O R I S.

Ma sœur !

H Y L A S.

A vous !

C É L É M A N T E.

A moi , mon pauvre Hylas. C'est une affaire faite.
Consolez-vous. Adieu. Songez à la retraite.
Et vous, belle Thémire, embrassez votre Epoux.

H Y L A S.

Non pas , non pas , l'ami , tout doux !

D iv

à *Thémire*.

Ne vous chagrinez point, mon aimable bergère.

On a ce qu'on veut pour de l'or.

Ce coup mal-à-propos, Doris, vous désespère.

On ne l'a pas livrée encore ;

Et je vais y mettre l'enchère.

S C È N E X.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, THÉMIRE,
DORIS.

D O R I S.

MLA SŒUR a commencé. C'est aujourd'hui le jour
Des mauvaises plaisanteries.

S Y L V A N D R E.

Je suis ravi qu'elle ait son tour ;

Et voilà de ses railleries.

T H É M I R E.

Je n'ai pas la foiblesse, au moins, de m'effrayer,

Ni de quereller Célémente :

J'ai l'esprit de voir qu'il plaisante,

Et qu'aux dépens d'Hylas, il vouloit s'égayer.

C É L É M A N T E.

Voici quelque chose d'étrange !

Désabusez-vous, tous. Je ne plaisante pas.

J'ai voulu supplanter, & je supplante Hylas.
Thémire, à votre avis, perd-elle donc au change?

T H É M I R E à *Sylvandre*.

Voilà le tour qu'Hylas vous avoit annoncé.
Célémente veut rendre alarme pour injure.

C É L É M A N T E.

Je ne sais ce qu'Hylas aura dit ; mais je sai
Que ce que je vous dis, est la vérité pure.

T H É M I R E.

Célémente, c'est par bonté
Que l'on hésite de vous croire.

D O R I S.

Vous n'avez pas été tenté
D'une infidélité si noire?

S Y L V A N D R E.

Une marque évidente, ami, que sur ce point,
Je ne vous crois pas plus qu'un autre ;
C'est que je ne vous offre point
Un combat qui termine ou ma vie, ou la vôtre.

C É L É M A N T E.

Eh ! point d'inutile courroux.
Vous me faites rire, Sylvandre.
Quel intérêt, de grâce, encore y prenez-vous ?

S Y L V A N D R E.

Quel intérêt j'y prends ! l'intérêt le plus tendre,

Et le plus sensible de tous ;
 Tout celui qu'un rival furieux & jaloux ,
 Contre un ami perfide , est capable d'y prendre.

C É L É M A N T E.

Bon , si vous pouviez vous attendre
 A vous voir jamais son époux ;
 Mais vous n'y devez plus prétendre ;
 Le débat n'est plus entre nous.
 Même , plus que jamais , votre amitié m'est due ;
 Car je veux vous venger : & , de plus , vous servir.

S Y L V A N D R E.

Qui vous dit que , pour moi , Thémire étoit perdue ?

C É L É M A N T E.

Hylas alloit vous la ravir.

S Y L V A N D R E.

Vous connoissez les loix qui l'auroient défendue
 Elle eût paré ce coup fatal ,
 En courant contre mon rival ;
 Et son agilité me l'eût bientôt rendue.

C É L É M A N T E.

S'en prévaut-on contre un Amant qui plaît ?
 C'est de son propre aveu , qu'Hylas l'a demandée.
 Il l'obtient d'elle-même ; & riche comme il est ,
 J'ai conçu le noble intérêt
 Qui , dans ce choix , l'aura guidée.

Voyant donc Polémon tout prêt
 De former ce nœud ridicule ,
 Sur le marché d'Hylas , j'ai couru sans scrupule ,
 Et j'ai fait prononcer l'Arrêt.
 Ce procédé ne désoblige
 Que Thémire & celui qui vous l'alloit ravir ;
 Et je n'ai prétendu , vous dis-je ,
 Que vous venger , & vous servir.

S Y L V A N D R E à *Thémire*.

Voilà ce qu'a produit le malheureux silence,
 Qu'avec Hylas , à tort , vous avez affecté.

T H É M I R E.

Vous eûtes part à l'imprudence.
 Mais votre ami , de son côté ,
 Affecte , sur mon compte , une crédulité
 Qui choque toute vrai-semblance.
 Adressez le reproche à qui l'a mérité.

D O R I S.

Thémire , vous seriez l'épouse d'un perfide ,
 Qui nous met , à tous trois , le poignard dans le cœur ?

S Y L V A N D R E.

Non , Doris ; croyez-en la fureur qui me guide.
 Ne réclamez pas votre sœur.
 Il faut que le fer en décide ,
 Et donne à tous trois un Vengeur.

(à *Célémente* .)

Viens , suis-moi , traître.

Qui te presse ?

Pourquoi d'abord ne se prévaloir pas
 Du secours qui pouvoit débarrasser d'Hylas ?
 La course peut encore m'enlever ta maîtresse.
 Jusques-là , suspendons le soin prématuré
 Que ta mauvaise humeur se forge.
 Si mon bonheur alors devient plus assuré ,
 Nous aurons tout le temps de nous couper la gorge.

T H É M I R E .

Oui , Sylvandre , je vous défends
 De me fermer une carrière aisée ,
 Où je vais , à pas triomphans ,
 Le rendre , de Tempé , l'opprobre & la risée.
 (à Célémente.)

Lâche ! viens recevoir ce premier châtiment
 Du volontaire aveuglement
 Qui m'ose imputer les foiblesses
 D'un cœur , où l'amour des richesses
 Étouffe tout beau sentiment.
 Viens , viens voir échouer tes ruses criminelles.
 La honte & les remords courent à tes côtés ;
 Je veux qu'à leur voix , tu chancelles ;
 Viens ! l'horreur que me font tes infidélités ,
 Pour fuir un Scélérat , va me donner des ailes.



S C È N E X I.**SYLVANDRE, CÉLÉMANTE, DORIS.****S Y L V A N D R E.**

ET moi , perfide ! & moi , je vais la secourir
De mes vœux , & de ma présence.
Tu pourrois , par hasard , tromper son espérance.
Mais quelque heureux que tu sois à courir ,
Tu ne fuiras pas ma vengeance.

S C È N E X I I.**CÉLÉMANTE, DORIS.****C É L É M A N T E.**

LES tendres protestations !
Et vous , belle Doris , vous êtes la dernière
A charger d'imprécations
Mes honnêtes intentions ?
Vous qui deviez vous plaindre la première !

D O R I S.

Vous êtes trop paisible. Oui ; j'ouvre enfin les yeux.
N'être pas plus ému , c'est n'être point coupable.

62 L E S C O U R S E S

Oui, tandis qu'on vous prend pour un monstre effroyable ;
Vous êtes un ami fidèle , officieux,
Dont , malgré ses discours, on devoit juger mieux.
 Mais la crainte rend tout croyable ,
 Quand l'intérêt est précieux.
Elle a produit sur vous un effet tout semblable.
 Elle vous a rendu capable
 De croire , non pas que ma sœur ,
 De l'or ait eu la soif honteuse ;
Mais qu'à la course , entre elle & son persécuteur ,
 La victoire seroit douteuse :
 Et vous laissant vaincre à propos ,
 Vous prétendez , sans en rien dire ,
 Et de Sylvandre & de Thémire
 Vous-même assurer le repos.

Ici Célémente qui a écouté de l'air d'un homme qui convient d'une vérité , baise la main de Doris avec un transport de tendresse & de joie qui acheve de la rassurer. Elle continue.

Un coup d'œil obligeant devoit donc m'en instruire.
L'espérance , en mon cœur , facilement s'éteint :
 Vous savez qu'un rien le déchire ,
 Berger , & vous n'avez pas craint
La profondeur du coup dont vous l'avez atteint !
Souvent la vérité se faisant trop attendre ,
Arrache envain le trait dont l'erreur a blessé.

C É L É M A N T E .

Vous voilà comme Sylvandre.

Les alarmes ont cessé ;
La querelle va reprendre.

Épargnez-vous, Doris, ce chagrin peu sensé.
Ayez, sur le présent, l'esprit un peu fixé.

Goûtez en paix ses douceurs passagères,
Sans l'empoisonner des chimères
De l'avenir & du passé.

Quand vous me croyiez un volage,
C'étoit à moi de m'offenser :

Oubliez les terreurs, ainsi que moi, l'outrage.

Doris sourit.

La paix est-elle faite? Oui! ce sera, je gage,
Tout-à-l'heure à recommencer.

S C È N E X I I I.

HYLAS, CÉLÉMANTE, DORIS.

H Y L A S

ALERTE, Célémente! On ouvre la barrière.
Pour donner le signal, on n'attend plus que vous ;
Et Thémire, déjà vêtue à la légère,

Impatiente en son courroux,
Adresse à Daphné sa prière.

C É L É M A N T E à *Doris.*

Quoi qu'il arrive au moins, modérez vos esprits.
Montrez-vous raisonnable Amante ;

Et croyez , sans songer à qui sera le prix ,
Que le sort peut livrer Thémire à Célémante ,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris .

S C E N E X I V .

H Y L A S , D O R I S .

Tout le commencement de cette Scène jusqu'au vingt-septième vers se passe, sans que Doris occupée uniquement de ses profondes réflexions & de ses inquiétudes , s'aperçoive des réponses ni de la présence d'Hylas , qui de son côté applique à ses intérêts particuliers , tous les a-parte de Doris , & croit qu'elle parle de Polémon , tandis qu'elle ne parle que de Sylvandre.

D O R I S *bas & à part.*

QUE le sort peut livrer Thémire à Célémante ,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris .

(haut.)

Ceci, tout de nouveau , commence à m'interdire.

H Y L A S .

Votre père jamais n'a voulu s'en dédire.

D O R I S *à part.*

Et je ne sais plus qu'en penser.

H Y L A S .

D E T E M P É. 63

H Y L A S.

Ni moi , sinon qu'au jeu l'on veut m'intéresser ;
Mais je prends le parti d'en rire.

D O R I S à part.

Ma flamme ingénieuse à prendre de l'espoir ,
S'est laissée , à coup sûr , follement décevoir
Sur une apparence frivole.

H Y L A S.

L'espérance n'étoit point folle :
Il étoit permis d'en avoir.
Un homme est honnête homme, & n'a que sa parole.

D O R I S à part.

Dans le peu qu'il a dit , ce n'est qu'ambiguïté....

H Y L A S.

Il joue un assez vilain rôle.

D O R I S à part.

Que mystère & subtilité.

H Y L A S.

Oui , vous voyez comme on me leurre :
Pour en choisir un autre, il me demande une heure ;
Belle finesse , en vérité !

D O R I S , à part.

Mais toutefois quelle apparence
Qu'il songe à me tromper , en s'offrant à courir !

Quelle seroit son espérance ?
 Et quand il en auroit , quelle est ma défiance ?
 Suffit-il d'aspirer ici pour conquérir ?
 D'une victoire impossible ,
 Dois-je avoir la moindre peur ?
 Ai-je oublié que ma sœur ,
 A la course , est invincible ?

H Y L A S.

Invincible ! Oh que non ! ne vous en flattez point.
 Le berger n'est pas sot au point
 D'accepter le défi , sans en savoir plus qu'elle.

D O R I S *l'écoutant enfin.*

Que dites-vous ?

H Y L A S.

Que l'infidèle
 N'est pas une tête à l'évent ;
 Qu'à la course , où l'on croit que votre sœur excelle
 Dès long-temps , en secret , il s'est rendu savant.
 Et que dans l'erreur il vous laisse
 Par malice , ou par politesse.
 Mais moi qui l'ai surpris à s'éprouver souvent
 Je vous l'avouerai sans finesse ;
 La flèche vole avec moins de vitesse ;
 Et j'oserois , pour lui , gager contre le vent.

D O R I S.

Ah ! que vous redoublez ma crainte !
 Ciel ! quel est le projet qu'il aura médité ?

Sa démarche est-elle une feinte ?
Est-elle une infidélité ?

H Y L A S.

Si peu de chose vous tourmente !
C'est faire injure à vos appas.
Mettons la chose au pis : là , serez-vous contente ,
Si je vous présente Hylas ,
En place de Célémante ?
Oh ! que nous saurons bien vous le faire oublier !
Comme un jeune & sot écolier ,
Je ne m'en tiendrai pas à la simple fleurette.
Tous les matins , au chant de l'alouette ,
Mon amour vif & régulier
Vous promet une chansonette ,
Quelqu'air de vielle , ou de Musette ,
Des fleurs , plein le petit panier ,
De beaux rubans à la houlette ,
Dedans la cage , une fauvette ,
Nouvelle devise au collier
Du levron & de la levrette.....
Le petit cœur fût-il plus dur que les cailloux ,
Je lui peindrai si bien l'amour & tous ses charmes ,
Vous me verrez si tendre à vos genoux ;
Et j'y serai si doux , si doux ,
Qu'il faudra bien rendre les armes.....

D O R I S.

Ah ! Je vois revenir Thémire toute en larmes !
Mon Infidèle est son époux !

SCÈNE XV.

HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

DORIS *continue.*

JUSTES Dieux ! Qui l'auroit pû croire ?
Que vous nous eussiez dû favoriser si peu ,
Contre une trahison si noire ?

THÉMIRE.

A leur honte , j'en fais l'aveu ;
Tous mes efforts n'ont pu balancer la victoire.

HYLAS.

Il n'est que les fripons , pour être heureux au jeu.

SCÈNE XVI.

SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

SYLVANDRE *à Thémire*

J'ÉTOIS vengé, sans votre père ;
Sans Polémon , c'en étoit fait.
Du lâche qui triomphe au bout de la carrière,
Mon javelot lancé punissoit le forfait.
Mais en ces lieux il doit se rendre :

Il n'a, tant que je vis, que de vains droits sur vous.
Qu'il vienne! je l'attends. Rien ne peut le défendre;
J'en jure par les pleurs que vous daignez répandre :
Le perfide, à vos pieds, va tomber sous mes coups.

T H É M I R E.

Ah! modérez cette fureur extrême.

S Y L V A N D R E.

Thémire exhorteroit Sylvandre à la céder?

T H É M I R E.

Je vous ai dit que je vous aime.

H Y L A S à part.

Oui-dà? J'étois bien dupe!

S Y L V A N D R E.

Eh! c'est pour cela même
Que nul autre que moi ne doit vous posséder.

T H É M I R E.

J'ai dit aussi que rien ne pourroit me résoudre,
A couronner d'autres amours;
Que l'on verroit plutôt les Rochers se dissoudre;
Pénée, interrompre son cours;
Nos monts sacrés, réduits en poudre,
Dans ce délicieux valon,
Livrer passage à l'aquilon;
Et le laurier frappé du foudre,
Sur le front même d'Apollon.

C'étoit vous dire assez qu'au point où nous en sommes
 Quand j'aurois contre moi mes parens & le sort ,
 Je saurois faire un noble effort ;
 Et contre les dieux , & les hommes ,
 Trouver le secours de la mort.

S Y L V A N D R E .

Ah ! ce discours ne fait que redoubler ma rage.
 C'est mon sang, c'est le sien qui doit vous être offert.
 La mort doit n'être le partage ,
 Que du malheureux qui vous perd ,
 Ou du cruel qui vous outrage.

D O R I S .

Suspendez les effets de ce juste courroux ,
 Sylvandre ! auparavant laissez agir nos larmes.
 Ma sœur & moi , par de si tendres armes ,
 Peut-être le fléchirons-nous.

H Y L A S .

Pour des bagatelles pareilles ,
 Faut-il en effet.....

Appercevant Célémente.

Paix ! ne lui témoignez rien.

à part.

Voyons ce qu'il va dire. Ils feroient pourtant bien
 De se donner un peu , tous deux , sur les oreilles.



SCÈNE XVII & dernière.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS,
THÉMIRE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

EH bien, Thémire, les remords
N'ont pas, du scélérat, empêché la victoire !

(à Doris.)

Pour vous, je gagerois le prix de mes efforts,
Que déjà, du traité, vous perdez la mémoire ;

(à Sylvandre.)

Et toi, si Polémon n'eût retenu ton bras,
Tu donnois au vainqueur une belle couronne !
En vérité, tous trois, vous êtes bien ingrats ;
Et vous ne mériteriez pas....
Mais je suis bon ; je vous pardonne.

THÉMIRE.

Ame sans pudeur & sans foi !
Tu joins l'insulte aux perfidies.
Mais ne te flatte point ! plutôt que d'être à toi,
Je m'arracherois mille vies.
Je ne reçois ta main qu'après le coup mortel.

E. iv

72 L E S C O U R S E S

J'en atteste les Dieux ; je le jure à Sylvandre.

Pour ne pas en douter , cruel ,
Achève ton forfait ; viens ; & sans plus attendre ,
Ose me conduire à l'Autel.

Elle veut sortir.

C É L É M A N T E *la retenant.*

Ecoutez.....

S Y L V A N D R E.

Monstre !

C É L É M A N T E *à Sylvandre.*

Et toi, tâche aussi de m'entendre
Tu vois comme elle t'aime ; & tes soupçons jaloux
Que , souvent , on a vu jusques sur moi s'étendre ,
Doivent être guéris par un si beau courroux.
C'est la moindre vengeance , ami , que j'ai dû prendre
D'un travers qui rompoit tout commerce entre nous.
Thémire a pour sa part , payé de quelque larme ,
Le plaisir malin qu'elle a pris
De te donner souvent l'alarme ,
Comme , à regret , j'ai dû la donner à Doris.
Enfin , admire ici le zèle
D'un ami prudent & fidèle :
Sans être , de Thémire , aujourd'hui le vainqueur ,
Je ne pouvois , en ta faveur ,
Comme je fais , disposer d'elle ,
Ni , d'un fâcheux délai , t'épargner la rigueur.

(à *Thémire.*)

Je viens, à Polémon, d'en porter la nouvelle,
En lui demandant votre sœur.

(à *Sylvandre.*)

Au double mariage il souscrit de bon cœur ;
Et son impatience égale au moins la nôtre.
Ainsi j'ai dû courir, & j'ai vaincu pour vous.
Qu'on se fasse justice à présent l'un à l'autre.

A Thémire lui présentant Sylvandre.

Thémire, de ma main, recevez cet époux.
Vous, Doris, pardonnez au vôtre :

(à *Sylvandre.*)

Et toi, si tu le veux, maintenant battons-nous.

S Y L V A N D R E.

Quelle étoit mon erreur ! & qu'ai-je pensé faire ?

H Y L A S.

Mais je ne trouve pas mon compte en cette affaire.
Et moi donc, qui m'épousera ?

C É L É M A N T E.

Un autre contretemps qu'Hylas excusera,
C'est la danse & les chants, qu'exige ici l'usage.

On entend un bruit d'instrumens.

H Y L A S.

Là là, je ne perds pas courage.
Il faut voir comme tout ira.
L'un des deux peut n'être pas sage,
Et, dès demain, faire mauvais ménage;
L'un des deux alors le paîra.



DIVERTISSEMENT.

Une troupe de Bergers & de Bergères, au son des hautbois & des musettes, arrivent en dansant sur une marche, dans les chants de laquelle ils mêlent les paroles suivantes.

CHŒUR DE BERGÈRES.

UNE BERGÈRE *alternativement avec le CHŒUR.*

BERGERES, Berge-res, la lége-re- té Con-fer-ve notre liber- té: Ne subissons de loix ni de choix que les nôtres; Que les Ber-gers l'éprouvent tous: Pour un qui, par ha-zard, l'em-portera sur nous, Nous l'empor-te- rons sur mil- le au-tres. Bergeres. Pour une Beau-té



rigou-reuse, Que fert de cou- rir comme on
fait ! Quelqu'avan- ta-ge que l'on ait, Jamais
la cour-se n'est heu- reu- se. Bergeres, &c.

U N B E R G E R .



S E V E R E S Berge- res, A la course, lé-
ge-res, Comme les Zé- phirs ! Laif-fez une
fuite Qui traîne à fa sui-te Mille repen-tirs :
U-ne vai-ne gloi-re Vous en fait ac-
croi-re ; Com blez nos de-firs : De notre
vic-toi-re, Naî-tront vos plai-firs, De no-tre
vic-toi-re, Naî-tront vos plai-firs.

DIVERTISSEMENT. 77

UNE BERGÈRE.

LA Co-lombe Sur qui tombe Le Vau-tour,
Ne prend pas la fuite plus vite Qu'une Belle,
quand elle é-vi-te La pour-fui-te D'un impor-
tun a-mour : Mais que cette vitesse extrême Se
ral-len-tit, Lorsque l'on fuit Ce que l'on ai-me.
POUR fuir un doux li-en, Nous n'é-pargnons
rien : Soit fri-vole ! Nous cou-rons bien ; Mais
l'Amour vo-le, Mais l'Amour
vo-le, l'A-mour vo-le.

VAUDEVILLE.



PEU de chose ar- rête le cours De



la Fortune & des A-mours, Dans



l'une & dans l'au- tre carriè- re; A-



près mille & mille embar- ras, Sou-



vent l'on n'a qu'un pas à fai- re, Par mal-



heur, on fait un faux pas.

Un Berger qui couroit gaiment ,

Du triomphe vit le moment ;

Tout prêt d'atteindre sa Bergère,
 Il étendoit déjà le bras,
 Il n'avoit plus qu'un pas à faire ;
 Par malheur , il fit un faux pas.

Une simple & jeune beauté
 Ne fuyoit que par vanité.
 Son Berger n'y comptoit plus guère :
 De la poursuivre il étoit las.
 Elle n'avoit qu'un pas à faire ;
 Exprès , elle fit un faux pas.

Une prude approchoit du temps
 Qui fait taire les Médisans ;
 Son honneur antique & sévère
 Nous regardoit du haut en bas ;
 Il n'avoit plus qu'un pas à faire ;
 Par malheur , il fit un faux pas.

Un Trafiquant , dans son état ,
 Sur l'honneur étoit délicat ;
 Les autres faisoient leurs affaires ;
 Lui seul ne s'enrichissoit pas ;
 A l'exemple de ses Confrères,
 Par bonheur , il fit un faux pas.

Dans le cirque des beaux-esprits ,
Plus d'un Coureur manque le prix.
Du Parterre , en vain on l'espère ,
Même après bien des brouhahas ;
Si , n'ayant plus qu'un pas à faire ,
Par malheur , on fait un faux pas.

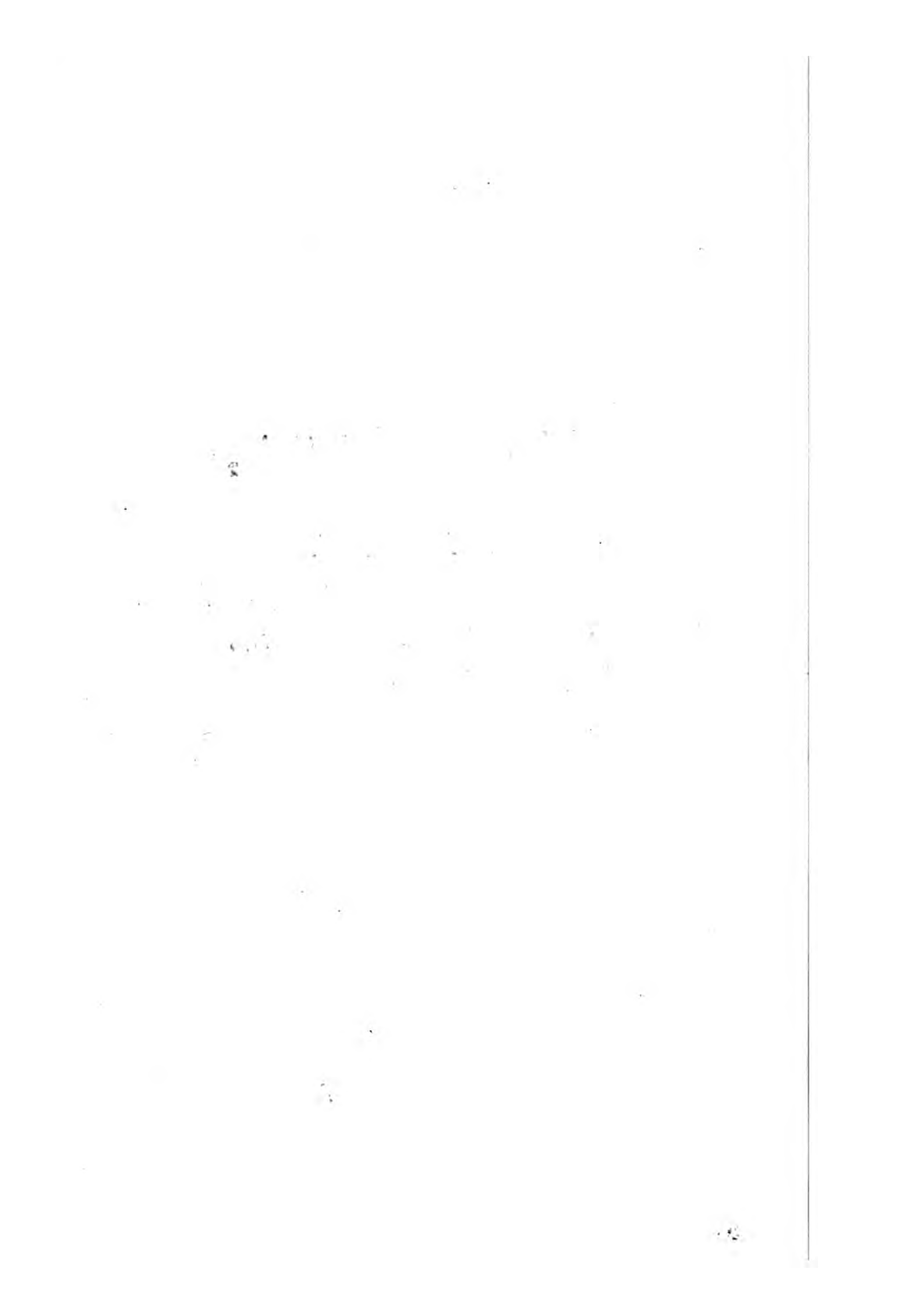
F I N.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

*Représentée, pour la première fois, par les Comédiens
François le 7 Janvier 1733.*

Tome II. F



A MONSIEUR
LE COMTE DE LIVRY,

*EN lui envoyant ma Tragédie de GUSTAVE
écrite de ma main.*

COMTE , de plus en plus , je ressemble à l'Amour ;
Mais c'est par un endroit qui fera peu d'envie :
La lumière à mes yeux sera bientôt ravie.
O Comte aimable à voir ! je vais perdre le jour
Long-temps peut-être avant la vie.

Le Philosophe en moi parle du mieux qu'il peut :
La cécité , dit-il , a de grands avantages ,
Même elle a fait par fois l'ambition des Sages.
Ici bas , il est vrai , l'on voit plus qu'on ne veut ,
Quand on lit bien sur les visages.

Foible soulagement que se forge l'esprit !
Le seul qu'offre mon cœur à ma douleur mortelle ,
Ce sera de songer dans la nuit éternelle ,
Que mes derniers regards dans ce dernier écrit
Vous auront témoigné mon zèle.

Il a pris , dira-t-on , bien de la peine en vain ,
Et ce prétendu zèle est d'une étrange espèce :
L'esprit avec la vue apparemment lui baisse.
A quoi bon présenter un brouillon de sa main ,
Quand le mis au net est sous-presse ?

84

Mais c'est ne raisonner , ne sentir qu'à moitié.
De l'Amour délicat j'ai suivi le système :
On veut de sa main propre écrire à ce qu'on aime
Eh ! pourquoi le respect , l'estime & l'amitié
Ne penseroient-ils pas de même ?

Pour vous au fond du cœur j'ai ces trois sentimens :
Qu'au Lecteur à jamais ce Manuscrit l'atteste !
J'épargne un long éloge à votre front modeste ;
J'ai dit ce que je dois vous dire en ces momens.
Le Public va lire le reste.



A MONSIEUR
LE COMTE DE LIVRY,

Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général
des Armées de Sa Majesté, son premier Maître
d'Hôtel, &c.

MONSIEUR,

CE que le cours de cette Pièce imprimée, s'il étoit heureux, auroit de plus agréable pour moi, ce seroit qu'en vous la dédiant, j'en répandrois plus au loin le sentiment de reconnoissance qui me fait de cet hommage un devoir indispensable. Il est vrai que je commets une espèce d'indiscrétion, & que ceci s'ajuste mal à votre noble façon de penser. Je n'en saurois douter à l'extrême attention qu'en me prodiguant vos bienfaits, vous avez eu de m'en cacher la source. Ne m'avoir pas voulu mettre moi-même dans votre secret, c'est avoir encore moins voulu sans doute y mettre le Public. Mais, MONSIEUR, je ne dois pas, ce me semble, déférer aveuglément aux délicatesses d'une pareille répugnance. Celle que je sens à me taire, est, je crois, de nature à devoir être écoutée préférablement à la vôtre. Pardonnez-moi donc, MONSIEUR, si je me satisfais, au risque de vous déplaire innocemment. Laissez-moi commencer à m'acquitter selon mon pouvoir. Laissez-moi publier, à la gloire de l'humanité,

qu'en m'obligeant depuis long-temps par les endroits les plus sensibles & les plus essentiels , vous avez craint les remerciemens , comme un autre eût craint l'ingratitude ; en sorte qu'il m'a fallu recourir aux plus subtiles recherches , pour découvrir quelle étoit l'invisible main d'où me venoient continuellement de si bons offices. Générosité bien pure , bien rare , & bien digne d'avoir eu pour objets des talens plus capables de la célébrer que ne le sont les miens. Mais , après tout , de quoi sert le talent où le sentiment supplée ? Qu'importe tout l'art du monde où l'expression la plus simple peut tenir lieu de la plus vive éloquence ? En aurai-je moins publié , en saura-t-on moins qu'il n'a pas dépendu de vous , MONSIEUR , que vous n'ayez été jusqu'à la fin un BIENFAITEUR anonyme ? Et une qualité si extraordinaire ne fera-t-elle pas toujours , entre mille autres , un des beaux endroits de votre éloge ? Une partie de cet éloge est déjà gravée dans le cœur des grands & des petits qui vous aiment ; l'autre se manifeste assez dans les honneurs que vous a décernés l'équité du Prince. Pour moi le seul auquel j'aspire , c'est de me faire connoître par-tout où je pourrai , pour l'homme du monde qui est & qui doit être toute sa vie , avec la plus vive reconnoissance & le plus profond respect ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur , PIRON.

A SA MÉMOIRE

En 1755.

COMTE qui dans mon cœur revis à tous momens,
 Et dont la bonté peu commune,
 Me fit sentir les premiers agrémens
 Que répand sur la vie un rayon de fortune!
 Belle & grande ame à sentimens,
 Si digne d'un beau sort, si visiblement née
 Pour habiter les lieux charmans,
 Où l'on nous peint la vertu couronnée!
 Près de toi j'y vole en esprit;
 Que ma reconnoissance & t'y parle & t'y suive!
 Le plus doux des devoirs veut qu'elle te survive;
 Puisque le bienfait te survit.*
 Reconnois, aime encor cette Muse naïve
 A qui chez toi tant de fois ont souri
 L'Amphitricion & le Convive;
 Dont le ton naturel fut le ton favori;
 Et qui fit si souvent de ses chansons à table,
 Retentir l'écho délectable
 Du vestibule de *Livry*.

La verve me transporte au-delà du Cocite,
 Je les vois ces beaux lieux que ta chère ombre habite,
 Rendez-vous des plaisirs de la terre & des cieux,
 Séjour pur & délicieux;
 Retraite & céleste & champêtre,

* M. le Comte de Livry avoit laissé à l'Auteur une pension de 600 livres.

Ouverte aux seuls amis des hommes & des Dieux ,
 Où tu ne pouvois manquer d'être .
 Lieux où l'on nous dit qu'un Héros
 S'amuse , s'exerce & s'applique
 A ce qui fit sa peine ainsi que son repos ;
Achille , à manier la pique ,
Orphée , un instrument lyrique
 Et *Diomède* , des chevaux ;
 Où , dans sa cervelle héroïque ,
Corneille , en conséquence , arrange un plan tragique ,
 Le grand CONDÉ , des bataillons ,
Quinault , des mots pour la musique ,
 Et *Descartes* , des tourbillons .

* Là , sous un des beaux Pavillons
 Qu'ait jamais dressé la Nature ,
 Plafonné de jasmins , de pampre , & de lauriers ,
 Parqueté de gazon , lambrissé de rosiers ,
 J'apperçois ta noble figure ,
 Brillante des rayons de l'immortalité ,
 Qui , faisant les honneurs d'une fête éternelle ,
 Représente avec grâce , aisance & dignité ;
 Invite , engage , arrête , & retient auprès d'elle
 L'amateur délicat de tout ce qui s'appelle
 Ordre , choix , élégance , abondance & gaité .
 A ta voix attrayante accourent à la ronde ,
 Pour se venir ranger à tes côtés ,
 Nombre de Gens d'élite , & même des Beautés ,
 Celle-ci brune , l'autre blonde ,
 Dont les aimables qualités ,

* Conspicit ecce alios dextrâ lævâque per herbam
 Vescentes , lætumque choro Pæana canentes ,
 Inter odoratum lauri nemus. *Æneid. Lib. VI.*

Les dons & les talens firent en notre monde ,
Sentir de celui-ci les pures voluptés.

Que leurs noms soient un mystère.
Sur des lèvres de corail ,
Leur doigt me fait un signal
Qui m'ordonne de me taire.
Bien à regret je m'y rends.

Que j'ose au moins nommer tes Hôtes ,
Et les nommer , sans observer les rangs.

Est-il ici petits & grands ?

Conditions basses ni hautes ?

Non : c'est comme chez toi , quand le Poëte admis
Dans le cercle brillant de tes nobles amis ,
De *Bourgogne* , avec eux y célébroit les côtes ;
Et par eux investi des droits du siècle d'or ,
A tout son enjoûment donnoit un plein essor ,
Sans que sa liberté fût mise au rang des fautes.

Fait au bruit des festins , souple , ardent , vif & gai ,
Zélé Panégyriste , & rival de *Nolai* ,

A tout ce que tu veux , le premier se dévoue ,
Le complaisant , le doux , le nectareux *Launai*.

Des trésors de la table il fait l'offre & l'essai ;

Avec son appétit sa langue se dénoue ,

Et s'embarrassant peu (comme souvent je fai)

S'il réussit ou s'il échoue ,

Plein de son *La Fontaine* , ou de son *Mézerai* ,

Il conte en prose , en vers , rit , boit , mange , te loue ,

Et te louant , dit toujours vrai.

Vient ensuite à pas lents , le Généralissime

Saint - Martin , Philantrope à la fois & *Timon* ,

Grave ensemble & joyeux , goguenard & sublime ,

Citant à tout propos , *Torsac* & *Cicéron* ;

Merlin-cocaie , *Horace* ; *Euripide* & *Scaron* ;

Digne par cela seul du suffrage unanime ,
 Qui , chez toi dans sa main mit le sceptre d'Aimon :

Fête unique & solennelle ,
 Dont l'appareil glorieux
 Eût mérité d'un *Apelle* ,
 Le pinceau laborieux ,
 Et , dans un tableau fidèle ,
 De passer à nos neveux ,
 Par toute autre main que celle
 De l'Auteur du *Pareffeux*.
 Temps écoulé ! temps heureux ,
 En comparaison du nôtre !

Hélas , tous plaisirs ont pris fin !
 Jeunes gens , quel siècle est le vôtre ?
 Dans un cercle , ou dans un festin ,
 Tout étoit Sage ou Calotin ;
 Nul , à présent n'est l'un ni l'autre ;
 Et , grâce au *Persiflage* intrus ,
 L'ennui qui n'ose ici paroître ,
 De chez vous ne disparoît plus.
 Applaudis-toi de n'y plus être ,
 COMTE , & de te voir au milieu
 De cette même compagnie
 Que là haut t'amenoit le Dieu
 De la Rime , de l'Harmonie ,
 Des Sciences , des Arts , du Gout & du Génie,
 Je te revois avec elle en effet.

Je vois l'irréparable & gracieux *Mouret* ,
Boze , *La Faye* , *Aimon* , *Chirac* , *La Peyronie* ,
Fuzelier , *Grécourt* , & *Danchet*.
 Celui-ci d'un signe de tête ,
 De loin me disant grandmerci
 Des vers qu'à fait ma Muse honnête

A S A M É M O I R E .

21

Sur son entrée en ces lieux-ci. *
Et je le remercie aussi ,
L'ayant dans ce petit ouvrage ,
Chargé comme chacun le sait ,
De te présenter mon hommage ;
Ce que sans doute il aura fait.
D'Esculape , d'Amour , des sœurs de Calliope ,
Je vois l'aimable Sectateur ,
Le nouveau débarqué, *Procope* ,
Galand-couru , Poëte & Docteur.
Plus récemment encor sorti de la Nacelle ,
Où jamais l'on n'entra vif ,
Arrive , à grands pas , *Nivelle*
Dont la Muse au ton plaintif
A si fort mis en cervelle
Momus au bec affilé ,
Qu'il crie encore après elle ,
C'est Melpomène en dentelle !
C'est Thalie en effilé !
Ah ! trêve ; & plus de querelle.
Notre ami désabusé
Du socque informe & bronzé
Dont j'ai donné le modèle , **
A ce coup l'a déchaussé ;
Et , le pied débarrassé ,
Vole où le bon goût l'appelle.
Son génie ayant passé
Par la céleste coupelle ,
Naturellement sensé ,
S'est aisément redressé ;

* DANCHET aux Champs Élisées, Poëme.

** Voyez la Préface de l'École des Pères , Tome I. pages
14 & 15.

A SA MÉMOIRE.

Et déjà l'ami *Nivelle*
 Dans tes repas de grand cœur ,
 Préfère au bon le meilleur ,
 A l'humeur sombre la belle ,
 Le chaud à la tiédeur ,
 Le piquant à la fadeur ,
 L'Ambrosie à l'Asphodèle *.

Soit antipathie ou raison ,
 J'évitois , je frondois son phlème de Caton ,
 Mais , sous des cieux nouveaux toute chose nouvelle.
 COMTE , loin de le fuir , le comble de mes vœux ,
 Laisant dès ce moment , ma dépouille mortelle ,
 Seroit d'avoir entre vous deux ,
 Telle que je la vois , une place éternelle.

En attendant mon passeport ,
 De lui pour t'amuser daigne apprendre mon sort.
 Qu'il te dise comment , malgré les vents contraires ,
 Ma Barque enfin surgit au Port ;
 Tu fus sensible à mes misères ;
 Tu le seras à mon bonheur.
 Apprends donc par sa bouche & la grâce & l'honneur
 Que m'ont fait à la fois ses illustres Confrères ,
 Et leur auguste PROTECTEUR.
 Mais du Banquet divin reprenons les délices.
 Serrez-vous ! place , place à tous ces *Ex-Seigneurs* ,
 Qui , de notre Théâtre ont passé les coulisses ;
 Tous Guerriers distingués , où fins Ambassadeurs ,
 Tous des *Ajax* ou des *Ulisses*.

* Plante qu'on faisoit croître anciennement auprès des tombeaux , dans la persuasion où l'on étoit que les Mânes s'en nourrissoient.

Ceux-ci n'enviant plus du pas les vains honneurs ,
 Mais ayant oublié sous des astres meilleurs ,
 Et l'Espagne , & le Nord , & Vienne & l'Angleterre ,
 Sans autre affaire que les leurs ,
 Que le repos & ses douceurs ,
 L'esprit libre , le front couronné de lierre ,
 Tels enfin qu'autrefois , quand la saison des fleurs
 Et l'Oranger hors de sa serre
 Avoient à peine reverdi
 Tes bois , ton parc & ton parterre ,
 On les voyoit rasant les plaines de *Bondi* ,
 Chez toi , voler , vers le Midi ,
 Des extrémités de la Terre.
 Ta main , ta noble main , d'un jet preste & hardi ,
 A la ronde a versé le nectar à plein verre.
 Quelqu'un s'écrie : au sage *SENETERRE* !
 Les conviés ont applaudi ;
 Et des cristaux en l'air le bloc est arrondi.
 Survient du monde : on se resserre.
 Au bon père *Bacha MEHEMET EFFENDI* !
 Au *DUC ! A MILORD ! A CZAR - PIERRE !*
 A *CHARLES D'ARMAGNAC*, Homme & Prince excellent ,
 Jadis fier & brave à la guerre ,
 Autant qu'en paix doux & galant.
 A son nom , de nectar une cruche est sablée :
 Et l'on en va sabler une autre que voilà.
 La délicieuse Assemblée !
 (Que n'en suis-je encore !) où déjà
 Par aucun contretemps la Fête n'est troublée.
 Tous serains , lumineux , satisfaits & rians !
 D'inquiétudes , pas la moindre !
 Seulement quelquefois ils sont impatiens
 De revoir leurs amis qui sont si peu friands

Du bonheur d'aller les rejoindre ,
 Qu'à tous nos Médecins sans cesse ils se font voir.
 Tant mieux , tant mieux ! leur dit *Procope* ;
 Que delà naisse votre espoir.
 Qui mieux que moi doit le savoir ?
 Dès que chez ces Messieurs , la Faculté galope ,
 Vous allez bientôt les ravoit.
 Devant le grand *Chirac* on rit d'un trait si libre.
 Ne tient-il qu'à cela ? Vous n'avez qu'à vouloir ;
 J'en ai mille en mon sac au moins de ce calibre ,
 Qui même pourroient mieux valoir.
 Bonnes gens ! laissez-moi , de grâce être des vôtres !
 Et tant défunts soyez-vous ,
 Je vous ferai voir à tous ,
 Qu'un vivant en vaut bien d'autres.
 Est-ce ici la langue du lieu ?
 Non , je détonne. Où suis-je ? Ah ! l'illusion cesse !
 Je revois nos cieux ; le jour baisse :
 Tout disparoît. Cher COMTE , adieu.
 Oh ! comme tout s'en va , tout s'éclipse & tout passe !
 Quelle différence , grand Dieu !
 Je me sentois tout de feu ,
 Et je me sens tout de glace.
 Mais je m'en étonne peu.
 Hélas ! je te parlois , te voyois face à face !
 Tout le cœur en étoit ; l'esprit avoit beau jeu ;
 Et je vais faire une Préface.



P R É F A C E.

AL'AMOUR près , qu'il a fallu faire entrer dans mon sujet , pour me conformer à l'usage bien ou mal établi sur nos Théâtres , tout est ici très-exactement tiré de l'Histoire des Révolutions de Suède , publiée par M. l'Abbé de Vertot , l'un des Ecrivains de nos jours qui , pour l'étendue des lumières , la solidité du jugement , les grâces de l'esprit & la noble simplicité du style , a le mieux mérité de tenir parmi nous la plume historique.

Ainsi le caractère du barbare Christierne , celui du vertueux Frédéric & celui du grand Gustave ; l'emprisonnement de ce dernier contre le droit des gens ; son évasion long-temps après les malheurs de sa Patrie mise à feu & à sang à la faveur de sa détention ; sa fuite & ses pénibles épreuves au fond des déserts glacés de la Dalécarlie ; sa marche contre l'Usurpateur avec une poignée de Sauvages , que , dans sa misère , il avoit su gagner , aguerrir & discipliner ; sa tête mise à prix ; *la menace de faire expirer devant lui sa Mere dans les plus cruels tourmens , s'il ne mettoit bas les armes* ; son combat sur la glace ; sa pleine victoire suivie de son couronnement à Stockolm & de celui du Prince Frédéric en Dannemarck ; enfin la catastrophe de Christierne détrôné , abhorré & chassé de toutes parts ; tous ces événemens répandus , les uns dans les expositions , les autres dans l'action de cette Pièce , sont puisés immédiatement à la source que j'indique.

Que ce détail serve de réponse en général à tous ceux qui m'ont reproché le Romanesque; & que l'article de *la Mère menacée d'une mort cruelle aux yeux de son Fils*, s'il ne mettoit bas les armes, serve en particulier à redresser l'Auteur des Feuilles qui nous venoient de Londres en 1733, sous ce titre connu : LE POUR & CONTRE. *Ouvrage périodique d'un goût tout nouveau, par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité.*

Cet Auteur, de Romancier devenu subitement Critique & Journaliste, me traite sans aucun ménagement, vol. I. N^o. 6, pag. 134. Non content d'attribuer tout l'honneur du succès de ma Pièce aux talens éminens de nos Acteurs tragiques; & de pousser la froide & mordante hyperbole jusqu'à dire: *qu'on soupçonnoit les Comédiens de l'avoir eux-mêmes fait imprimer, pour donner une juste opinion de leur habileté à ceux qui viendroient à la lire après avoir appris les applaudissemens qu'elle a reçus*; il veut encore me dépouiller impitoyablement du peu qui pourroit après cela me revenir de ma misérable part d'Auteur; il se plaint que je l'ai dépouillé lui-même. A propos de quelques personnages qui lui ont paru de trop dans la Pièce, il me dénonce comme son Plagiaire en s'écriant: *Quel besoin de la Mère de Gustave, si ce n'est pour avoir occasion de prendre le sujet d'une Scène intéressante, dans le quatrième tome des Mémoires d'un Homme de qualité!* Sur quoi en vrai Paon jaloux d'une de ses plus belles plumes, & qui veut l'arracher à la prétendue Corneille, il renvoie à cette note, au bas de la page: *Dona Pastrino tient le poignard suspendu sur le sein de Dona Diana De Velez.*

Je voudrois bien, pour l'amour du Lecteur, du Journaliste & de moi-même, avoir pu me dispenser de cette

cette petite discussion polémique qui peut-être ne sera guère amusante pour tous les trois. Mais on doit je crois réponse publique, malgré qu'on en ait, à toute imputation publique; & surtout lorsqu'elle existe, comme celle-ci, dans des écrits aussi dignes de passer à la postérité, que le sont ceux de l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*, & de *Manon Lescot*.

Ce que je vois d'un peu plus fâcheux encore pour ce célèbre Auteur, aussi bien que pour moi qui suis son Partisan, & qui voudrais n'avoir qu'à le faire admirer en tout, c'est qu'en me forçant de me justifier, il me réduit à la nécessité de l'accuser & de le convaincre lui-même du propre plagiat qu'il me suppose.

En effet, le sujet de cette Scène intéressante qu'il revendique si hautement, où l'ai-je trouvé? Où l'ai-je pris? Où naturellement je le devois trouver; où j'avois tout droit de le prendre; dans *l'Histoire des Révolutions de Suède*; c'est-à-dire, dans l'Histoire même de mon Héros qui y est comprise. Remarquons ensuite que cet Ouvrage si connu & si digne de l'être, est fort antérieur aux *Mémoires d'un Homme de qualité*; & de-là nous concluerons que c'est sur l'Auteur de ces Mémoires, non sur moi, que retombe à plomb & que demeure imprimée la tache du plagiat.

L'Histoire est ici ma source unique, authentique & légitime. Plus j'y prends, plus je suis en règle. Jetons les yeux sur les Préfaces de Corneille & de Racine, nous y verrons que moins ces grands Maîtres ont substitué du leur dans un sujet pris de l'Historien, plus ils s'en sont félicités. L'émotion effectivement naît plutôt du vrai que du faux. Plus donc le plan d'une Tragédie

est travaillé sur l'historique, mieux il est conçu; & tout épisode imaginé alors pour être lié au fait principal, n'est jamais qu'une machine auxiliaire qu'on tolère en faveur ou de la sécheresse du fond, ou du goût particulier de notre Théâtre. Mon sujet, dans sa source, se trouvant donc heureusement enrichi d'un incident aussi pathétique que celui *d'une Mère menacée de la mort aux yeux de son Fils victorieux, s'il ne met bas les armes*, n'eussé-je pas été bien malhabile, bien mal-instruit de mes droits & de mes avantages, si j'eusse fait scrupule d'en user, parce que j'aurois su qu'un autre se les seroit injustement appropriés? Étoit-ce à lui de les réclamer & de m'en faire un sujet de reproche, comme s'il ne savoit pas, ainsi que je viens de le dire, qu'autant le Poète dramatique a bonne grâce de suivre l'histoire pas à pas, autant il sied mal au Romancier de ne pas s'en écarter le plus qu'il peut, afin de ne devoir qu'à soi seul le mérite d'un ouvrage qui n'en a guères d'autres que celui de l'invention?

Je serai avec lui de meilleure composition sur la propriété des honneurs du premier succès. Il la décerne aux Comédiens : je la leur abandonne. Le plus ou le moins d'habileté dans les Acteurs, influe en effet presque toujours sur le sort des Nouveautés. C'est une vérité dont j'ai trop profité & trop souffert pour ne pas l'attester, & pour n'en pas convenir avec qui le voudra. Oui, sans doute, l'Acteur est alors un de nos principaux mobiles; quand sur-tout nous n'avons pas le don ni les facultés nécessaires pour présider également aux répétitions & aux premières représentations; pour donner le ton d'abord aux Acteurs, ensuite aux Spectateurs, & puis à tous les Journalistes; pour savoir

enfin , à toute sorte de prix , tant par nous-mêmes que par nos Dévoués , prévenir , captiver , violenter , harceler , acheter même s'il le faut , les suffrages quels qu'ils soient , de poids ou non , pourvu qu'ils soient bruyans ou nombreux ; dût la Pièce , de dessus le Théâtre où elle viendroit de triompher , aller échouer sous la presse , & grêler le Libraire , après avoir un peu refait le Comédien. Oui , encore une fois , tout Auteur qui se sera produit sur la Scène sans de si belles précautions , tout Auteur , dis-je , honnêtement jaloux de ne réussir que par les bonnes voies , ne pourra guères y parvenir d'emblée , qu'à la faveur des talens du Comédien ; & s'il en sort à son honneur , sa cause alors , fût elle aussi bonne par elle-même , que la mienne au fond peut-être étoit douteuse , il doit leur en attribuer le gain pour la meilleure partie ; ou c'est un présomptueux , & , qui pis est même , un ingrat.

Où le succès commence à nous devenir un peu plus propre , c'est aux diverses reprises , & quand , après la retraite des premiers Acteurs , la Pièce remise au Théâtre produit toujours le même effet entre les différentes mains de ceux qui les remplacent. Alors la critique , qui fut si vive & si prématurée , soutiendra-t-elle encore que l'Auteur n'y est pas pour quelque chose ? Ce seroit en vouloir trop aussi à l'amour-propre de son Prochain , en bien craindre les égaremens , & pousser étrangement loin le charitable soin de les réprimer. Que ce beau zèle se tranquillise sur mon compte , en s'assurant que je ne suis pas plus enflé du succès théâtral qui a continué , que je le fus de celui qui l'annonça : or , celui-ci ne me tourna pas la tête le moins du monde. Je ne fus donc pas assez enorgueilli du premier accueil

fait à *Gustave*, pour avoir eu besoin que l'Auteur du *Pour & Contre* se mît si fort en peine de me rappeler à mon néant ; puisque même encore aujourd'hui , quand je serois assez peu sensé pour me laisser éblouir du bonheur constant des reprises , & pour m'oser prévaloir d'un titre si foible , je serois toujours forcé de redescendre bientôt à ma place , aux cris humilians de la plupart de mes Lecteurs , Juges sévères , mais éclairés , à qui rien n'impose , & qui , non sans grande apparence de raison , n'attribuent la bonne fortune de cette Tragédie qu'à l'un des défauts qu'ils lui reprochent , je veux dire à la multiplicité des événemens.

J'avoue que je venois de me trouver si mal de la simplicité du sujet de *Callisthène* , que je laissai l'esprit s'emparer de tous les *remplissages* que lui présenta l'imagination , tant que le jugement crut n'y rien voir qui donnât la moindre atteinte aux trois unités principales.

Je ne dissimule pas , comme on voit , & je prétends encore moins excuser absolument ce défaut si sensible dans ma Pièce. Je pense là-dessus comme tout autre , & comme le plus simple raisonnement invite à penser , sans le secours des Poétiques. Rien n'est mieux sans doute que de savoir , avec un sujet simple , entretenir pendant le cours de cinq actes , l'attention du Spectateur dans toute sa vivacité , sans autre magie que celle du flux & du reflux des passions embellies de cette élégance & sage & continue dont fut doué l'unique & l'inimitable Racine. Quiconque y parviendra , méritera toujours infiniment plus que celui , qui , bondissant , pour ainsi dire , d'incidens en incidens , se tire enfin d'affaire , moins par la fertilité de son propre fonds , que par celle d'un sujet aussi fourni que celui-ci.

La multiplicité des événemens , sans contredit , est **inexcusable** quand elle affoiblit , qu'elle exténue , & qu'elle absorbe l'intérêt principal ; quand elle est mal amenée , mal tissue & mal débrouillée. Les objets se dispersent alors & se croisent ; l'attention du Spectateur se divise avec ces objets ; & l'esprit les suivant quelque temps avec contention , se relâche enfin , s'embarrasse & se perd dans le labyrinthe. Dès-lors l'ouvrage n'amuse plus ; il égare , il fatigue , & par-là même il cesse d'être un ouvrage d'agrément ; ce n'est plus pour les Spectateurs qu'une étude vaine & fatigante.

Mais si , au contraire , tous ces événemens procèdent sans peine les uns des autres , & se succèdent par une progression immédiate ; s'ils s'entrelacent & se démêlent avec ordre & sans embarras ; si toujours subordonnés à l'action principale , ils ne font , en conduisant à la catastrophe , que la suspendre agréablement ; si ce ne sont enfin que des points de lumière très-vifs & très-distincts qui , sur le chemin arrêtent le regard sans le trop fixer , & sans faire perdre de vue le centre essentiel & lumineux où ils doivent tous aboutir & s'éteindre ; reprocher l'abondance alors , je le crois pouvoir dire , c'est mauvaise humeur ; peut-être mauvaise foi ; je dirai même ingratitude.

Or , pour faire voir comme les événemens se produisent ici , s'enchaînent & se développent naturellement & sans confusion , je vais , en joignant à l'historique par où j'ai débuté , ce qu'exigeoit de moi l'usage du Théâtre François , je vais , dis-je , dans le moins d'espace que je pourrai , dévider ici tout le fil de ma Fable , & conduire ce fil d'un bout à l'autre , précisément &

localement comme il se trouve étendu dans le cours du Poëme.

A la vérité , j'ôte par-là un peu du plaisir de la surprise à ceux qui , lisant cette Préface , n'auroient encore ni vu ni lu la Pièce. Mais peut-être aussi n'auront-ils voulu ni la voir ni la lire , par une prévention fondée sur le rapport des *Feuilles périodiques* du temps ; & cette analyse alors pourra les en guérir , ou les encourager du moins à juger des choses par eux-mêmes. Combien de meilleurs Ouvrages en tous genres , ont souffert & souffrent encore du dégoût qu'en ont inspiré d'avance à des Curieux nonchalans , ces sortes d'arrêts épistolaires que dictoient à la hâte , l'ignorance , l'erreur & la partialité ! Ne doutons pas même qu'ils n'aient fait tomber la plume des mains à plus d'un bon Écrivain , dont la juste délicatesse se sera révoltée vis-à-vis d'un pareil désagrément. Car enfin c'étoit avoir à passer par une espèce d'insulte , avant que d'en être au vrai péril ; & se voir déjà , pour ainsi dire , à moitié proscrit , en arrivant au pied du seul tribunal où l'on doit commencer à tout craindre. Ayant donc essuyé cet échec , je ne m'en puis relever que par un extrait , qui , sans cette raison , seroit aussi déplacé qu'inusité dans une Préface.

Déployons d'abord l'avant - Scène , c'est-à-dire , la matière des expositions.

F A B L E D E L' A V A N T - S C E N E .

ADÉLAÏDE , Fille de STÉNON , Prince & Administrateur de Suède , avoit été dès l'enfance , engagée par son père à GUSTAVE , à qui elle demeuroit attachée par l'inclination la plus tendre. A la mort de Sténon , quand

cet Amant étoit devenu la ressource unique de sa Princesse , & le dernier défenseur de la liberté des Suédois , il se trouvoit malheureusement détenu prisonnier à Copenhague , contre le droit des gens , par les ordres de Christierne , Roi de Dannemarck & de Norwege , surnommé pour ses cruautés , *le Néron du Nord*. Celui-ci , à la faveur d'un avantage si mal acquis , s'étant avancé sans obstacle jusqu'au pied des murs de Stockholm , avoit pris la Ville d'assaut , & y avoit commis toutes les cruautés d'un vainqueur de son caractère. Entr'autres violences , en haine & de Gustave & de la mémoire de Sténon , il avoit fait emprisonner Adélaïde , sans daigner seulement la voir ni l'entendre. Il avoit aussi fait enfermer avec elle , sans qu'il s'en doutât , & à titre de simple Suivante , Léonor , mère de Gustave , laquelle passoit pour avoir péri dans le massacre général. Quelque temps après , des raisons d'Etat avoient engagé Christierne , qui étoit marié & sans enfans , à conclure , contre son gré , le mariage de sa Prisonnière avec Frédéric , héritier présomptif de ses deux couronnes. Ce Prince vivement épris des charmes d'Adélaïde , mais aussi vertueux que Christierne l'étoit peu , non-seulement avoit eu la grandeur d'ame de sacrifier son bonheur au repos de cette Amante infortunée , mais poussoit encore la magnanimité jusqu'à justifier , jusqu'à solliciter même auprès du Tyran , les délais qu'elle demandoit ; jusqu'à flatter enfin l'espérance assez mal fondée qu'elle conservoit toujours de revoir bientôt son Libérateur. Aussi Christierne également impatienté & des égards de l'un & des retardemens de l'autre , avoit cru se mieux faire obéir , en portant lui-même ses ordres à la Princesse. Il l'avoit donc vue , & de ce moment en étoit devenu éperdument amoureux. Dès-lors , occupé du soin de satisfaire sa passion effrénée , en prenant la place de Frédéric , & ne se faisant pas une affaire , quand il en seroit temps , d'en agir avec lui sans aucune mesure , il avoit songé d'abord à se débarrasser de la Reine par un divorce : & dans le même temps , pour ôter à la Princesse un reste d'espérance nuisible à ses desseins secrets , il avoit mis à prix la tête du Rival

aimé , la tête de Gustave , dont les armes victorieuses ne l'alarmoient déjà que trop. Car ce Prince , qui , de son côté , ne s'étoit pas endormi , ayant enfin trompé la vigilance de ses gardes , & ramassé quelques troupes , venoit à grandes journées , venger & délivrer sa Princesse & sa Patrie. Son armée n'étoit pas loin de Stockolm ; & , d'intelligence avec un Parti considérable qu'il s'y étoit fait , il tenoit embusquée aux portes de la Ville , l'élite de ses troupes , prête à fondre au premier signal. Mais , au moment d'un triomphe qu'il regardoit comme assuré , craignant , non sans raison , que son ennemi réduit au désespoir , ne le privât du fruit de sa victoire , en attendant , dans sa rage , à la personne d'Adélaïde , il avoit , devant tout , formé le hardi projet de l'enlever , & ne s'étoit reposé de l'exécution que sur lui-même. C'est où les choses en sont quand la toile se lève ; & que Christierne en raconte une partie , flatté des deux plus agréables nouvelles qu'il pouvoit recevoir ; l'une vraie , c'étoit la mort de la Reine ; l'autre fausse , c'étoit la mort de Gustave.

F A B L E D E L A P I È C E.

GUSTAVE donc , qui s'est fait devancer du bruit de sa mort , & de qui la personne est inconnue * à Christierne , s'annonce & se présente à lui comme un Guerrier , qui , dans un combat singulier , vient de se défaire

* C A S I M I R.

Et ne craignez-vous pas , Seigneur , en vous montrant ,
D'un Tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

G U S T A V E.

Non. Lorsque le Barbare usa de violence ,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence ;
Et rendu par le temps , méconnoissable aux miens ,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.

Act. 2. Sc. 3.

de l'ennemi dont il avoit mis la tête à prix. Il répond d'une manière précise à toutes les questions qu'on lui fait, & rejette fièrement ce prix, en noble & zélé citoyen qui n'avoit eu en vue que sa propre gloire, le repos de son Maître & celui de sa Patrie. L'honneur seul ayant donc été son motif, il ne veut, pour toute récompense, que le dégagement d'une parole qu'il a cru pouvoir donner à son Adversaire expirant. C'est de remettre à la Princesse, en main propre, un billet où cet Amant malheureux, en lui faisant ses derniers adieux, lui conseille de céder au temps. Christierne reconnoît l'écriture, & ne voyant rien dans le billet qui ne lui fasse desirer que la Princesse le voie, il accorde à l'Inconnu l'entrevue qu'il demande. Gustave a donc un tête-à-tête avec Adélaïde. Il l'instruit du bon état des affaires, & du projet de son enlèvement. Elle lui apprend qu'il en est un plus essentiel & plus difficile encore à tenter; c'est celui de sa Mère qu'il croyoit avoir perdu, & qui, non-seulement est vivante, mais qui de plus, sur le bruit de la mort de son Fils (la douleur l'ayant trahie & fait reconnoître) venoit d'être mise dans les fers, où, d'un instant à l'autre, elle est en danger du dernier supplice. Il s'agit donc de s'assurer avant tout d'un si précieux ôtage. Adélaïde s'y emploie vivement la première, en faisant agir Frédéric qui demande en effet à Christierne la liberté de Léonor; mais avec tant de hauteur & si peu de succès, que déjà désagréable & suspect au Tyran, il perd la sienne lui-même & se voit arrêté. Gustave, de sa part, comme on peut croire, n'agit pas moins avec toute l'ardeur que son devoir exige. Mais ses mesures, qui, jusques-là n'avoient été prises que pour le salut de la Princesse, étant ici doublement précipitées, ne sauroient être bien justes. Aussi se réduisent-elles à tenter un peu brusquement, au poids de l'or, la fidélité des gardes; & par un hasard que le plus sage eût pu ne pas prévoir, non-seulement les gardes se trouvent incorruptibles, mais, qui pis est, ils feignent de ne le pas être. Ce dernier contretemps fait tomber Gustave dans le plus funeste piège qu'on puisse appréhender

pour lui. Trop plein de confiance, il est trahi, saisi, chargé de fers, & conduit à Christierne. Il est reconnu pour Gustave, au transport douloureux de sa Mère, devant qui, sur de forts soupçons, le Tyran le fait paroître exprès en cet état. Il est envoyé tout de suite à l'échafaud. N'y ayant donc plus rien à ménager, sa Faction lève l'étendard. On l'arrache des mains de ceux qui le mènent à la mort. Le signal se donne, ses troupes se montrent; &, suivi d'elles, il revient & rentre au Palais. Christierne n'y étoit plus. Comme le plus foible, à la première nouvelle de ce tumulte, il avoit fui; & emmenant avec lui la Princesse, il tâchoit de regagner sa flotte, où ses fidèles Serviteurs avoient eu la précaution de transporter par avance & Frédéric & Léonor. Gustave le poursuit & l'atteint qu'il n'étoit encore que sur la partie des eaux glacées qui séparent la côte & la rade. Après un combat rare, opiniâtre & sanglant, il arrache Adélaïde au Ravisseur, & le laisse échapper, ignorant malheureusement que Léonor demuroit en son pouvoir. Il ne l'apprend qu'au moment que, de retour au Palais, on lui propose de la part du Tyran, l'horrible alternative, ou de la voir poignarder sur le tillac, ou de livrer la Princesse. L'heure qu'on lui laisse pour se résoudre suffit aux Danois pour faire éclater sur la flotte une conspiration formée de longuemain en faveur de Frédéric; il en est fait assez de mention dans le cours de la Pièce, pour que ce dernier incident qui dénoue, ne soit pas une pure machine. Ainsi Frédéric, de la captivité, remonte sur un trône que son peu de goût pour la souveraineté lui avoit fait céder à Christierne. En Roi digne de l'être, en Rival généreux, il signale son avènement par renvoyer la Mère au Fils, & avec elle leur ennemi commun chargé des fers dont ils sortoient tous les trois. Gustave se venge, mais en Héros. Il laisse la vie avec la liberté à Christierne, & le fait embarquer à l'instant pour aller traîner l'une & l'autre où l'on voudra bien qu'il en jouisse. La tendresse & la valeur couronnées, couronnent à leur tour l'heureux dénouement.

Que voit-on là d'obscur , de vague , de forcé ; & qui ne tienne intimément à l'intérêt principal ? Tout n'y est-il pas clair , naturel , préparé , conduit , & dans le degré de vraisemblance qu'on peut raisonnablement exiger des Pièces de Théâtre ? La simplicité resserre , il est vrai , le plan de *Callisthène* en une seule page ; & la multiplicité en fait occuper ici quatre ou cinq à celui de *Gustave*. Si leur différence est grande à cet égard , celle de leur sort ne le fut pas moins. *Callisthène* est tombé ; *Gustave* a réussi. Peut-être aussi ni l'un ni l'autre n'eut-il ce qu'il mérita ; je suis fondé du moins à le croire , sur ce que le premier , dans sa disgrâce , a trouvé des apologies jusques sous la plume de feu M. l'Abbé *Desfontaines* , & sur les lèvres de M. de *Voltaire* , deux Priseurs compétens , & qui ne penchoient pour moi rien moins que vers la flatterie : au lieu que ces mêmes Apologistes se sont tû sur *Gustave* ; & que mes autres Confrères les Auteurs ne m'ont jamais félicité de sa chance, que de ce ton, dont à la Cour on se félicite les uns les autres des grâces du Maître. Je m'en tiens donc au bon ton , à celui dont mes deux illustres Défenseurs se servirent en faveur de l'infortuné *Callisthène* ; je m'endors sur leur généreuse protection , & les en remercie. Quant au trop heureux *Gustave*, de quelque façon qu'ils en ayent pensé eux & les mécontents , tous conviendront au moins que , si le Public l'a injustement favorisé , c'est de ces injustices qu'un Auteur lui pardonne aisément ; & moi , de mon côté , je conviens que ce ne sont pas là de ces lauriers si bien plantés ni si verdoyans , que le Poète ait lieu de se reposer fort tranquillement à leur ombre.

De tant d'événemens en effet rassemblés les uns proche des autres , il ne pouvoit manquer de jaillir une

gerbe de ces traits lumineux, appelés par les Néologues, *coups de Théâtre* ; légers phénomènes, jolis éclairs toujours les très-bien venus & revenus sur le moderne horizon de nos Parterres : coups d'autant plus sûrs ici de leur effet dans la nouveauté, qu'ils étoient animés du feu séduisant, & soutenus de la figure intéressante d'un des plus brillans Acteurs*, qui, depuis *Baron*, ayent joint sur le Théâtre les finesses de l'art aux dons de la nature. Rapporter le succès en partie à la facilité de satisfaire au goût dominant, en partie au talent de l'Acteur, c'est, je crois, apprécier la Pièce à-peu-près ce que ceux qui la rabaisissent le plus veulent bien qu'elle vaille. Ils doivent être contents. Tâchons maintenant de répondre à d'autres objections.

Pour commencer par l'excès de confiance qu'on reproche à *Christierne* ; quand même, à toute rigueur, on auroit quelque raison, ne pourrois-je pas dire qu'en pareil cas, n'avoir raison qu'à toute rigueur, c'est avoir extrêmement tort ? Ne nous doit-on pas, dans nos Poèmes, quelques libertés, quelques licences même, en considération du plaisir qui en résulte, aussi bien qu'en dédommagement du mauvais rôle que, vis-à-vis des écrits utiles, jouent ces pénibles bagatelles ? *Malheureux Ouvrages*, (dit sensément l'Auteur d'ALZIRE dans l'Épître dédicatoire) *qui n'ont qu'un temps ; qui doivent leur mérite à la faveur du Public, & à l'illusion du Théâtre ; pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité.* Tant de veilles pour si peu de fruit, méritent bien, dis-je, quelques commodités & quel-

* Du Fresne.

que tolérance. Nous qui n'ambitionnons qu'à divertir & qu'à plaire, demandons-nous trop, pour notre peine un peu gratuite, quand nous demandons quelque relâchement sur la rigidité du vrai & du vraisemblable? Aussi, depuis le *Cid* jusqu'à *Zaïre* qui précéda immédiatement *Gustave*, le Théâtre a-t-il joui du privilège qu'on veut m'ôter, & que je réclame. Auroit-il été révoqué précisément pour moi? Et l'indulgence diminueroit-elle à mesure que les talens diminuent? Mais faisons voir que l'indulgence de mes juges part encore d'un plus grand principe d'équité.

Tout le monde sait que la peinture a deux sortes de vrai : le *vrai simple* & le *vrai idéal*. La Poésie a les deux mêmes sortes de vraisemblable. Le *vraisemblable simple* est celui qui, dans un événement, se présente naturellement à l'esprit : le *vraisemblable idéal* consiste en un choix de diverses conjonctures qu'on rassemble, & qui rarement se trouvent réunies dans le cours d'un événement ordinaire. Le Poète alors, pour former un objet bien théâtral, dispose à son gré, des coups de la fortune, à peu près comme le Peintre, pour embellir son tableau, commande, en quelque sorte, à la Nature. C'est ce *vraisemblable idéal* que mes Censeurs appellent *impossibilité*; mais, selon l'usage du Théâtre, on verra qu'il n'y a plus rien que de régulier dans la crédulité de *Christierne*; & que je n'ai pas pris mes aises, si fort à la volée qu'on veut le faire penser. D'abord, tout est préparé. Le bruit de la mort de *Gustave* a devancé son arrivée : *Christierne* en a déjà parlé comme d'une chose qu'il ne révoque plus en doute. Il étoit pourtant nécessaire pour le *vraisemblable simple*, qu'il demandât à voir la tête qu'on lui ap-

porte. Il n'y manque pas non plus ; Pourquoi , dit-il à l'inconnu ,

Pourquoi se présenter , sans ce gage à la main ?

L'inconnu étant *Gustave* lui-même, si le Tyran insiste par de-là un certain point, la pyramide aussitôt s'éboule. Il insiste donc ; mais ne passe pas mes vues ; & c'est ici où , à la faveur du *vraisemblable idéal* , je prends déceimment mes commodités dramatiques. *Christierne* interroge cet inconnu sur son nom , sur les lieux , sur les temps , & sur les circonstances. Est-ce en croire les gens si fort les yeux fermés ? Les réponses sont positives , mais enveloppées à la vérité sous quelques mots à double entente si agréables au Théâtre en ces sortes de cas ; mots pesés si curieusement par l'Auditeur mis au fait ; mots officieux qui sauvent également le Héros , & de la honte du mensonge devant lui-même , & du danger de la vérité devant le Tyran. De plus la contenance ferme & tranquille du brave inconnu, le noble refus qu'il fait du salaire honorablement acquis , ses sentimens imposans & relevés qui frappent le Tyran lui-même d'admiration , la teneur artificieuse du billet qu'il donne à lire , enfin cette facilité qu'il y eut toujours à persuader les hommes de ce qu'ils desirent le plus ardemment ; tout cela, n'en déplaît à la chicane des mal-intentionnés , tout cela , dis-je , devant des Auditeurs entraînés de bonne foi par l'amour du plaisir , suffit , & de reste , pour établir la confiance dans le cœur d'un Tyran de Théâtre ; & pour asseoir en conséquence la pierre fondamentale de mon édifice.

Je n'aurai pas recours au *vraisemblable idéal* pour justifier l'aveuglement prétendu-volontaire , dont on taxe *Adélaïde*. Elle a long-temps , dit-on , son Amant

devant elle , sans le reconnoître. Elle ne l'a point d'abord devant elle ; quand il s'y trouve ensuite , elle ne le voit point. Rien n'est plus naturel , ni plus dans la vraisemblance. On en va juger. Que le Lecteur veuille bien seulement se faire un peu spectateur. Le jeu que je le prie de se représenter , doit aider à mon raisonnement.

Comment *Adélaïde* pourroit-elle reconnoître sitôt *Gustave* ? Dans quelle circonstance , en quel instant paroît-il ? Au moment qu'elle ne peut plus douter de sa mort qui vient de lui être confirmée ; au moment que sa chère *Léonor* arrachée d'entre ses bras , est peut-être livrée aux bourreaux ; au moment enfin qu'on lui déclare qu'elle ait à venir aux Autels pour y donner sa main. Trois coups de foudre , qui l'accablant à la fois , font qu'elle ne voit , n'entend , ni ne sent plus. Qu'on se la figure donc , au-devant du Théâtre , abysmée en elle-même & comme pétrifiée , tandis que , du fond , *Gustave* s'avance à pas lents ; *Gustave* annoncé comme un simple particulier porteur des dernières volontés de celui qu'elle ne croit plus en vie : *Gustave* changé par onze ou douze ans d'absence & de travaux , & surtout aux yeux d'une personne qui n'en avoit que dix ou onze lors de leur séparation ; enfin *Gustave* jaloux , & justement alarmé des préparatifs du mariage de la Princesse , vivement intéressé par conséquent à ne se pas laisser démêler sitôt , pour la mieux pénétrer , & voir quel effet la lecture du billet qu'il apporte va produire en elle. Il avance , dis-je , à pas lents & le front baissé , vers *Adélaïde* qui , sans l'envi-sager , sans presque tourner la tête , prend le billet après quelques mots mal articulés qu'à peine elle écou-

te, & qu'il ne prononce que d'une voix basse & altérée. Voilà dans quelle position de part & d'autre se donne & se reçoit ce billet qui arrache à la Princesse les larmes, les plaintes & les regrets les plus tendres. *Gustave* alors tout transporté, tombe à ses pieds, & se fait reconnoître. Est-ce-là cette absurdité, cette situation si dénuée de toute vraisemblance? Les clairvoyans qui demandent où sont les yeux de la Princesse, voudroient-ils bien nous dire maintenant où étoient les leurs? Et ne sont-ils pas eux-mêmes accusables de l'aveuglement volontaire qu'ils lui imputent?

Venons à *Léonor*. Absolument parlant, on eût pû se passer ici de ce rôle de mère; mais n'eût-il pas fallu toujours celui d'une confidente à sa place, puisque cette mère en fait l'office; & que, de tous les temps, la bienséance & le dialogue en exigèrent une à côté de nos Princesses. Or on ne sait que trop ce que cette sorte de rôle postiche, (même dans *M. Racine* qui ne s'en passa jamais) entraîne souvent après soi de foible & d'ennuyeux. Qui n'eût cru bien faire, de fondre ce personnage oisif & nécessaire, dans celui d'une mère qui donne lieu à de grands incidens? Dès-lors, de froid & de subalterne, le rôle devient noble, intéressant, & par conséquent celui d'une principale Actrice. Où la scène eût donc été vuide & rampante, elle est ornée & soutenue; le pathétique & le grand prennent la place du ridicule & du languissant; enfin la chaleur également répandue dans tout le corps de l'ouvrage, en vivifie un membre frappé d'une paralysie invétérée, & fait ainsi mouvoir ce corps en entier. S'il y a dans tout cela quelque sur-abondance, en est-ce une, au fond, si vicieuse?

Ce

Ce que je n'accorderai jamais , c'est que la Pièce ait pu se passer de *Frédéric* ; & ce que je nie encore davantage , c'est que son caractère ne soit ni héroïque ni naturel. Mollir sur ce second article , ce seroit prévariquer. Il ne s'agit plus ici de ma cause , il ne s'agit pas moins que de celle des mœurs.

Ce Prince est , dit-on , foible & méprisable au point d'en être une espèce de monstre en morale : 1°. parce qu'il s'est démis volontairement des droits qu'il avoit sur deux couronnes. En second lieu , parce qu'aimant une belle Princesse (que le devoir & l'amour attachent à un Héros qui l'adore) il ne se prête pas à la politique d'un Tyran qui la lui veut faire épouser. Ce sont là , suivant mes critiques , les rêves d'une imagination déréglée , & deux excès de générosité qui ne sont ni l'un ni l'autre dans la nature.

Voilà donc deux si beaux triomphes sur soi-même , rélégués parmi les faits monstrueux. Pour moi , ce que je trouve ici de vraiment monstrueux ; c'est que cela puisse le paroître ; & ce qui l'est peut-être encore plus , c'est qu'il y ait des gens qui ne se fassent pas une affaire du dèshonneur où l'on s'expose en l'osant dire ouvertement. J'aurois cru , vu la corruption raffinée de nos mœurs , l'hypocrisie & plus d'usage & plus déliée. Qu'on manque de goût pour les vertus peu communes , cela n'est que trop possible & que trop ordinaire ; mais qu'un peu de pudeur au moins ne plâtre pas ce manque de goût ; encore une fois , une si rare indifférence sur ce qu'on laisse à penser de soi , en pensant si mal tout haut , me paroît sans comparaison moins naturelle , que celle qu'on reproche à mon *Frédéric* sur les interêts de son amour & de sa grandeur.

Mais quoi? C'étoient encore ici de ces sortes d'honnêtes gens crayonnés dans la Préface de *l'Ecole des pères*, qui trouvoient à redire que je nommasse *Fils ingrats*, des enfans enrichis par un père qu'ils abandonnent dans son indigence. *Ce ne sont*, disoient-ils froidement *que des hommes faits comme les autres, que des hommes uniquement occupés de leurs intérêts particuliers*. Ces honnêtes gens effectivement se connoïtroient-ils mieux que moi aux hommes de leurs temps? Et seroit-ce là véritablement comme il sont faits? En ce cas, je m'écrie avec *Curiace* :

Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Et j'ajoute sur le ton de *Xipharès*, en revenant à *Frédéric* :

Si l'avoir peint tel, est un crime;
Mon esprit n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Mon cœur est mille fois plus criminel que lui.

Car, en composant ce rôle, je m'en souviens très-bien, je sentoïis plus que je n'imaginoïis; & j'y prenoïis trop de plaisir après tout, pour que la fiction ne fût pas plus que moins dans l'ordre des choses naturelles. En effet, & je l'ai toujours pensé, la générosité (ce mot pris dans toutes ses acceptions, & surtout dans celle dont il s'agit ici,) est de toutes les vertus, la seule peut-être, qui, sans risque de dégénérer en vice, peut ne se point prescrire de bornes; c'est de plus, selon moi, celle de toutes les vertus, dont la pratique doit être la plus délicieuse à qui l'exerce. Mais aussi ce genre de félicité, dans toute son étendue, n'étant ré-

servé , qu'à la grandeur & qu'à l'opulence , & me trouvant né si loin de l'une & de l'autre , je me dédommageois en Poëte ; c'est-à-dire que mon esprit se transplantoit dans le cœur d'un Prince de ma fabrique : & que là , comme dans la sphère natale d'un sentiment si glorieux à l'humanité , il se délectoit à lui donner tout l'essor imaginable. Ne suffit-il pas que cette félicité soit déjà pour moi purement chimérique , sans que me soutenant que le principe l'est aussi , l'on me la veuille encore totalement anéantir ? On n'en viendra point à bout. Le principe est bon. Les deux sacrifices que je fais faire à *Frédéric* sont dans la nature. Eh quoi ? Parce que la haute vertu seroit malheureusement devenue plus rare que la scélératesse , celle-ci conserveroit sur nos Théâtres , un air de vraisemblance qu'on ne trouveroit plus à l'autre ! Grâce au Ciel , le scandale ne va pas encore si loin. La clémence d'*Auguste* dans *Cinna* nous paroît aussi vraisemblable pour le moins , que la rage effrénée de *Cléopâtre* dans *Rodogune* ; que les forfaits de *Narcisse* , de *Mathan* & de *Rhadamiste*. Disons plus. N'y a-t-il pas de la méchanceté d'esprit , ou tout au moins , de la noire misanthropie , à croire qu'il n'est plus d'ames de la belle trempe ? Quand même il ne s'en trouveroit plus (ce qu'à Dieu ne plaise que je suppose pour plus d'un moment) ne suffiroit-il pas ici , pour ma justification , qu'autrefois il y en ait eu , & qu'il fût fort à souhaiter qu'il y en eût encore aujourd'hui ? Or , il est sûr qu'autrefois il y en eut. Le refus du trône a , dans l'histoire , plus que ses équivalens. Des ames qu'assurément on ne taxera pas de foiblesse , *Dioclétien* , *Charles V* , tant d'autres , & sans sortir du lieu de ma scène , *CHRISTINE de Suède* , tous ont abdicqué l'autorité souveraine. Effort

qui passe peut-être celui de la refuser. Telen effet pourroit ne la jamais ambitionner, qui, l'ayant en main, ne s'en dessaisiroit jamais. Quant à sacrifier les intérêts d'une passion aussi frivole que l'amour, au bonheur de la personne aimée, ou seulement à celui d'un rival estimable; nous en avons, pour exemples signalés, la continence de *Scipion*, & le don qu'*Alexandre* fit de sa Maîtresse, au Peintre qui en devint amoureux. Allons plus loin. La vengeance est une passion bien autrement puissante encore sur le malheureux cœur humain, que l'amour & que l'ambition, témoin ces vers d'*Atrée* :

Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux!
Du plus puissant de tous, j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cependant combien de pardons généreusement accordés! Qui ne sait le bel acte & l'excellent mot de M. DE GUISE? Tous les deux si pieusement & si fidèlement employés dans le dénouement d'*Alzire*, où, en expirant, *Guzman* dit à *Zamore* qui vient de le poignarder :

Ton Dieu t'a commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Cela n'a paru ni romanesque ni fabuleux, quoique transféré dans le cœur & la bouche d'un Espagnol, & d'un Espagnol des plus féroces.

Si je n'ai donc peint l'homme tel qu'il est, je l'ai peint assurément tel qu'il fut. Au pis aller, n'eussé-je fait que le peindre tel qu'il doit être, j'aurai du moins

rempli le devoir le plus essentiel de mon état : j'aurai joint l'utile à l'agréable. Du reste, *Frédéric*, dans tout ce qu'il dit, exprime du mieux que j'ai pu, les sentimens de courage & d'honneur convenables, pour imprimer à son désintéressement tout le caractère de noblesse que ce désintéressement doit avoir.

Plus d'un Lecteur vertueux & sensé désapprouvera peut-être une apologie si sérieuse, ne pouvant se persuader que la censure ait pu l'être. Rien n'est pourtant plus vrai, & j'ai cru devoir y répondre sérieusement, parce qu'il arrive souvent, qu'en gardant le silence, la bonne cause demeure en butte à la froide & mauvaise plaisanterie, laquelle prend toujours faveur, & quelquefois racine.

Quant à la vérification de ma Pièce, je me tais. Non que je l'avoue aussi négligée qu'on le veut dire; tant s'en faut. Eh, qui mieux que moi peut savoir le contraire? Il n'y a point ici de négligence. Les efforts n'ont discontinué précisément qu'où le talent manquoit. Mais je vois ce que c'est. N'ayant eu en vue que la précision, la clarté, l'ordre, l'énergie & le naturel, dans un Poëme aussi plein d'événemens & d'action que celui-ci, je n'aurai fait de mes personnages, rien moins que des Poëtes. Attentif uniquement à remuer le cœur, ou à saisir l'imagination, j'aurai trop négligé de flatter l'esprit & l'oreille. Figures brillantes, métaphores écartées, grands mots, longues épithètes, maximes téméraires, portraits malins, madrigaux, &c. j'aurai trop mis tout cela malheureusement au rang de ce qu'Horace appelle *nugæ canora*; en un mot, j'aurai trop supposé à mon siècle,

un goût pareil à celui de nos Anciens , qui *aimoient mieux* , dit le sage moderne auquel nous devons l'HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE , être émus par les beautés fortes qui résultent du tout ensemble , que par les beautés de détail.

Jusques-là , je n'aurai peut-être pas eu grand tort ; mais il me restera toujours celui d'avoir laissé à désirer dans mes vers plus de pompe & d'harmonie qu'il n'y en a. Des Illustres du métier ont avancé que cette pompe & cette harmonie , essentielles à la vérité dans l'Épopée & dans l'Ode , non seulement ne l'étoient point dans le Dramatique , mais que même elles y étoient quelquefois nuisibles & déplacées. Ils s'abusoient. M. Racine témoigne contre eux. Ses endroits les plus simples s'en sont trouvés & susceptibles & toujours embellis. Mais ce grand homme emporte avec lui le secret d'un si précieux mélange. Ses successeurs ont moins recueilli l'héritage , qu'ils ne l'ont démembré. Chez les uns , on desire cette chaleur & ce beau simple si essentiels , & chez les autres , cette harmonie si desirables. Vouloit-on que je réunisse en moi misérable glaneur , des trésors que je n'ai pas seulement eu l'avantage de partager ? Cette versification-ci sera donc assurément déstituée de pompe & d'harmonie : & principalement de cette harmonie exquise , si chère à nos déclamateurs de Ruelles , qui plus environnés de leur talent imaginaire , que touchés des vraies beautés de ce qu'ils savent par cœur , vont récitant à qui veut & ne veut pas les entendre , tantôt avec emphase :

Rhodes, des Ottomans le redoutable écueil, &c. ¹

¹ BAJAZET, Act. 2, Sc. I.

Ou , d'un air voluptueux & passionné :

Triste , levant au ciel ses yeux mouillés de larmes , &c. ¹

Ou bien , d'un ton fier & farouche :

Mon palais , tout ici n'a qu'un faste sauvage , &c. ²

Encore une fois , je n'ai rien fait pour ces mauvais Comédiens là ; & dès lors , je sens dans quel néant , devant eux , je dois tomber à la lecture. Mais je ne m'intéressois qu'à mes Spectateurs , pour qui j'espère avoir assez fait , en cas que l'on admette ce principe avancé par un Écrivain versé dans ces matières ³ : *Ce n'est autre chose , dit-il , que la prononciation qui constitue la douceur ou la rudesse des mots ; & l'oreille juge de l'harmonie d'après la prononciation seule.* Or les vers de *Gustave* , tels qu'ils sont , furent très-bien prononcés , & fort bien reçus : l'Auteur du *Pour & Contre* , comme on a vu , n'en rend que trop bon témoignage. Je pourrois donc n'être pas tout à fait sans réplique sur ma versification ; mais la préterition n'est déjà que trop longue. Et qui ne sait d'ailleurs le danger qu'il y a de se trop bien défendre ; ne courût-on que le risque d'avoir raison devant des Adversaires qui ne le prétendent ni ne le pardonnent jamais ? Ne nous brouillons avec personne. Un Auteur doit le plus qu'il peut s'assurer de l'indulgence de tout le monde ; un Auteur tel que moi , plus qu'aucun autre ; & de celle de ces Messieurs , plus que de celle des gens raisonnables qui n'en manquent jamais.

¹ BRITANNICUS , Act. 2. Sc. I.

² RHADAMISTE , Act. 2. Sc. II.

³ Réfutation des principes de M. Rousseau de Genève , page 22.

S T A N C E S

En tête d'un Exemplaire présenté

à LA REINE DE SUÈDE ¹ en 1733.

DIGNE sang du grand Roi que j'ai peint dans mes vers,
Du prix de ses hauts faits pacifique héritière,
D'un coup d'œil obligeant qu'enviera l'univers,
Favorisez l'essor d'une Muse étrangère.

Il nous suffit souvent, pour nous faire un grand nom,
Du seul nom des Héros que nous faisons paroître;
Si, de les bien chanter, je n'ai pas l'heureux don,
J'ai du moins, comme on voit, celui de m'y connoître.

Virgile, Ovide, Horace, à nos derniers Neveux
Iront à plus d'un titre, & d'un titre bien juste:
Le talent, toutefois, qui fit beaucoup pour eux,
Peut-être aura-t-il fait moins que le nom d'Auguste.

GUSTAVE est un Héros, est un ² nom dont l'appui
Peut aussi me transmettre à la race future.
Grand guerrier, tendre amant, fils vertueux, en lui
Triomphent la valeur, l'amour & la nature.

Plus d'un prodige encore illustra sa maison.
CHARLÈ, CHRISTINE, ADOLPHE, à l'envi l'ont ornée.
Les retrouvant en vous, l'Europe avec raison,
Admire vos vertus, sans en être étonnée.

¹ ULRIC ÉLÉONOR, dernière Princesse du Sang de Gustave.

² GUSTAVE est l'anagramme d'AUGUSTE.

S T A N C E S.

128

Tous quatre , à la Suède , ont coûté bien des pleurs.
Mais vos prospérités finiront leur histoire :
Et sans avoir eu part jamais à leurs malheurs ,
Vous n'aurez partagé que leur trône & leur gloire.

Tout vous en est garant : les droits de vos ayeux ,
L'amour de vos sujets , les vœux du nord , les nôtres ;
L'heureuse étoile enfin du Prince aimé des cieux ,
Dont les nobles destins se sont unis aux vôtres.



PERSONNAGES.

GUSTAVE, *Prince du Sang des Rois de Suède.*

ADÉLAÏDE, *Princesse de Suède.*

CHRISTIERNE, *Roi de Dannemarck & de Norvège.*

FRÉDÉRIC, *Prince de Dannemarck.*

LÉONOR, *Mère de Gustave.*

CASIMIR, *Seigneur Suédois.*

RODOLPHE, *Confident de Christierne.*

SOPHIE, *Confidente d'Adélaïde & de Léonor.*

GARDES.

*La Scène est à Stockolm, dans l'ancien Palais des
Rois de Suède.*

GUSTAVE - WASA,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à ton Roi?
De Christierne absent, révère-t-on la loi?
Et tandis que Stockholm exige ma présence,
Le Dannemarck en paix souffre-t-il la régence?
La Reine....

RODOLPHE.

Elle n'est plus, Seigneur; & cette mort
Peut-être enlève un sceptre au Monarque du Nord.
Du Sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'état,
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat;
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome & de l'épée:

124 *GUSTAVE - WASA,*

Et s'érigeant en juge entre Stockholm & vous ,
Prétend borner vos droits , ou vous les ravir tous.

C H R I S T I E R N E.

Gustave est mort. Sa chute & décide & prononce.
C'est une autre nouvelle , ami , que je t'annonce ;
Nouvelle dont le bruit , effrayant les Mutins ,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici , dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède , & retint suspendu ,
Entre Gustave & moi , l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile ,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asyle ;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler ;
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets , ayant détruit la cause ;
Et le chef abattu , le reste est peu de chose.
Laissons donc , pour un temps ces soins ambitieux ;
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune
Dont l'époux, dès-long-temps, méditoit l'infortune:
Oui , la mort la frappant de ses traits imprévus ,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

R O D O L P H E.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée ?

C H R I S T I E R N E.

Le projet résolu d'un nouvel Hymenée ,

Les transports d'un amour vainement combattu ,
Et d'autant plus ardent , que toujours il s'est tu.

R O D O L P H E.

Tout le monde en effet , Seigneur , en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

C H R I S T I E R N E.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom ;
Adélaïde.

R O D O L P H E.

Elle !

C H R I S T I E R N E.

Oui : la fille de Sténon ,
Héritière du trône , attachée à Gustave ,
Promise à Frédéric , détenue en esclave ,
Reste unique & plaintif d'un sang que j'ai versé ;
Voilà d'où part , ami , le trait qui m'a percé.

R O D O L P H E.

Si sa possession , Seigneur , vous est si chère ,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère ?

C H R I S T I E R N E.

Hélas ! Souvent , ainsi nous-mêmes , contre nous ,
Du sort qui nous poursuit, nous préparons les coups
Juste punition de la façon barbare ,
Dont ma rage accueille une beauté si rare !
Écoute ; & plains un cœur qui n'a pu s'attendrir ,
Qu'après avoir tout fait , pour n'oser plus s'offrir.

Par un dernier assaut , cette ville emportée
Couvroit de ses débris la mer ensanglantée ;
La vengeance y faisoit éclater sa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons. La hache en fait tomber les portes ;
J'entre, on fuit devant nous, le sang coule, & nos cris
Font voler la terreur , sous ces vastes lambris.
Mourante entre les bras d'une femme éperdue,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa paleur , à mon œil de colère enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel ennemi , je ne vis que la fille ,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille.
Les armes de son père ont fait périr mon fils ;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournois les yeux de dessus la victime ,
Et ce courroux ainsi , libre dans son essor ,
L'envoya dans la tour , où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais , elle étoit condamnée ;
Mais on adore ici le sang dont elle est née ;
Il étoit important de tout pacifier ;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier ;
A souffrir que l'Hymen unît à sa personne ,
L'Héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric , avoué de l'État & de moi ,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut ; le penchant suivit l'obéissance ;

Mais quoiqu'il eût pour lui rang , mérite & naissance ,
Qu'au plus dur esclavage , en s'offrant , il mit fin ,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot, j'aurois tranché ces difficultés vaines ;
Si le Prince alarmé , rejetant ce secours ,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance ;
Et croyant qu'à mon ordre , il manquoit ma présence ,
Je vis Adélaïde. Ah , Rodolphe ! peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi !
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse & des grâces ,
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais, de deux beaux yeux , le charme en un moment
N'a , sans vouloir agir , agi si puissamment ;
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prit naissance ,
Avec tant d'ascendant , & si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible
Que , de loin , dominoit un rival invincible ?
Je n'osai donc parler ; mon feu se renferma ;
Mais , sous ce feu couvert , le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé , craignant l'audace active ,
Je resserrois toujours les fers de ma captive ;
Enfin pour n'avoir plus à la persécuter ,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la Reine ;

Qu'il parte; & que l'honneur d'un si brillant emploi
 Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

R O D O L P H E.

Frédéric est encor vertueux & fidèle ;
 Mais il est adoré dans le parti rebelle :
 Et des écrits publics font revivre des droits
 Que l'on prétend qu'il a de nous donner des loix.
 Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
 Qui travestit le crime en acte de justice,
 Du maître & des sujets, rompt le sacré lien,
 Et fait, d'un parricide un zélé citoyen.
 N'exposez pas le Prince au danger trop visible
 D'oublier ses devoirs, en trouvant tout possible ;
 Et surtout, au moment qu'environné d'amis,
 Son amour offensé se croiroit tout permis.
 Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
 Vainement soupirer aux pieds de la Princesse ;
 Cependant, sous le joug, ramenant le Danois,
 Et bientôt, pour un sceptre, en pouvant offrir trois,
 Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :
 Déclarez-vous en Roi qui n'a plus rien à craindre :
 Et vous verrez alors qu'un amant couronné
 Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

C H R I S T I E R N E.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume,
 Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
 Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas.
 Veille, écoute & vois tout, ne te ralentis pas.

Perce

Perce de cette Cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde ;
Fais-la , de sa prison , passer en ce Palais ;
Mais , auprès d'elle encor , n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant , gardons-nous de l'instruire ;
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Vas ; tâche seulement , lui peignant ma grandeur ,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

S C È N E I I.

C H R I S T I E R N E.

DES faveurs que le Ciel m'annonce & me prépare
Un si fidèle ami sans doute est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit.
La fortune me cherche , & le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante ,
Siègent les noirs soupçons , & l'aveugle épouvante ;
Un sommeil inquiet en suspend les travaux ;
Et le trouble m'y suit , jusqu'au sein du repos.
Quoi ! Pour objets de crainte , ou de guerre éternelles ,
Des voisins ennemis , ou des sujets rebelles !
J'ai dompté les premiers ; & les autres , cent fois ,
D'un châtement sévère , ont senti le poids.
Déjà , si je n'accours , l'Hydre est prête à renaître.
Esclaves révoltés , tremblez sous votre maître !
Redoutez un courroux trop souvent rallumé !
Traîtres , je serai craint , si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC, savez-vous le destin de la Reine ?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend : & le devoir m'amène....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son Roi,
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! je le désavoue ! & je n'ambitionne....

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confiance, eût reçu son arrêt.
Je vous connois si bien, que mon ordre suprême,
Du soin de nous venger vous eût chargé vous même,
Si je n'avois pas craint, pour vous, l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses feux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards, je dois être sensible ;
Mais cet objet aimé, Seigneur, est inflexible ;

Il le sera toujours ; & quelque éloignement
Seroit, pour moi, plutôt un secours qu'un tourment.

C H R I S T I E R N E.

Le désespoir vous trompe : & n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse ;
Et je veux.....

F R É D É R I C.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah ! laissez-moi me vaincre, & soyez moins rigide !
Ne persécutons plus la triste Adélaïde !
Croyant par mon Hymen, adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secundoient vos rigueurs ;
Mais puisque sa constance, & vous & moi, nous brave ;
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave,
Est serré par le temps, loin d'en être affoibli ;
Je ne veux, & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

C H R I S T I E R N E.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

F R É D É R I C.

Et quel bruit ?

C H R I S T I E R N E.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

F R É D É R I C.

Qu'une ombre ! quoi ! Gustave...

C H R I S T I E R N E.

Est tombé sous les coups

D'une secrette main vendue à mon courroux.
 Voilà pour son amante une triste nouvelle ;
 Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
 L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
 Informez-l'en, vous-même, & ne m'accusez pas.
 D'un glorieux Hymen, lui relevant les charmes,
 Achevez d'épuiser & d'essuyer ses larmes.
 Du reste vantez lui vos soins officieux,
 Je leur accorde enfin son retour en ces lieux :
 Elle y peut revenir. Mais, plus de résistance.
 Sachez faire cesser sa désobéissance,
 Lui faire respecter mes ordres absolus :
 Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

S C È N E I V.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MON AME, dès long-temps, Seigneur, vous est connue :
 Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue,
 Les malheurs de Gustave, & ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
 Répandons, Casimir, l'un & l'autre des larmes ;
 Toi, sur ton Prince ; & moi, sur la honte des armes
 Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.

Christierne triomphe en nous déshonorant !
 L'Inhumain ! & je suis son sujet ! lui , mon maître !
 Ah ! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
 C'est un cri qui du ciel doit être autorisé ,
 Tout sceptre que l'on souille , est un sceptre brisé !

C A S I M I R.

L'infortune publique , & ce noble langage
 Montrent bien que le trône étoit votre partage.
 Hélas , que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
 Nous eût bien épargné des regrets & du sang !
 Faut-il que la vertu modeste & magnanime
 Néglige ainsi ses droits , pour en armer le crime !

F R É D É R I C.

Donne à mon indolence, Ami , des noms moins beaux.
 Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
 Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
 J'évitai le fardeau de la toute-puissance,
 Je cédaï sans effort des honneurs dangereux ,
 Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
 D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
 Des forfaits du Tyran , ma mollesse est coupable ;
 Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet ,
 Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
 Par un assassinat qui tient lieu de victoire ,
 C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire ;
 C'est peu de publier qu'à cette cruauté ,
 De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :

Pour achever ma honte , & consommer son crime ,
 Il veut que ce soit moi qui frappe la victime !
 Que , de moi , la Princesse apprenne son malheur !
 Qu'en lui tendant la main , je lui perce le cœur !
 Evitons-la. Fuyons. Prévenons ma foiblesse.
 Son amour inquiet m'interroge sans cesse ,
 Et sans cesse , à regret , le mien se voit réduit
 A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit :
 Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
 Et quand je le voudrois , serois-je assez tranquille ?
 Un seul mot , un regard , un soupir... Je la voi.
 Retiens , cher Casimir , tes pleurs ; ou laisse-moi.

S C È N E V.

FRÉDÉRIC , ADÉLAÏDE , LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

SÉJOUR où commandoit l'Auteur de ma naissance,
 Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
 Palais de mes ayeux , où leur sang est proscrit ,
 Hélas ! que votre aspect me frappe & m'attendrit !

FRÉDÉRIC à part.

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ?
 Mon trouble à chaque instant peut trahir mon silence.

A D É L A Ï D E.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi ,
 Seigneur , à qui subit les cruautés du Roi.
 A la clarté du jour il veut bien que je vive.
 Avec quelque douceur il parle à sa Captive.
 Ce changement qui tient en suspens mes esprits ,
 De ma soumission devoit être le prix ;
 Vous l'êtes-vous promise ? Auriez-vous laissé croire
 Que je songe à trahir & Gustave & ma gloire ?

F R É D É R I C.

Non, Madame. Vous-même avez-vous un moment
 Accusé mon amour d'un tel égarement ?
 Non : sincère & soumis j'ai sur votre constance,
 Ainsi que mes discours réglé mon espérance.
 Frédéric qui vous aime, & que vous avez craint,
 N'aspire qu'à l'exil ; & ne veut qu'être plaint.

A D É L A Ï D E.

Être plaint ! Ah, Seigneur ! Le destin qui m'outrage
 Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
 Vous aimez, dites-vous ; voilà tous vos malheurs.
 Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler mes pleurs ?

F R É D É R I C.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
 Avec ses propres maux, ceux de l'objet qu'on aime ;
 Souffrant donc à la fois, ma peine & vos ennuis,
 Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

Vous avez , je le sais , partagé mes alarmes.
 La prison d'où je sors vous a couté des larmes ;
 Et votre appui sans doute en éclaircit l'horreur.
 J'ai pu craindre un moment qu'à mon Persécuteur,
 De la même pitié l'adresse téméraire
 Ne m'eût peinte incertaine & prête à lui complaire.
 Grâce au Ciel , elle a su plus noblement agir,
 Et je puis en goûter les effets sans rougir.
 Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.
 Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance !
 Mais vous savez , Seigneur , si j'en puis disposer.
 Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
 Laissez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
 Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
 Je dois être à Gustave : il en a pour garant ,
 La volonté d'un Père , & d'un Père expirant.
Ma Fille , me dit-il , comptons sur sa vaillance :
Il sera mon vengeur ; soyez sa récompense.
 Cet ordre , mes sermens , mon amour , sa valeur ,
 Voilà ses droits : j'en compte encore un : son malheur ,
 La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique ;
 Exil où mon image est sa ressource unique !
 Cela seul en mon cœur a droit de le graver :
 Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
 Si la Fortune aussi pour nous moins inhumaine ,
 Si la Victoire un jour en ces lieux le ramène ,
 De ce Héros instruit de vos bontés pour moi ,
 L'estime & l'amitié paieront ce que je doi.

J'espère tout encor, Seigneur, puisqu'il respire :
 Et c'est vous tous les jours qui me le daignez dire.
 Il m'aime : il saura vaincre ; il brisera mes fers.
 Les Tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers ?
 Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC *à part.*

Malheureuse Princesse !

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez ! Quelle est la douleur qui vous presse ?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le Roi, Madame ; & vous savez.....

ADÉLAÏDE.

Je sais que le Barbare ose tout. Achevez.

FRÉDÉRIC.

Hélas !

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage ?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage.

Adieu.

(*Il sort.*)

LÉONOR *le suivant.*

Qu'annonce enfin ce douloureux transport ?

ADÉLAÏDE.

Ah ! mon cœur a frémi, Seigneur ! Gustave est mort !

SCÈNE VI.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A Ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame, & par vos soins je m'y vois arrivée!
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas!
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux qu'à regret je r'ouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre Fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, Madame, une âme plus virile:
Est-ce à vous à pleurer quand sa Mère est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un Fils m'est aussi cher que vous l'est un Amant;
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop crédule?

De nous tromper ici , se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

A D É L A Ï D E.

Ah ! le Prince eut toujours de nobles sentimens !
Frédéric est sincère.

L É O N O R.

Oui ; mais , Madame , il aime.
Christierne d'ailleurs peut l'abuser lui-même :
Celui-ci , sur un bruit qui flatte sa fureur ,
Tout le premier peut-être est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables ,
Le Peuple a , de tout temps , donné cours à des fables.
Gustave (sans chercher d'exemples au-dehors)
Sur ce mauvais garant , me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son Père ,
L'opinion publique enveloppant sa Mère ,
Sans doute quand le bruit en parvint jusqu'à lui ,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi , sous un nom qui le fait méconnoître ,
Peut-être il vit ? que dis je ? Il triomphe peut-être !
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin , Madame , enfin si le vouloir céleste ,
Par un songe aux Mortels souvent se manifeste ,
Le bras , le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le Ciel , deux fois cette nuit à mes yeux ,
Ce Ciel au châtement trop lent à se résoudre ,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.

140 *GUSTAVE - WASA,*

De la pourpre royale il étoit revêtu :
Tandis que , sous ses pieds , Christierne abattu ,
Cachant dans la poussière un front sans diadème ,
Restoit dans cet opprobre , en horreur aux siens même .
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour ?

A D É L A Ï D E .

Eh bien donc ! de Sophie attendons le retour .
Sophie , à ses parens , pour un moment rendue ,
Saura d'eux la nouvelle , & qui l'a répandue .
Vous aurez , jusques-là , suspendu mes tourmens .
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens !

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C È N E P R E M I È R E.

C A S I M I R.

HÉROS de la patrie, ombre auguste & plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive ;
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici, ton bourreau mercenaire
Doit venir, de ton sang, demander le salaire ;
Ce fer le lui réserve ; il mourra ! fût-ce aux yeux
Du cruel abreuvé d'un sang si précieux,
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes.
Mais le juge des Rois, le ciel, aux mains profanes,
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper ;
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc.....



SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

AH! Seigneur! où courez-vous? D'où naissent
Les transports & le trouble où tout vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur...

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fais moi-même, & je me fais horreur!
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide.
J'ai, du sort de Gustave, instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée; & j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur, à ses yeux, peut-elle être sincère?
Elle craint mon amour; elle croit que j'espère;
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein,
Les lâches sentimens d'un rival inhumain;
Je ne la blâme pas: d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est, pour elle ici, qu'injure ou faux respect;
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.

Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable.
A sa honte , à la mienne , il veut être obéi ;
Et s'il me servoit moins , je serois moins haï.

C A S I M I R.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princesse ,
Que sans doute, pour vous, en ce moment il pressé.

F R É D É R I C.

Eh ! c'est là le sujet de mon emportement !
Je courrois la rejoindre à son appartement ,
Épancher à ses pieds & mon cœur & mes larmes ,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes ,
Et là-dessus du moins la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi ;
Et quand je veux l'y suivre, on m'en défend l'entrée,
De douleur , de dépit , je me sens l'ame outrée !
C'est trop mettre à l'épreuve un Prince au désespoir,
Qui , hors de l'équité, méconnoît tout pouvoir :
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne répons de rien , blessé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés , d'injustices , de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

C A S I M I R.

Remontez-y , Seigneur. Abattez qui vous brave :
Attaquez-le en un temps , où le sang de Gustave ;
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits ,
Aux lieux d'où part la foudre, a fait monter ses cris.

144 *GUSTAVE-WASA,*

Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel, & les vœux de la terre.
Que dis-je? Le Tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple & le Sénat, pour vous, ont tout osé.
La clameur vous couronne; & la flotte informée,
Déjà, du même zèle, est sans doute animée.
Éclatez: la victoire est sûre, & n'est pas loin.
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi!
Et que le jour, après, s'il veut, me soit ravi!
Trop content, si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste & si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu, le meurtrier s'avance vers ces lieux;
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part*, voyant Gustave qui détourne la
vue à sa rencontre, & semble vouloir l'éviter.

DEVROIS-JE, d'un défi, favoriser le traître?
(*Haut, & tirant l'épée*)

Monstre souillé du sang de mon auguste Maître,
Évite,

Évite , si tu peux , le péril que tu cours !
Je ne t'imites point , lâche ! défends tes jours !

GUSTAVE *se découvrant & allant à lui.*

Arrête. Ouvre les yeux , Casimir : envisage
L'ennemi qui t'aborde , & que ton zèle outrage.
Cet accueil , pour Gustave , est un accueil bien doux.

CASIMIR *se jetant à ses pieds.*

Que vois-je ? Quel prodige ! Ah ! Seigneur , est-ce vous ?
Vous , de qui la Suède a pleuré la disgrâce !

GUSTAVE.

Parlons bas. Lève-toi , Casimir , & m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même , dans vos bras , à peine je m'en croi.
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous , vivant ! vous , ici ! vous , dans le palais même
D'un barbare qui va partout , l'or à la main ,
Mendier contre vous le fer d'un assassin !

GUSTAVE.

Je connois Christierne , & sais où je m'expose :
Sois tranquille. J'espère encor plus que je n'ose.
Envain la barbarie habite ce séjour ,
Cher ami , si , pour moi , j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais , rentre en ma confiance.
Mais se peut-on parler ici sans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans, Christierne entouré
Ne revient pas sitôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide
Qui, de dix ans d'absence, a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé ?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la Princesse ?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main ?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre ?

CASIMIR.

Dans la tombe, avec vous, elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte, ni danger,
Ami ; Stockolm est libre, & je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissue ?
J'ignore l'entreprise, au moment de l'issue :

De vos secrets , Seigneur , j'étois moi seul exclus ,
Et de votre amitié , vous ne m'honoriez plus ?

G U S T A V E.

En entrant (tu l'as vu) sur un bruit qui t'offense ,
J'évitois , je l'avoue , & craignois ta présence.
Christierne , dit-on , est devenu ton Roi ,
T'appelle à ses conseils , & ne s'ouvre qu'à toi.

C A S I M I R.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible ,
D'aucune confiance est-elle susceptible ?
Non, Seigneur, non; le traître, au crime abandonné,
Se croit, de ses pareils , toujours environné;
Et s'il me distingua , ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenois l'affront : mais le motif est beau.
Vos amis, sans cela , seroient tous au tombeau.
Je flattois sans rougir , une injuste puissance
Qui souvent , à ma voix , épargna l'innocence ;
Et vous devez , Seigneur , à ce zèle , à ma foi ,
Ceux que vous avez cru plus fidèles que moi.

G U S T A V E.

Pardonne; & désormais , n'ayons l'ame occupée ,
Que du plaisir de voir toute erreur dissipée.
Je te retrouve stable & ferme en ton devoir ;
Tu me revois vivant , & plein d'un bel espoir.
Dans le piège mortel , je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu , Casimir , mon audace & ma joie ?

Pour te les peindre , songe aux horreurs du passé ,
A tant d'excès commis , à tant de sang versé !
Rappelons nous ici ma première infortune ;
Image à des vengeurs plus douce qu'importune !
A la Cour du tyran , Gustave Ambassadeur ,
Et d'un sang dont l'on dut révéler la splendeur ,
Éprouve des cachots la rigueur & l'injure.
Je languis dans les fers ; tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé , mais trop tard , & fuyant nos frontières ,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères ,
Je passai sous un ciel encor plus ennemi ,
Où le soleil n'échauffe & ne luit qu'à demi ,
Tombeau de la nature , effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages ,
Asyle inhabitable , & tel qu'en ces déserts ,
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis , sans patrie , ignoré sur la terre ,
C'est-là , durant trois ans , que je fuis & que j'erre ;
Qu'impuissant ennemi , qu'amant infortuné ,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde & si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du nord , du fonds de ses frimats ,
Je sus faire sortir des hommes , des soldats ,
Et même des amis généreux & fidèles
A ne le pas céder aux ames les plus belles.
Suivi d'eux , je reviens ; & les âpres hivers

Nous font d'un pied léger , franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste contrée ,
Et , de quelques succès , signalé mon entrée ,
Que l'espoir , à ce bruit , renaissant dans les cœurs ,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors , que pour vaincre , il fallut disparaître ;
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains ,
Environna mon camp , le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible :
Travesti , mais des miens partout l'ame invisible ,
Je marche à la faveur de ce déguisement ;
Et Gustave à couvert , triomphe impunément.
Dans Stockholm , à l'abri de l'heureux stratagème ,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même.
Là , je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple , d'un palais le marbre ensanglanté ,
Une veuve , une fille , une mère plaintive ,
Tout m'émeut ; tout retrace à mon ame attentive ,
L'instant où , de leur fils réclamant le secours ,
Périssent sous le fer les auteurs de mes jours.
Et juge de ma tendre & vive impatience ,
Quand , le cœur embrasé d'amour & de vengeance ,
Je lance mes regards vers l'horrible prison ,
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis ; mon aspect les anime ;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime ;
Ils doivent , cette nuit , attaquer le palais ;
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts ,

Du creux de nos rochers, sortant sous ma conduite,
 Amèneront l'alarme & le meurtre à ma suite.
 Du carnage, mon nom sera l'affreux signal.
 Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
 D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse ;
 Je veux, de ce palais enlever ma Princesse.
 Dans ce dessein (qu'en vain tu n'approuverois pas)
 Après avoir semé le bruit de mon trépas,
 J'ose me présenter au tyran que je brave,
 A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
 J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer ;
 L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner ;
 Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde :
 Et croyons tout permis, pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
 Du tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence,
 Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence ;
 Et rendu par le temps méconnoissable aux miens,
 Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
 Mais quand, pour m'introduire auprès de la Princesse,
 Il ne me faut pas moins de courage & d'adresse ;
 Que personne (du moins tel est le bruit public)
 Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric ;
 Ami, j'y réfléchis. Dis moi. Comment t'en croire ?
 Sur quoi l'assures-tu fidelle à ma mémoire ?

C A S I M I R.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir ;
 Sur sa pitié pour elle , & sur son désespoir.
 N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus solide ;
 Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
 Quoiqu'amant maltraité , son cœur compatissant
 N'a de maux & d'ennuis que ceux qu'elle ressent.
 Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
 Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse ;
 Du tyran qui le sert, il déteste l'appui ;
 Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui.
 D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde sa flamme.

G U S T A V E.

Voilà, pour un rival , bien de la grandeur d'ame.

C A S I M I R.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.
 Plus le rival est grand , plus le triomphe est doux.

G U S T A V E.

J'aimerois mieux une ame & moins noble & moins tendre.
 Moins Frédéric prétend , plus il a dû prétendre.
 Que n'eût pû sa vertu sur un cœur vertueux ?
 Je serois bien injuste & bien présomptueux ,
 Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse ,
 D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice.
 La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
 On l'estime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
 Déjà peut-être..... Mais mes yeux vont m'en instruire.

Un plus long entretien , ami , nous pourroit nuire.
Sors; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux ,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux ,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites ,
Concerter notre marche , en mesurer les suites ,
Et t'indiquer , en cas de revers imprévûs ,
Les moyens d'y pourvoir , & de n'en craindre plus.

S C È N E I V.

GUSTAVE.

MES yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde!
Je tremble! Voilà donc ce Gustave intrépide
Qui vient changer la face & les destins du Nord?
Ce guerrier redouté qui , méprisant la mort ,
Jusques dans son palais vient braver Christierne?
Un mouvement jaloux l'abat & le consterne!
De quoi jaloux encor? J'en rougis: mais, hélas!
Tendre & toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?
Quelqu'un paroît. Gardons que ce trouble n'éclate!



SCÈNE V.

CRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

QUEL air tranquille & fier ! je vois ce qui la flatte ;
Elle croit qu'on la trompe, & loin de renoncer.....
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer ?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui Seigneur. Triomphez ; & que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin !

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir :
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom ?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, Seigneur, n'en point avoir encore ;

Mais je me sens une ame au-dessus du commun ,
Qui bientôt m'en promet & saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce chef téméraire ,
A tes yeux vigilans , n'ont donc pu le soustraire ?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prit, Seigneur, pour échaper,
Je le connoissois trop, pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? Dans quelle circonstance,
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance ?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux ? Dans quel temps ?

GUSTAVE.

A Stokolm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux !

GUSTAVE.

Ici même ; & dans l'instant peut-être ,
Qu'au péril de vos jours , il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Poursuis. Comment triomphes-tu ?
L'as-tu pris sans défense ? Où l'as-tu combattu ?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
 Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
 Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
 Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(à Rodolphe.) (à Gustave)

J'aime sa noble audace. Indique ton salaire.
 Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras, dans ce motif ne s'étoit point armé.
 Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
 J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
 La gloire de servir mon maître & ma patrie:
 Et puisque l'honneur seul excita ma valeur;
 Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
 Prononce. Que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE *tirant un billet.*

Gustave, aux portes de la mort,
 A tracé cet écrit par un dernier effort;

156 G U S T A V E - W A S A ,

Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la Princesse.

C H R I S T I E R N E .

Voyons ce qu'il contient ; tu seras satisfait.
Je connois sa main ; donne. Oui, c'est elle en effet.

(Il lit.)

Adieu, Princesse infortunée.

*La victoire n'est pas du plus juste parti.
Je vous servois, je meurs ; telle est ma destinée :
Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
D'une félicité vainement attendue ,
Si vous m'aimez encore , oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs ;
Règnez ; je vous remets la foi qui m'étoit due ;
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.*

(à Gustave lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse ,
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

G U S T A V E .

Il me reste une grace à demander.

C H R I S T I E R N E .

Et quoi ?

G U S T A V E .

Que, par ménagement & pour elle & pour moi ,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte ;
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte.

C H R I S T I E R N E .

Je t'entends : c'eût été le premier de mes soins.

S C È N E V I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

EH bien , lui faudra-t-il encor d'autres témoins ?
Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre ;
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non ; j'aurai sa main.

R O D O L P H E.

Sans doute , un peu de temps.....

CHRISTIERNE.

Non , Rodolphe ; demain.
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne & le silence.
Soumise ou non , demain , elle m'a pour époux.

R O D O L P H E.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux ,
D'un rival qu'appuieront des sujets infidèles ?

CHRISTIERNE.

Vains discours ! je ne crains ni lui , ni les rebelles.
Frédéric y renonce ; osant le déclarer ,
Lui-même , il s'est privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes sujets , tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède.

Ici, par mon hymen, quand j'aurai tout calmé,
 Là bientôt, par la peur, tout sera désarmé.
 Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
 J'adore Adélaïde, & je ne vois plus qu'elle.
 Toi-même qui l'as vue, à d'amoureux transports
 Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts ?
 Quel est donc mon pouvoir ? Maître de tant de charmes,
 S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
 D'obstacles, de délais, de mesure à garder ?
 Il s'agit de mourir, ou de la posséder.
 Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
 Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
 Il me reste un rival qui s'est fait estimer ;
 Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

R O D O L P H E.

Reposez-vous, Seigneur, sur ceux qui vous secondent.
 Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
 Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
 Ne précipitez rien ; daignez plaire : essayez
 D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
 De quoi n'est pas capable une amante insensée ?
 Voulez-vous....

C H R I S T I E R N E.

Oui, Rodolphe, oui ; telle est mon ardeur :
 Dût-elle, entre mes bras, signaler sa fureur,
 Fût-ce, à la perfidie, allier la tendresse,
 Et placer dans mon lit la haine vengeresse.....
 Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu ?

J'aurai sa foi ; je l'aime , & je régné. Crois-tu
Que , du lien formé , la sainteté soit vaine ?
Les Autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de Roi , d'époux , ne désarment-ils pas ?
L'hymen a des devoirs ; le trône a des appas :
L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.
Tantôt , tu permettois plus d'espoir à ma flamme.
D'un amant couronné , tu relevois les droits ;
Et l'amour , à t'entendre , obéissoit aux Rois.

R O D O L P H E.

Aussi je ne crois pas la Princesse inflexible.
Quelque soin , quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor ,
Ne l'en accusez point.

C H R I S T I E R N E.

Et qui donc ?

R O D O L P H E.

Léonor.

Cette femme , Seigneur , vous est-elle connue ?

C H R I S T I E R N E.

C'est , s'il m'en souvient bien , la suivante éperdue ,
Qui , le jour qu'en ces lieux je portois le trépas ,
Soutenoit la Princesse expirante en ses bras.

R O D O L P H E.

C'est votre véritable & mortelle ennemie.
Seigneur , Adélaïde est , par elle , affermie

160 *G U S T A V E - W A S A ,*

Dans le ressentiment qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus ; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est , se démêle à travers l'apparence ;
Et tout son air dénonce , à l'orgueil qu'on y lit ,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci , daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

C H R I S T I E R N E .

Ayant à la fléchir , ce sera l'irriter.
N'importe : ton avis n'est pas à rejeter.
Use , en homme éclairé , de ton zèle ordinaire.
Observe-les de près : & , s'il est nécessaire ,
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant ,
Tu peux les séparer. Vas ; mais auparavant ,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple ! Que tout, pour demain s'y dispose.
Préviens-en de ma part la Fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom ;
C'est au pied de l'Autel où je dois la conduire ,
Qu'en Monarque absolu , je prétends l'en instruire.

R O D O L P H E .

Vous pouvez tout , Seigneur. Si pourtant.....

C H R I S T I E R N E .

Plus d'avis ,
Ni de retardemens. Je le veux. Obéis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.**ADÉLAÏDE, SOPHIE.****A D E L A Ï D E.**

EH bien ! chère Sophie , après tant de misère ,
Libre enfin tu t'es vue entre les bras d'un Père ?
Je partage avec toi... Mais je vois , à tes pleurs
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

S O P H I E.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture !
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

A D E L A Ï D E.

Ainsi , dans notre sang , l'ennemi s'est baigné ?
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

S O P H I E.

Il a laissé partout le deuil & le ravage.
Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant ,
Où l'œil épouvanté la cherche , en la voyant.
Stockolm a disparu ; sa splendeur est éteinte ;

Tome II. L

Un désert est resté. Vaste & lugubre enceinte,
 Où tout ce que la guerre épargna de Héros,
 A péri dès long-temps par la main des bourreaux.
 Mon père fut du nombre, & je viens de l'apprendre;
 Mais en vain je demande où repose sa cendre;
 Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort,
 L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

A D É L A Ï D E.

Ton père fut fidèle & cher à sa patrie;
 Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie;
 Et te sers des conseils dont tu savois si bien
 Combattre ma douleur, quand je pleurois le mien.
 Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
 Vois gémir à la fois l'amour & la nature....
 Car enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor?
 Qu'en pense-tu? Son fils respire-t-il encor?

S O P H I E.

Non, Madame; sa mort n'est que trop avérée.

A D É L A Ï D E.

Cruelle! Eh, quel témoin t'en a donc assurée?

S O P H I E.

Le Meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

A D É L A Ï D E.

Le même coup, deux fois, m'assassine en un jour!

S O P H I E.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
 C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.

Le ciel, depuis six mois, favorisoit ses coups.
 De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous.
 Nos malheurs l'attendoient au bout de la carrière:
 C'est-là qu'il est frappé d'une main meurtrière;
 Et qu'à ce défenseur long-temps victorieux,
 On arrache la palme & la vie, à nos yeux.
 Sa déplorable mère est enfin convaincue;
 Et du coup trop certain sa grande ame abattue....

A D É L A Ï D E.

Nous nous importunons dans notre accablement.
 J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

SCÈNE II.

A D É L A Ï D E.

ET ma douleur profonde, à ce récit funeste,
 De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
 Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
 Toute erreur est cessée; & tout espoir, fini!
 Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère!
 O mort! ô seul asyle!...



SCÈNE III.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH ma fille !

ADÉLAÏDE.

Ah ma mère !

LÉONOR.

Moi sans fils , comme vous maintenant sans époux ,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des cieus que j'ai crus plus propices !

ADÉLAÏDE

Pressentimens trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE.

O mon dernier espoir ! ô Gustave !

LÉONOR.

O mon fils!

ADÉLAÏDE.

Heureuses, qu'en ce jour d'amertume & d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes!

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur! ne l'oubliez jamais!
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur! oubliez-vous, vous même,
Combien, depuis quel temps, à quel titre, je l'aime?
Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre & d'époux & d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le desir de lui plaire occupa mon enfance:
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finit à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Crissoit de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié, je mesurois la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux.
Ils faisoient notre joie. Ah, Madame! est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire?

166 G U S T A V E - W A S A ,

Qui seroit-ce ? Jamais Frédéric , à mes yeux ,
Tout soumis qu'il paroît , ne fut plus odieux !

L É O N O R .

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il sache commander à sa flamme importune ;
Et que l'usurpateur , jusqu'ici son appui ,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.

Oh ! que vous voyant libre & moins tyrannisée ,
Étrangement , tantôt , je n'étois abusée !

A de justes remords , j'imputois sa douceur.

Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur.

Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,

Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.

Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'État ,

Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

A D É L A Ï D E .

Madame , attendons-nous à quelque ordre sinistre.

Le tyran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

S C È N E V I .

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE.

R O D O L P H E .

NON, Madame ; le Roi veut faire désormais
A la sévérité , succéder les bienfaits.

En ce jour , où tout prend une paisible face ,

Il veut que le passé se répare & s'efface ;
Qu'avec la liberté , vous repreniez vos droits ;
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit déjà n'est plus la sienne.
Ce palais reconnoît en vous , sa souveraine :
Commandez-y , Madame , & remplissez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le sang.

A D É L A Ï D E.

Si ton Maître est touché des pleurs qu'il fait répandre ,
Si , d'un tel bienfaiteur , mon bonheur peut dépendre ,
Si tout , dans ce palais , se doit assujettir ,
Si j'y commande enfin , qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet Empire ;
La nature y languit loin de l'astre du jour ;
Mon repos , mon bonheur est là ; c'est le séjour ,
L'asyle & le palais qu'on demande à ton Maître ;
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner.
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

R O D O L P H E.

Madame , il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage ,
D'un Peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre Père n'eût eu qu'un Sceptre à vous laisser.

L iv

Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
 La Fortune se sert de votre malheur même,
 Pour vous ceindre le front d'un triple diadème;
 Mais c'est en exigeant le don de votre main,
 Madame; & les Autels sont parés pour demain.

L É O N O R.

De nos Persécuteurs le Ministre barbare
 Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
 Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir;
 Qu'obéir aux Tyrans souvent c'est les trahir?
 Parlons à cœur ouvert, & laissez l'insolence
 Qui, sous un beau semblant masque la violence;
 L'Usurpateur a mis le comble à ses forfaits;
 De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
 Et l'Hymen qu'il oppose à la haine publique,
 De ses pareils toujours fonda la politique.
 Mais quel temps choisit-il pour en former les nœuds?
 Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux.
 Qu'insultant lâchement aux pleurs de la Princesse,
 Toute pudeur en lui, toute humanité cesse:
 Bravera-t-il un Peuple encor mal asservi?
 Idolâtre d'un Sang dont on s'est assouvi?
 Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,
 De Gustave égorgé, verra porter la tête?
 Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
 Soient au Néron du Nord des sources de terreur!

R O D O L P H E.

Réprimez, Léonor, une audace inutile.

Du Vainqueur à jamais le pouvoir est tranquile;
Et du Vaincu la tête exposée en ces lieux,
N'y doit épouvanter que les Séditieux.

L É O N O R.

Ciel vengeur ! Se peut-il que ta justice endure
D'un semblable Vaincu le malheur & l'injure ?
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom ?
Téméraire ! En nommant le Gendre de Sténon ,
Respecte d'un Héros l'auguste caractère ;
Sur-tout en adressant la parole à sa Mère.

R O D O L P H E.

Vous ! sa Mère !

A D É L A Ï D E.

Il manquoit cette horreur à mon sort.
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

R O D O L P H E.

Non, Madame. Le Roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je répons de ses jours dès qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'Autel un semblable témoin ;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous aujourd'hui mon devoir la sépare.

A D É L A Ï D E.

Nous séparer , cruel ! Et qui t'en a chargé ?

R O D O L P H E.

Pour mon Maître , pour vous , je m'y crois obligé.

170 *GUSTAVE - WASSA*,
Gardes!

A D É L A Ï D E.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

R O D O L P H E.

Vous servir , ce n'est pas manquer d'obéissance.

L É O N O R.

Adieu, Madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le Tyran m'offriroit une grâce inutile.

A D É L A Ï D E.

Entre mes bras encore il vous reste un asyle !
Animés de l'excès des plus vives douleurs ,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs !
Eh, quoi ! Vous me laissez désolée & confuse ?
A mes embrassemens ma Mère se refuse ?

L É O N O R.

Que me reprochez-vous ? Hé bien , je les reçois ,
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié ?
Et le sexe & le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges ;
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités opposons le mépris !

Que le vôtre , en ce jour , plus que jamais éclate ;
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos Sujets prêts à se révolter ,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter :
A qui donc ose ici vous traiter en esclave ,
Expliquez-vous en Reine , en Veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un Père , d'un Époux.
Pleurez-les : Pleurez-moi : Vengez-les : Vengez-vous !
Je ne me croirai point d'avec vous séparée ,
Si , fidelle à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez. C'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon , mon Fils , ni moi.
 (à Rodolphe.) (Elle sort.)
Adieu. Fais ton devoir.

R O D O L P H E.

Gardes ! Qu'on la retienne.

S C È N E V.

A D É L A Ï D E , R O D O L P H E.

R O D O L P H E.

MLADAME , une autre voix plus forte que la sienne ,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La Mère sur le Fils ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.

Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
 Un Amant peut ne pas vous supplier en vain.
 On a de lui pour vous un billet de sa main :
 Ses derniers sentimens s'y font assez connoître.
 Un des siens vous l'apporte ; & je le vois paroître.
 Je vous laisse.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE *à part & au fond du Théâtre.*

J'AI vu tout ce que j'avois craint.
 Mon bonheur n'est pastel que l'on me l'avoit peint.
 Au Temple où tout est prêt ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE.

Sans presque tourner les yeux de son côté.

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
 Mon aspect vous rappelle un Prince qui n'est mort
 Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
 Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Élevant peu la voix & s'avançant lentement.

Son malheur jusques-là n'est digne que d'envie,
 Madame ; à vos Sujets rien ne paroît plus doux,

Que l'honneur de combattre & de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre;
Il croyoit

ADÉLAÏDE, *sans l'envisager.*

Vous avez un billet à me rendre.

G U S T A V E.

Oui, Madame; au milieu des horreurs du trépas,
Il a, de vos sermens, affranchi vos appas;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE *prenant le billet.*

Il eût dû s'épargner des efforts superflus.

(*L'ayant ouvert.*)

C'est lui-même. Écoutons un Amant qui n'est plus.

(*Après avoir lu bas quelque temps.*)

. (Haut.)

*D'une félicité vainement attendue,
Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
Regnez; je vous remets la foi qui m'étoit due;
Laissez-en désormais disposer les Vainqueurs.*

Que plutôt mille fois périsse Adélaïde!
Voilà donc mon arrêt, & sur quoi l'on décide?
Injuste Frédéric? Est-ce-là ta vertu!
Ton Rival expiroit: de quoi te prévaux-tu?
Son aveu, de mon sort ne te rend pas l'arbitre;

174 *G U S T A V E - W A S A ,*

Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah ! sur ce titre en vain ton espoir est fondé !
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce Héros à toi daignerois-je descendre ?
Ce qu'il a fait pour moi je le dois à sa cendre
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit ,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.

(Se tournant vers Gustave.)

(Il est à ses pieds.)

Dites-moi Mais que vois-je ?

G U S T A V E .

Adélaïde !

A D É L A Ï D E .

Où suis-je ?

G U S T A V E .

Dans les bras d'un Amant qui vit encor pour vous !

A D É L A Ï D E .

Ah ! . . . Je le reconnois ! J'embrasse mon Époux.

G U S T A V E .

O nom dont la douceur me paye avec usure ,
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

A D É L A Ï D E .

Et tu veux donc combler la mesure des miens ,
Cruel ! Je n'attendois qu'une mort : & tu viens
M'en faire souffrir mille , en mourant à ma vue !

GUSTAVE *se relevant avec fierté.*

D'un billet captieux le sens vous a déçue ,
Madame ; si j'accorde aux Vainqueurs votre foi ,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres Vainqueurs que moi .
Vos Bourreaux & les miens vont payer de leurs têtes ,
Les cruautés . . .

A D É L A Ï D E .

Songez & voyez où vous êtes !
Si quelqu'un . . .

G U S T A V E .

Je ne suis écouté que de vous .
Casimir nous seconde & veille ici pour nous .

A D É L A Ï D E .

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée !
Et , sur des fictions , laissé couler mes pleurs !

G U S T A V E .

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs .
Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle & tendre jalousie .
Terreurs que j'avouerais comme un crime à présent ;
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt .
Le bruit de mon trépas , près de neuf ans d'absence ,
Les feux de Frédéric , ses vertus , sa puissance ,
Et dans le Temple enfin son bonheur annoncé . . .

A D É L A Ï D E.

Ah! qu'un moment plutôt mon amour offensé,
A cette jalousie injuste & criminelle,
Opposoit un Témoin bien cher & bien fidèle!

G U S T A V E.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?
Au fonds de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous regnez; je vous venge; & la foudre
Tombe sur Christierne, avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vous étiez, Madame, à la merci d'un traître;
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire.
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend,
L'usage est d'importance, & l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au Palais.
La Valeur attend-là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe & le vôtre commence;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux siens
Immoler les Auteurs de vos jours & des miens.
Vous pleurez! Doutez-vous du succès de mes armes?

A D É L A Ï D E.

A D É L A Ï D E.

Non, je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas.
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage,
Ma fuite laisse encore un précieux ôtage !

G U S T A V E.

De le faire avertir, il faut prendre le soin,
Madame, quel est-il ?

A D É L A Ï D E.

Ce fidèle témoin,
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse :
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse :
Votre mère.

G U S T A V E.

Ma mère ! Eh quoi ? Ma mère vit !

A D É L A Ï D E.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et, près de moi, resta tout ce temps inconnue.
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé ;
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé ;
Et déjà, dans la Tour, elle rentre peut-être.....



SCÈNE VII.**GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR.****CASIMIR.**

J'APPERÇOIS Frédéric, Seigneur; il va paroître.
Sortons!

GUSTAVE.

Ah, Casimir! qu'ai-je appris? Viens, suis moi.

ADÉLAÏDE.

Gustave!.....

GUSTAVE.

Demeurez; & calmez cet effroi.

Au lieu marqué, songez seulement à vous rendre!

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre!
Laissez de Frédéric implorer le crédit.....

SCÈNE VIII.**ADÉLAÏDE.**

IL m'échappe. Imprudente! où suis-je, & qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire? O fatale journée!
Par quels événemens seras-tu terminée?

S C È N E IX.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

SEIGNEUR ! si vous m'aimez.....

FRÉDÉRIC.

Ne me reprochez rien ;

Madame ; cet amour se justifiera bien.

De notre Hymen en vain la pompe se prépare :

Malheur à qui l'ordonne ! oui , puisque le barbare

Insulte à ma prière , aussi bien qu'à vos pleurs ,

Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.

L'honneur , votre repos , voilà ma loi suprême.

Je n'aurai pas , pour rien , triomphé de moi-même.

L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.

Madame , soyez libre , & partons cette nuit.

La flotte est toute à moi , je disposerai d'elle.

La Fortune , les vents , les cœurs , tout nous appelle.

Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois

Me reproche ses fers & l'oubli de mes droits.

Vos malheurs & les siens sont devenus mes crimes.

Pour un monstre abhorré , ce sont trop de victimes.

Pouvant parler en maître , & las de supplier ,

Cause de tant de maux , j'y dois remédier.

D'un si juste projet , soyez l'heureux mobile.

Où je retrouve un trône , acceptez un asyle ,

Madame ; & que , du soin qui m'anime pour vous ,

Renaissent & ma gloire & le bonheur de tous.

M ij

A D É L A Ï D E.

Non; je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde ,
 Et ne pas y traîner une affreuse discorde
 Dont je serois , Seigneur , le flambeau détesté.
 Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
 S vous ne la sauvez , Léonor est perdue !
 Qu'avant la fin du jour , elle me soit rendue !
 Sa vie est en péril ; & la mienne en dépend.

F R É D É R I C.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
 De Gustave , en effet , seroit-elle la mère ?

A D É L A Ï D E.

Vous concevez par-là combien elle m'est chère ,
 Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez.
 Seigneur ! avant la nuit , si vous me la rendez ,
 Si , de votre amitié , j'obtiens cette assurance....
 Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance ?
 La gloire seule émeut la magnanimité ;
 Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

S C È N E X.

F R É D É R I C.

L A I S S O N S - L A mon départ. Courons la satisfaire.
 Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire ;
 Et de lui plaire encor par un soin généreux.
 Quel plaisir , à ce prix , de pouvoir être heureux !

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

JE prétends faire ainsi remonter ma vengeance
 Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance :
 Léonor dont l'orgueil osa la balancer,
 Expiera ce mépris, ou le fera cesser ;
 De ses derniers discours rétractera l'audace,
 Ou sentira l'effet de ma juste menace.
 Est-elle, par ta bouche, instruite de son sort ?

RODOLPHE.

Elle a, devant les yeux, l'appareil de sa mort ;
 Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire,
 Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et, dis-moi ; d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,
 De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts ?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
 S'il cède, ou s'il résiste au feu qui le dévore.

M iij

Son départ, à la nuit, d'abord étoit marqué ;
 Mais, presque sur le champ, l'ordre s'est révoqué.
 Animé d'autres soins, & plein de confiance,
 Maintenant il vous cherche avec impatience ;
 Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
 J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
 Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre,
 Et du peuple quels sont cependant les discours ?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
 Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste ;
 Ou ce doute, aujourd'hui, peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
 A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
 Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
 Présentons aux mutins leur idole abattue,
 Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
 Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est.
 Vas le prendre des mains de son brave adversaire ;
 Et de là, devant moi, fais paroître sa mère.
 Voici le Prince. Vas, cher Rodolphe ; & reviens
 Interrompre au plutôt de facheux entretiens.



SCÈNE II.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, Seigneur, que ma tendresse
 Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse ;
 Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
 Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
 N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
 A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence ?
 Des cris du malheureux ne vous laissez-vous pas ?
 Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?
 Gustave a succombé (puisse, pour notre gloire,
 Un semblable triomphe échapper à l'histoire !)
 Enfin Gustave est mort ; & tout vous est soumis.
 Un coup infructueux joindroit la mère au fils.
 La Princesse m'implore, & nous la redemande.
 Pour l'intérêt commun, souffrez que je la rende,
 Seigneur ; & qu'une fois vous ayant désarmé,
 Je serve ce que j'aime, & puisse en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère,
 Le rival de Gustave en doit craindre la mère.
 Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend ;
 Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit; si l'on vous satisfait ?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi ! cette ame hautaine.....

FRÉDÉRIC.

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis :

Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain : c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi, je lui porterois cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non ; j'ai parlé. Ce decret vous suffit.

F R É D É R I C.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfît.

C H R I S T I E R N E.

A son retour du temple , on lui pourra complaire.

F R É D É R I C.

Il s'agit d'une grâce , & non pas d'un salaire.

C H R I S T I E R N E.

J'en crois faire une aussi , quand je laisse espérer.

F R É D É R I C.

Mais la Princesse craint ; il faut la rassurer.

C H R I S T I E R N E.

Sa crainte nous répond de son obéissance.

Léonor lui rendroit bientôt son arrogance.

De leurs derniers adieux on sait l'emportement.

Souvent l'amour d'ailleurs se flatte aveuglément.

Le vôtre , un peu crédule & prompt à vous séduire ,

A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.

Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir

Les discours échappés d'où vous naît cet espoir ?

F R É D É R I C.

Non, Seigneur : je vous crois ; je l'ai mal entendue.

Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due ;

Je le veux. Mais en dois-je aimer moins l'équité ?

Et ne consultant qu'elle , être moins écouté ?

Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'Innocence ?

Ah! ne pouvoir m'aimer , ce n'est pas une offense
 A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux :
 Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
 La Princesse m'est chère; oui , Seigneur, je l'adore.
 Je l'ai dit mille fois , je le répète encore;
 Si j'en étois aimé , le soin de mon repos
 Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux ;
 Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies ;
 Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
 D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
 Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
 Rien ajouter au poids des fers d'une captive
 Si digne du haut rang dont le destin la prive ;
 Rien devoir en un mot à ses nouveaux malheurs.
 Je respectois ses feux : je respecte ses pleurs.
 Pour la dernière fois enfin je le déclare :
 Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare ;
 Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
 Nous-mêmes , & nos Rois & nos premiers Sujets.
 Je dis plus. Cédait-elle au pouvoir qui l'opprime,
 Et mon plus bel espoir devint-il légitime,
 (Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor)
 Dès qu'elle a , par ma voix , demandé Léonor ,
 Léonor, de ma main , lui doit être amenée.
 Vous avez , malgré moi , conclu notre Hyménée :
 Je ne vous ai que trop secondé la dessus ;
 Contentez-la , Seigneur ; ou ne me pressez plus.

C H R I S T I E R N E.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,

Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'Autel est paré.

F R É D É R I C.

Et pour qui donc ?

C H R I S T I E R N E.

Pour moi.

F R É D É R I C.

Pour vous !

C H R I S T I E R N E.

Oui, pour moi-même :

Je l'épouse. D'où vient cette surprise extrême ?
Quel autre dans ma Cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi ?

F R É D É R I C.

Est-ce moi ? (moi, pour qui son cœur est tout de glace.)
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace ;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer ,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer.
Quoi, Seigneur ? C'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance, & du rang où vous êtes ?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné ,
Ce rang qui fut le mien , vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadème ?
Pour voir gémir le foible, & pour gémir moi-même ?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru, de plus d'un peuple, assurer le repos ;

Et j'aurai préparé ma honte & leurs supplices !
 Que dis-je ? Malheureux dans tous mes sacrifices ,
 J'adore Adélaïde , & j'en suis estimé ;
 Je survis au rival qui seul en est aimé ;
 Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître ;
 Seul je me le défends ; & vous prétendez l'être ?
 Du prix de cet effort , je serai plus jaloux.
 Je me suis immolé pour elle , & non pour vous.
 L'appui de Frédéric ne sera point frivole.
 Vous osez me perdre : ou je tiendrai parole :
 Oui , d'un si juste prix , vous paîrez mes bienfaits ;
 Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits !

C H R I S T I E R N E .

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre :
 Mais j'ai, de mon côté, comme vous, à me plaindre ;
 Et laissant là le ton dont vous m'osez parler ,
 Perfide ! cette nuit, où vouliez-vous aller ?
 Gardes !

F R É D É R I C .

J'ai mérité que le méchant m'accable.
 Je fus son bienfaicteur. Poursuis , ciel équitable !
 Protège Adélaïde , en foudroyant l'ingrat ;
 Et que ce soit ici son dernier attentat !

C H R I S T I E R N E .

En imprécations, l'impuissance est féconde.



SCÈNE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE *aux Gardes.*

QUE l'on suive ses pas, allez : qu'on m'en réponde ;
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.
Rodolphe , je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi ! devois-je encor souffrir qu'un téméraire....

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici ;
Et ce qui me surprend , va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde

Nous en apprendroit plus sur un projet perfide
Dont elle a vu tantôt le Complice ou l'Auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi, ce fier inconnu.....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un imposteur
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice ;
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

190 *GUSTAVE-WASA,*

CHRISTIERNE.

Son récit , ce billet , tous ces bruits...

RODOLPHE.

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le Traître , dis-tu , qui tramoit ces complots...

RODOLPHE.

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu , je crois , est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave ! d'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or

Offert à l'un des miens qui gardoit Léonor.
Dans ses empressemens pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde incorruptible a feint de l'écouter.
Par ce moyen , sans bruit , on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front , au lieu de l'épouvante ,
Sont peints le fier dépit & la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux , un silence obstiné ,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez , vous jugerez de même ;
Mais , pour nous en convaincre , usons de stratagème.
Il ne peut être ici reconnu que des siens
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen. Tu m'amenois sa mère?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain, fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal, il soit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave, elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit: ceci le condamne & m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit.
Elle entre. Vas, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

VOTRE Juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports, vous étiez excusable;
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis;
En les désavouant, cessons d'être ennemis:

192 *G U S T A V E - W A S A ,*

Mais sachez profiter de ma bonté facile ,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile ,
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent.
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse.
Car exposant des jours si chers à la Princesse ,
Vous exposez les siens. Songez-y , Léonor.
Sauvez-la ! Sauvez-vous ! Il en est temps encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise.
A mes intentions rendez-la plus soumise.
En un mot , réparez ce que vous avez fait.
A ce prix , je pardonne ; & je suis satisfait.

L É O N O R .

N'espère , pas Tyran , que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce ,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
Vas ! J'ai de la Princesse affermi le courage.
Pour moi , je respirois après un long orage.
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous proposes-tu ? quelle offre oses-tu faire ?
Quels traités ? Nous pleurons ; moi , Gustave & son Père ;
Elle , un Trône usurpé , son Père & son Époux.
Ce n'est qu'à des Vengeurs à traiter avec nous ;
Et du traité , ta mort seroit le premier gage.

C H R I S T I E R N E .

Toujours la même audace & le même langage !

Et

Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre , & les coups du Destin ?
Le Ciel favorisa mes armes légitimes ;
Son Père & ton Époux en furent les victimes.
J'ai vaincu , j'ai conquis , & n'ai rien usurpé.
Pour ton Fils , dans son sang , ma main n'a point trempé.
Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde
D'un coup ?..

L É O N O R.

Mérites-tu , lâche , qu'on te confonde ?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon Fils ?
Et son assassin vient t'en demander le prix !
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le Traître !
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un , c'est l'être.
Aux yeux des Nations dont tu te rends l'horreur ,
Crois-tu , par ce détour , excuser ta fureur ?
D'un forfait si visible , est-ce ainsi qu'on se lave ?
Pour te justifier du meurtre de Gustave ,
Inflige au Scélérat des tourmens ignorés !
Que du Monstre , à mes yeux , les membres déchirés ,
Nous prouvent ...

C H R I S T I E R N E.

J'y consens. Qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense ,
Si je me rends coupable aux yeux de l'Univers.
Rodolphe , paraissez !



SCÈNE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, GUSTAVE,
RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

TIENS, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches ?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes Proches ?
Qu'il périsse ; & qu'enfin ce coup nous rende amis.
Qu'on l'immole. Frappez !

LÉONOR, *retenant le bras du Garde.*

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah, c'est ton Fils !

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi, j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user ;
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher Époux ! Fils d'un malheureux Père !
Dans quel état le sort te rend-il à ta Mère ?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui, de notre malheur, vient d'être l'instrument.

La seule piété nous ravit la victoire.
 Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
 J'ai craint de vous laisser pour ôtage en ces lieux;
 Et, voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
 Daignez, pour prix d'un soin si funeste & si tendre,
 (Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
 Daignez ou retenir, ou me cacher vos pleurs.
 Dérobons un triomphe à nos Persécuteurs!
 Gustave, à peine ému de sa propre misère,
 Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa Mère?
 Que perdez-vous, Madame? Un Fils déjà pleuré;
 Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
 Que de regrets mortels au moment où j'expire!
 Je perds, avec la vie, une Mère, un Empire,
 D'incroyables travaux le fruit presque certain;
 Ma gloire, ma vengeance; Adélaïde enfin;
 Pour tout laisser.... Hélas! A qui?

L É O N O R.

Qu'on me soutienne!

G U S T A V E.

Ma Mère! ... mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine!
 Elle se meurt! Soldat, frappe! Délivre-moi
 De tant d'objets d'horreur, de tendresse & d'effroi!
 Frappe!

C H R I S T I E R N E.

Prenez soin d'elle; emmenez-la, Sophie;
 Et que votre secours la rappelle à la vie.

N ij

SCÈNE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE,
GARDES.

CHRISTIERNE.

GUSTAVE, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ous'attendre à languir long-temps dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la Nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du Sang, si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre;
Et c'est pour t'obéir, moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.

Je te l'ai dit. Celui qui t'eût fait succomber,
 Sait arracher la palme, & non la dérober.
 Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
 A la tête des miens, la Princesse enlevée,
 Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort,
 Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
 Tels étoient mes projets. Le Destin qui nous joue,
 Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue.
 Tu règnes, & je meurs. Triomphe; mais, crois-moi,
 Ton bonheur sera court, triomphe avec effroi.
 Tant de calamité que Stockolm a soufferte,
 Mes soins & mon exemple ont préparé ta perte.
 Elle suivra la mienne, & la suivra de près.
 Sois maître de mes jours; & tandis que tu l'es,
 Éprouve ma constance au milieu des supplices.
 Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour complices,
 Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
 Je ne les trahis point: tu n'en connus jamais.

C H R I S T I E R N E.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
 Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
 A qui tout est suspect, tout est indifférent.
 Le sang des Suédois coulera par torrent.
 Que, sur un échaffaut, le tien les en instruisse:
 Vas-y trouver la mort. Gardes! qu'on l'y conduise;
 Et que, dans un moment, je me sache obéi.



S C È N E V I I.

CHRISTIERNE , GUSTAVE , ADÉLAÏDE ,
RODOLPHE, GARDES.

A D É L A Ï D E , *courant à Gustave.*

AH! Prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je oui?

(Se jetant au devant des Gardes.)

Soldats, n'avancez point! N'osez rien entreprendre,
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre;
Et que sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

C H R I S T I E R N E.

Rodolphe, demeurez.

G U S T A V E.

Adieu, belle Princesse,
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

A D É L A Ï D E.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?
Fléchissez! Léonor, moi, tout vous y convie.

(Tombant aux pieds de Christierne.)

Serez-vous sans pitié, Seigneur? & ne peut-on....

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui? Vous l'entendez, Madame.

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,
Plaignez mon infortune, & daignez m'écouter!

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux Autels.

ADÉLAÏDE, *bas.*

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE à Rodolphe.

Qu'on le mène où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que, jusqu'à nouvel ordre, on n'exécute rien.

à Adélaïde.

Parlez; je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle.

Laissez frapper, Madame, & soyez-moi fidelle!



S C È N E V I I I .

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

C H R I S T I E R N E .

MAIS consultez-vous bien ; & songez qu'aujourd'hui
 L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui ;
 Que si le fils périt , la mère est condamnée ;
 Que Stockolm , à la flamme , au fer abandonnée ,
 Regorgera du sang de tous ses Citoyens.
 Balancez maintenant mes avis & les siens.

A D É L A Ï D E .

Quelles extrémités , & quel arrêt terrible !
 Vous n'adoucierez point ce courroux inflexible ?
 Quelle raison peut donc si fort intéresser
 A ce fatal hymen où l'on veut me forcer ?
 Les droits que la naissance attache à ma Personne !
 Eh , s'il m'en reste encor , je vous les abandonne !
 La fortune aujourd'hui vous les a confirmés ;
 Jouissez-en ! jamais les ai-je réclamés ?
 Ces droits depuis dix ans , cédés au droit des armes ,
 Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
 Les ai-je un seul instant regretés ? Non , Seigneur.
 Toute ambition cesse , où règne la douleur.
 De mon père égorgé la déplorable image ,
 De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage ,

Son rival importun , l'horreur de ma prison ,
 Occupoient de trop près mon cœur & ma raison.
 Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée ,
 Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée ,
 Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours !
 Ou moins sévère , hélas , terminez-en le cours !
 Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime !
 A trahir un amant fidèle & magnanime ,
 A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux ,
 Qu'elle a même déjà nommé du nom d'Époux !
 Veut-on qu'Adélaïde infidelle , parjure....

C H R I S T I E R N E .

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure !
 Gustave , en expirant , va vous en affranchir.
 Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
 Aussi-bien l'on conspire ; & je dois un exemple.
 Holà , gardes !

A D É L A Ï D E .

Seigneur ! qu'on me conduise au temple !
 Contentez Frédéric , & le faites chercher !
 Qu'il vienne ! sur ses pas , je suis prête à marcher.

C H R I S T I E R N E .

De vous servir encor , vous le croyez capable.
 Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable ,
 Qui trop long-temps rebelle à mon autorité ,
 Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.
 Nous saurons achever , sans lui , cet Hyménée.
 Venez , Madame.

A qui suis-je donc destinée ?
 Quel est celui, Seigneur, à qui vous prétendez....

CHRISTIERNE.

Le Nord n'a plus de Reine, & vous le demandez ?
 Venez mettre, Madame, un terme à vos disgraces,
 Surmonter votre haine, en effacer les traces,
 Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
 Gustave, Léonor, & tout votre pays....
 Rodolphe de retour ! que viendrais-tu m'apprendre ?

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

SUR la flotte, Seigneur, hâtons-nous de nous rendre ;
 Par ces lieux détournés, on peut gagner le port.
 Fuyons ! Vous tenteriez un inutile effort.
 Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
 Le Prince & Léonor sont en votre puissance.
 Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, fuir !

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand Roi.

Mais vos armes , Seigneur , sont ici les moins fortes.
 A des flots d'ennemis Stockolm ouvre ses portes.
 Le traître Casimir , qu'on cherchoit vainement ,
 Se fait voir à leur tête , & paroît au moment
 Que la Place déjà de mutins étoit pleine ,
 Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
 Le nombre nous accable ; & , pour tout dire enfin ,
 Le terrible Gustave a le fer à la main.
 Rien ne l'arrête ; il vole ; & bientôt...

C H R I S T I E R N E .

Qu'il me voie!

Je cours le recevoir. (*emmenant Adélaïde.*)

Toi , tremble ! & de ta joie

Viens payer à ses yeux ce transport indiscret!

A D É L A Ï D E .

Qu'il vive ! Qu'il triomphe ! Et je meurs sans regret.

C H R I S T I E R N E *s'arrêtant.*

J'en suis le possesseur , & je la sacrifie !

(*à Rodolphe.*)

Fuis avec elle , Ami ; ton Roi te la confie :

Je te suis : mais , avant que de quitter ces bords ,

On s'y ressentira de mes derniers efforts.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.**ADÉLAÏDE, SOPHIE.****ADÉLAÏDE.**

JE REVOIS la lumière , & tu veux que je vive ;
Mais, sous quel astre enfin ? Suis-je Reine ou captive ?
Parle , dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non , Madame ; j'étois dans ce Palais errante ,
Lorsque , sans mouvement, pâle, froide & mourante ,
Je vous ai prise ici de la main des Vainqueurs.
Étoient-ce vos Tyrans ou vos Libérateurs ?
Ma vue , à tout cela , ne s'est guère attachée.
Léonor , de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble , votre état , des cris renouvelés ,
Par ces cris les Vainqueurs au combat rappelés ,
De tant d'événemens & le nombre & la suite ,
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite ;
Et du feu meurtrier le bruit sourd & lointain ,
Dit trop que le succès est encore incertain.

Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue ,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

A D É L A Ï D E.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger ,
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords, dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient ; & franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage & les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric ; & je m'étois flattée
De voir, en sa faveur, la Flotte révoltée ;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir.
Tout ce que j'apperçois, paroît dans le devoir.
Laisant donc pour jamais Gustave & ma Patrie ,
Je demandois la mort ; quand ce Prince en furie ,
Du Palais où ses yeux ne me rencontroient point ,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage ;
Par tout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace, long-temps, l'avantage est égal ;
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse ;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage & de mourantes voix ,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois ,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits, menace de se fendre ,
Se fend, s'ouvre, se brise, & s'épanche en glaçons
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissions.

Rien encor, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
 Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue ;
 Mais, du voile mortel, mes yeux enveloppés,
 D'aucun objet, depuis, n'ont plus été frappés.
 Du reste, mieux que moi, tu n'es pas informée :
 Ainsi, de plus en plus, tu me vois alarmée.
 D'un rude & long combat, peut-être qu'affoibli,
 Gustave est demeuré sous l'onde enseveli ;
 Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives
 Auront, à son rival, abandonné ces Rives ;
 Et quand je me figure, en proie à ses transports,
 L'épouvantable abysme où je retombe alors...

S O P H I E.

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée,
 Au bonheur le plus grand, c'est être réservée ;
 Madame ; espérez tout. Cessant d'être ennemi,
 Le Destin rarement favorise à demi.

A D É L A Ï D E.

Et que peut-il pour moi ? Que veux-tu que j'espère,
 Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère ?
 Quelle joie offrira la victoire à mon cœur,
 Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur ?
 Léonor, au tyran demeure abandonnée.
 Elle, à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née !
 Elle, dont le malheur n'est venu que du mien !
 Qui me tint lieu de tout ! sans qui tout ne m'est rien !
 Son sang payeroit bientôt la commune alégresse.
 Léonor périra !

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé , Madame. On vient à nous.

SCÈNE II.

CASIMIR, *qui veut rentrer en voyant Adélaïde,*
ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

CASIMIR! Casimir! pourquoi me fuyez-vous!
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor.....

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah, vous n'avez rien fait!

Ayant vu fuir le traître,
 Qui, du milieu des flots, brave à présent nos coups,
 Gustave impatient revenoit près de vous.
 Mais, par des furieux qui refusoient la vie,
 Presque de pas en pas, sa course ralentie,
 Veut qu'il combatte encor, & vainque à chaque instant.
*Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important ;
 Je saurai disperser cette foule impuissante.
 Dans la Tour, cependant, ma mère est gémissante ;
 Chasse de devant elle & la crainte & la mort ;
 Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort.*
 Je le quitte, & j'accours. Mais, hélas ! du rivage,
 Sur un navire exprès approché de la plage,
 Je découvre... ô spectacle, où de la cruauté,
 Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité !
 Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
 Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
 Et de l'autre, déjà haussant pour se venger,
 Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
 A cet aspect, vers lui, nos mains sont étendues.
 Du peuple suppliant le cri perce les nues.
 Pour une heure, le coup demeure suspendu ;
 Et, par un trait lancé, ce billet est rendu.

A D É L A Ï D E *le recevant.*

Ah ! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse.

(*Elle lit bas.*)

SCÈNE

S C È N E I I I.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

G U S T A V E à ceux qui le suivent.

SOLDATS, qu'on se retire, & que le meurtre cesse.
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

(Appercevant & abordant Adélaïde.)

O faveur, que du ciel je n'osois presque attendre !
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre,
Madame, vous vivez ; & par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens !
Vous vivez ! Quelle crainte en mon cœur est cessée !
Dans quel état affreux je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi, qu'enfin vos armes ont chassé !

A D É L A Ï D E.

Hélas !

G U S T A V E.

Votre vengeance eût été mieux servie.
Il eût, avec le trône, abandonné la vie ;
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour.
J'avois à rassurer la nature & l'amour.
Vous & ma mère avez favorisé sa fuite.
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma poursuite.

Tome II. O

210 GUSTAVE-WASA,

Sans vous deux, mes lauriers devenoient superflus,
Je vous vois : je respire. Il ne me reste plus ,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère ,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie , après tant de malheurs! ...
Mais que m'annonce-t-on? Je ne vois que des pleurs!
Vous qui la secouriez , répondez-moi , Sophie?....
Casimir.... Tout se tait. Ah! ma mère est sans vie !

A D É L A Ï D E.

Léonor voit le jour.

G U S T A V E.

Et vous soupirez tous ?

A D É L A Ï D E *lui donnant le billet.*

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

G U S T A V E *lit.*

*Ou deviens Parricide , ou fléchis ma colère ,
Gustave. Je t'accorde une heure pour le choix.
Songe à ce que tu peux : songe à ce que tu dois.
Ou rends moi la Princesse , ou vois périr ta mère.
Le barbare , en fuyant , l'avoit en son pouvoir !*

C A S I M I R.

Du haut de ce palais , Seigneur , on peut tout voir.
Le poignard , à nos yeux , reste levé sur elle.

A D É L A Ï D E.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juste ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui.

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique ;
Je pourrais tout encore sur son ame héroïque ,
Et j'irois me jeter, sans rien craindre , à ses pieds ;
Si ce rival étoit le seul que veut eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ! ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAÏDE.

Non, Seigneur.

GUSTAVE.

Eh qui donc ?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne !

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort ,
Lorsque, sur l'échafaut , vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, Madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme.

O ij

212 *GUSTAVE-WASA,*

(à *Casimir.*)

Vas le trouver , ami ; sache s'il y consent.
De ce courroux , ma mère est l'objet innocent.
Qu'il accepte au lieu d'Elle un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi , je me chargerois d'un emploi si funeste !
Tout ordre qui vous nuit , passe votre pouvoir ,
Seigneur ; & je vous fuis , pour n'en plus recevoir.

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA mère , je le vois , n'a plus que moi pour elle.

(*Il veut sortir.*)

ADÉLAÏDE l'arrêtant.

Ah ! Prince , où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé ! le devoir te fait-il une loi
De périr , sans sauver ni ta mère , ni moi ?
Pense-tu qu'à son fils elle veuille survivre ?
Qu'en tous lieux ton Épouse hésite de te suivre ?

Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras ?
 Et qu'en m'abandonnant, tu ne me livres pas ?
 Que deviens-je, s'il faut que ton sang se répande ?
 Qui veux-tu, si tu meurs, cruel, qui me défende
 Contre les attentats d'un mortel ennemi,
 Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?
 S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
 Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
 Respecte ta patrie, & daigne au moins songer
 Aux maux où, par ta mort, tu vas la replonger.
 Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
 La cruauté sans frein brisera ses barrières,
 Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
 Le peu du sang qu'ici ses excès ont laissé.
 Amant peu tendre, appui téméraire & fragile,
 Pernicieux vainqueur, & victime inutile,
 Vas perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
 Ta Reine, ton pays, ta victoire & ta mort !

G U S T A V E.

Je serai, si l'on veut un appui misérable,
 Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
 D'un regret volontaire un amant déchiré ;
 Mais je ne serai point un fils dénaturé !
 Ma vie appartenant à qui me l'a donnée,
 De remords éternels seroit empoisonnée,
 Si, faute de l'offrir, j'oublie de mon devoir
 Laissoit tomber un coup... que j'aurois dû prévoir
 Que ma Mère, pour moi, voit levé sur sa tête,
 Que même à partager votre amitié s'apprête,

O iij

214 *G U S T A V E - W A S A ,*

Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux Peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma Mère à me survivre.
Pour recevoir ses pleurs, ouvrez-lui votre sein.
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource. Enfin,
Pour Stockolm & pour vous cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un Peuple, d'une armée,
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards!
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie!
Mais j'aurai délivré ma Mère & ma Patrie.
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant.
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne.
Sous le fer menaçant la Victime frissonne:
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour.

(à Sophie.)

Adieu. Retenez-la

A D É L A Ï D E se jettant au-devant de lui.

Vainement on l'espère!

G U S T A V E.

Hé que prétendez-vous? Laisser périr ma Mère!

A D É L A Ï D E.

Non; mais t'accompagnant, je veux....

S C È N E V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

L É O N O R.

RÉGNEZ, mon Fils.
Nous triomphons, Madame ; & nos maux sont finis.

A D É L A Ï D E.

Ah que votre salut alloit coûter de larmes!

G U S T A V E.

Eh quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

L É O N O R.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les Rois ,
Qui, sur la violence, établiront leurs droits !
Christienne laissant une foible espérance ,
Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance ,
Partoit, & de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste & de la voix pressoit les matelots.
Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.
Tous les Chefs de la flotte, & le Prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître ,
Glorieux & puni, meurt aux yeux de son Maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.

Le nouveau Roi m'aborde ; & me tendant la main ,
 Honteux de mes liens , les détache lui-même.
*Pour prémices , dit-il, de mon pouvoir suprême ,
 Madame , je vous rends à votre illustre Fils.
 Que son Épouse & m'aime & m'estime à ce prix.
 Allez , & de la paix soyez le premier gage.
 Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
 C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner :
 Et ne mettre mes soins désormais qu'à regner.*
 Frédéric à ces mots , qu'un soupir accompagne ,
 Me laisse , & fait partir la flotte qu'il regagne ;
 Tandis que sur ces bords on ramène avec moi ,
 Le Monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

S C È N E VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR, CASIMIR,
 SOPHIE.

CASIMIR.

L'ALÉGRESSE par-tout , Seigneur , vient de renaître.
 Christierne enchaîné , devant vous va paroître.
 Son sang sur le rivage eût aussi-tôt coulé ,
 Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé ;
 Mais on vous eût privé du plaisir légitime
 D'égalier , s'il se peut , le châtement au crime :
 De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt ,
 Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

S C È N E VII & dernière.

GUSTAVE, CHRISTIERNE chargé de fers ,
ADÉLAÏDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR,
GARDES.

G U S T A V E.

QUEL spectacle ! ô Fortune ! Ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice.
Tygre ! l'horreur, l'opprobre & le rebut du Nord !
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort.
Vois à quel Tribunal il t'oblige à paroître.
Sur ces terribles lieux où je te parle en maître ,
Lève les yeux , Barbare , & les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes ?
Ces marbres prophanés , & ces murs , & ces voûtes ,
Et l'ombre de mon Père , & celle de Sténon ,
Et ce reste éploré d'une illustre Maison ,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance ?
Toi-même en as banni dès long-temps la clémence.
Le jour , l'heure , l'instant déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma Mère & sur moi.
La Reine a craint encore un destin plus horrible . . .

C H R I S T I E R N E.

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.

En me le déclarant , pense-tu m'émouvoir ,
 Toi , de qui la pitié croîtroit mon désespoir ?
 Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
 Ta vengeance déjà devoit être assouvie.
 Gustave triomphant , le trépas m'est bien dû.
 Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu.
 Profite de l'exemple , & satisfais ta rage.

G U S T A V E.

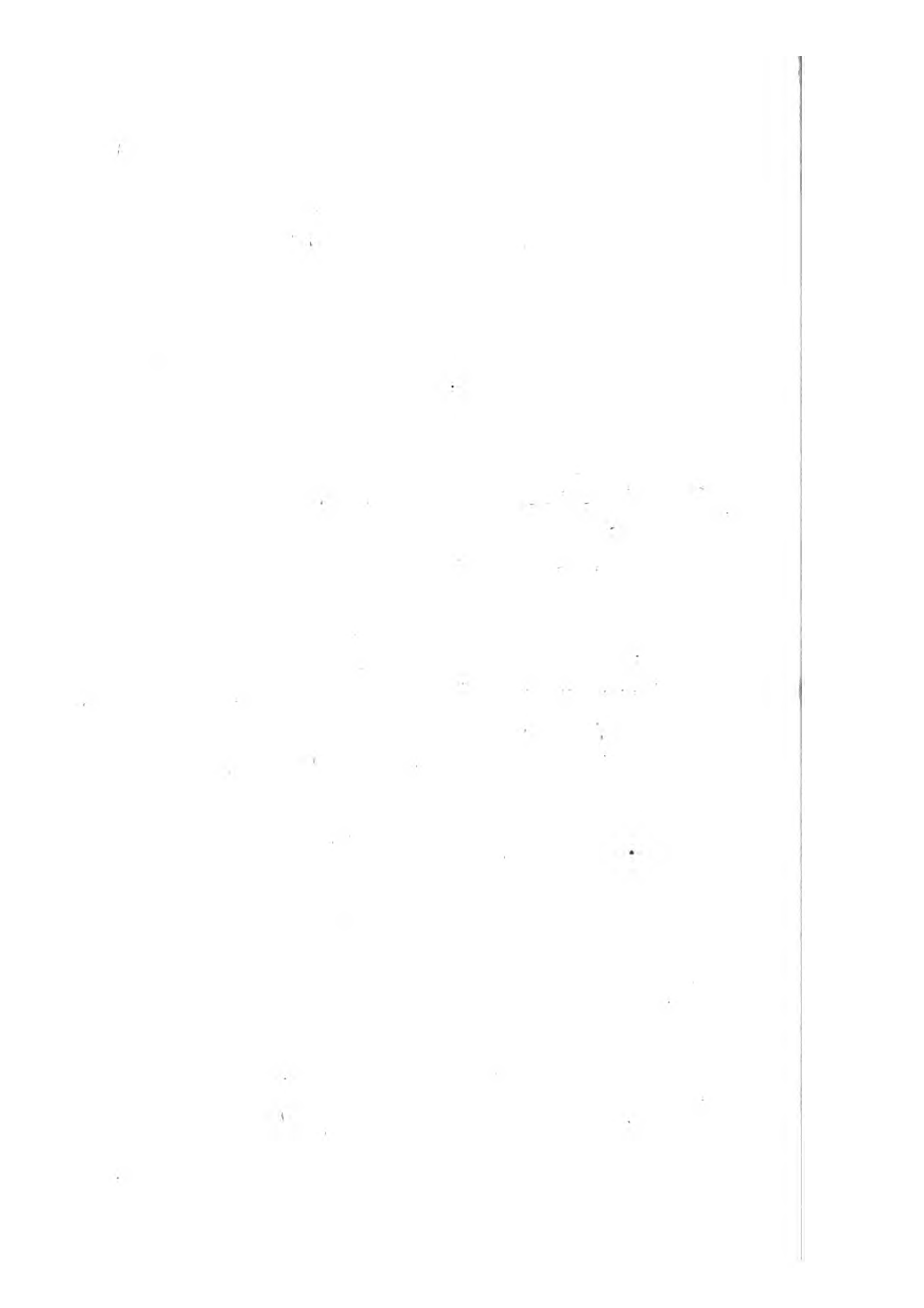
Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
 Je la satisfais donc. Je t'épargne. Survis
 A la perte des biens qu'un Rival t'a ravis.
 Epreuve le dépit , la honte & l'épouvante.
 Même à ta liberté je défends qu'on attente.
 Errant & vagabond , jouis-en si tu peux.
 Exécration par-tout , sois par-tout malheureux ;
 Par-tout , comme un Captif que poursuit le supplice ,
 Et qui du monde entier s'est fait un précipice.
 Je vous charge du soin de son embarquement ,
 Casimir ; qu'on l'éloigne ; & que dans le moment ,
 De ce Monstre à jamais on purge le rivage.
 Et nous , Madame , après un si long esclavage ,
 En de tendres liens allons changer nos fers ,
 Et réparer les maux que Stokolm a soufferts.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LA
METROMANIE,
COMÉDIE.

*Représentée, pour la première fois, par les Comédiens
François le 7 Janvier 1733.*



A MONSIEUR
LE COMTE DE MAUREPAS,

Ministre & Secrétaire d'État.

NOBLE MODÈLE du vrai Sage,
Philosophe au-dessus du sort,
Aussi tranquille en plein orage,
Qu'un autre le seroit au port.

L'ESCARBOUCLE miraculeuse
Tient d'elle seule sa clarté :
Et n'en est que plus lumineuse,
Pour être dans l'obscurité.

TELLE votre vertu suprême
Luit, quelque part que vous soyez ;
Vous y suffisez à vous-même,
Ainsi qu'à tout vous suffisez.

QUE ne puis-je dans cette Épître,
Sans vous causer le moindre ennui,
En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un si bel appui ?

MAIS vous ne voulez pas qu'on sache
Que c'est le nom de M***,
Qui dans les étoiles se cache ;
Hé bien, ne l'en tirons donc pas.

JE SAURAI BIEN, sans qu'il en sorte ;
De mon dessein venir à bout,
En désignant l'Humain qui porte
Ce Nom si révééré par-tout.

S T A N C E S.

LE DÉCHIFREUR le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer.
Ce qui vous ressemble est trop rare,
Pour qu'on tarde à me deviner.

PARLONS d'abord de votre aurore,
Et du mérite personnel,
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang Paternel.

VOTRE excessive modestie
S'alarme-t-elle à ce début ?
Pour la satisfaire en partie,
Du premier pas je vole au but.

AUSSI-BIEN ce que je vais taire,
Seroit plus analogue au son
De la trompette de Voltaire,
Que du chalumeau de Piron.

J'ABRÈGE DONC; & je renferme
Votre Portrait dans un Quatrain :
Et, dans ce Quatrain-là, le germe
D'un Panégyrique sans fin.

RAISON, Grâces, Lumière infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'Homme d'État, l'Ami des Muses,
L'Amour de la Société.

IL FAUDRA, pour que l'on confonde
Qu'ainsi que plus d'un M***,
Il soit plus d'un Phénix au monde;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas.

QU'ON apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressois un hommage,
Que je savois bien l'adresser.

F I N.

P R É F A C E.

UN CHASSEUR passionné, qui se trouve en Automne au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui, que dut l'être l'esprit de Molière, quand, après avoir fait le plan du Misanthrope, il entra dans ce champ vaste, où tous les ridicules du monde se venoient présenter en foule & comme d'eux-mêmes, aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée de Philosophe ! Pouvoit-elle manquer d'être l'époque du Chef-d'œuvre de notre Théâtre ?

Telle étoit la réflexion continuelle que je faisois en composant la *Métromanie*, le Versificateur se trouvant ici dans son élément, à peu près comme ce grand Poète & ce sage persécuteur du ridicule s'étoit trouvé là dans le sien; mais avec la différence bien fâcheuse pour moi, que, dans le Misanthrope, le Poète étoit souverainement doué des talens nécessaires au Philosophe; au lieu qu'ici les talens nécessaires au Poète, manquoient totalement au Versificateur. De-là s'élevoit en moi, comme s'élevera sans doute aussi dans l'ame du Lecteur, un vif regret que le Maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet assez fécond, assez piquant, pour n'avoir pu même être tout-à-fait malheureux entre les mains du Disciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand Homme, où j'ai dit si peu ? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller, quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrain plus connu de lui que de nul autre, & que je n'aurai tout au plus tapissé que d'un peu de mousse & de verdure ?

Pénétré donc de mon insuffisance à si juste titre , la plume à chaque vers eût dû me tomber de la main ; mais que peut le raisonnement contre la planète , & de quel poids sont des réflexions balancées par l'ascendant ? Je ne prétends point, par les grands mots de planète & d'ascendant , me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais Poètes ; je ne viens pas de me rendre justice tout-à-l'heure , pour me contredire si-tôt. Je ne me donne que pour ce que je suis , que pour un de ces esprits trop ordinaires, qui reçoivent le jour, non sous l'astre benin dont l'influence est si rare , mais sous cet astre pestilentiel & non moins dominant , qui fait qu'on a la fureur d'être Poète , & souvent , qui pis est , celle de se le croire.

Je cédaï donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeler cette manie qui fait ici tout-à-la-fois , l'excuse bonne ou mauvaise de l'Auteur , & le titre de la Pièce , & je lui cédaï d'autant plus naturellement , qu'après tout le bien & le mal qu'elle m'a causé , je ne pouvois manquer d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le mal & le bien que j'en pense.

Que de douceurs imaginaires , & que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas en effet répandues sur le cours de ma vie ! A commencer par les amertumes , que de persécutions dès mon enfance , & qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des persécutions ; c'est-à-dire , qu'à rengréger le mal ! Je ne péchai plus qu'en secret ; & si des pécheurs c'est l'espèce la moins scandaleuse , c'est aussi , comme on sait , la plus endurcie. Que ceux qui veilloient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adresse & de patience , j'étois peut-être sauvé :
peut-

peut-être que s'ils m'eussent laissé faire , soit dégoût ou légèreté , je me fusse redressé de moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute simple qu'elle est , a corrigé plus d'une sorte de fous. Pourquoi notre Jeunesse , par exemple , ne s'égaré-t-elle plus dans les douces illusions du tendre amour ? A quel heureux manège a-t-elle acquis sur ce point un degré de sagesse auquel nos Pères , avec toute la leur , n'arrivoient qu'à peine sur la fin de leur vie ? Elle doit ce bonheur au bel usage où sont aujourd'hui les Parens de ne la plus réprimer dans ses premières saillies ; de l'abandonner à la fougue des passions naissantes ; & même de pousser souvent la complaisance jusqu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la persécution qu'on me faisoit fût juste ; comment l'entendoit-on , puisque , tandis qu'à la maison ce n'étoit que châtimens de toute espèce pour rompre l'enchantement ; au Collège, au contraire, on n'épargnoit rien pour en augmenter la force ? Les Régens nous mettoient en main les Poètes classiques , en chargeoient nos mémoires , en abreuvoient nos esprits , nous en faisoient sentir , & par de-là , l'élégance & les grâces , les exaltoient avec enthousiasme , & finissoient par nommer ce langage le langage des Dieux. Pour moi qui les écoutois avidement & de la meilleure foi du monde , je n'en rabattois rien dans ma foible judiciaire. J'observois de plus que ces Poètes , sans avoir effuyé ni la fatigue , ni le danger des armes , & moins encore l'embarras des richesses ; sans avoir été ni des *Cyrus* ni des *Crésus* , n'avoient pas laissé , dans le calme de leur cabinet , que de se faire une célébrité sinon plus grande , au moins plus pure , plus

personnelle sans doute , & plus durable peut-être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête , pour peu qu'il y pétille déjà quelque blquette de feu poétique , qui soit assez ferme , pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant ? Se connoissant si peu , que ne présume-t-on pas de soi ? Je ne serois pas surpris que l'Étourneau sous l'aile encore de la mère , appercevant l'Aigle au haut des nues , se flattât de l'y suivre au sortir du nid. Un de mes camarades de classes , jeune homme vif & bien fait , né brave (car il en est , je crois , du brave comme du Poète : *nascitur uterque* ;) celui-ci donc , l'imagination échauffée à sa façon , de la lecture de l'Iliade , de l'Énéide & de nos merveilleux Romanciers , s'enrôla dès l'âge de quinze ans dans les Dragons. Je n'en avois que douze ou treize alors ; & j'en étois encore à mon premier enthousiasme , quand ce jeune étourdi partoît tout rempli du sien. *Adieu mon ami* , me dit-il d'un ton d'Artaban : *J'y perdrai la vie , ou je ferai voir jusqu'où peut monter un brave soldat.* Il croyoit déjà tenir à coup sûr & son épée & le bâton du Maréchal FABERT dans le même fourreau. *Courage , ami* , lui répondis-je à peu près du même air : *& moi de mon côté , j'y perdrai mon latin , ou j'aurai moissonné d'aussi beaux lauriers que les tiens. Reviens un Achille , & sois sûr de retrouver en moi , à ton retour , un Homère qui te chantera comme tu l'auras mérité.* Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes ; & depuis nous avons tous les deux atteint notre but à peu près l'un comme l'autre. Le pauvre garçon , avec quarante-cinq ans de plus & un bras de moins , est mort soldat aux Invalides.

Revenant à mon propos , je crois donc pouvoir

dire que les enfans ne sont pas si peu des hommes , qu'ils ne soient déjà presque aussi vains que Père & Mère. Or des vanités , comme de raison , la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci qui rioit à ma sottie imagination , se joignoit l'amour du passe-temps ; ajoutons-y le glorieux plaisir de la difficulté vaincue : plaisir vraiment puérile , & qui , si j'ai bonne mémoire , entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance aussi bien que dans notre ancienne Poësie & notre nouvelle Musique. Tout cela posé , n'est-ce pas pour un vieil enfant de dix à douze ans , une amusette assez propre à lui piquer le goût , que celle d'agencer , d'enfiler , & de scander des syllabes françoises ; de les arranger ensuite en lignes ; & d'ourler enfin ces lignes de rimes qui , selon lui , sont le caractère essentiel de notre Poësie ? Cependant des mots , petit à petit , naissent les pensées ; des pensées , les figures ; des figures , les images : l'esprit s'accoutume au mouvement qui l'échauffant de de plus en plus , le fait enfin parvenir jusqu'à former des plans tels quels. Qu'on y réfléchisse un peu ; ne seroit-ce pas quelquefois cette marche qui , parmi nous , auroit fait insensiblement du petit Rimeur , un Versificateur de profession ; comme une version couronnée en *troisième* , aura fait par hasard d'un Écolier un Traducteur ? Peut-être n'est-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins , que nos vrais Poëtes , (sans en excepter les plus illustres) se seront apperçus de la supériorité de leur étoile. Le premier ressort qui fait mouvoir tous ceux du cœur & de l'esprit humain , est toujours quelque chose de bien caché. En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des Spéculateurs ? L'essaim

d'abeilles qui par hasard se posa sur le berceau de Platon & sur celui de S. Ambroise, ne passa que pour un présage de leur éloquence ; qui sait s'il n'en fut pas la cause ? Cette éloquence , en eux , s'éveilla peut-être moins par leurs dispositions naturelles , que de ce qu'on leur dit que ces abeilles , symboles alors de l'Éloquence , s'étoient posées sur leur berceau. Quoi qu'il en soit , laissant-là de si hautes destinées , & sans sortir davantage de mon sujet ni de mon humble sphère , tels furent les derniers jeux de mon enfance & mes premiers pas vers le Parnasse. Aux boules de savon , aux châteaux de cartes , succédèrent immédiatement le badinage de la rime & les châteaux en Espagne.

L'adolescence arrivée , tout cela s'évanouit & s'éboula comme ce qui l'avoit précédé. Il fallut , malgré moi , songer au solide , & répondre au sage empressement de mes Parens qui me prescrivirent le choix d'un état proportionné à la médiocrité de leur fortune & de ma naissance. Ils auroient bien voulu , laissant agir la simple vocation , attendre en moi quelque talent décidé qui me déterminât par moi-même ; mais le témoignage de mes Régens les avoit habitués à ne m'en supposer aucun. De ce que j'étois de ces jeunes égrillards qui ne sont pas toujours uniquement occupés de leurs tristes devoirs , ces Maîtres m'avoient déclaré atteint & convaincu d'une incapacité totale & perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux , quand il ne s'agit pas de l'horoscope d'un faiseur de thèmes sans faute , ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance , soit par la naissance , par les emplois , ou par les richesses ; car alors ils n'adoucissent

que trop les termes ; & quelles en sont les suites ? J'ai assez vécu pour en avoir été long-temps le témoin. La plupart de ces Héros des classes ont été , durant leur vie , le rebut de la société ; & *secus*.

Je pensois dès-lors assez sensément & assez haut de l'état ecclésiastique , pour m'être bien persuadé moi-même & pour avoir également persuadé les autres , que ce ne pouvoit ni ne devoit jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup. Les familles tant pauvres que riches , n'aiment rien tant que de voir les enfans s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux à peu de frais , & qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération , & presque toujours de mettre à l'aise. Mais mes parens n'étoient pas gens à me blâmer ni même à jamais oser insister le moins du monde là-dessus. C'étoient de ces bons Gaulois , qui , s'il en existe encore , sont le jouet du siècle poli : on m'entend , je crois : de ces bonnes ames devenues aussi rares que ridicules , cent fois plus occupées de leur salut & de celui des leurs , que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire & fortune. Le Ciel les en a bénis dans la personne d'un frère que je viens de perdre chez les PP. de l'Oratoire , & qui pour ses longs travaux comme pour sa piété , meurt honoré des regrets de son illustre Congrégation.

Ce saint état donc mis à part , & s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé , on me mit vis-à-vis de *Justinien* , de *Barême* & d'*Hippocrate* , & l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connoître : étois-je mieux appelé à pas un de ces trois états qu'au premier ? Riant , ouvert , ingénu , sensible & compatissant

sant jusqu'à la foiblesse , élevé dans les principes & sous les exemples de la simplicité la plus franche & la plus naïve , qui pis est , par conséquent , nulle ardeur du gain , pas la moindre étincelle ni d'ambition ni de bonne opinion ; étoient-ce là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre & l'on ne réussit plus guères qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci , on a la gloire & la fortune en vue ? Étoit-ce être fait sur-tout pour la Finance dont on m'insinua l'option , j'entends pour la Finance telle qu'alors * on la pratiquoit ? Car maintenant , ce qu'avec admiration j'apprends au fond de ma retraite , tout est changé de mal en bien ; & , malgré le *nos nequiores mox daturos* , tout va de bien en mieux. Le manteau de la saine Philosophie s'est étendu , dit-on , sur toutes les conditions , au point que dans celle-ci même , l'urbanité , la rectitude & le désintéressement règnent autant qu'en toute autre ; de sorte que nous voilà , grâce au Ciel , arrivés à l'âge inespéré où l'on ne peut plus s'écrier qu'en bonne part : *ô Tempora ! ô Mores !*

Mis sur les voies , & sous la protection d'un des plus excellens Maîtres , je vis donc en vain que , né sous le chaume , on pouvoit en ce temps-là , par un chemin très-court , très-facile & très-battu , se flatter de vivre un jour sous des lambris dorés , & , de millions en millions , s'élever par degrés jusqu'à mourir Gendre ou Beau-père de tout ce qu'il y avoit de mieux : tout cela ne me gagna point ; deux choses me rebutèrent de cette sorte d'élévation : l'aller & le revenir ; la façon d'y parvenir , & les désagrémens d'y être parvenu.

* En 1710.

La Médecine & la Jurisprudence me durent donc infiniment plus tenter. Tout frivole que j'étois, je regardois déjà ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh ! quoi de plus digne de l'homme en effet, que la science de la Nature & des Loix ? Quoi de plus noble que des emplois dont l'objet est de veiller à la conservation des biens, de l'honneur, ou de la vie des Citoyens ? Né loin des grandeurs & de l'opulence, un homme obscur se peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux professions, qui le font également rechercher du Peuple, des Grands & du Prince ? Est-il, en un mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur, pour sortir du second néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plu, pour ainsi dire, à la Providence de les faire entrer sous la malheureuse enveloppe & le fâcheux titre d'homme de néant ?

Mais 1^o, moi Médecin ! Moi qui, par-dessus tous les foibles que je viens d'annoncer, eus toujours celui d'aimer à savoir à peu-près ce que je dis, & sans comparaison plus encore ce que je fais, quand sur-tout il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher Prochain ! Moi, dis-je, oser prendre possession d'un bénéfice à charge de corps ! Oser exercer un art où le plus grand savoir souvent ne guérit de rien ; & dans lequel une bévue, une impéritie n'exposent pas à moins qu'à commettre un homicide ! Prenons que malheureusement l'habitude & le mauvais exemple m'eussent assez aguerri, pour que bientôt je ne me fusse pas beaucoup soucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes, ni à soi-même : seroit-ce donc

tout ? La roue d'Ixion , le rocher de Sysiphe , sont-ils pires que ce que je considère au-delà ? Eh ! quoi, avoir à soutenir de sang froid , à combattre , à dissiper sans cesse les tristes visions d'un Hypocondre ! Avoir à calmer les impatiences du vrai Malade , ou les justes alarmes de l'homme en danger ! Avoir à répondre aux questions sans nombre d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne ! Avoir enfin , vingt-fois par jour , à laisser de porte en porte , & d'un ton décisif en s'en allant , l'espérance ou le désespoir à la ronde , au hasard d'essuyer à son retour les plus sanglans démentis ! Quels dons , quels talens , quel courage ne faut-il pas , pour faire d'un si fâcheux rôle , son rôle unique & perpétuel ? *Gaudeant benè nati !* Pour moi , du premier coup d'œil , je reculai d'épouvante ; & , franchement , ni la fortune solide , & le puissant crédit de nos Médecins , ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils & de dégoûts , ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur & de les avoir évités.

Restoit à prendre le parti du Barreau ; je le pris donc , & ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état , du côté de l'incapacité , n'expose pas une ame délicate à moins de scrupules que le précédent. Car enfin l'Avocat , outre la défense des biens de ses Concitoyens , a quelquefois encore en main celle de leur vie , & souvent , qui plus est , celle de leur honneur. Une chose me rassuroit : c'est qu'ici du moins , outre les principes d'équité naturelle dont tout le monde a sa portion , l'esprit humain a pour second point d'appui , l'étude opiniâtre des Loix & des Coutumes ; Océan vaste , à la vérité , mer qui , comme les autres , a ses

bras , ses détroits , ses courans , ses golphes & ses baies ; mais dont l'étendue immense , après tout , n'est pas à comparer à l'abysme impénétrable des règles & des caprices de la Nature , qui , tous les jours , au chevet du lit des Malades , se joue de la doctrine la plus ferrée , & de la plus longue expérience.

Ce qu'il devoit y avoir , à mon gré , de plus rebutant pour un Candidat du Barreau , c'est que les fruits d'une si belle & si longue étude ne puissent percer ni se recueillir qu'à travers les gravois & les halliers de la chicane. Pour moi , j'avois courageusement franchi toutes ces landes. Déjà je possédois assez joliment *Pérez* , *Daumat* , & le *Praticien François*. J'allois enfin débiter , au grand soulagement des Curieux bien ou mal prévenus , & tous également impatientés de tant d'appâts & de précautions , quand un revers de fortune , accablant tout-à-coup mes pauvres Parens , renversa mes projets & ruina tant d'espérances vaines ou malignes. Devenu du jour au lendemain plus à plaindre cent fois que bien des Veuves & des Orphelins , ce fut à moi à me reposer de leurs intérêts sur d'autres Défenseurs , & à ne plus songer qu'à me tirer moi-même d'affaire par toute autre voie ; car celle-ci me devoit absolument impraticable , la profession d'Avocat étant , ce me semble , trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc ou renoncer ou déroger ; & je n'hésitai point : j'y renonçai. En quoi je ne fis pas , à tout prendre , un bien grand sacrifice. Quel regret au fond pourrois-je en avoir , puisque , de la trempe singulière dont je suis ; de même qu'à mon premier Malade enterré , j'aurois cru devoir abdiquer le Doctorat ; je sens également que j'eusse mis robe ,

sac & bonnet bas à la première bonne cause que j'aurois perdue. Et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point ?

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable, qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la Nature me les avoit tous interdits ; j'étois né presque aveugle.

En pareil cas, un Provincial infortuné, pour cacher sa misère ou pour y subvenir, n'a d'asyle que Paris. M'y voila donc, nouveau-débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans industrie, sans connoissances, &, non-seulement sans Protecteurs, mais même entièrement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où voudroit-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités ? Où les aurois-je acquis, ces airs aisés, souples, avantageux, insinuans, capables seuls d'impatroniser le premier Sot qui les a, par-tout où bon lui semble de se présenter ? Auroit-ce été dans la poussière d'un Collège de Province ? Dans la solitude obscure des foyers paternels ? Dans l'austérité d'une éducation simple, grave & singulière, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toute sorte de liaisons, en un mot, tout ce qui peut orner le corps & l'esprit, pour des mondanités dangereuses qu'il étoit bon d'ignorer ou de négliger toute la vie ? Quelle école, en comparaison des Collèges & des Académies de la Capitale, d'où le jeune homme, quel qu'il soit, s'introduit gaîment & de plain pied aux toilettes des hommes & des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un théâtre, & tenir la place d'un rayon dans ces cercles appelés *Bonnes Compagnies*, sources de lumières,

de bonnes fortunes & de protections ! Hélas ! c'étoit peu d'avoir été privé de ces dernières ressources ! Je ne savois pas , je ne me pouvois pas douter qu'elles existassent ; qui me les eût indiquées , me les eût même indiquées vainement : ou je ne l'en aurois pu croire , ou cette malheureuse modestie , si naturelle à la jeunesse trop étroitement morigénée , m'en auroit plus écarté qu'approché.

Voilà donc , comme je viens de le dire , ma nacelle au milieu d'une mer inconnue , le jouet des vents , des flots & des écueils ; elle faisoit eau de tous côtés ; je me noyais , quand la Poésie , bien ou mal-à-propos , me revint à la mémoire. Je m'en saisis comme de la seule & dernière planche que je voyois flotter autour de moi dans mon naufrage. Je sais trop quelle épithète on va donner à cette planche ; mais que veut-on ? Par inclination peut-être autant que par extrémité , toute métaphore cessant , j'embrassai l'unique & bizarre espèce de profession dont le début & l'exercice n'exigent outils , chef-d'œuvres , lettres de maîtrise , avances , degrés , naissance , crédit ni protection. L'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon Lecteur de si petites choses , & n'ose parler de moi si long-temps contre la loi du Sage , qu'en vue de me justifier humblement devant la Société dont bientôt je me sépare dans un âge avancé , sans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être utile ni nécessaire , n'ayant labouré , bâti , calculé , médicamenté , plaidé , jugé , prêché ni combattu ; n'ayant fait pour elle , en un mot , que des vers ; & quels vers encore ! Des vers , comme on vient de le voir , moins inspirés

par Minerve que par la Nécessité. Celle-ci, dit-on, est la mère des arts ; c'est donc le nôtre excepté ; car chacun sait où en étoit le bon homme Horace, quand il disoit, *ohé*. Et si de la Nécessité ou de la Poésie l'une des deux doit la naissance à l'autre, je suis payé pour croire que c'est à la Poésie que sont dûs les honneurs de la maternité. Quoi qu'il en soit, n'ayant contribué qu'en si chétive monnoie à ce que la Société a droit d'exiger de tous ses membres, je me trouve à son égard dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant, je le diminue par quelques excuses mêlées à mes derniers adieux.

Du reste, si mon esprit, dans sa maturité, se rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien tristement & dans des idées fort éloignées de celles qui, dans ce premier âge, m'avoient enchanté. Quelle différence en effet entre ce qui ne fut qu'un amusement & ce qui devient une dernière ressource ! N'envisageant pour lors la Poésie Françoise que par son vrai côté, j'espérai peu, & présimai encore moins. Quelle carrière à courir en effet, sur les pas de tant de grands Hommes, qui, par leurs ouvrages inimitables, semblent l'avoir fermée plutôt qu'ouverte à ceux qui les y veulent suivre ! Mais disons tout aussi : plus d'une pensée consolante me soutenoit dans ce coup de désespoir. Le goût pour la retraite ; les douceurs de l'indépendance ; l'innocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains surtout, ne pouvoit ni ne devoit faire ombrage, envie, ni tort à personne ; enfin la satisfaction de songer que du moins je saurois, dès les premiers pas, si je m'étois bien ou mal engagé ;

n'étant guères possible , quelque illusion qu'on se fasse par-tout ailleurs , de se la faire ici long-temps. Car ici le but se manque ou se touche, du premier coup, à ne laisser aucun doute. Au Théâtre , une comédie fait rire ou bâiller ; une tragédie , pleurer ou rire ; dès-lors le Maître a prononcé, & prononce sans appel : au lieu qu'en tout autre canton des Muses , dans les sciences d'esprit , de mémoire & de raison , dans les hautes & dans les exactes comme dans les autres , le point de décision , le tort & le droit du Savant demeurent à jamais suspendus. Histoire , Jurisprudence , Physique , Morale , une autre Science encore sans comparaison plus importante & plus ennemie du problème : tout cela, salles d'armes éternellement ouvertes aux assauts du pour & du contre. Le Lecteur & l'Écrivain , le Professeur & l'Étudiant , l'Orateur & l'Auditoire , le Littérateur , son Antagoniste, & leurs Juges, tout reste en l'air. L'un propose , l'autre objecte , tous veulent opiner. C'est que ce sont de grandes matières qui intéressent le repos ou l'orgueil de l'esprit humain ; & dès-lors il n'est petit ni grand qui ne veuille intervenir ; on combat pour sa dame , pour la souveraine de ses pensées , pour la vérité dont il sied bien à tous , même à des *Sanchos-Pansas* , d'être les *Doms Quichotes*. D'abord on ne cherchoit peut-être d'assez bonne foi qu'à s'éclairer les uns les autres ; bientôt la dispute & l'aigreur s'en sont mises ; & de toute part ensuite il y est allé de la gloire à n'en pas démordre ; aussi ne démord-on plus nulle part. De-là des controverses à perte de vue , qui , de sophisme en sophisme , jettent les fondemens ténébreux d'un Pyrronisme universel. Quel supplice pour les amateurs & pour les défenseurs du vrai, mais sur-tout pour les Auteurs qui seroient pressés

de savoir s'ils sont à leur place ou non ! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amusantes ; le succès de si petites choses ne méritant pas d'exciter la moindre jalousie, & n'intéressant pas plus sérieusement l'amour-propre des Juges du camp, que le véritable honneur des Champions, notre cause se décide militairement, & d'ordinaire assez bien. La récolte, il est vrai, de part & d'autre, est ici proportionnée à la valeur du fond ; la perte & le gain, des deux côtés, sont on ne peut moins considérables ; il en revient à nos auditeurs une heure ou deux de divertissement ou d'ennui ; à nous, un peu de vent dans la tête, ou de rougeur au front ; rien par de-là pour les premiers ; mais pour nous, ce qu'au moins nous en rapportons de plus, & d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés ; & sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut ; perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément.

Mais des perspectives, la plus belle, au gré

*Du Souriceau tout jeune & qui n'avoit rien vu **,

c'étoit l'idée touchante que je m'étois formée de nos Auteurs contemporains, dont, en nouveau confrère, je me réjouissois de rechercher la fréquentation ; car je ne devois pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des Lettres, ce me semble, supposant une ame & des mœurs pareilles à celles des premiers temps. Me voilà, me disois-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à

* LA FONT. fab. 108. pag. 135. Edit. 1730.

plaindre que moi ! le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu , avec ce que je conçois de plus rare & de meilleur en ce monde , avec les restes précieux de l'Age d'or ? Où se trouveroient-ils en effet, les restes de ce bel âge , si ce n'est parmi les seules gens qui le dépeignent si bien & qui sans cesse le regrettent si fort ? Enfin je vais n'être & ne respirer qu'avec le bel esprit , la saine raison , l'aimable candeur , & le désintéressement philosophique. Quel état ravissant ! Comme eux , sans cupidité , sans prétention , sans artifice , puis-je manquer de sympathiser avec eux ? Ils seront mes amis & mes protecteurs. Vivent de pareils appuis , & non les Riches & les Grands ,

* *Gens faisant tel bruit , tel fracas ,
Que moi qui , grâce au ciel , de courage me pique ,
J'en ai pris la fuite de peur.*

Ceux-là **, *doux, benins, modestes, veloutés, d'humble contenance* , sont bien mieux mon fait. Ils m'aideront dans mes tentatives , me releveront dans mes chûtes , me prôneront dans mes succès. L'amour du travail , avec de tels secours , s'il ne me tient lieu de talent , m'en donnera du moins l'apparence qui souvent mène plus loin que le talent même. Pensant & raisonnant ainsi , je ne craignois , je ne desirois presque plus rien. Je pleurois de joie. Cette belle espérance , au sein de la misère , étoit un rayon de lumière , qui , du plus léger crépuscule en moi , faisoit d'avance un bel orient , & déjà de l'espèce d'enfer où j'étois , un paradis terrestre.

* Même Fable.

** Même Fable.

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul. Les riches & les grands, (la reconnaissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi , que Messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte revenir. Somme toute , restèrent de net , comme je l'ai dit plus haut , quelques plaisirs chimériques & nombre de maux réels dont le souvenir m'induisit à composer la *Métromanie*.

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque de gloire & de fortune qui m'a tenu si fidelle compagnie dans tout le cours de ma carrière. J'eus toujours trop mollement l'une & l'autre en vue , pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espère qu'on m'en croira facilement quant au mépris de la fortune. Ce mépris est inné dans tout cœur passionné pour la liberté. Etre libre , & faire fortune , on le sait trop , ce sont deux bonheurs incompatibles ; qui veut jouir de l'un , doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourroit donc n'en pas croire aisément ici le Poète à sa parole , c'est lorsqu'il tranche encore de l'indifférent pour la gloire , s'entend pour cette gloire de succès passagers & d'honneurs littéraires si vivement poursuivis par les Auteurs , & dont aucun d'eux n'ose parler du ton que je fais , sans se faire aussitôt jeter au nez la fable du Renard & des raisins. En effet la manie de versifier passant pour un travers , persuaderai-je qu'un travers jouisse d'un des plus solides avantages de la vertu , en soutenant , comme il est pourtant vrai , qu'il se peut suffire comme elle , & seul se servir à lui-même de récompense ? Non , je n'y parviendrai point. Faisons donc mieux ; supposons , pour avoir la paix , accordons même s'il le faut , qu'en moi
seu

Seul soit rassemblé tout le sot orgueil dont on veut que notre espèce entière soit enivrée ; la belle indifférence dont je me pare , n'en restera pas , pour cela , moins naturelle ni moins vraisemblable. Eh ! qui ne sait que le sot orgueil , en cas de revers , a des ressources infinies ; & que plus il est mortifié , plus il est ingénieux à se forger des motifs de consolation ? On n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui , sur l'article de la gloire dont je parle , peuvent s'offrir tout d'un coup à l'esprit d'un Auteur présomptueux & mécontent ? Le disgracié , dans son chagrin , n'a qu'à se représenter non-seulement par quelles voies & sur quels fronts le plus souvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires , mais encore combien de gens célèbres sont morts sans les obtenir. Avec le talent que sans faute il aura de savoir altérer un peu le fonds des choses à son avantage , il trouvera là bientôt de quoi se consoler ; & même , sans de grands efforts de raisonnement , de quoi se faire de son propre abaissement un triomphe secret & fondé. Eh bien ! me suis-je enfin rendu croyable ? Est-on content ?

Les seuls & vrais malheurs qui mirent donc & qui durent mettre ma foible constance à l'épreuve , ce sont ceux dont l'oncle menace le neveu , Act. 3. Sc. 7. quand il dit :

Tremble , & vois sous tes pieds mille abysmes ouverts !

L'impudence d'autrui va devenir ton crime.

On mettra sur ton compte un libelle anonyme.

Poursuivi , condamné , proscriit sur ces rumeurs ,

A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

Le Poëte répond laconiquement :

A ses mœurs.

Réponse de Théâtre; bout-rimé. Le plaisant bouclier que les meilleures mœurs du monde à présenter aux traits de la calomnie appuyée sourdement par des rivaux accrédités, mal-faisans, & rusés ! La scélératesse attaquée en opposeroit un d'Ajax, où la probité nue n'en auroit jamais d'autres que la négative & les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira ; la perversité qui jura votre perte de sens froid , peut-être par passe-temps , le croiroit-on ? & simplement pour exercer son industrie , n'en sera que plus âpre & que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent ; voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée , peu sur ses gardes , & , comme je dis , moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre ; bien pis , ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée, au moment qu'on la flétrit & qu'elle succombe. Le temps , je le veux , dévoile enfin la vérité. On vous réintègre vous ou votre mémoire. A la bonne heure , quoique toujours trop tard ; mais jusques-là , que n'aurez-vous pas souffert pendant que vos bourreaux auront savouré tranquillement votre affliction ? Et n'ont-ils pas encore de reste , pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue , la secrète & d'ignominieuse satisfaction de vous laisser sur le *papier rouge* ? Le Sage à cela vous crie : que vous importe ? & déclame des merveilles. Mon Dieu , le Sage voit les choses de moins près que l'affligé ne les sent ! J'en atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation , tandis que leurs persécuteurs triomphans n'en haussoient que plus orgueilleusement la tête & le sourcil.

Que sera-ce donc , pauvre Poète , si jadis vous avez

donné malheureusement à ces faux Inquisiteurs la moindre prise sur vous , par une heure ou deux de feu mal employé dans votre première jeunesse? Ce n'auront pas été , comme on croit bien , des volumes de contes lascifs & dangereux , ni des Livres complets de Satires mordantes , dont le fiel aura distillé sur l'honneur du Prochain , & peut-être sur ce qu'on reconnoît de plus sacré dans ce monde-ci & dans l'autre ; oh ! non sans doute ; une si prodigieuse dépense n'est pas l'iniquité ni l'ouvrage d'un moment. Ce n'aura même heureusement rien été de comparable à tout cela ; rien de satirique , de séduisant , ni d'impie ; rien que vous ayez ni produit au grand jour , ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été ? Une folie , une débauche d'esprit fugitive & momentanée , une exagération burlesque , un croquis non moins informe qu'inconsidéré , auquel votre cœur ne doit pas être plus accusé d'avoir eu part , que celui d'un Peintre en peut avoir à de légères études d'après le nud ; que celui de nos Poètes tragiques en eut à l'expression qu'ils donnent aux sentimens affreux de leurs scélérats , & d'un personnage incestueux , perfide , sacrilège ou sanguinaire. Que vous dirai-je enfin ? Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table , à de la prose qui s'égayoit à la ronde sur la fin d'un repas. Folie très-blamable ; on ne peut trop le dire ni trop le répéter ; mais si courte , qu'en faveur & de l'âge & des circonstances , un sage , un vrai dévot même n'auroit attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus , n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance. Belle intention qui n'est pas celle des méchans.

Périssent le pécheur , & vive le scandale !

En ces sortes de cas , voilà de leur morale.

Vous vous êtes mis à dos cette peste de la société, qui, sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connoître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau, dès qu'il est question de nuire, & l'arbore alors effrontément : semblable à ces pirates qui, selon la rencontre & le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de prescription pour vous. Quarante années de repentir sincère, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés & décens; oui, ces quarante années, vis-à-vis de deux heures de fol enthousiasme, ne seront plus pour vous, grâce à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment, & qu'un moment perdu.

En effet, au bout de ce temps, quelques succès vous ouvrent-ils passage aux honneurs de votre profession; c'est à ce passage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous; vous ne rechercherez point ces honneurs, soit par une modestie extrêmement en place, & de peur même qu'en les recherchant, par cela même, vous ne les méritiez encore moins; soit par prudence seulement, & pour échapper à la malveillance embusquée. Fort bien; mais à quoi bon, si, malgré cette inaction louable ou judicieuse, vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui confèrent ces sortes d'honneurs? Ne vous y fiez pas! Oui, vous dis-je, il peut arriver par un hasard bien rare à la vérité, mais non sans exemple, que ces sages, quoiqu'instruits des saillies de votre jeunesse, d'une voix unanime, & de leur propre mouvement, daignent vous appeler entre eux. Plus votre bonheur alors paroît grand, plus votre malheur va le devenir.

Au bruit d'une si glorieuse acclamation , l'Envie inquiète , éveillée par conséquent avant vous & debout la première , se revêt en Prude , & vole au tribunal de la vraie Piété , trop simple souvent , pour n'être pas quelquefois un peu crédule ; souvent aussi trop délicate , pour n'être pas d'autres fois un peu trop sévère ou trop prompte. Là , votre ennemie ,

* *Sous le dehors plâtré d'un zèle spécieux ,*

vous dénonce humblement ; ouvre en gémissant & comme à regret son mémorial scandaleux ; y donne à lire sur votre compte deux ou trois lignes presque effacées par vétusté ; aide elle-même , en se signant , à les déchiffrer ; y joint des faits & des écrits supposés ; & de cette sorte , armée à la fois & d'une lueur de vérité , & d'un nuage épais de mensonges , forte sur-tout du sommeil d'un accusé , qui ne se doute cependant ni de son danger , ni de sa gloire , elle allume la foudre à son aise , & vous écrase en riant. Le beau triomphe ! Ne vaut-il pas mieux encore être sous les roues , que sur le char ?

Mais je m'apperçois que , sans le vouloir & d'abondance de cœur , tout en déclamant contre la calomnie & la détraction qui l'une & l'autre m'ont , de tous les temps , poursuivi sans relâche , j'ai insensiblement fait un Factum , & conté ma propre histoire. Ce l'est en effet. Qu'on m'y reconnoisse : je l'adopte en rougissant , & la ratifie dans tous ses points. Aussi-bien vient-on de la manifester , en l'incrustant assez mal-proprement dans un éloge funèbre de M. le Président

* MOL. Tart. Act. I. Sc. V.

de MONTESQUIEU , prononcé à *Berlin* en pleine *Académie*. Ah ! si ce grand homme (qu'on me pardonne ce cri de la nature) , si ce grand homme , du haut des demeures célestes où sa belle ame a revolé sans doute , s'intéresse encore aux misères d'ici-bas , on se le doit peindre bien surpris d'avoir été l'occasion d'un écart si bizarre & si peu décent ! Comment ne le désavoueroit-il pas avec indignation ? Lui la sagesse , l'équité , la politesse , & l'humanité même ! lui qui m'honora d'une si constante amitié ! vrai Philosophe qui , malgré mille vertus reconnues & couronnées , ayant essuyé comme un autre les plus vives persécutions , voyoit ma faute & ma disgrâce d'un œil si différent de celui de son dur panégyriste ! Cette faute étoit toutefois de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier , que de qui que ce soit ; car enfin

Ce sage qui si haut , crument , & sans détour ,
 Relève les excès de la gaieté cynique ,
 Qui , du Nord au Midi , va battant le tambour ,
 Et contant ma disgrâce aux échos d'alentour ,
 Pour la rendre plus grande , en la rendant publique ;
 Ce Philosophe errant de portique en portique ,
 A *Vénus Uranie* a-t-il bien fait sa cour ,
 Quand sa Muse accoucha de la *Vénus physique* ?
 Cette Muse , aujourd'hui si grave & si pudique ,
 Avant d'être sur le retour ,
 A-t-elle été si pure & si morigénée ,
 Qu'on ne lui puisse rien reprocher à son tour ?
 Et ne lisons-nous pas dans un livre du jour ,
 Qu'en demoiselle assez mal-née ,
 Qui de Paphos aimoit *outrément* le séjour ,
 Elle envia la destinée
 Des colimaçons en amour ?

Mais en loyal adversaire , au lieu d'user de représailles en badinant avec un tel agresseur , je prends au contraire fort sérieusement le parti de le seconder , en confessant de tout mon cœur , & pour une première fois de ma vie , la fâcheuse vérité qu'il craignoit si fort qu'on n'ignorât. A vingt ans (mauvais exemple , jeunesse , mais bonnes leçons) , à vingt ans , je tombai dans le court égarement dont je viens de parler , & je le payai cher à soixante. Sans parler de plus d'une grâce accordée sous nos yeux en des cas peut-être plus graves , ne devois-je pas du moins un peu compter sur la double prescription ? Puisse enfin cet humiliant & libre aveu , qui d'ailleurs manquoit essentiellement au sceau de ma condamnation , achever d'expier une si vieille extravagance ! Puisse le regret mortel que j'en eus presque en la commettant , regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau ; puisse-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes ! Du reste , comme il est très-juste , *Veniam petimusque damusque vicissim* ; je veux dire que de ma part je pardonne aussi très-sincèrement tant à mes délateurs qu'à leur suppôt. Ce me seroit même une espèce d'ingratitude envers les premiers , de conserver le moindre ressentiment contre eux , vu l'heureux tour que l'affaire a pris , grâce , il est vrai , à la noble & courageuse amitié d'un MONTESQUIEU ; au puissant crédit d'une DAME qui n'en use que pour le signaler par des bienfaits ; à la généreuse protection d'un MINISTRE également bien voulu du Royaume & du Roi ; grâce enfin à l'extrême bonté de ce ROI , le plus élément , le plus aimé , le plus auguste & le plus admiré des Monarques. Quel rare concours de forces & de vertus , nécessaire au salut d'un malheureux

dont un homme ou deux de mauvaise volonté , sans haine particulière & de gaieté de cœur , avoient médité la ruine ! L'oncle a-t-il donc tort de dire à son neveu :

Tremble , & vois sous tes pieds mille abysmes ouverts ?

Celui-ci que je m'étois creusé si follement , n'est pas même si bien cicatrisé , malgré tant de puissance & de bénignité conciliées en ma faveur , qu'il n'en sorte encore , comme on voit , de terribles exhalaisons. Elles ne me suffoquent pas ; je respire ; mais non si fort à l'aise , qu'il ne m'en reste encore un peu d'oppression. C'est ce qui me fit dire dans le temps :

D'être gai , *Paul* a cent raisons pour une.
 Des gens de bien il est goûté , chéri ;
 Tous , en leurs cœurs , ont plaint son infortune.
 Quelques méchans seulement avoient ri,
 D'Achile enfin la pique a tout guéri ;
Paul toutefois n'est pas si gai qu'on pense.
 En France heureux , *Paul* est un peu marri
 Qu'en Prusse , *Pierre* ait crié sa sentence.

Passons de ce qui peine à ce qui soulage ; & puisque , de l'entier & volontaire aveu de nos fautes s'ensuit naturellement le droit de protester contre celles qui nous sont faussement imputées , saisissons l'occasion de m'inscrire ici contre mille misères en tout genre , répandues sur mon compte dans des recueils abominables , dont les Compileurs , après avoir foulé aux pieds toute pudeur & tout respect humain , ne sont pas moins fait un jeu de nos réputations & de nos noms. La Pièce sur laquelle , entre tant d'autres , depuis longues années je vois le mien avec le plus de douleur , en est une , intitulée : *le Débauché converti*.

Mélange horrible & révoltant d'ordures & d'impiétés. Le *Débauché* devenu peut-être depuis ce qu'assurément alors il étoit fort peu , feroit beaucoup à l'acquit de sa conscience , si , pour pénitence , il s'imposoit le juste & pieux effort de me laver , en faisant sa confession publique ainsi que je fais la mienne. N'a-t-il pas assez joui de mon malheur ? S'il pense autrement , & qu'il fasse état d'en jouir long-temps encore , je lui parle en ami :

Qu'il soit prudent du moins , s'il n'est pas généreux.

Qu'il se garde de ces écumeurs de Manuscrits , dont le plus fameux & le plus vigilant de nos Poètes vivans a plus que jamais à se plaindre aujourd'hui , & dont en effet il se plaint si fort. Qu'il jette au feu son portefeuille , enflé , dit-on , de pièces d'un style & d'un goût pareils , qui , publiées , le déceleroient sans réplique , & , me justifiant malgré lui , me récompenseroient enfin de la plus méritoire peut-être & de la plus pénible des discrétions.

Les sottises d'autrui souvent , comme on voit , sont donc mises sous notre nom ; souvent aussi ce que nous aurons pu faire d'un peu raisonnable , sera mis sous le nom d'autrui. Ainsi , déshonorés d'un côté sous les plumes du Geay , de l'autre quelquefois nous voyons le Geay se glorifier sous les nôtres. Tels sont les jolis émolumens du métier. Mais de ses vrais malheurs & de ses grands dangers dont je me suis plaint d'abord , passer à ses désagrémens , ce seroit , par une gradation vicieuse , passer à l'infini , & descendre dans des détails qui doivent être aussi indifférens au Public , qu'ils lui peuvent être connus par les contes qu'on n'en fait

que trop. Qui ne sait nos sécheresses , nos insomnies , nos tortures pendant le cours des compositions ? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture & d'une réception ; les corrections qu'on nous demande , & qui nous répugnent peut-être avec raison ; les pas qu'il faut faire , les ménagemens sans nombre qu'il faut avoir à la distribution des rôles ? L'un dédaigne le sien , l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du tragique ; l'Actrice en faveur , à qui vous présentez le sceptre , vous dira majestueusement : *Que M. un tel* (désagréable au Public) *soit Prince , ou cherchez vos Princesses*. Dans le comique , tout de même : *Que Mlle une telle* , vous dit fièrement l'Hector ou le Sganarelle en vogue , *fasse la Soubrette , ou cherchez vos Valets , &c. &c. &c.* Que faire ? L'Auteur eût-il la réputation d'un Corneille , le crédit d'un Molière , la force d'un Parterre , il faut qu'il cède ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions ; autre galère. *Ce rôle - ci est trop long , celui - là trop court*. On vous rogne l'un de pleine autorité ; on vous force d'allonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain , qui faisant coucher les passans dans son lit , les tirailloit ou les tronquoit par la tête ou par les pieds , selon qu'ils étoient plus ou moins longs que ce maudit lit ; & qui ne cessoit d'accourir ou d'étendre , que l'homme & le lit ne fussent de niveau ? Tel est , à peu près , le traitement que reçoivent nos Pièces. Quel ensemble , après ces dislocations & ces démembremens faits à la hâte , veut-on qu'il reste d'un corps organisé par des années de travail & de réflexions ? Plus d'un bon ouvrage pourroit bien y avoir péri. La toile enfin se lève ; & ce sont ici les grandes angoisses. Pour se les peindre , on n'aura qu'à passer

au monologue , par où s'ouvre le cinquième Acte. Cependant d'un rôle mutilé , d'un autre défiguré , de celui-là mal su , de celui-ci joué à contre-sens , du ferment d'une cabale , d'une *lubie* du Parterre , de tout cela joint à nos propres fautes , résultent assez naturellement des chûtes ; & de ces chûtes , mille beaux complimens de condoléance de la part de gens qui seroient bien fâchés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne soyons guères moins contens qu'eux ; car si par hasard nous eussions réussi , mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir essuyé les disgrâces du Théâtre , que celles qui nous eussent ailleurs été machinées par l'envie active & souterraine. Nous ne laissons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de ces dégoûts , & de bien d'autres que je tais , parce qu'après tout , avec un peu d'ardeur , de verve , ou de virilité , le *Métromane* , sans un grand fond de philosophie , les oublie ou les brave aisément.

A travers ces milliers d'épines , avant que de finir , j'en distinguerai seulement encore une , qui , pour n'être pas tout à fait si *poignante* que celles dont j'ai parlé d'abord , ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête Ecrivain. J'en ai touché quelque chose dans la Préface de ma Pastorale , *page 16 & suiv.* Ce sont les allusions indécentes , & les applications dangereuses que la sottise , le libertinage ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées ; écueil d'autant plus à craindre que , vu la tournure des esprits du jour , il devient de plus en plus inévitable à la circonspection la plus en garde ; & circonspection dont on nous doit tenir d'autant plus de compte , que tandis qu'il n'y a qu'à perdre , à

plus d'un égard , en tâchant d'éviter cet écueil , nous voyons sur les cheminées , les toilettes & le Théâtre même , qu'il y a tout à gagner , d'une certaine façon , à le heurter de pleine proue , la corruption exercée à tourner toujours la décence en ridicule , ne manquant jamais , par le même principe , d'applaudir à la licence ouverte. Et c'est un abus qui fut de tous les temps :

Dat veniam Corvis , vexat Censura Columbas.

Le mal ne se soutient qu'en détruisant le bien ;
Et ne détruit le bien qu'en soutenant le mal.

Mais nous manquent à jamais tous suffrages , plutôt que jamais nous en méritions un seul , ni l'obtenions à pareil prix !

D'après un sentiment si juste & si naturel , à force d'attention , je m'étois flatté d'être parvenu à mettre ces *Hourets de haut nez* en défaut , du moins quant aux applications. J'avois espéré l'impossible. Je fus relancé , & relancé par les aboyeurs dont je me devois le moins défier , parce qu'étant ceux dont justement je m'étois défié le plus , j'avois pris , pour leur échapper , les meilleures mesures que je pouvois prendre. On en va convenir.

En conservant à mon Poëte quelques-uns des petits ridicules essentiels à la profession , je n'en avois pas moins fait un jeune homme bon , franc , généreux , brave & désintéressé. C'étoit , je crois , pour le temps où j'écrivois , se précautionner assez bien contre le danger des applications. Personne aussi ne s'avisa d'en faire : mon Poëte , aux yeux de tous , resta l'unique original de son espèce. Seulement deux ou trois jeunes

Auteurs , alors plus ou moins célèbres , persuadés que parler d'un bon Poète , c'étoit devoir les montrer au doigt , jugèrent à propos , pour fixer sur eux les regards , de se compromettre un peu , en s'honorant beaucoup ; & se plaignirent tous à l'envi qu'ils étoient visiblement personnifiés dans M. de l'Empirée. *Me peut-on méconnoître à ce trait malin* , disoit l'un ? & moi , à celui-là , crioit l'autre ? C'étoit , pour ainsi dire , à qui s'arracheroit la prétendue insulte des mains ; ou plutôt , comme j'ai dit , à qui voulant bien partager avec ce Personnage quelques travers très-excusable , donneroit superbement à entendre qu'il étoit l'aimable original en entier ; comme si le Peintre , avec un grain de leur bonne opinion en tête , n'eût pu s'écrier aussi de son côté : *Anchio son Poëta* , & revendiquer ou s'appliquer à titre égal , la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendoient avoir à son tableau ? Mais fussé-je plus poète cent fois qu'eux & moi nous ne le sommes , à Dieu ne plaise que jamais j'eusse , à leur place , osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance ! Le caractère moral de M. de l'Empirée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire , autant que la belle ame l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel-esprit , se plaindre ici de la *personnification* , c'est moins se plaindre que se glorifier ; c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé , que celui d'un *Fier-en-fat*. Cela dit une bonne fois , je me repose de mon apologie auprès des Complaignans , sur leur modestie , ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement , voyant avec chagrin que dans tous les temps , & chez toutes les Nations , les Poètes en général étoient livrés à la risée du Public par les Poètes

même , & de plus les voyant taxés , par ce Public , de bien des vices , qui sont , quoi qu'en puisse dire le beau monde , pires que des ridicules , j'avois pris à tâche de présenter sur la Scène un Poëte , qui , sans sortir de son caractère singulier , fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable ; un Poëte tel qu'il y en eut sans doute , & qu'il y en peut avoir encore ; un Poëte enfin lequel après qu'on a dit :

On peut être honnête homme & faire mal des vers ,
pût faire aussi dire & penser ,

Qu'en faisant bien des vers , on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle Comédie , qui , tristement guindée sur les échasses de la morale , n'auroit pas manqué de nous régaler ici d'un Poëte grave & rengorgé , d'un Pédant hérissé de ces trivialités édifiantes auxquelles on applaudit en bâillant , & qui ne passent en effet guères plus à l'ame des Spectateurs , qu'elles ont l'air de venir de celle de l'Auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. *M. de l'Empirée* , honnêtement fourni des ridicules de son état , ne laisse pas d'être leste , gai , doux , sociable & galant ; qualités engageantes , qui , jointes aux essentielles , en le rendant agréable & divertissant , ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénouement. Du moins l'Aristarque de ce temps-là le veut-il ainsi persuader. *On est fâché* , dit-il * , *de lui voir prendre congé des Spectateurs pauvre & deshérité.* Peut-être ce qu'il donne ici pour le sentiment général , n'est-il que le sien particulier ; & certes , en ce cas , il y

* *Observ. sur les Écr. des Mod. Lettr. 175.*

auroit à me féliciter d'avoir su l'attendrir : mais ne seroit-ce pas , aussi bien que son sentiment particulier , une critique déguisée , qui m'avertit que , selon lui , je renvoie les Spectateurs mécontents ? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractère des gens , quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le Journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'ame d'un vrai Poëte , dont , sans en avoir les talens , je conçois très-bien la rare façon de penser ; il n'eût pas eu , ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point. Il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'Abbé Desfontaines , avant de publier ses observations & son extrait , n'avoit-il parcouru la brochure un peu moins légèrement que de coutume ? *M. de l'Empirée* l'auroit , avant moi , redressé là-dessus en vingt endroits ; entre autres , quand il dit positivement , *que sa vertu se borne au mépris des richesses , &c. & ailleurs :*

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.

On doit tout à l'honneur , & rien à la Fortune.

Le Nourrisson du Pinde , ainsi que le Guerrier ,

A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.

Ou si , pressé par le jour de la vente , il n'eut que le temps de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille , & dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y ait pris garde ; du moins pouvoit-il d'un coup d'œil appercevoir ces deux derniers de la Pièce :

Vous à qui cependant je consacre mes jours ,

Muses , tenez moi lieu de fortune & d'amours !

Faute de cela , il se laisse entraîner à sa façon de penser , laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les

Écrivains périodiques. Sérieusement & par état occupés de ce qu'ils appellent le *solide*, ils n'ont garde de concevoir ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai Poète, qui, vis-à-vis de la misère, pense, en parlant de sa Muse, comme, vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensoit Agrippine : *Moriar, modò regnet*. Quel soin en effet prirent de leur fortune le divin Homère, l'immortel Plaute, le grand Corneille, le délicieux La Fontaine, &c? Furent-ils pour cela des objets de pitié? Pas plus que la mémoire des Midas de leurs temps & des nôtres, est digne d'envie.

Je ne dois pas finir sans dire un mot du personnage singulier de *Francaleu*, & d'une partie de son rôle, ni sans bien marquer la distinction qu'il faut faire de ce personnage, en entier de mon imagination, & de son rôle qui, renfermant un événement du temps, sembleroit par-là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet événement.

Un homme d'esprit, de talent & de mérite s'étoit diverti pendant deux ou trois ans au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois dans les *Mercures*, des pièces fugitives en vers, sous le nom supposé d'une *Mlle De Malcrais de la Vigné*. La mascarade avoit parfaitement réussi. Ces pièces ingénieuses & joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdoient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule & charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, & les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur & profit à ces *Mercures*. Elle triompha au point

point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel-esprit qui vit encore, & qui, s'il écrivoit jamais son histoire amoureuse, nous souffleroit assurément cette anecdote. Ils rimèrent des fadeurs à *Mlle De Malcras*. Elle, de riposter; l'intrigue se noue; les galans prennent feu de plus en plus; tout alloit le mieux du monde au gré du Public amusé; & la comédie n'étoit pas pour finir sitôt, si notre Poète Breton, ayant ri ce qu'il en vouloit, & desirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénouement en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du Public, qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges; en cela plus sage & plus équitable que nos Beaux-esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étoient à polir encore un Madrigal pour *Mlle De Malcras*, on la leur vint annoncer. Grand cri de joie! La plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux battans; on vole au-devant de la Muse les bras en l'air, que..... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de *M. Des-Forges Maillard*. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade: la barbe du Poète y piqua si fort, qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité: certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur. On ne se souvint pas que *M. Des-Forges Maillard* eût seulement fait un bon vers en sa vie. Les talens & les éloges tombèrent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici *Francaleu*, dans la même situation que ce Poète aussitôt méconnu que démasqué:

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!

L'ouvrage est peu de chose; & le nom seul fait tout.

Tome II. R

Apostrophe qui , tous les jours , seroit bien de mise en plus d'un cas. Suivons celui-ci. De bonne foi , étoit-ce une aventure à dérober au plaisir public , sur un Théâtre d'où nos mauvais Sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais Plaisans) n'ont que trop banni le plaisir & la joie ? Pouvois-je imaginer jamais une Scène plus comique & plus du ton de mon sujet ? Je la produisis donc , mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout ce qui pouvoit faire tourner les yeux sur le Poëte estimable à qui nous la devons d'original , ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienséance , j'aimai mieux pécher à mon es- cient contre les bonnes règles de la Comédie qui n'ad- met que des caractères tels que la Société , chaque jour , en présente sur la scène du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraisemblablement n'exista jamais ; un bon-homme qui se plaît à faire de méchans vers , les sachant tels , & ne les faisant que pour son amu- sement , & que pour celui de ses Amis qui s'en di- vertissent. Aussi le Critique Observateur ne manque- t-il pas son coup : *C'est , dit-il fort bien , un Mécène bourgeois , un riche & vieux Rimailleur , qui , connoissant dis- tinctement son impertinence , & la confessant hautement , forme un caractère purement IDEAL ET SANS EXEMPLE.* J'ai donc très-bien pris mes mesures pour ne compromet- tre personne. Ainsi Francaleu , non plus que Mlle De Malcrais , n'est qu'un fantôme qui n'entraîne au- cune application. Ainsi la partie du rôle relative à l'é- vénement du jour , ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimère.

Qu'un fait public & tout arrangé comme celui-là , mis sur le Théâtre , fasse grand honneur à l'imagina-

tion du Poète : je ne le dis pas ; mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes , jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois , en passant , d'un incident qui se trouve heureusement sous la main , & que n'eût peut-être jamais créé cette imagination ; ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources ? Et que fait tant à notre gloire , après tout , le mérite de l'invention ? Tels Auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement départi , en ont vu , du haut des nues , d'autres qui le possédoient supérieurement , ramper bien au-dessous d'eux ; n'eussé-je à citer que *Malherbe & Saint-Amant* ; que *Racine & Th. Corneille*. Pour moi , je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier , qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette Pièce , une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne , dit-on , que j'aye entrepris d'élever un édifice de cinq Actes. Oui , loin de me prévaloir de l'erreür ou du compliment , j'en reviens au début de cette Préface en la finissant. L'édifice fût-il mieux étoffé cent fois , des seules recoupes l'Architecte en élèveroit un , bien supérieur à celui que , taillant en pleins matériaux , présente ici le Maçon. Enfin , je le répète : sous la plume d'un Auteur tel que celui du *Misanthrope* , la *Métromanie* , sans en être plus longue ni moins régulière , contiendrait , à coup sûr , une fois plus , & mille fois mieux.



PERSONNAGES.

FRANCALEU, *Père de Lucile.*

BALIVEAU, *Capitoul, Oncle de Damis.*

DAMIS, *Poëte.*

DORANTE, *Amant de Lucile.*

LUCILE, *Fille de Francaleu.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

MONDOR, *Valet de Damis.*

*La Scène est chez M. Francaleu, dans les Jardins
d'une maison de plaisance aux portes de Paris.*

LA

MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon gîte.
 Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :
 Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
 Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
 Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles,
 Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

R iij

L I S E T T E.

Non.

M O N D O R.

Adieu donc.

L I S E T T E.

Adieu.

M O N D O R *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francalieu.

L I S E T T E.

C'est ici.

M O N D O R.

Vous jouez chez vous la Comédie ?

L I S E T T E.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

M O N D O R.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

L I S E T T E.

Oui.

M O N D O R.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

L I S E T T E.

D'aujourd'hui.

M O N D O R.

Vivement recherchée ?

L I S E T T E.

Et très-digne de l'être.

M O N D O R.

Et vous avez grand monde ?

L I S E T T E.

A ne pas nous connoître.

M O N D O R.

Illuminations , bal , concert ?

L I S E T T E.

Tout cela.

M O N D O R.

Un beau feu-d'artifice ?

L I S E T T E.

Il est vrai.

M O N D O R.

M'y voilà.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.

Quand le Diable en seroit , il faut que je l'y trouve.

L I S E T T E.

Sa mine ? Ses habits ? Son état ? Sa façon ?

M O N D O R.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre , non.

Car , selon la pensée où son esprit se plonge ,

Sa face , à chaque instant , s'élargit ou s'allonge.

Il se néglige trop , ou se pare à l'excès.

D'état , il n'en a point , ni n'en aura jamais.

C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;

Qui n'est Bourgeois , Abbé , Robin , ni Militaire ;

Qui va, vient, veille, sue, &, se tourmentant bien,
 Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien ;
 Au surplus, rassemblant dans sa seule personne,
 Plusieurs originaux qu'au Théâtre on nous donne :
 Misanthrope, Étourdi, Complaisant, Glorieux,
 Distract... ce dernier-ci le désigne le mieux ;
 Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
 Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
 S'approchant, pas à pas, d'un ha-ha qui l'attend,
 Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites.
 N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme Poètes ?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E.

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Le Personnage en tout ressemble au tien :
 Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi, n'importe, & montre-moi cet homme.

L I S E T T E.

Cherche ! il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient ; & je crains les caquets.

S C È N E II.

D O R A N T E L I S E T T E

L I S E T T E.

DO R A N T E ici ! Dorante !

D O R A N T E.

Ah Lisette ! ah , ma Belle !

Que je t'embrasse ! Eh bien , dis-moi donc la nouvelle !
Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !
De la chose , avant moi , tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... que je puis... conçois-tu ? ... Baise-moi.

L I S E T T E.

Mais vous n'êtes pas sage , en vérité.

D O R A N T E.

Pourquoi ?

L I S E T T E.

Si Monsieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre Père en procès...

D O R A N T E.

Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près!
Je vois le parc ouvert : j'entre.

L I S E T T E.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manége,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir ;
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

D O R A N T E.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon Père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfans : je suis opiniâtre :
Je le veux ; qu'il le veuille : autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

L I S E T T E.

Mais si le grand procès qu'il a

D O R A N T E.

Qu'il y renonce.
Le Père de Lucile a gagné. Je prononce.

L I S E T T E.

Mais si votre Père ose en appeler ?

D O R A N T E.

Jamais.

L I S E T T E.

Mais si

D O R A N T E.

Finis de grâce ; & laisse-là tes mais.

L I S E T T E.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul avoir un père ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

D O R A N T E.

Je l'espère.

L I S E T T E.

Moi , je l'espère peu.

D O R A N T E.

Sois en paix là-dessus.

L I S E T T E.

Le Vieillard est entier.

D O R A N T E.

Le jeune homme encor plus.

L I S E T T E.

Lucile est un parti....

D O R A N T E.

Je suis bon pour Lucile.

L I S E T T E.

Elle a cent mille écus.

D O R A N T E.

J'en aurai deux cent mille.

L I S E T T E.

Mais vous aimera-t-elle ?

D O R A N T E.

Ah ! laisse-là ta peur !

Quand je t'en vois douter , tu me perces le cœur.

L I S E T T E.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
 Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
 De l'amour d'elle-même éprise uniquement ,
 Incapable en cela d'aucun attachement.
 Une idole du Nord , une froide femelle ,
 Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
 Et, sans agir , sentir , craindre , ni désirer ,
 N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.
 Et vous voulez qu'elle aime ? Elle, avoir une intrigue !
 Y songez-vous, Monsieur ? Fi donc ; cela fatigue.
 Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit ,
 Si votre amour vous laisse un moment de répit.
 Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

D O R A N T E.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes.

L I S E T T E.

Elle aime éperdument ces vers passionnés ,
 Que votre ami compose, & que vous nous donnez ;
 Et je guette l'instant d'oser dire à la belle ,
 Que ces vers sont de vous, & qu'ils sont faits pour elle.

D O R A N T E.

Qu'ils sont de moi ! mais c'est mentir effrontément.

L I S E T T E.

Eh bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

D O R A N T E.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître ;
Et , mieux que tu ne crois , m'eût réussi peut-être.

L I S E T T E.

Eh non ! vous-dis-je , non ! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses ,
De l'empire amoureux lui déplier les roses ,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise , en lisant vos vers , je la vois tressaillir ;
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guère en vogue
Y brille sous le titre ou d'Idylle ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé ,
Que des bords du Lignon , des vallons de Tempé ,
De bergers figurant quelques danses légères ,
Ou , tout le jour assis aux pieds de leurs Bergères ,
Et , couronnés de fleurs , au son du chalumeau ,
Le soir , à pas comptés , regagnant le hameau.

La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses ,
Et de ces visions savourer les délices ,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur ,
De l'amour de l'ouvrage , à l'amour de l'Auteur.

DORANTE.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore.
Damis se lève exprès , chez vous , avant l'aurore.

LISETTE.

Damis ?

DORANTE.

L'Auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici , tout franc , ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer , je croi ,
Un peu plus que ma mère , & presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons-là son Eglogue.

DORANTE.

Ah ! soit : je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas ?

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Faites vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici , l'amour des vers est un tic de famille.
Le père qui les aime encor plus que la fille ,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord , présenté de sa main.

D O R A N T E.

Il peut me demander la raison qui m'attire ?

L I S E T T E.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement ,
Quelques Acteurs nous font faux-bond, en ce moment.

D O R A N T E.

Oui-dà, je les remplace , & je m'offre à tout faire.

L I S E T T E.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi....

D O R A N T E.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.



SCÈNE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine..

DAMIS *sans l'écouter.*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit....

DAMIS *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une Eglogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vite !...

DAMIS.

Oh ! mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois..

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord....

DAMIS.

D A M I S.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

D O R A N T E.

Laissons ; je vous demande....

D A M I S.

Oui, du noble & du tendre.

D O R A N T E *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

D A M I S *tirant ses tablettes.*

Aussi, vous en allez entendre.

D O R A N T E.

Eh ! j'en jugerois mal !

D A M I S.

Mieux qu'un autre. Écoutez.

D O R A N T E.

Je suis sourd.

D A M I S.

Je crierai.

D O R A N T E.

Vainement !

D A M I S.

Permettez.

D O R A N T E.

Quelle rage !

D A M I S *lit.*

DAPHNIS & L'ÉCHO ; Dialogue.

DAPHNIS.

D O R A N T E *à part.*

Au Diable soient l'écho, l'Homme & l'Églogue!

D A M I S *avec emphase.*

Écho, que je retrouve en ce bocage épais....

D O R A N T E *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois : Paix!
Sinon.....

D A M I S.

Comment, Monsieur? Quand pour vous je compose..

D O R A N T E.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

D A M I S *reprenant sa volubilité.*

Ode? Épître? Cantate?

D O R A N T E.

Ahie!

D A M I S.

Élégie?

D O R A N T E.

Eh bien!

D A M I S.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

D O R A N T E.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

D A M I S *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

D O R A N T E.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

D A M I S.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer ;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

D O R A N T E *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

D A M I S.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poète est prompt à s'enflammer ;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

D O R A N T E.

*(à part.)**(haut.)*

Je le crois mon Rival. Quelle est votre Bergère ?

D A M I S.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère ;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

276 LA MÉTROMANIÉ;

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute... :

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour ?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(à part.) (haut.)

Ah! c'est Lucile! Oh ça!

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

(à part.)

A qui tient-il? Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

D O R A N T E.

(à part.) (haut.)
C'est elle. Expliquez-vous.

D A M I S.

Mes termes sont fort clairs.

D O R A N T E.

D'où naîtroient donc vos feux ?

D A M I S.

De son goût pour les vers.

D O R A N T E.

(bas.)

De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre ;
Mais n'importe ; feignons, & poussons l'aventure.

D A M I S.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant d'à parté ?

D O R A N T E.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté,
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

D A M I S.

Parlez ; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?

D O R A N T E.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu.
Je me sens du talent ; & je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

D A M I S.

Venez.

D O R A N T E.

Mon nom pourroit me nuire.

D A M I S.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami ; ce titre suffira.

Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme, excellent caractère,

Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Père ;

Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,

Toujours, par quelque foible, on paya le tribut.

Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;

De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve ;

Si l'on peut nommer verve une démangeaison

Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.

Et, malheureusement, ce qui vicie abonde.

Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.

Tout le premier lui-même, il en raille, il en rit.

Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit, les relit,

Prétend qu'ils fassent rire ; & , pour peu qu'on en rie,

Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,

Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,

Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

D O R A N T E.

Oh, je suis patient ! Je veux lasser votre homme ;

Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !

D A M I S.

Pour moi je meurs , je tombe , écrasé sous le faix.

D O R A N T E.

Qui vous retient chez lui ?

D A M I S.

Des raisons que je tais ;
 Et je m'y plairois fort , sans sa Muse funeste
 Dont le poison maudit nous glace & nous empeste.
 Heureux , quand mon esprit vole à sa région ,
 S'il n'y porte pas l'air de la contagion !
 Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
 Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

S C È N E I V.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
 Voilà ma pièce au diable , & mon théâtre à bas.

D A M I S.

Comment donc ?

FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'Amant , l'Oncle , le Père ,
 Manquant à point nommé , font cette belle affaire.

280 *L A M É T R O M A N I E* ;

L'un est inoculé ; l'autre , aux eaux ; l'autre , mort.
C'est bien prendre son temps !

D A M I S.

Le dernier a grand tort.

F R A N C A L E U.

Je croyois célébrer le retour de ma fille.
A grands frais, je convoque amis, parens, famille ;
J'assemble un auditoire & nombreux & galant ;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant ?

D A M I S *froidement.*

Certes, les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

F R A N C A L E U.

Quelle sérénité ! Savez-vous, quand j'enrage ,
Que j'enrage encor plus , si l'on n'enrage aussi ?

D A M I S.

C'est que je vois , Monsieur , bon remède à ceci.
Le rôle des Vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers-venus le rempliront sans peine.

F R A N C A L E U.

Et l'Amant ?

D A M I S *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

D O R A N T E *à Francaleu.*

Vous me voyez , Monsieur , tout prêt à vous servir.

FRANCALEU à *Damis*.

Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.

D A M I S.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;
Et peut-être Monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir , & sentir pour bien feindre.

D A M I S *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine ,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser ,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

D O R A N T E *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon ! tant mieux ! vous voilà selon notre desir.
Venez ; & , croyez-moi , vous aurez du plaisir.

Il sort avec Dorante.

D A M I S *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte.

Mais, grâce à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une Pièce en six Actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Il s'en retourne.

SCÈNE V.

DAMIS.

ET je n'armerois pas contre ce guet-apens ?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras, Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue & l'achève & le serre.
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une Lettre à Damis.*

AH ! grâce au Ciel, enfin je vous déterre !
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers ;

Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
 J'ai craint , au bord de l'eau , vos visions cornues ;
 Que, cherchant quelque rime, & lisant dans les nues,
 Pégase imprudemment, la bride sur le cou ,
 N'eût voituré la Muse aux filets de Saint Clou.

D A M I S *resserrant la Lettre qu'il a lue.*

Oh, oh ! bon gré, mal gré, voici qui me retarde !

M O N D O R.

Écoutez donc, Monsieur : ma foi, prenez-y garde !
 Un beau jour....

D A M I S.

Un beau jour , ne te tairas-tu point ?

M O N D O R.

A votre aise ! après tout , liberté sur ce point.
 Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
 Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître ;
 Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru ,
 Je vous manquois encor , si vous n'eussiez paru.

D A M I S.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
 Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

M O N D O R.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S.

Je n'ai plus ce nom-là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Oui ; j'ai , depuis huit jours , imité mes confrères.
 Sous leur nom véritable , ils ne s'illustrent guères ;
 Et , parmi ces Messieurs , c'est l'usage commun ,
 De prendre un nom de terre , ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom maintenant , c'est donc ?

D A M I S.

De l'Empirée.

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'Empirée ? Ouidà ! n'ayant sur l'horizon ,
 Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom ,
 Et ne possédant rien sous la voûte céleste ,
 Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
 Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
 L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
 Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne ,
 Que le corps , ici bas , souffre qu'on l'accompagne.

D A M I S.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens , tel que moi ,
 Puisse régler sa marche , & disposer de soi ?
 Les gens de mon espèce ont le destin des Belles.
 Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.

Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,
 Par un impertinent que je connoissois peu.
 C'est lui qui me présente ; & , dupe du manège ,
 Je sers de passeport au fat qui me protège.
 On tenoit table encore. On se serre pour nous.
 La joie , en circulant , me gagne ainsi qu'eux tous.
 Je la sens : j'entre en verve ; & le feu prend aux poudres.
 Il part de moi des traits , des éclairs & des foudres ;
 J'ai le vol si rapide & si prodigieux ,
 Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux :
 Et c'est là , qu'à grands cris , je reçois des convives,
 Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives....

M O N D O R.

Qui va nous appauvrir , à coup sûr , tous les deux.

D A M I S.

Ensuite un équipage & commode & pompeux
 Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
 Où je ris, chante , & bois : le tout, par complaisance.

M O N D O R.

Par complaisance , soit. Mais vous ne savez pas ?

D A M I S.

Et quoi ?

M O N D O R.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
 La Fortune , à la ville , en est un peu jalouse.
 Monsieur Baliveau....

D A M I S.

Heim ?

M O N D O R.

Votre Oncle de Toulouse....

D A M I S.

Après ?

M O N D O R.

Est à Paris.

D A M I S.

Qu'il y reste.

M O N D O R.

Fort bien.

Sans croire , sans vouloir que vous en sachiez rien.

D A M I S.

Pourquoi donc me le dire ?

M O N D O R.

Ah ! quelle indifférence !

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?
Un Oncle riche & vieux dont votre sort dépend ;
Qui du bien qu'il vous veut , sans cesse se repent ;
Prétendant , sur son goût , régler votre génie ;
De vos diables de vers , détestant la manie ;
Et qui , depuis cinq ans bien comptés , Dieu merci ,
Pour faire votre Droit , nous pensionne ici !
Attendez-vous , Monsieur , à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito* , pour voir où vous en êtes.

Peut-être il sait déjà que vous donnant l'essor ,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor ,
Que celles qu'il craignoit, & que, dans vos rubriques,
Vous nommez , entre vous , licences poétiques.
Ah! Monsieur! redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

D A M I S *lui donnant un papier.*

Mondor , porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

M O N D O R *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon !

D A M I S.

Digne du Sermonneur.

M O N D O R.

Et que doit nous valoir ce papier ?

D A M I S.

De l'honneur.

M O N D O R *secouant la tête.*

Bon ! de l'honneur !

D A M I S.

Tu crois que je dis des sornettes ?

M O N D O R.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes ;
Et qu'avec celui-ci , vous les paierez très-mal.

D A M I S.

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.

M O N D O R.

Aussi , ne vous déplaîse ,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs ; & moi , tout l'embarras.
Vous & vos Créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute , & qui les congédie.
Je suis las de jouer , pour vous , la comédie ,
De vous celer , d'oser remettre au lendemain ,
Pour emprunter encore , avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant , cherchez qui vous délivre.
Pour moi , plein désormais d'un juste repentir ,
J'abandonne le rôle , & ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiste,
Que leur cour vous talonne , & vous suive à la piste ;
Tirez-vous-en vous seul ; & voyons une fois....

D A M I S *lui tendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois ;
Entends-tu ?

M O N D O R *le prenant.*

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

D A M I S.

Amène.

M O N D O R.

M O N D O R.

Vous pensez rire ?

D A M I S.

Non.

M O N D O R.

Vous verrez.

D A M I S.

Je t'attends.

M O N D O R *sortant.*

Oh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

D A M I S.

Et toi, celui de voir des gens comblés de j...

M O N D O R *revenant.*

Les paierez-vous ?

D A M I S.

Sans doute.

M O N D O R.

Et de quelle monnoie ?

D A M I S.

Ne t'embarrasse pas.

M O N D O R *à part.*

Ouais! seroit-il en fonds ?

D A M I S.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR à part.

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au Répétiteur ?

MONDOR d'un ton radouci.

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la Lingère ? A l'Hôte ? Au Perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS

Au Tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A l'Aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR faisant d'humbles révérences.

Monsieur....

DAMIS.

Combien ?

C O M É D I E.

291

M O N D O R.

Monsieur....

D A M I S.

Parle.

M O N D O R.

J'abuse....

D A M I S.

De ma patience !

M O N D O R.

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

D A M I S.

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

M O N D O R.

Les prix ?

D A M I S.

Oui ; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.
J'ai concouru par-tout : par-tout j'ai fait merveille....

M O N D O R.

Ah ! Si bien que Paris paiera donc le loyer ;
Rouen, le Maître en Droit ; Toulouse, le Barbier ;
Marseille, la Lingère ; & le Diable, mes gages.

T ij

191 LA MÉTROMANIE,

D A M I S.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

M O N D O R.

Non ; ne doutons de rien. Et, sur un fonds meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur ?

D A M I S.

Sans doute ; & sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre François donne aujourd'hui ma Pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi ,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas ;
Cher ami , que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre espoir....

M O N D O R.

Chimérique.

D A M I S.

Une Fille adorable,
Rare , célèbre, unique , habile , incomparable....

M O N D O R.

De cette incomparable , après , qu'espérez-vous ?

D A M I S.

Aujourd'hui triomphant , demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc , Mondor ?

M O N D O R.

Chercher un Maître.

D A M I S.

Et pourquoi tout-à-coup suis-je indigne de l'être ?

M O N D O R.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

D A M I S.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

M O N D O R.

Nullement.

D A M I S.

Ma foi, tu n'es pas sage. Eh quoi ! tu te révoltes
A la veille, que dis-je ? au moment des récoltes !
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi)
Rassemblons en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune & présente & future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir une partie ; & l'autre après demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente !
Vois naître tour-à-tour, de nos feux triomphans,
Des Pièces de Théâtre & de rares enfans !
Les aiglons généreux, & dignes de leurs races,
A peine encor éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le Comique au premier ;

Le Tragique au second ; le Lyrique au dernier.
 Par eux seuls , en tous lieux , la Scène est occupée.
 Qu'à l'envi cependant , donnant dans l'Épopée ,
 Et mon Épouse & moi nous ne lâchions par an ,
 Moi , qu'un demi-Poëme ; elle , que son Roman :
 Vers nous , de tous côtés , nous attirons la foule.
 Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule ;
 Et notre esprit qui met , grâce à notre union ,
 Le Théâtre & la Presse à contribution.

M O N D O R.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;
 Et , sur cet oreiller , vous dormez d'un bon somme ;
 Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

D A M I S *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
 Une Pièce affichée ; une autre dans la tête ;
 Une où je joue ; une autre , à lire toute prête :
 Voilà de quoi , sans doute , avoir l'esprit tendu.

M O N D O R.

Dites un héritage & bien du temps perdu.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C È N E P R E M I È R E.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore ; & que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date ;
Convendez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive ?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive ;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux ?

FRANCALEU.

Oui.

T iv

BALIVEAU.

Quel travers !

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine ;
Mais , en dépit d'eux tous , ma Muse , en tapinois ,
Se fait , dans le Mercure , applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment ?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger , je ris , je plais , j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le Lecteur ,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU à part.

Il est devenu fou !

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tampis , morbleu , tampis ! bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor ,
Comme , aux dépens d'un fou , je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse ,
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse ;
Et qu'il me veut , pour femme , avoir absolument.

Moi j'ai , par un Sonnet , riposté galamment.
 Je goûte , à ce commerce , un plaisir incroyable !
 Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

B A L I V E A U.

Ma foi , je n'aime point que vous ayez donné
 Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
 Vous Poète ! eh ! bon Dieu , depuis quand ? Vous !

F R A N C A L E U.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
 Dans ma tête , un beau jour , ce talent se trouva ;
 Et j'avois cinquante ans , quand cela m'arriva.
 Enfin je veux , chez moi , que tout chante & tout rie.
 L'âge avance ; & le goût avec l'âge varie.
 Je ne saurois fixer le temps ni les desirs ;
 Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
 Aujourd'hui nous jouons une Pièce excellente ;
 J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente*.
 Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
 Et vous êtes , pour rire , on ne peut mieux tombé.

B A L I V E A U

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
 Qui ne feroit chez vous , de moi , qu'un trouble-fête.

F R A N C A L E U.

Et quelle affaire encore ?

B A L I V E A U.

Un diable de Neveu

Me fait , par ses écarts , mourir à petit-feu.

C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
 De qui j'avois conçu la plus haute espérance;
 J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
 Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
 Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte ?
 Il est, depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
 J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
 Endetté, Vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
 Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
 Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
 Ne connoissant personne, & vous sachant ici,
 Je venois....

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci.

FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la Pièce du jour prendre un rôle de Père.

BALIVEAU.

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

B A L I V E A U.

C'est tout de bon.

F R A N C A L E U.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

B A L I V E A U.

Soit. Mais....

F R A N C A L E U.

Vous en avez les dehors.

B A L I V E A U.

Je l'avoue.

F R A N C A L E U.

Assez l'humeur.

B A L I V E A U.

Que trop.

F R A N C A L E U.

Et tant soit peu la moue.

B A L I V E A U.

Avec raison.

F R A N C A L E U.

Et puis le rôle n'est pas fort.

B A L I V E A U.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

F R A N C A L E U.

Il faut faire un effort.

300 LA MÉTROMANIE,

BALIVEAU.

Eh si ! que diroit-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU.

Un Capitoul !

FRANCALEU.

Eh bien ?

BALIVEAU.

La gravité !

FRANCALEU.

Sottise !

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU *lui faisant prendre le rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! Je serois venu ? ...)

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc....

FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant.
Demain on vous le coffre au fauxbourg S. Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre;
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant & braillant tout le sou,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.



SCÈNE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

MOI, je fais l'Oncle; & toi, Lisette, es-tu contente?
 Tu voulois un beau rôle; & tu fais l'Indolente.
 Reste à s'en bien tirer. Ma Fille est sous tes yeux.
 Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
 Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
 Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
 J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien:
 J'ai sa taille; j'aurai son geste & son maintien:
 Enfin je veux si bien représenter l'Idole,
 Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle;
 Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
 Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
 Car, Monsieur, excusez; mais vous & votre femme,
 Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
 Et combien l'ignorance en fait-elle égarer?
 Le danger vole autour de la simple Colombe;
 Et, sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe!

Tu feras donc fort bien de la morigéner.
 Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
 Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
 Le penchant satisfait répond de la conduite.
 C'est contre le torrent du siècle intéressé :
 Mais, me regardât-on comme un père insensé,
 Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
 Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
 Qu'elle n'écoute qu'elle & que son propre cœur,
 Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
 Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
 Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse ;
 Vingt honnêtes Partis, dont le meilleur, je croi,
 Ne refusera pas de s'allier à moi.
 Ma Fille est riche & belle. En un mot, je la donne
 Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

L I S E T T E.

Pas même le Poëte ?

F R A N C A L E U.

Au contraire, c'est lui
 Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

L I S E T T E.

Je ne le crois pas riche.

F R A N C A L E U.

Eh bien ! j'en ai de reste.
 J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste.

Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

L I S E T T E.

Je vois, dans ce choix libre, un contretemps à craindre,
Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

F R A N C A L E U.

Et quel ?

L I S E T T E.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur tel, qui, sur une autre, auroit fixé le sien ;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

S C E N E I I I.

FRANCALEU, DORANTE *écoutant sans
être vu que de Lisette*, L I S E T T E.

F R A N C A L E U.

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E.

Et celle du jeune-homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous ?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

F R A N C A L E U

FRANCALEU.

On dit , à propos , que le Drôle...

L I S E T T E.

Je vous en avertis , il est fort amoureux.
 Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux ,
 Très-positivement songez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre ;
 Et vais , à la douceur joignant l'autorité ,
 Laisser un libre choix , ce jeune homme excepté.

S C È N E I V.

D O R A N T E , L I S E T T E.

DORANTE se présentant devant Lisette.

J E ne t'interromps point.

L I S E T T E.

Bien malgré vous , je gage.

D O R A N T E.

Non ; j'écoute , j'admire , & je me tais. Courage !

L I S E T T E.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

D O R A N T E.

En effet , me voilà joliment installé.

L I S E T T E.

Installé ? Tout des mieux ! J'en réponds.

D O R A N T E.

Quelle audace !

Quoi ! tu peux, sans rougir, me regarder en face ?

L I S E T T E.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

D O R A N T E.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

L I S E T T E.

Eh ! c'est le coup de maître.

D O R A N T E.

Il est bon là !

L I S E T T E.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

D O R A N T E.

De grâce, fais-moi voir...

L I S E T T E.

Oh ! qui va rondement

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

D O R A N T E.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.

Je trouve en mon chemin Monsieur de l'Empirée.

Il aime ; il a su plaire : oui , je le tiens de lui.
 J'ignorois seulement quel étoit son appui ;
 Mais , sans voir ta Maîtresse , il osoit tout écrire ,
 Tandis qu'en la voyant , moi , je n'osois rien dire ;
 Et ta bouche infidelle , ouverte en sa faveur ,
 Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

L I S E T T E.

Vous croyez que je sers le Poëte ?

D O R A N T E.

Oui , perfide.

L I S E T T E.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
 Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi ,
 Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
 Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
 Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,
 Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
 Et quand enfin... allez ! Je ne sais qui me tient...

D O R A N T E.

Mais cette exclusion , que veux-tu que j'en pense ?

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

D O R A N T E.

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E.

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.

Tel est le cœur humain, sur-tout celui des Femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,
Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

L I S E T T E.

Oh , que non ! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne , à ce que j'en puis voir ,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du Père ,
Si je ne les seconde en Duègne sévère.

D O R A N T E.

Eh bien ! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

L I S E T T E.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart-d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus. Promenez-vous là-bas ,
Tenez ; dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

D O R A N T E *hésitant.*

Quel supplice !

L I S E T T E.

Desirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

D O R A N T E.

L'éviter !

L I S E T T E.

Ou tout perdre.

D O R A N T E.

Ah ! que c'est à regret !

Il fait des révérences à Lucile , qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que , par un geste impérieux , Lisette lui fait signe de se retirer , au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.

S C È N E V.

L I S E T T E , L U C I L E .

L I S E T T E.

V O I L A , Mademoiselle , un Cavalier bien fait.

L U C I L E.

J'y prends peu garde.

L I S E T T E.

Aimable , autant qu'on le peut être.

V iij

LUCILE.

Tu le dis; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces Galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire,

Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se résout;
Et que le choix en est déjà fait?

L U C I L E.

Point du tout.

Je ne le veux choisir , ni ne le connois même.
Mon Père le désigne ; il défend que je l'aime ;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer , lorsqu'on nous le défend.

L I S E T T E.

Oh ! non.

L U C I L E.

Mais devoit-on , sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère ?

L I S E T T E.

En effet.

L U C I L E.

Exiger par-delà ma froideur ;
Et de l'obéissance , où m'eût suffi l'humeur ?

L I S E T T E.

Cela pique.

L U C I L E.

Voyons ce Conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber ;
Et sur lui seul , enfin , mes regards vont tomber.

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la Pièce.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera....

L U C I L E.

Quel air d'austérité !

L I S E T T E.

Mademoiselle , point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

L U C I L E.

Qu'est-ce à dire ?

L I S E T T E.

Oubliez ce que je vous ai dit.

L U C I L E.

Quoi ?

L I S E T T E.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

L U C I L E.

Que me dis-tu ? C'est-là celui que l'on excepte ?

L I S E T T E.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et, sûre de l'aveu d'un Père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

L U C I L E.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

L I S E T T E.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

L U C I L E.

Quoi ? Ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

L I S E T T E.

Sont les siens.

L U C I L E.

Quel esprit ! Quelle délicatesse !
De plaisirs & de jeux quel mélange amusant !
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant !
L'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque Belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E.

C'est ce qu'apparemment votre Père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre ! Mais j'y songe : & s'il étoit la vôtre ?
Vous riez ! Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E *seule.*

Bon! Ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

S C È N E V I.

L I S E T T E , M O N D O R .

M O N D O R .

L I S E T T E , ai-je un Rival ici? Qu'il disparoisse.

L I S E T T E .

S'il me plaît.

M O N D O R .

Plaise ou non; tu n'es plus ta maîtresse.

L I S E T T E .

Comment?

M O N D O R .

Tu m'appartiens.

L I S E T T E .

Et de quel droit encore?

M O N D O R.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

L I S E T T E.

Lucile est à ton Maître? Ah! tout beau; j'en appelle.

M O N D O R.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du Père est sûr, à tout ce que j'entends.

L I S E T T E *s'en allant.*

La belle avance!

M O N D O R *courant après.*

Écoute!

L I S E T T E.

Oh! je n'ai pas le temps.

S C È N E VII.

D A M I S *seul, le Mercure à la main.*

OUI, divine Inconnue! Oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux, & volois où vous êtes.



SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

J'E ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
Entre vingt Prétendans, on vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma Pièce est applaudie,
Vous êtes la Puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut. L'Univers le saura.

Il donne à Mondor du Livre par le nez.

MONDOR.

Ouf.

DAMIS.

Qui te savoit là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteste.
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois ! Je suis heureux !

M O N D O R.

Plus que sage.

D A M I S.

Je ne me repaissois que de vaines chimères. A t'ouir,

M O N D O R.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

D A M I S.

Par un sot comme toi.

M O N D O R.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

D A M I S.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma Muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

M O N D O R.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

D A M I S.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

M O N D O R.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être!

Un Valet veut tout voir , voit tout ; & sait son Maître ,
Comme à l'Observatoire un Savant sait les Cieux ;
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

D A M I S.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami ! Vas, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muses
Est un astre , vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence ;
Et, par le sentiment, suffisamment heureux,
De l'Amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage :
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une image.

M O N D O R.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu ;
Et, de grâce, en françois, mettez-moi cet hébreu.

D A M I S.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille ;
Élégance, fraîcheur, & beauté sans pareille ;
Taille de Nympe....

M O N D O R, *regardant aux Loges.*

Après. Je vois cela d'ici.

D A M I S.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite !

M O N D O R.

La peste !

D A M I S.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

M O N D O R.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

D A M I S.

Parbleu ! je le crois bien , puisqu'il n'existoit pas.

M O N D O R.

Et vous l'aimiez ?

D A M I S.

Très-fort.

M O N D O R.

D'honneur ?

D A M I S.

A la folie !

M O N D O R.

Une Maîtresse en l'air , & qui n'eut jamais vie !

D A M I S.

Oui , je l'aimois , avec autant de volupté ,
Que le Vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente :
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.

La mienne étoit Bergère & Nymphé tour-à-tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidelle à toute épreuve.

M O N D O R.

Monsieur, parlez tout bas.

D A M I S.

Et par quelles raisons ?

M O N D O R.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

D A M I S.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide ;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une Beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah ! que j'ai bien pour elle exercé mon génie ;
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

M O N D O R.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

D A M I S.

Non.

La fierté, la naissance, & le rang de la Dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme,
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu ?
Elle-même elle étoit aimée à son insu.

M O N D O R.

M O N D O R

Mais vraiment un amour de si légère espèce ,
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'Altesse.

D A M I S.

N'en doute pas ; & même y goûter des douceurs.
L'Amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons , que fait ce que nous sommes ?
L'Astre du jour se lève ; il luit pour tous les hommes ,
Et le plaisir commun que répand sa clarté ,
Représente l'effet que produit la beauté.

M O N D O R.

J'entends. Tout vous est bon ; rien ne vous importune ,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte , un Jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos Rivaux , Monsieur , peuvent dormir en paix.
Et deux ! A l'autre.

D A M I S.

Hélas ! En ce moment encore ,
Je revois son image ; & mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois , tu me fais soupirer ,
Divinité chérie ! Il faut nous séparer.
Plus de commerce ! Adieu. Nous rompons.

M O N D O R.

Quel dommage !
L'union étoit belle. Et que répond l'Image ?

Tome II, X

D A M I S.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort;
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

M O N D O R.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

' D A M I S.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce & d'esprit !

M O N D O R.

C'est qu'elle aime les vers; & cela vous suffit.

D A M I S.

C'est que.. c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde.

M O N D O R.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

D A M I S.

Les ducats ?

M O N D O R.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

D A M I S.

Enfin tu conçois donc qu'en en saura gagner ?

M O N D O R.

Le bon-Homme du moins ne veut pas l'épargner.

D A M I S.

Le bon-Homme ?

M O N D O R.

Oui, Monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

D A M I S.

Extravagues-tu ?

M O N D O R.

Non; foi d'honnête Valet.

D A M I S.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

M O N D O R.

Bon ! Ne voila-t-il pas encore un qui-pro-quo.
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

D A M I S.

D'une SAPHO.

D'un Prodige, qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer, quelque jour, l'illustre DESHOULIÈRES;
D'une Fille à laquelle est uni mon destin.

M O N D O R.

Où diantre est cette Fille ?

D A M I S.

A Quimpercorentin.

M O N D O R.

A Quimp...

D A M I S.

Oh, ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci ! L'espérance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'univers.
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

M O N D O R.

Où vous êtes-vous vus ?

D A M I S.

Nulle part. A quoi bon ?

M O N D O R.

Et vous l'épouseriez !

D A M I S.

Sans doute. Pourquoi non ?

M O N D O R.

Et si c'étoit un monstre ?

D A M I S.

Oh! tais-toi! Tu m'excèdes.
Les Personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

M O N D O R.

Oui; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

D A M I S.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

M O N D O R.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

D A M I S.

Le Messager des Dieux. Lui-même. Le Mercure.

M O N D O R.

Oh, oh! bel entrepôt vraiment, pour coquetter!

D A M I S.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

M O N D O R *lit.*

SONNET *de Mademoiselle Mériadec de Kersic, de
Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq Étoiles.....*

D A M I S.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq Étoiles.
Oui! Qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif, & l'Hypocrène à sec;

Si ma lyre, de myrte & de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare Hymenée!

M O N D O R.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit, franchement auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une Femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant....

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir & voyez en elle la Bretonne....

D A M I S.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du Maraud quelquefois m'épouvante.

M O N D O R.

Molière, avec raison, consultoit sa Servante.

D A M I S.

On se peint, dans l'objet présent & plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre & que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà, dans mon cerveau, roule un Épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure, en paiement du Sonnet.

Muse, évertuons-nous ! Ayons les yeux , sans cesse ,
 Sur l'Astre qui fait naître en ces lieux la tendresse !
 Cherche , en le contemplant , matière à tes crayons ;
 Et que ton feu divin s'allume à ses rayons !
 Que cette solitude est paisible & touchante !
 J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté.

(*Il va s'asseoir à l'écart.*)

M O N D O R *seul.*

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est.
 Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
 L'assiduité peut , Lucile étant jolie ,
 Lui faire de Quimper abjurer la folie.

S C È N E IX.

D O R A N T E , L U C I L E ,
 D A M I S *à l'écart & sans être vu.*

D O R A N T E.

ACET aveu si tendre , à de tels sentimens
 Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens ;
 A tout ce que j'ai craint , Madame ; à ce que j'ose ;
 A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose ,
 Reconnoissez que j'aime ; & réparez l'erreur
 D'un Père qui m'exclut du don de votre cœur.
 Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
 Père équitable & tendre , il veut que l'on vous aime.

Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous-en est pas pour cela moins contraire;
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre Vainqueur ?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur;
Je l'avoue, & pour lui me voilà déclarée.

DORANTE *appercevant Damis.*

On nous écoute !

LUCILE.

Eh! C'est Monsieur de l'Empirée!
Lisons-les-lui, ces vers; il en sera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel! ou moi qu'elle a nommé ?

LUCILE *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discussions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une Idylle où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Madame, on fait grand tort à Messieurs les Poètes,
 Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
 Laissons donc celui-ci rêver en liberté;
 Et détournons nos pas de cet autre côté.

D A M I S.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
 C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
 Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
 Qu'étant avec Madame, on ne pense encor mieux ?
 Madame, je vous prête une oreille attentive.
 Rien ne me plaira tant. Lisez ; & s'il m'arrive
 Quelque distraction dont je ne répons pas,
 Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

L U C I L E.

Votre façon d'écrire élégante & fleurie
 Vous accoutume au ton de la galanterie.
 Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage épais,
 Où, loin des Importuns, nous puissions lire en paix.

*Damis lui présente la main qu'elle accepte, au moment
 que Dorante lui présentait aussi la sienne.*

D O R A N T E *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie ?
 Voyons. Il faut, de près, que je les étudie ;
 Et que je sorte enfin de la perplexité,
 La plus grande où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

Il les ouvre.

ÉPITHALAME. Ah! ah! j'en reconnois le Maître.
J'y pourrois bien aussi développer un Traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! Quelle nouvelle? En êtes-vous content?

D O R A N T E.

Ah ! quelle est ravissante ! & que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête !
Je l'aimois , l'adorois , l'idolâtrois ; mais rien
N'exprime mon état , depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix , tout me pénètre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;
Oui , ce qu'en elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

L I S E T T E.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
Je l'avois , ce me semble , assez bien disposée.

D O R A N T E.

Tu me vois dans un trouble...

L I S E T T E.

Eh ! vivez en repos.

D O R A N T E.

Ses grâces m'ont charmé , mais non pas ses propos.

L I S E T T E.

A-t-elle , avec rigueur , fermé l'oreille aux vôtres ?

D O R A N T E.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

L I S E T T E.

Quoi ? Qu'elle eût dit : *Monsieur , je suis folle de vous.*
Je voudrois que déjà vous fussiez mon Epoux.

Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure ,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

D O R A N T E.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu ,
Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu ;
Comme je témoignoïis la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ,
Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots , de sa poche elle a tiré l'Idylle ,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

L I S E T T E.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

D O R A N T E.

Je ne sais.

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu , malgré moi , l'Idylle en sa présence.
C'étoit me démasquer. Sous cape , il en rioit ,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit !
Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu toi-même ?

L I S E T T E.

Les honnêtes soupçons ! rendez grâce , entre nous ,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice ,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

D O R A N T E.

L'Auteur seul de ces vers a su toucher son cœur ,
Dit-elle ! encore un coup, je n'en suis point l'auteur.
Supposé qu'on la trompe , & qu'elle me le croie ;
Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
Je jouis d'une erreur ; & j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité !
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;
Et je me sens jaloux d'un autre , dans moi-même !

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh ! Monsieur , y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois , de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
Mais il est mon rival , & mon rival heureux.
De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux , sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule , avec son valet , je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue ?
Réponds.

L I S E T T E.

Tout bellement ! vous prenez trop de soin.
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin ;

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde.
 Quelque part que tu sois , crois que je te regarde.
 Cependant allons voir , en les feuilletant bien ,
 Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE.

M'ÉPIER ! doucement ! ce seroit une chaîne.
 Quoiqu'on soit sans reproche , on ne veut rien qui gêne.
 Ah ! c'est peu d'être injuste ; il ose être importun !
 Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un ,
 Qui , s'attachant à lui , saura bien m'en défaire.
 Le voici justement.

SCÈNE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant à faire
 Avec ce Cavalier qui ne semble chez moi
 S'être impatronisé , que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

L I S E T T E.

Tout simple. Le jeune-homme entend vanter à tous,
Certaine Tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, & qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ;

L I S E T T E.

Monsieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté ;
De caustique & de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh ! bien, bien, double joie, en ce cas, pour le nôtre !
Je mortifierai l'un, & satisferai l'autre ;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire ; & veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

L I S E T T E.

Vous me déferez là d'un terrible importun !

FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.

Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt ?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut ,

J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrette ,

Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraite.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, moi...

SCÈNE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

AH! c'est vous! comment va la mémoire!

BALIVEAU.

Ma foi!

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,

Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose:

Pour

Pour s'y résoudre, il faut, à cet original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire ?

F R A N C A L E U.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai. Débutez seulement ;
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses ;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles ;
Nos Palais devenir des salles de spectacles ;
Et nos Marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle & Crispin.

B A L I V E A U.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport, qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle & mon état présent.
Je représente un père austère & sans foiblesse,
Qui, d'un fils libertin gourmande la jeunesse...
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :
Et je me réjouis de lui donner le ton.

F R A N C A L E U.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien, qu'autant qu'on nous seconde.

Tome II. Y

Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

BALIVEAU,

Je voudrois que ce fût déjà fait.

FRANCALEU *appelant ses valets.*

Hola hée !

Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empirée,
à Baliiveau.

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait, aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues ;
Car c'est l'esprit du rôle : & vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous & ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort, ou d'une Académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable : & j'espère...

SCÈNE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU *à Damis.*

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle ; allons, concertez-vous un peu ;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.

à *Baliveau*, voyant son profond étonnement.

Comment diable! A merveille! A miracle! courage!
Personne ne jouera mieux que vous, du visage.

à *Damis*.

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend; & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

B A L I V E A U.

Je sens qu'ainsi que lui, votre aspect me démonte.

D A M I S à *Francaeu*.

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

F R A N C A L E U.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un.

à *Damis*

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être;
Prenez, prenez leçon: car voilà votre maître,

à *Baliveau*.

Bravo! bravo! bravo!

S C È N E V I I.

B A L I V E A U, D A M I S.

B A L I V E A U à part.

LE sot événement!

D A M I S.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.
 Quoi, mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres!
 Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, & ne plaisantons point.
 Le hasard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
 Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, & qui parle à Damis.
 Voilà donc ce que fait mon Neveu dans Paris?
 Qu'a produit un séjour de si longue durée?
 Que veut dire ce nom: *Monsieur de l'Empirée*?
 Sied-t-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
 Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
 Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
 Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
 Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
 Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
 Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

BALIVEAU *levant la canne.*

Coquin! tu te prévaux du contretemps maudit....

D A M I S.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous & moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point, chez nous, de primauté.

B A L I V E A U *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

D A M I S *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

B A L I V E A U *à part.*

J'ai ri. Me voilà désarmé.

D A M I S.

Et vous, un père....

B A L I V E A U.

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père,
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais tu? Qu'ont servi tous mes soins ?

D A M I S.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;

342 LA MÉTROMANIE,

Me suffire à moi-même, en volant à la gloire ;
Et chercher la fortune, au temple de Mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh ! malheureux ! crois-moi : fuis ce terroir ingrat,
Prends un parti solide, & fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise ;
Qui te distingue ; & non, qui te singularise ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau !

BALIVEAU.

Protégeant la veuve & la pupille ;
C'est-là qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain, établir sa maison ;
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, & rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poète ?
De ce dernier la gloire est durable & complète.

Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
 SCARON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.
 Vous parlez du barreau de la Grèce & de Rome,
 Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
 L'ancre de la chicane & sa barbare voix
 N'y défiguroient pas l'Éloquence & les Loix.
 Que des traces du monstre, on purge la tribune;
 J'y monte: & mes talens voués à la fortune,
 Jusqu'à la Prose encor, voudront bien déroger.
 Mais l'abus ne pouvant si-tôt se corriger,
 Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
 Des titres du Parnasse, anoblir ma mémoire,
 Et primer dans un Art plus au-dessus du Droit,
 Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
 La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
 Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
 Est-il pour un esprit solide & généreux,
 Une cause plus belle à plaider devant eux?
 Que la Fortune donc me soit mère ou marâtre;
 C'en est fait: pour Barreau, je choisis le Théâtre:
 Pour Client, la Vertu: pour Loix, la Vérité:
 Et pour Juges, mon Siècle & la Postérité.

B A L I V E A U.

Et bien, porte plus haut ton espoir & tes vûes.
 A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
 La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
 Parmi nos Sénateurs, s'offre à te faire asseoir.
 Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,

Y iv

Si tu prends à sa cause un intérêt sincère ,
 Ne préférera pas , la croyant en danger ,
 L'effort de la défendre , au droit de la juger.

D A M I S.

Non : mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
 L'esprit est généreux , & le cœur est fragile.
 Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant !
 Du Guerrier le mérite est sans doute éminent :
 Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
 Et de servir son Roi la glorieuse envie ,
 L'espérance , l'exemple , un je ne sais quel prix ,
 L'horreur du mépris même , inspire ce mépris.
 Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
 D'une Solliciteuse aimable & sous les armes !
 Tout sensible , tout homme enfin que vous soyez ,
 Sans oser être ému , la voir presque à vos pieds !
 Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme !
 Je ne me sens point fait pour un tel Héroïsme.
 De tous nos Magistrats la vertu nous confond :
 Et je ne conçois pas , comment ces Messieurs font.
 La mienne donc se borné au mépris des richesses ;
 A chanter des Héros de toutes les espèces ;
 A sauver , s'il se peut , par mes travaux constans ,
 Et leurs noms & le mien , des injures du temps.
 Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre ,
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
 On m'ignore ; & je rampe encore , à l'âge heureux ,
 Où CORNEILLE & RACINE étoient déjà fameux !

B A L I V E A U.

Quelle étrange manie ! & dis-moi , misérable !
A de si grands esprits , te crois tu comparable ?
Et ne sais tu pas bien qu'au métier que tu fais ,
Il faut , ou les atteindre , ou ramper à jamais ?

D A M I S.

Eh bien ! voyons le rang que le Destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs , en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

B A L I V E A U.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui ,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glanne aujourd'hui.

D A M I S.

Ils ont dit, il est vrai , presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols , qu'ils nous ont faits d'avance ;
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobés ; dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source où puise un beau délire ,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux Écrivains qui viendront après moi !

B A L I V E A U.

Vas, malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer , la carrière est ouverte.

Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
 Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
 Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
 Ton châtement se borne à la seule indigence.
 Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
 S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
 Vas subir du Public les jugemens fantasques,
 D'une Cabale aveugle, essayer les bourasques,
 Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
 Et trouver tout le monde actif à censurer !
 Vas, des Auteurs sans nom, grossir la foule obscure,
 Egayer la Satire, & servir de pâture
 A je ne sais quel tas de Brouillons affamés,
 Dont les Écrits mordans sur les Quais sont semés !
 Déjà, dans les Cafés tes projets se répandent.
 Le Parodiste oisif & les Forains t'attendent.
 Vas, après t'être vu sur leur Scène avili,
 De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli !

D A M I S.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
 Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée ?
 L'Olympe voit en paix fumer le Mont Æthna.
 Zoïle, contre Homère, en vain se déchaîna ;
 Et la palme du Cid, malgré la même audace,
 Croît & s'élève encore au sommet du Parnasse.

B A L I V E A U.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
 Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.

Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ;
 Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle !
 Que , de ton vivant même , on admire tes vers ;
 Tremble ! & vois sous tes pas mille abysmes ouverts !
 L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
 On mettra , sur ton compte , un Libelle anonyme.
 Poursuivi , condamné , proscrit sur ces rumeurs ,
 A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

D A M I S.

A ses mœurs.

B A L I V E A U.

A ses mœurs ? Et le monde , en ces sortes d'orages ,
 Est-il instruit des mœurs , ainsi que des outrages ?

D A M I S.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

B A L I V E A U.

Et comment , s'il vous plaît ?

D A M I S.

Comment ? Par mes Écrits.

Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
 La mère en prescrira la lecture à sa fille ;
 Et j'ai , grâce à vos soins , le cœur fait de façon ,
 A monter aisément ma lyre sur ce ton.
 Sur la Scène aujourd'hui , mon coup d'essai l'annonce.
 Je suis un malheureux ; mon Oncle me renonce ;
 Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour ;

348 *LA MÉTROMANIE;*

J'espère triompher , avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'Auteur de la Pièce nouvelle
Que ce soir , aux François , l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez , je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant , gardez-vous de dire à Francaleu ,
Que de son bon Ami , vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai , Monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

D A M I S.

Mais aussi ,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi , quelque-temps, jouir de l'anonyme ,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers ,
Et m'entendre louer , sans rougir.

B A L I V E A U.

Volontiers.

(à part.)

A demain , Scélérat ! Si jamais tu rimailles ;
Ce ne sera , morbleu , qu'entre quatre murailles !

S C È N E V I I I .

D A M I S.

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La Scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en ;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes !
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah ! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux Pièces commencées,

Caractères, Portraits, Maximes & Pensées,
 Dont la plus triviale, en vers Alexandrins,
 Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains !
 Que j'ai regret, sur-tout, à mon Épithalame !
 Hélas ! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
 Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
 Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher ?

 S C È N E IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH ! Monsieur ! secourez les Muses attristées !
 Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées,
 Suivez-moi ! cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS,

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE,

Brisons-là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie

Qu'il faut , en ce logis , ne plus vous remonter ;
Et vous faire une affaire , ou n'y jamais rentrer.

D A M I S.

L'étrange alternative ! un ami la propose !
Ne puis-je , avant d'opter , en demander la cause ?

D O R A N T E.

Eh fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

D A M I S.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore....

D O R A N T E.

Quoi , Monsieur ? Que Lucile est celle que j'adore ?

D A M I S.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains....

D O R A N T E.

Vous m'avez insulté ; c'est de quoi je me plains.

D A M I S.

En quoi donc ?

D O R A N T E.

Oui , c'est vous qui les lui faisiez lire.

D A M I S.

Moi !

D O R A N T E.

Vous. Plus je souffrois ; plus je vous voyois rire....

D A M I S.

De ce qu'innocemment, la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

D O R A N T E.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout, votre dupe.
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs:
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

D A M I S.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

D O R A N T E.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

D A M I S.

Dorante!

D O R A N T E.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile; ou l'épée à la main.

D A M I S.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE.

D O R A N T E.

Oh ! je vois qu'un Versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

D A M I S.

C'en est trop. A vous même, un mot eût pu vous rendre ;
Je ne le dirois plus ; voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi , qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place , pour nous battre , ici près est meilleure.
Marchons !

S C È N E X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU

prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.

EH ! venez donc , Monsieur ! depuis une heure ,
Je vous cherche par-tout , pour vous lire mes vers.

D O R A N T E.

A moi, Monsieur ?

FRANCALEU.

A vous.

D A M I S *à part.*

Autre esprit à l'envers !

Tome II. Z

FRANCALEU.

Vous desirez , dit-on , ce petit sacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a , près de vous , rendu ce bon office ?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE à *Damis*.

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner , c'est moi qui l'y convie.

DORANTE à *Damis*.

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui , c'est un envieux ,
Qui voudroit , sur lui seul , attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon Ami , par bonheur , est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE *bas* à *Damis*.

Vous osez m'attester ?

D A M I S *bas à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez , si vous voulez , à faire votre cour.

F R A N C A L E U.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

D A M I S.

Lisez : & qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

D O R A N T E *bas.*

Tu crois m'échapper. Mais...

D A M I S *à Francaleu.*

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

F R A N C A L E U *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

D A M I S.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

F R A N C A L E U.

Pourvu que les Fâcheux nous laissent en repos.

D A M I S *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez , songez à disparoître.
Je vous attends.

356 LA MÉTROMANIE ;

FRANCALEU à *Damis*.

Et vous, vous n'en voulez pas être ?

DORANTE *au même*,

s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS à *Francaleu*.

Monsieur, excusez-moi,
J'aime : & c'est un état, où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un Amant ne peut rester en place.

Il s'en va.

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raison....

SCÈNE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU *le retenant ferme.*

Laissez, laissez de grâce !
Il en veut à ma Fille ; & je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire , & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh parbleu, qu'il vous aime, & vous & vos ouvrages!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages ?

D O R A N T E.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

F R A N C A L E U.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

D O R A N T E.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles !

F R A N C A L E U.

Moins l'assemblée est grande, & plus elle a d'oreilles.

D O R A N T E.

Si vous vouliez , pour lui , différer d'un moment ?

F R A N C A L E U.

Non ; qui satisfait tôt , satisfait doublement.

Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade ; & Francaleu continue , sans s'en appercevoir.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse ,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Pièce.

Il déroule son cahier & lit :

LA MORT DE BUCÉPHALE.... *Se retournant.*

Où diable est-il ? Comment,
On me fuit ! Oh , parbleu , ce sera vainement.
Je cours après mon homme ; & s'il faut qu'il m'échappe ,
Je me cramponne après le premier que j'attrape ;
Et , bénévole ou non , dût-il ronfler debout ,
L'Auditeur entendra ma Pièce jusqu'au bout.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONDOR, LISETTE *habillée pour jouer ;*
& tirant Mondor après elle d'un air inquiet.

MONDOR.

A QUOI bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse,
Pirouéter, courir, voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand ?

L I S E T T E.

Le voilà bien sot !

M O N D O R.

Qui ?

L I S E T T E.

Le trait certe est piquant.

M O N D O R.

Quel ?

L I S E T T E.

Quel, qu'est-ce, quoi, quand, qui ? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

M O N D O R.

Eh bien ! Dorante ?

L I S E T T E.

Il nous a vus de loin ;
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre ; & surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il pétille ;
Il se glisse , & nous suit le long de la charmille.
Moi qui, du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir , & disparois toujours :
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte !

Tant qu'enfin je le plante, au fond du Labyrinthe ;
 Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut ,
 Peste & jure, je crois, maintenant, comme il faut.
 Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.
 De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
 Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux ;
 Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

M O N D O R.

Oh parbleu ! ce n'est pas le foible de mon maître !
 Au contraire, il se livre aux gens, sans les connoître ;
 Et présume assez bien de soi-même & d'autrui ,
 Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
 Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?

L I S E T T E.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire ,
 Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
 Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du colier.

M O N D O R.

Il n'est sorte de gloire, à laquelle il ne coure.
 Le bel-esprit, en nous, n'exclud pas la bravoure.
 D'ailleurs, ne dit-on pas, telles gens, tel Patron ;
 Et dès que je le sers, peut-il être un poltron ?

L I S E T T E.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante ?
 Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

M O N D O R.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

L I S E T T E.

Ton adresse ?

M O N D O R.

Oui. J'ai, de sa conquête, honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre tous, je protège Dorante.

M O N D O R.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante.
Car étant né Poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu, déjà l'aime & l'estime.
Du père de Dorante, il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet à ce père adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,

De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
 Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
 Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
 S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable;
 Prends de mes almanachs; & tiens pour assuré
 Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

L I S E T T E.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
 A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
 J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat.
 D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.
 Lucile s'est émue, & c'est pour lui, te dis-je.
 Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
 Depuis, ils se sont même entretenus long-temps,
 Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contens,
 Lorsque, dans cet Esprit soupçonneux à la rage,
 Ma présence équivoque a ramené l'orage;
 Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement
 Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

M O N D O R.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
 Songe donc qu'elle porte un Poète & sa fortune !
 Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
 Qui mettroit père & fille à genoux devant lui.
 De ce coup décisif l'instant fatal approche.
 L'Amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
 Adieu. Que devant nous, tout s'abaisse en ce jour;
 Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCÈNE II.

L I S E T T E.

TELLE gloire le peut couronner... J'ai beau dire ;
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; & mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE

FRANCALEU

à Lisette , qu'il ne voit que par derrière.

LUCILE , redoublez de fierté pour Dorante ,
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle ; & je défends cela
Tout net ! entendez-vous , ma fille ?

L I S E T T E

se tournant & faisant la révérence.

Oui , mon père.

FRANCALEU.

Ah ;

C'est toi , Lisette ?

L I S E T T E.

Eh bien ! c'est moi , je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?
L'œil du père s'y trompe ; & je conclus d'ici
Que bien d'autres , tantôt , s'y tromperont aussi.

F R A N C A L E U à *Damis*.

Admirez en effet , comme elle lui ressemble !

L I S E T T E.

Quand commencera-t-on ?

F R A N C A L E U.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.
Cependant , vas chercher ta maîtresse ; & l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison , maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

S C È N E I V.

F R A N C A L E U , D A M I S.

F R A N C A L E U.

LA coquine le sert indubitablement ,
Et m'en a , sur son compte , imposé doublement.
Sur quoi donc , s'il vous plaît , vous a-t-il fait querelle ?

D A M I S.

Sur un mal entendu : pour une bagatelle.

F R A N C A L E U.

Ce procédé l'exclud du rang de vos amis ?

D A M I S.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune ; & ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

F R A N C A L E U.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

D A M I S.

Quoi donc ?

F R A N C A L E U.

Qu'il est le fils d'un maudit Chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père, un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce Plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sottie paperasse ;
Et sans le tems, les pas, & les soins qu'il y faut,
J'aurois été Poète onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

D A M I S.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son Père ?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractère.
 Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
 Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
 Cerveille évaporée, esprit jeune & frivole
 Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
 Qui me choque, en un mot, & qui me choque au point,
 Que chez moi, sans ma Pièce, il ne resteroit point.
 Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
 Et voilà trop de fois que mon Spectacle échoue.
 A propos, ce Bonhomme avec qui vous jouez,
 Plaît-il? Que vous en semble? Excellent! Avouez.

DAMIS.

Admirable!

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un Père qui querelle!
 Heim! Comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
 Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
 Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
 Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

F R A N C A L E U.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire,
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

D A M I S.

La Troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

F R A N C A L E U.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que moi ?

F R A N C A L E U.

Que vous.

D A M I S.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

F R A N C A L E U.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon office.

D A M I S.

Plût au Ciel ! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

F R A N C A L E U.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

D A M I S.

Un Fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état ;
 Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
 En le faisant accroire , il le croiroit lui-même.
 Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
 Un Poète , à la Cour est de bien mince aloi.
 Des superfluités il est la plus futile.
 On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
 Ou si, vers l'agréable , on penche quelquefois,
 Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
 Et là , comme autre part , les sens entraînant l'homme,
 Minerve est éconduite , & Vénus a la pomme.
 Ainsi , je n'oserois vous promettre pour lui ,
 Sur un crédit si frêle , un bien solide appui.

F R A N C A L E U.

Ma parole , en ce cas , sera donc mal gardée ;
 Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

D A M I S.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

F R A N C A L E U.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu ,
 Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce ,
 En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

D A M I S *vivement.*

Oh , je le servirai , si ce n'est que cela ;
 Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

FRANCALEU.

FRANCALEU *voulant rentrer.*

Non, non, laissez! Parbleu, j'admire ma sottise!

DAMIS *l'arrêtant.*

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi!

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet;
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laissez-moi faire! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

D A M I S.

Plus grande encor.

F R A N C A L E U.

Oh non!

D A M I S.

Que direz-vous pourtant ,
Si votre homme ce soir , ce soir même est content !

F R A N C A L E U.

Ce soir ! Ah , sur ce pied , je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire ?

D A M I S.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

F R A N C A L E U.

Vous promettez pourtant beaucoup.

D A M I S.

Vous allez voir.
Mais , Monsieur ; on diroit à cette ardeur extrême ,
Qu'à ce pauvre Neveu vous en voulez vous-même.

F R A N C A L E U.

Sans doute : & j'ai raison. L'Oncle me fait pitié.
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez , j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez , par exemple , un train de vie honnête ,
Vous ; cela fait plaisir , mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez , & vous suivez mes pas.

Des travers du Jeune homme un Fou sera la cause.
Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le Libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir & matin.
Vous riez; mais je parle en Père de famille.

S C È N E V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi ! la Pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

FRANCALEU.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

F R A N C A L E U.

Que dis-tu

L I S E T T E.

Tout défile, & vole vers Paris.

F R A N C A L E U.

Désertion totale !

L I S E T T E.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une Pièce nouvelle
Dont le titre les pique & les met en cervelle.

F R A N C A L E U.

Ah ! j'en suis !

L I S E T T E.

L'heure presse ; & tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

D A M I S.

Quelle rage ! A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

F R A N C A L E U.

Non. Le sort d'une Pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

D A M I S.

J'augure mieux de la Pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

F R A N C A L E U.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du Théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son Neveu l'occupe & le désole:
Et la Pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

D A M I S *à part.*

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

S C È N E VI.

D A M I S, L I S E T T E.

L I S E T T E *à part.*

U N peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la Pièce!
Faisons qu'il se trahisse. Il en est un moyen..

(haut.)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.

A a iij

374 *LA MÉTROMANIE,*

Monsieur raisonnoit juste ; & votre attente est vaine ;
Car la Pièce est mauvaise , & sa chute est certaine.

D A M I S.

Certaine ?

L I S E T T E.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

D A M I S.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

L I S E T T E.

Non ; mais c'est ce que mande un Connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

D A M I S.

Et ce grand Connoisseur dont le goût est si fin. ...

L I S E T T E.

Ne croit pas que la Pièce aille jusqu'à la fin.

D A M I S.

Je voudrois bien savoir , sur quelle conjecture ?

L I S E T T E.

Sur ce qu'hier , chez lui , l'Auteur en fit lecture.

D A M I S.

Chez lui ! L'Auteur ! Hier !

L I S E T T E.

Oui. Qu'a donc ce discours ?...

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours !

LISETTE *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe ! Oh ! c'est lui , je le gage.
 Nouvelliste effronté , suffisant Personnage ,
 Qui raisonne , au hasard , de nous & de nos vers ,
 Et pour , ou contre nous , prévient tout l'univers.
 Cela sait ses Foyers , sa Ville , ses Provinces ,
 Ses intrigues de Cour , son Cabinet des Princes ;
 Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts ,
 Et croit ses visions , d'immuables arrêts.
 Présent , passé , futur , tout est de sa portée.
 Le Livre des Destins s'emplit sous sa dictée.
 Rien ne doit arriver , que ce qu'il a prédit :
 Et l'événement seul toujours le contredit.

(*à Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
 Jusqu'à nommer l'Auteur ?

LISETTE.

Non , Monsieur ; c'est vous-même
 Qui venez de tout dire & de vous déceler.
 Alcippe , en tout ceci n'a rien à démêler.
 Moi seule je mentois ; & je m'en remercie ,
 Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut sortir.*)

A a iv

D A M I S la retenant.

Lisette!

L I S E T T E.

Hé bien?

D A M I S.

De grâce!... Étourdi que je suis!

L I S E T T E.

Que voulez-vous de moi?

D A M I S.

Du secret.

L I S E T T E.

Je ne puis.

D A M I S.

Quelques jours seulement!

L I S E T T E.

Cela n'est pas possible.

D A M I S.

Hé! ne me faites pas ce déplaisir sensible!

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,

En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

L I S E T T E.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante.

Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

D A M I S.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

L I S E T T E.

Oh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.
(*Dorante, du fond du Théâtre, les voit & les écoute.*)

D A M I S *baisant les mains de Lisette.*

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

S C È N E V I I.

D O R A N T E , L I S E T T E.

L I S E T T E *bas, appercevant Dorante, & lui
tournant brusquement le dos.*

LE Jaloux nous surprend; le voilà furieux;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

D O R A N T E *se tenant à trois pas derrière elle.*

*Avec cette promesse où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.*

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
 Quelle étoit la promesse, & quel est cet espoir.
 Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
 C'est que cette promesse & si douce & si tendre,
 Reçue à la même heure, & presque au même lieu,
 Mot-à-mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
 Il faut vous en faire un de plus longue durée,
 Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
 Adieu, Madame; adieu! Ne vous flattez jamais,
 Que je vous aye aimée autant que je vous hais!

Il fait quelques pas pour s'en aller.

L I S E T T E. *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
 Car il va revenir.

Elle s'assied à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, & lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, & sans avancer.*

Monstre de perfidie!

Pouvoir ainsi passer, d'abord & sans égard,
 Des mains de la Nature à ce comble de l'art!
 M'avoir peint ce Rival comme le moins à craindre!
 M'avoir persuadé, presque au point de le plaindre!
 Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
 Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,

Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
 Me dire, en paroissant prête à verser des larmes :
Dorante ! ou je fléchis mon Père , ou de mes jours ,
A l'asyle où j'étois , je consacre le cours !
 Quels étoient vos desseins ? Répondez-moi, cruelle !
 Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
 Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
 Veut gagner tous les cœurs, & ne pas en perdre un ?
 Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
 Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.
 Ce Rival, dès long-temps, est le Rival aimé.
 C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
 Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
 Quand vous me promettiez bien plus que l'amour n'ose,
 C'est que de votre Amant vous protégiez les jours ;
 Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
 Oui, j'y vole ; on ne l'a tantôt que différée,
 Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;
 J'attaquois devant vous le Traître en arrivant,
 Si je n'eusse voulu jouir auparavant
 De la confusion qui vous ferme la bouche !
 Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche ;
 Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé ;
 Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé ?

L I S E T T E *effrayée.*

Dorante !

D O R A N T E.

Je m'arrête au cri de l'Infidelle !

Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle ?
N'importe : je l'adore ; écoutons-la. Parlez.

(*Se rapprochant.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.

Rejetons le passé sur l'inexpérience :

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper.

Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

Ah ! Lucile ! Ai-je pu si-tôt perdre le vôtre ?

Vous me haïssez !

L I S E T T E *tendrement.*

Non.

D O R A N T E.

Vous en aimez un autre !

L I S E T T E.

Eh non !

D O R A N T E.

Vous m'aimez donc ?

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

M'y fierai-je ?

L I S E T T E.

Hélas !

D O R A N T E.

Eh bien, je n'en veux plus douter ! Ne sais-je pas

Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond, qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)

Je vous pardonne donc; & même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

L I S E T T E *sans mettre bas encore l'éventail.*
Il est vrai.

D O R A N T E.

(*Se jetant à ses genoux, & lui prenant la main.*)

C'est assez! Mon ame satisfaite....

S C È N E VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *haut, du fond du Théâtre.*

VEILLÉ-JE ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

L I S E T T E *baissant enfin l'éventail & se levant.*

Lui-même! & qui me fait fort joliment sa cour.

(*à Dorante.*)

On vous prend sur le fait; Monsieur, à votre tour;
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez ?

DORANTE.

Je croyois en effet , Madame , être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame , vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux ,
Monsieur me débitoit , croyant parler à vous ?
N'en déplaît à l'amour si doux dans ses peintures ,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre , à ma place , eût pu se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela , Monsieur , pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ! Dorante , après mille & mille assurances,
Qui, tout-à-l'heure encor , passoient vos espérances,
Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours ;
Et sur le ton plaintif , on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que , sur ce ton , vous le preniez vous-même,
Vous qui savez , Madame , à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruisse ; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon Rival...

LUCILE.

Oui , j'ai tort de me plaindre !
En effet , ma foiblesse autorise à tout craindre ;
Et l'aveu que j'ai fait , trop naïf & trop prompt ,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice ,
Cette justice même aussi nous désunisse ;
Et rompe , entre nous deux , un nœud mal assorti ,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous , de grâce ! encor un coup , Madame ,
Bien loin , qu'en tout ceci , je mérite aucun blâme ;
Croyez , si j'eusse pu ne me pas alarmer ,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix....

LUCILE.

Depuis quand , je vous prie ,
N'est-on digne d'aimer , qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.
Juste sujet pour moi , de crainte & de rupture !
J'aime trop mon repos , pour le perdre à ce prix ;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
 Vous feriez , je le vois , le malheur de ma vie.
 Je ne recueillerois de mes soins les plus doux ,
 Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
 Que n'ai-je conservé , prévoyante & soumise ,
 L'insensibilité que je m'étois promise !
 Lisette , je t'ai crue ; & toi seule , tu m'as....

LISETTE à *Dorante voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas !
 Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes ,
 Lucile ! retenez ces précieuses larmes !
 C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;
 C'est lui qui toutefois , pour moi doit vous parler.
 L'Amour est défiant , quand l'Amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime ,
 C'est de tout ce qui peut , dans le cœur alarmé ,
 Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
 Je tiens , vous le savez , cette sage maxime ,
 De ces vers qui vous ont mérité mon estime ;
 De votre propre Idylle , ouvrage séducteur ,
 Où votre esprit se montre ; & non pas votre cœur.

DORANTE.

D O R A N T E.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
 Madame, & que je cède au remords qui me presse.
 Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
 Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu.
 C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime ;
 C'est que tous ces Écrits, source de votre estime,
 Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

L U C I L E.

Ils ne sont pas de vous !

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Le sot homme !

L U C I L E.

Quoi ? ...

D O R A N T E.

Laisant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
 J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
 Que son Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !
 Et que le bel esprit est loin du sentiment !
 Mais cet Art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
 Laisser dire des riens, sentir mieux, & se taire.
 N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
 Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime ,
 Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
 Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
 J'étois indifférente , & je ne le suis plus ;
 Et je sens que , sans vous , je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore ,
 Où vous établissez la paix & le bonheur ,
 Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE à Dorante.

Trêve de beaux discours ! il est temps que j'y pense.
 De par Monsieur , expresse & nouvelle défense
 De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
 Séparez-vous : rentrez , Madame , je vous prie.
 Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore , en me quittant ;
 Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

L U C I L E.

De vos Rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
 Mon Père pourra bien , en ce commun danger ;
 Désapprouver mon choix , mais jamais le changer.

S C È N E I X.

D O R A N T E , L I S E T T E.

D O R A N T E.

Q U E L Q U ' U N m'a desservi près de lui, je parier

L I S E T T E.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ,
 Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
 La rage qu'il avoit , tantôt , d'être écouté.

D O R A N T E.

Oui , j'ai tort , je l'avoue , à présent il peut lire :
 Je l'écoute : ou plutôt , sans cela , je l'admire ;
 Et m'offre , en trouvant beau tout ce qui lui plaira ,
 De me couper la gorge avec qui le niera.

L I S E T T E.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
 Songez à profiter d'un avis salutaire.
 Pourriez-vous nous trouver de ces Perturbateurs
 Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs ;

B b ij

Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

D O R A N T E.

Que diable en veux-tu faire ? Oui ; pour un, j'en saist trois.

L I S E T T E.

Courez les ameuter , pour aller aux François ,
Sur ce qui se jouera , faire éclater l'orage.
La Pièce est de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le Père de Lucile y vient d'aller....

D O R A N T E.

Tu veux....

L I S E T T E.

Ah ! j'en serois d'avis : faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant , lui ; car , à votre Père ,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir , je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une Pièce tombée , il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue , où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu , vous dis-je , va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher ; c'est fait ; rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille , & croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire , en s'alliant à lui.

D O R A N T E.

Ah ! tu me fais frémir , & des transes pareilles
Me livrent en aveugle , à ce que tu conseilles !

S C È N E X.

L I S E T T E *seule.*

AH! ah! Monsieur l'Auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens; vous écrivez sous main;
Vous avez du manège; & votre esprit superbe
Croit, déjà sous le pied, nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous savez alors quel est notre marché.



A C T E V.

S C È N E P R È M I È R E.

D A M I S *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent.
 En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
 Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
 Les présages fâcheux volent autour de moi.
 Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
 Ma Pièce, auparavant, me sembloit des meilleures :
 Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
 Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
 De-là, plus d'un image annonçant l'infamie :
 La Critique éveillée, une Loge endormie,
 Le reste, de fatigue & d'ennui harassé,
 Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé,
 Le Théâtre distrait, le Parterre en balance,
 Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
 Mille autres visions, qui toutes, dans mon cœur,
 Font naître également le trouble & la terreur.

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale, où l'arrêt se prononce !
 Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
 Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
 Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?

Il n'est force , courage , ardeur qui n'y succombe.
 Car enfin , c'en est fait ; je péris , si je tombe.
 Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer
 L'honnête Oncle qui vient pour me faire enfermer ?
 Quelle Égide opposer aux traits de la Satire ?
 Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
 De quel front , à quel titre , oserois-je m'offrir ,
 Moi , misérable Auteur qu'on viendroit de flétrir ?

(Après quelques momens de silence & d'agitation.)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
 Je supporterai tout , pourvu qu'elle finisse.
 Chaque instant qui s'écoule , empoisonnant son cours ,
 Abrège , au moins d'un an , le nombre de mes jours.

S C E N E II.

FRANCALEU , BALIVEAU , DAMIS.

FRANCALEU à *Damis*.

EH bien ! une autre fois , malgré mes conjectures,
 Vous ferez-vous encore à vos heureux augures ,
 Monsieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
 Que , lorsqu'on veut tout voir , il faut se dépêcher ?
 Voilà pourtant , voilà , la nouveauté...flambée !

D A M I S.

(à part.)

(haut.)

Et mon sort décidé ! je respire. Tombée ?

Bb iv

FRANCALEU.

Tout-à-plat !

DAMIS.

Tout-à-plat !

BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS *froidement.*

Tant-pis.

(*à part.*)

C'est qu'ils auront joué, comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée, & resifflée !

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance :
Car jamais le Public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une Pièce en effet,
Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah, nous avons bien vû des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.

La Pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les Étourneaux des Cafés de Paris.
Il en est venu fondre un Essaim ! des Nuées !
Cependant à travers les brocards , les huées ,
Le carrillon des toux , des nez , des paix-là , paix ,
J'ai trouvé...

B A L I V E A U.

Ma foi moi , j'ai trouvé tout mauvais.

F R A N C A L E U.

On en peut mieux juger , puisque l'on s'en escrime.
Morbleu , je le maintiens : j'ai trouvé... telle rime...

(à Damis qui l'écoutoit avidement , & qui ne l'écoute plus.)

Oui ; telle rime digne elle seule , à mon gré ,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

B A L I V E A U.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur , avec sa rime ,
Ce sera , s'il m'en croit , de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur ,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

D A M I S.

C'est , s'il eût réussi , qu'il pourroit vous en croire ,
Et demeurer oisif , au sein de la victoire ,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux , & leur noire malice ,
Le parti qui lui reste , est de rentrer en lice ,

394 LA MÉTROMANIE ;

Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert, qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil, dans le métier des vers :
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

FRANCALEU.

C'est parler en Héros, en grand homme, en Poète !

(à Baliveau.)

Vous êtes stupéfait.

BALIVEAU.

Moi ? non.

FRANCALEU.

Je le répète :

Vivent les grands esprits, pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

(à Damis.)

N'est-ce pas, mon Confrère ?

SCÈNE III.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS à Mondor qui le veut tirer à part.

EH bien ?

MONDOR *bas & sanglottant.*

Je vous annonce...

D A M I S

Je sai , je sai. Ma lettre ?

M O N D O R.

En voilà la réponse.

D A M I S.

Laisse-nous , je te suis. Messieurs , permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi ,
Je compte vous rejoindre : & , laissant vers & prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

S C È N E IV.

B A L I V E A U , F R A N C A L E U.

B A L I V E A U.

O U I : changeons de propos , & laissons tout cela.

F R A N C A L E U.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là....

B A L I V E A U.

C'est qu'à ce que je vois , sa marote est la vôtre.

F R A N C A L E U.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

B A L I V E A U.

Belle prérogative !

FRANCALEU.

Une Lice ! Un Nocher !

*Comme nous n'allons droit , qu'à force de broncher !
Plaît-il ? Vous l'entendiez ?*

BALIVEAU.

Moi ? non ; j'avois en tête ,
La lettre de cachet qui , dites-vous , est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune-homme n'est pas du commun des humains.
Peste ! les Grands Seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage ! revenons , de grâce , à la promesse
Dont vous m'avez , tantôt , flatté pendant la Pièce.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une Pièce ? Ah ! s'il en fait jamais ,
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets ;
Et je défierai bien la Cabale d'y mordre.

BALIVEAU *s'emportant.*

Parlez ! aurai-je enfin , n'aurai-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Eh , tranquillisez-vous ! soyez sûr de l'avoir.
Oui ; vous serez content , ce soir même ; ce soir !
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.
Et , tenez , son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerois bien que , tout en badinant ,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il ?

FRANCALEU.

Êtes vous sourd ? Cet Homme de mérite.

BALIVEAU.

Monsieur De l'Empirée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ? C'est lui ,

Dont le zèle , pour moi , sollicite aujourd'hui !

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;

Et votre admirateur , autant que l'on doit l'être ,

Il veut vous enrôler pour un mois , parmi nous.

Moi , le voyant d'humeur à tout faire pour vous ,

J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue ,

Et des égaremens de votre Enfant prodigue.

Il a , sur cette affaire , obligeamment pris feu ,

Comme si c'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc ?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges !

FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui, plutôt que mon Neveu cent fois,
Mériteriez.... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur !

FRANCALEU.

Mais encore ! entre amis, l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique ?
Quoi lorsque nous tenons....

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien,
Au mérite de qui, vous êtes si sensible,
Est le Pendar à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Est-il possible ?

BALIVEAU.

Le voilà ! maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le Diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un Garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble ;
Un Phœnix, un Trésor....

BALIVEAU.

Un Fou qui vous ressemble !
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-t-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la Jeunesse étourdie,
Que, par vous-même, au mal elle soit enhardie,
Et que l'Écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un Adversaire, en vous trouve un appui ?
Il versifiera donc ! le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux, qu'à force de folie !
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des Petits & des Grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la Race.
Devant quelques Oisifs, elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devrait l'étouffer.
Oui ! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la Société véritables Frélons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un Gueux, qu'un Misérable,

A la perte duquel , en homme infatué,
 Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
 Félicitez-vous bien , l'œuvre est très-méritoire !

F R A N C A L E U .

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
 D'un Neveu qui déjà vous a trop honoré !
 Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
 Préjugé populaire , esprit de bourgeoisie ,
 De tout temps , gendarmé contre la Poésie.
 Mais apprenez de moi qu'un Ouvrage d'éclat ,
 Anoblit bien autant que le Capitoulat.
 Apprenez....

B A L I V E A U .

Apprenez de moi , qu'on ne voit guère
 Les honneurs , en ce siècle , accueillir la misère :
 Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,
 Faite pour dégrader , rarement anoblit.
 Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
 On fait comme on l'entend , quand on a vos richesses ;
 Mais lui , que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
 Son partage assuré , c'est la soif & la faim.
 Et d'un œil satisfait , on veut que je le voie ?
 Soit ! à vos visions , je l'abandonne en proie.
 Il peut se reposer de ses nobles destins ,
 Sur ceux , qui , dites-vous , se l'arrachent des mains.
 Qu'il périsse ! il est libre. Adieu !

F R A N C A L E U .

FRANCALEU.

Je vous arrête ,
 En véritable Ami dont la réplique est prête ;
 Et vais vous faire voir , avec précision ,
 Que nous ne sommes pas des gens à vision.
 Si j'admire en Damis un don qui vous irrite ,
 Votre chagrin me touche , autant que son mérite ;
 Afin donc que son sort ne vous alarme plus ,
 Je lui donne ma Fille , avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre ?
 Car elle a de l'esprit , est belle , faite à peindre...
 Holà , Quelqu'un ! ... Vous-même en jugerez ainsi.
 (à un Valet.)

Que l'on cherche Lucile ; & qu'elle vienne ici.

(à part.)

Aussi-bien elle hésite ; & rien ne se décide.

(à Baliveau.)

Qu'est-ce ? Vous mollissez ? Votre front se dérïde ?
 Vous paraissez ému ?

BALIVEAU.

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !

Un procédé si noble est-il imaginable ?

Ne me trouvez donc pas , au fond , si condamnable.

Tome II. C c

Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
 Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
 Quand, à faire des vers, un jeune Esprit s'adonne,
 Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
 Damis, de ce côté, se porte avec chaleur ;
 Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
 Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

 S C È N E V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU à *Damis*.

VENEZ, venez, Monsieur ! Une autrefois encore
 Vous serez à la Cour notre solliciteur.
 Vous vous flattiez, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS à *Baliveau*.

M'avez-vous trahi ?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
 Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;
 Qui signale à tel point son amitié pour nous,
 Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
 Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.

(*Voyant Damis interdit.*)

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre ;

Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
 Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
 Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
 Avoir déjà fait place à la reconnoissance.
 Tombez donc aux genoux de votre Bienfaiteur.

D A M I S, *d'un air embarrassé.*
 Mon Oncle....

B A L I V E A U.
 Eh bien ?

D A M I S.
 Je suis...
 F R A N C A L E U.

Quoi ?
 D A M I S.

L'humble adorateur
 Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile ;
 Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
 Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
 Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

F R A N C A L E U.
 Ha !

B A L I V E A U à *Francaleu.*
 Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
 Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire,
 Qui, tout-à-l'heure étoit un phénix, un trésor !
 Eh bien, de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
 Vas ! Maudit soit l'instant où mon malheureux Frère,
 M'embarrassa d'un monstre en devenant ton Père !

SCÈNE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poësie a ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon Oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment! La connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la Nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est-là que, sous les yeux de nos Lecteurs jaloux,
L'Amour, entre elle & moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi, ce seroit?... Quoi? C'est... la Muse originale,
Qui, de ses impromptus, tous les mois nous régale!

D A M I S.

Je ne m'en cache plus.

F R A N C A L E U.

Ce Bel-esprit sans pair...

D A M I S.

Eh, oui !

F R A N C A L E U.

Mériadec... De Kersic... de Quimper...

D A M I S.

En Bretagne. Elle-même ! Il faut être équitable.
Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

F R A N C A L E U *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

D A M I S.

De quoi riez-vous donc si haut ?

F R A N C A L E U.

Du pauvre Oncle qui s'est effarouché trop tôt ;
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

D A M I S.

Sans doute.

Il sortira d'erreur , pour peu qu'il nous écoute.

F R A N C A L E U.

Oh, c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisseriez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

D A M I S.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?

F R A N C A L E U.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

D A M I S. ,

Ah ! Vous aurez beau dire !

F R A N C A L E U.

Et vous , beau protester !

D A M I S.

Je l'ai mis dans ma tête.

F R A N C A L E U.

Il faudra l'en ôter.

D A M I S.

Parbleu non ?

F R A N C A L E U.

Parbleu si ! Parions.

D A M I S.

Bagatelle !

F R A N C A L E U.

La Personne pourroit , par exemple , être telle...

D A M I S.

Telle qu'il vous plaira ! suffit qu'elle ait un nom.

F R A N C A L E U.

Mais, laissez dire un mot ; & vous verrez que non !

D A M I S.

Rien ! Rien !

F R A N C A L E U.

Sans la chercher si loin...

D A M I S.

J'irois à Rome.

F R A N C A L E U.

Quoi faire ?

D A M I S.

L'épouser. Je l'ai promis.

F R A N C A L E U.

Quel homme !

D A M I S.

Et, tout en vous quittant , j'y vais tout disposer.

F R A N C A L E U.

Oh ! disposez-vous donc, Monsieur , à m'épouser !
A m'épouser, vous dis-je ? Oui, Moi ! Moi ! C'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

D A M I S.

Vous ne plaisantez point ?

Non ; mais , en vérité ,
 J'ai bien , à vos dépens , jusqu'ici plaisanté ;
 Quand , sous le masque heureux qui vous donnoit le change ,
 Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
 Voilà de vos arrêts , Messieurs les Gens de goût !
 L'Ouvrage est peu de chose : & le seul nom fait tout.
 Oh ça , laissons donc là ce burlesque hyménée.
 Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
 Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
 De la faute où ce jeu vient de vous engager.
 Je vous fais perdre un Oncle , & je dois vous le rendre.
 Pour cela , je persiste à vous nommer mon Gendre.
 Ma Fille , en cas pareil , me vaudra bien , je croi ;
 Et n'est pas un parti moins sortable que Moi.
 Tenez , lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

D A M I S à part.

Ah ! Lisette la suit ! malheur à l'Anonyme !

S C È N E V I I .

FRANCALEU , DAMIS , LUCILE , LISETTE.

FRANCALEU.

MLIGNONE , venez-ça ! vous voyez devant vous ,
 Celui dont j'ai fait choix pour être votre Époux ,
 Ses talens....

L I S E T T E.

Ses talens ! c'est où je vous arrête....

F R A N C A L E U.

Qu'on se taise !

L I S E T T E.

Apprenez,...

F R A N C A L E U.

Ne me romps pas la tête ,
Coquine ! tu crois donc que je sois à sentir
Que , tout le jour ici , tu n'as fait que mentir ?

D A M I S *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment ; & pour cause.

F R A N C A L E U.

Vas-t-en.

L I S E T T E.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

F R A N C A L E U.

Je ne veux rien entendre.

L I S E T T E.

Et moi , je veux parler.
Tenez , voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

D A M I S *à Francaleu.*

Maintenant , elle peut rester.

410 LA MÉTROMANIE,

FRANCALEU.

L'Impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISSETTE *bas à Lucile.*

Tenez bon ; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

ELLE a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas ;

M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.

Non, je n'en rabats rien de ma première estime :

Loin de-là ; votre chute est si peu légitime,

Fait voir tant de Rivaux déchainés contre vous,

Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.

Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon Père....

DAMIS.

Permettez, belle & jeune Lucile....

L U C I L E.

Permettez-moi , Monsieur , vous-même , de parler.
 Mon Père , il n'est plus temps de rien dissimuler.
 D'un Père , je le sais , l'autorité suprême
 Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime ;
 Mais , de ce droit , jamais vous ne fûtes jaloux.
 Aujourd'hui même encor , vous vouliez , disiez-vous ,
 Que , par mon propre choix , je me rendisse heureuse ;
 Vous vous en étiez fait une loi généreuse :
 Et c'est ainsi qu'un Père est toujours adoré ;
 Et que moins il est craint , plus il est révééré.
 Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincère ,
 Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
 Mon devoir le veut donc , ainsi que mon repos.

F R A N C A L E U.

(*bas*)

Au fait ! j'augure mal de cet avant-propos.

L U C I L E.

Parmi les jeunes-gens que ce lieu-ci rassemble...

F R A N C A L E U.

Ah ! fort bien !

L U C I L E.

Rassurez votre Fille qui tremble ,
 Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

F R A N C A L E U.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous.
 Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCAEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raisons....

LUCILE

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre :
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore : & , de moi, près de vous, secondé....
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère :
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts ;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
S'il falloit, à tout autre, unir ma destinée.
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon Père ! Accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étois rendue !
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le Ciel m'y rendre insensible à jamais !

FRANCAEU.

La sorte chose en nous, que l'amour paternelle !
Né suis-je pas déjà prêt à pleurer, comme elle ?

D A M I S.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement ,
 Monsieur ! ayez pitié d'elle & de son amant.
 Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue ,
 Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
 Laissez-là ma fortune ; & ne songez qu'à lui.

F R A N C A L E U

Votre ennemi mortel ! qui vouloit aujourd'hui....

D A M I S.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

F R A N C A L E U.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine....

D A M I S *lui remettant une Lettre ouverte.*

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

S C È N E I X & dernière.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE,
 LISETTE.

DORANTE *se jetant aux genoux de Francaleu.*

ECOUTEZ-MOI, Monsieur, ou je meurs à vos pieds,
 Après avoir percé le cœur de ce Perfide !
 Il est temps que je rompe un silence timide.
 J'adore votre Fille. Arbitre de mon sort ,
 Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.

414 *LA MÉTROMANIE,*

Prononcez ; & souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon Père.
Mais vous fûtes Amis : il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire , à vos intérêts , immoler tous les nôtres ,
Vous réunir tous deux , tous deux vous émouvoir ,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir !

(à *Damis.*)

D'une ou d'autre façon , tu n'auras pas la gloire ,
Traître , de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi ;
Et qui t'a fait écrire , à Paris , contre moi.

D A M I S.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre Père ,
Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse ; & peut lire tout haut.

F R A N C A L E U lit.

*Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile ,
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon Fils.
Par son médiateur , il est des mieux servis ;
Et vous plaidez sa cause en Orateur habile.
La rigueur , il est vrai , seroit très-inutile ;
Et je défère à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.*

*Il n'aura que trop mon aveu ;
Celui de Monsieur Francaleu ,
Puisse-t-il s'obtenir de même !*

*Parlez , pressez , priez ! Je desire à l'excès
Que sa Fille , aujourd'hui , termine nos procès ;
Et que le don d'un Fils qu'un tel Ami protège ,
Entre votre Hôte & moi , renouvelle à jamais
La vieille amitié de Collège.*

MÉTROPHILE

Maîtresse, Amis, Parens, puisque tout est pour vous ;
Aimez donc bien Lucile , & soyez son Époux.

D O R A N T E.

(à Lucile.)

Ah ! Monsieur ! ô mon Père ! Enfin je vous possède.

D A M I S.

Sans en moins estimer l'Ami qui vous la cède ?

D O R A N T E.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ,
Et vous voyez un homme....

D A M I S.

Heureux.

D O R A N T E.

Au désespoir !

Je suis un monstre !

D A M I S.

Non ; mais , en termes honnêtes ,
Amoureux & François ; voilà ce que vous êtes.

D O R A N T E *aux autres.*

Un furieux ! qui , plein d'un ridicule effroi ,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi ,
Impitoyablement ai fait siffler sa Pièce.

D A M I S.

Quoi?...Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

D O R A N T E.

J'ai demain , pour ma part , cent places retenues ;
Et veux , après demain , vous faire aller aux nues.

D A M I S.

Non ! j'appelle , en Auteur soumis , mais peu craintif ,
Du Parterre en tumulte , au Parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours ,
MUSES , tenez-moi lieu de fortune & d'amours !

Fin du cinquième & dernier Acte.



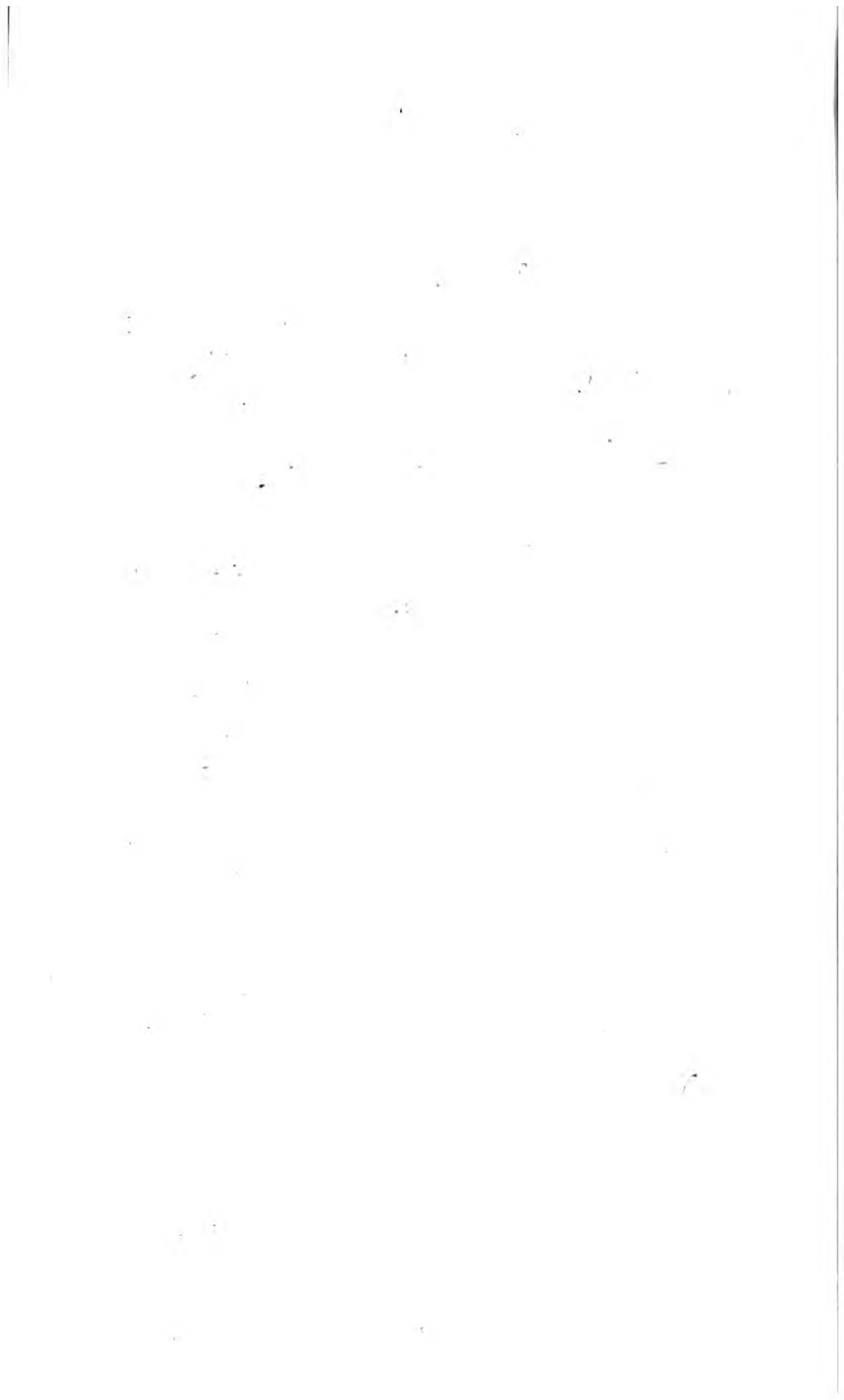
FERNAND-

FERNAND-CORTÈS,
TRAGÉDIE.

*Mise au Théâtre, pour la première fois, le 6
Janvier 1744.*

Arma virumque cano.

Tome II. Dd



AU ROI D'ESPAGNE *.

MONARQUE issu du sang de CHARLE & de LOUIS,
 Héritier de la gloire & de l'Aigle & des Lys,
 Dont l'empire étendu sur les deux Amphitrites,
 Est, ainsi que le Ciel, sans nuit & sans limites;
 PHILIPPE, s'il est vrai que nos chants quelquefois
 Ont mérité l'oreille & la faveur des Rois,
 Permits qu'au pied du Trône, où le saint Hyménée
 Fait seoir à tes côtés la Vertu couronnée,
 Du Cothurne François l'aimable amusement,
 De tes nobles travaux te délasse un moment.
 Il est, à cet hommage, aisé de reconnoître
 Le cœur d'un Citoyen des lieux qui t'ont vu naître.
 Pour le sang de nos Rois notre zèle est fameux.
 Tout pût-il prendre exemple & sur nous & sur eux!
 Bientôt du monde entier, bientôt seroit bannie
 La peur des attentats & de la tyrannie;
 Et l'amour unissant par-tout le foible au fort,
 Du Prince & du Sujet confondroit l'heureux sort.

* PHILIPPE V.

Rare félicité , délices enviées
 Qu'à tant de Nations l'Olympe a déniées ,
 Précieuse faveur que nous lui dérobons ,
 Et dont on ne jouit qu'où regnent les BOURBONS !
 Combien de fois nos cœurs , depuis quarante années ,
 Ont , pour voler vers toi , franchi les Pyrénées ,
 Comme , à la voix du sang , ton tendre cœur aussi
 N'aura pas moins souvent revolé jusqu'ici !
 Ce grand cœur , je le sais , est tout à l'Ibérie ;
 Père de tes Sujets , leur terre est ta patrie ;
 Ainsi que de LOUIS le sceptre glorieux ,
 Rend toute autre Puissance étrangère à nos yeux ;
 Mais LOUIS aux François ne faisant pas un crime
 D'oser aimer en toi le beau sang qui l'anime ;
 Ta dignité non plus , ni tes Peuples jaloux
 Ne t'en sauroient faire un d'un souvenir si doux.
 L'exigeassent-ils même , & tentant l'impossible ,
 Au rigoureux effort d'un oubli si pénible ,
 Voulusses-tu plier ta constante vertu ;
 Quel que fût ton courage , y réussirois-tu ?
 Verrois-tu tes drapeaux suivis de la Victoire ,
 Sans qu'un si beau destin remît en ta mémoire
 Cet Aïeul immortel , ce Héros , ce grand Roi
 Dont l'astre & la sagesse ont influé sur toi ?
 Lui ressemblerois-tu , sans trouver quelques charmes
 A songer que tu fus le digne objet des larmes
 Que ton auguste Père , en ses derniers adieux ,
 Sur ton front couronné , répandit à nos yeux ?

Sans , de tes jeunes ans , te retracer l'histoire ?
Sans t'écrier enfin du faite de ta gloire :
FRANCE ! Ai-je mérité ton amour & mon rang ?
Reconnois-tu PHILIPPE ; & suis-je ton vrai sang ?
Oui , tu l'es ; & jamais de la faveur céleste ,
Elle & son Roi n'ont eu gage plus manifeste ,
Que le jour solennel où l'Hymen à leur gré ,
Aux liens de ce Sang joignit son nœud sacré *.
Aussi , quand à ce Dieu rendit-on plus d'hommage ?
Quand vit-il plus jeter de fleurs sur son passage ?
Et quand de plus d'encens son Temple a-t-il fumé !
De l'aurore au couchant l'air en fut parfumé ;
Et , des bords arrosés de la Seine & de l'Ebre ,
L'odeur en exhala jusqu'à l'autre funèbre
De celle qui n'a ri qu'au moment malheureux
Où Pandore , sur nous , pencha son vase affreux.
Ce Monstre dont nos pleurs font l'espoir & la joie ,
De soi-même à la fois le Vautour & la proie ,
L'Envie intéressée à la désunion ,
Court , de son souffle impur , infecter Albion ;
Allume , en secouant ses serpens homicides ,
Le flambeau de la guerre au feu des Euménides ;
Et , de sa voix terrible , anime , en peu de mots ,
Le superbe Insulaire à traverser les flots.

* Mariage de l'Infant DON PHILIPPE avec Madame LOUISE-ÉLISABETH de France.

Armez & paraissez ; l'Amérique est soumise.

Le Tage va céder son or à la Tamise.

Pour Vous , pour vos Neveux , CORTÈS aura vécu.

Anglois ! Venez , voyez , & vous aurez vaincu.

Elle dit : on la suit ; & ce Fleau du Monde ,
De sa torche fumante empestant l'air & l'onde ,
Au Mexique , de loin , sur l'humide élément ,
Annonce les horreurs d'un vaste embrasement.

LA FLOTTE ARRIVE ; on mouille , & Cibèle effrayée
Dans le sang Espagnol se croit déjà noyée.

La Mort lève sa faux ; le Tartare est ouvert.

De ses feux éclatans le rivage est couvert ;

Mais l'Enfer tonne en vain : c'est le Ciel qui foudroie.

De l'Espagne à ce bruit l'étendard se déploie ;

L'Anglois pâlit , recule , & tout fuit dispersé.

Le Lion a rugi : la Peur a tout chassé.

Tel , imposant silence au tonnerre qui gronde ,

D'un coup de son trident , Neptune applanit l'onde ;

Et , reprimant des airs les Tyrans vagabonds ,

D'un mot les fait rentrer dans leurs antres profonds.

Roi vainqueur , laisse-moi , des Mexiquains sauvages ,

A ton char de triomphe attacher les images ;

Vois-les , tels qu'autrefois Charle se les soumit :

Et partage l'éclat du nom qu'il s'en promet.

Tu n'as pas moins que lui pour toi Mars & Minerve ,

Ce que CHARLE conquit , PHILIPPE le conserve ;

Rome , qui mit le prix à toutes les vertus ,

N'égala-t-elle pas Camille à Romulus ?

Enfin , du grand CORTÈS célébrant la victoire ,
Je chante le Guerrier qui prépara ta gloire ;
Qui , sous un autre Maître , a signalé son nom ,
Mais que , dans Cartagène , a retrouvé *Vernon* .
Phénomène , au surplus , digne des yeux d'un Prince :
La valeur d'un Soldat change un Monde en Province .
De l'Histoire Espagnole admire un trait si beau ;
Et d'un Héros si rare aime à voir le tableau .
A l'aspect de celui du Vainqueur de l'Asie ,
Le premier des Césars pleura de jalousie :
De son noble dépit quel eût été l'excès ,
Si le Grand Alexandre eût égalé CORTÈS ?
Que le Grec , le Romain se compare à l'Ibère .
Celui-ci , presque seul , subjugue un hémisphère ;
Et , s'il a réussi dans de si hauts projets ,
Quel doit être le Prince où sont de tels Sujets ?
Quel doit être le Sang de ce Prince invincible ?
Et que n'en pas attendre après le soin visible
Que le Ciel en a pris par les plus sages mains
Qui pouvoient de l'Espagne assurer les destins !
Grand Roi , c'est désigner , c'est nommer l'Héroïne
Qui partage ton Trône & ta noble origine ,
Chaste Épouse , l'honneur du plus sacré des nœuds ,
Reine dont le grand cœur & l'esprit lumineux
Savent de la Fortune asservir les caprices ;
Ta gloire , ton conseil , ta force , tes délices ,
L'amour des Nations que soumet ton pouvoir ,
Des deux Mondes enfin l'ornement & l'espoir .

PHILIPPE, ÉLISABETH, Couple uni, Couple auguste,
Puisse votre Génie & triomphant & juste
Régir long-temps encore un Peuple à qui nos yeux
Doivent une moitié de la Terre & des Cieux !
Puissez-vous, sans quitter vos dignités suprêmes,
Les partager long-temps avec d'autres Vous-mêmes ;
Et de vos Petits-Fils par vos mains couronnés,
Le Diadème au front, vous voir environnés !
Que FARNÈZE & BOURBON soient un cri d'alégresse ;
Et que tous vos Sujets se rappellent sans cesse,
Pleins des biens que sur eux votre union répand,
La célèbre ISABELLE, & l'heureux FERDINAND !



P R É F A C E.

A REMONTER de nos jours jusqu'à la naissance des temps, la découverte de l'Amérique est, je crois, l'événement le plus frappant & le plus mémorable de tous ceux dont l'histoire profane ait embelli ses fastes.

Que pouvoit-il arriver, en effet, de plus digne de mémoire ici-bas, & de plus intéressant pour la totalité du Globe, que la communication de ses deux moitiés, l'une à l'autre inconnues depuis leur création? Quelle Époque pour toutes les deux, que le coup du Ciel qui découvrit à celle-ci les trésors de la terre; à l'autre, ceux de la raison! En quoi tout l'avantage, comme on le voit, demeura du côté des Américains, puisqu'ils passèrent en un moment, des ténèbres de la barbarie au peu de notions & de clartés que nous avons si laborieusement accumulées depuis trente ou quarante siècles; au lieu que nous ne gagnâmes à cette pénible découverte, que celle des bornes de l'esprit humain, qui jusqu'alors avoit erré si lourdement en fait de Géographie. Et cependant, qu'eûmes-nous en dédommagement d'une si triste connoissance? Ce que méprisoient ces Américains; de l'or; & , qui pis est, ses suites contenues ici dans les imprécations du Grand Prêtre, Act. 3. Sc. 4.

Mais si l'Époque fut humiliante pour les lumières de nos Écoles, elle ne le fut pas moins pour ces anciens

Foudres de guerre , qui , depuis si longtems , se disputoient la prééminence ; & qui , depuis *Cortès* , n'eurent plus rien à se disputer. Ce n'est point une hyperbole. Toute prévention cessant , rendons hommage à la vérité. La grandeur des périls surmontés , le nombre & la singularité des exploits , l'étendue & la nouveauté des conquêtes , n'est-ce pas là tout ce qui constitue , parmi nous , l'héroïsme belliqueux ? Et dès-lors , peut-on refuser à *Cortès* , parmi les Héros de son genre , le rang que la découverte de l'Amérique obtient parmi les événemens ?

Parcourons le champ de Mars , depuis *Sésostris* & *Cirus* , jusqu'à *Thamas-Koulikan* ; & comparons la conquête du Mexique , avec toutes celles qui l'ont précédée & suivie. Qu'ont-ils conquis ces guerriers si vantés ? Quelques régions méditerranées de notre Continent , & les bords du Golfe de la vaste Mer , que notre Espagnol a traversée. Observons de plus que ces autres Conquérans marchaient armés de l'autorité souveraine , & soutenus des grandes ressources qui l'accompagnent. Le Sarrazin , le Goth , le Vandale étoient même suivis de Nations entières que la nécessité de l'émigration emprisonnoit , pour ainsi dire , sous leurs étendards. Torrens impétueux dont les débordemens , après tout , pour se répandre , n'avoient à renverser que des digues déjà mille & mille fois rompues en pareil cas. Rien dans tout cela que de très-possible & que de répété. Voici de l'unique & du merveilleux. Un simple Armateur , avec quelques Brigantins , cinq ou six cens hommes de pied , quinze chevaux & six pièces de canon , sans autres ressources par-delà , que son génie & que son épée , ose affronter un espace im-

mense de Mers inconnues , pour toucher ensuite à un Continent plus grand & plus peuplé que le nôtre , nommé depuis par nous , assez plaisamment, le *Vieux Monde* : comme s'il y avoit un droit d'aînesse entre les deux Hémisphères. Le nouvel Hercule , en abordant , passe sur le ventre à deux Armées qui se présentent l'une après l'autre , & coup sur coup , pour l'arrêter ; la première de quatre vingt-dix mille , la seconde de cent cinquante mille Sauvages aguerris à leur manière. Ce début jette par-tout l'épouvante : *Cortès* , plus sage qu'Annibal , en sait profiter. Il avance avec sa poignée d'hommes ; ne donne pas à des millions d'autres le temps de se reconnoître ; presse , attaque & soumet tout. En adroit politique ensuite , il cimente ses succès par des traités , s'insinue , gagne la confiance des premiers vaincus , s'en fait des Alliés , & parvient à poser enfin , chez ces Peuples sans nombre , au nom d'un Prince qu'ils ignorent & dont même ils sont ignorés , une domination , qui , depuis près de trois siècles , s'est accrue , & s'affermit de plus en plus. Un simple Cavalier ainsi , presque seul , & pour son Prince , fait plus que tous les Conquérans & les Souverains du monde , à la tête de leurs Armées , n'avoient encore fait pour eux-mêmes.

Je n'écrirois qu'en Poète & qu'en Romancier , si je dissimulois que , pour opérer ces merveilles , il fallut qu'une première merveille y contribuât. C'eût été peu de toute la valeur imaginable , jointe au dernier raffinement de l'art & des ruses militaires ; c'eût été peu de nos hommes à cheval pris pour des Centaures , du tranchant , de la pointe & de l'éclat de nos épées , quoique toutes choses aussi peu connues sous ce nou-

veau Ciel, que nos barbes & nos boussoles ; tous ces avantages , dis-je , à les supposer encore soutenus de la tête & du bras des TURENNES , des CONDÉS , & de tant d'autres grands Capitaines dont la liste , en France , se grossit tous les jours ; n'eussent eu que peu d'effet , sans le secours d'une force bien supérieure à toutes celles-là. On sent assez que je veux parler de la grande & terrible découverte faite avant celle de l'Amérique : de la poudre à canon. Les armes à feu , sans contredit , jouent ici le rôle essentiel & principal. Leur atteinte prompte , invisible & mortelle , le bruit , la lueur seule arrêtoit , renversoit , dissipoit des Armées innombrables , qui , pour la défensive & l'offensive , ne connoissoient que le bouclier de cuir , l'arc & la massue. L'Européen , sa foudre à la main , étoit une espèce de Divinité dont la présence suffisoit pour glacer les plus fermes courages. En un mot , *Cortès* , en débarquant , avoit les terreurs paniques à sa disposition ; à peu près comme en s'embarquant , le fabuleux *Ulisse* , au sortir d'*Éolie* , eut les vents à la sienne : ou pour mieux dire , passant de l'antique au moderne , & d'*Homère* à l'*Arioste* , *Cortès* avoit le Cor d'*Astolphe*. C'étoit beaucoup , mais étoit-ce assez ? Un peu de justice , pesons les équivalens ; & nous verrons que ceci n'enlevant de l'exploit , que le surnaturel & l'impossible , n'en laisse pas moins à mon *Héros* tout l'éclat & toute l'unité de sa gloire.

Quelle grandeur de courage ne fallut-il pas pour entreprendre , quelle *longanimité* pour pousser des navigations & des marches de si long cours à travers tant de tempêtes & de bonâces , de villes & de solitudes , de guerres & d'alliances , toutes également

périlleuses ? Quels talens supérieurs , pour se faire suivre si constamment , non par des gens pliés à la subordination ni soumis à quelque discipline ; mais par autant de compagnons que de soldats , par des volontaires fondés à se rebuter sans cesse , comme à se mutiner sans crainte , & qui plus d'une fois , en effet , attentèrent à la vie de leur conducteur ? Quelle intrépidité ne devoit pas avoir un Chef si mal obéi , pour oser , à la faveur d'une expérience physique , attendre & combattre de pied ferme des millions d'hommes en bataille rangée ? Quelle adresse & quelle vigilance , pour prolonger l'illusion jusqu'au terme de tout l'effet qu'on en desiroit ? Enfin quelle habileté , quelle sagesse & quelle force de génie , pour en tirer le parti qu'il en tira ; qui fut d'introduire & d'établir en ce nouveau monde , la domination , les loix , les mœurs & la Religion de celui-ci ? Belle matière aux spéculations du Missionnaire , du Guerrier , du Philosophe & du Politique !

Il existe , parmi nous , une petite Secte de faux-Moralistes , qui , sans avoir peut-être été jamais bons fils , bons pères de famille , bons amis , ni bons patriotes ; que dis-je , qui , sans avoir jamais senti peut-être , ni seulement soupçonné ce que c'est que le prochain , se donnent gravement pour des Citoyens du monde ; & qui s'arrogent , à ce titre le ton des SOCRATES & des MONTESQUIEUX , prennent hautement le Genre-humain sous leur protection. Parlez-leur de l'Amérique : *A quoi bon , s'écrieront-ils , & de quel droit , avoir été chez eux inquiéter ces bonnes Gens ? Le Ciel avoit mis dix-huit cens lieues de mers entre eux & nous. C'étoit une barrière sacrée qu'on auroit dû respecter jusqu'à la fin des Siècles.*

L'avoir osé franchir , ce fût insulter aux décrets de la Providence. Attaquer , soumettre & civiliser ces Hommes quels qu'ils fussent , c'étoit déraison, injustice, & tyrannie ! Mais , Messieurs les zélés Cosmopolites , est-ce être bien bons amis du Genre-humain , que de vouloir exclure de notre commerce des Peuples misérables , à qui depuis cinq ou six mille ans manquoient morale , agriculture , beaux-arts , métiers , vêtemens , premières teintures des loix humaines & divines , en un mot , tous biens spirituels & temporels ? Sont-ce bien même des hommes que vous plaignez , en plaignant des Barbares , des espèces d'animaux sauvages , des monstres qui massacroient religieusement & de sang froid leurs semblables au pied des autels , en jetoient avec cérémonie le cœur palpitant au nez d'une Idole , en servoient les membres sur table & le sang au buffet , tapissoient les Temples de leurs peaux , & pour se recréer la vue , de leurs ossemens élevoient les Tours & décoroient les frontispices de ces Temples ? De bonne-foi cela se doit-il appeler des hommes ? Vous nous le soutiendrez sans doute, en beaux raisonneurs, prêts à nous supposer des vices , qui , dans le fond , direz-vous , peuvent bien aller de pair avec de pareilles horreurs. Passons ; mais dans l'espérance que ces pauvres gens pourroient ne pas contracter nos vices , ayez donc pour eux une pitié plus raisonnable. Vous voyez qu'Antropophages , impies & sanguinaires , en déshonorant l'humanité , ils n'en vivoient que plus à plaindre de toutes façons. Desirez charitablement qu'on les tire de la condition des brutes ; qu'on les éclaire des lumières de la raison & de la foi ; qu'on leur indique , qu'on leur procure , qu'on leur enseigne à perpétuer chez eux les douceurs d'une vie telle que la

vôtre. C'est ce qu'a fait *Cortès*. Le premier, au hasard mille fois de la sienne, il leur tend une main victorieuse & bienfaisante; pour les engager à venir partager ces douceurs avec nous. Il y réussit. De victimes qu'ils étoient les uns des autres, il en fait des frères; d'imbéciles Esclaves d'une liberté honteuse & sans frein, des Sujets sensés, paisibles & fidèles de son Prince & de Rome. Enfin *Cortès* a pour lui la valeur, la prudence, l'humanité, la fortune, & la Religion. A quels titres plus justes méritera-t-on jamais les honneurs de l'héroïsme? Vous l'aurez quelque part ou nommer Cruel, Avare, Exterminateur. Hyperbole & mauvaise foi! Jalousie nationale qui se plaît à confondre *Pizarre* & ses pareils avec *CORTÈS*; ou bien, vaines déclamations supportables tout au plus, dans la bouche du furieux Amant d'Alzire, & de mon frippon de Grand-Prêtre! Enfin c'est au Lecteur équitable à prendre *Cortès* pour tel que je le présente ici fidèlement, & qu'à son amour près, je le reçois de la main des plus graves Historiens de sa nation. Eh qui sait si l'Amérique n'étoit pas une terre de Chanaan, destinée à devenir une terre de promission? Ne devrions-nous pas même regarder les conquêtes de ce grand Homme, comme l'ouvrage de la Sagesse & de la Justice d'en-haut? Les regarder du même œil dont il les voyoit lui-même, ainsi qu'il l'a témoigné par cette inscription si digne d'un guerrier Chrétien, * qu'il avoit fait mettre autour de ses armes & de ses tapisseries : *Judicium Domini apprehendit eos ; & fortitudo ejus corroboravit brachium meum ?*

* François Lopès de Gomara. *Hist. des Indes.*

Le caractère élevé de CORTÈS , & le Mexique presque aussi-tôt conquis que découvert , sont donc le principal objet de cette Tragédie , dont la mort de *Montézume* est la catastrophe. Quel événement & quel personnage à mettre sur la Scène ! Si pour l'honneur de la nôtre , je fus sincèrement fâché que *Molière* n'eût pas traité la *Métromanie* , je ne dus pas l'être moins de voir un dessein si riche exécuté par un aussi foible pinceau que le mien. Le Génie ami de la France , qui , entre autres couronnes littéraires , lui destinoit la dramatique , devoit bien offrir à la Muse du grand *Corneille* , une matière si susceptible de sublime , & ne la pas remettre non plus que tant d'autres *matières premières* des deux genres , à des temps de décadence. Ainsi j'appelle à regret , mais puis-je appeler autrement les jours d'un Parnasse énervé ; où par-tout , du cepté dans les *courageuses* Préfaces du *Glorieux* & est *Dissipateur* , j'entends se plaindre & s'écrier sans cesse que tout est dit. Telle est l'opinion générale. Sujets , Épisodes , Incidens , Sentimens , Caractères , le meilleur & le plus beau de tout cela , dit-on , est enlevé ; tout est fait , tout est épuisé ; l'Art est à sa fin. Pure illusion de l'insuffisance ou de la paresse ; & source malheureuse de ces prétendues nouveautés , qui , dans le Tragique sur-tout , ne sont depuis si long-temps qu'une puérile répétition des mêmes choses , & presque des mêmes paroles un peu différemment combinées , & reproduites à la faveur d'un titre inoui ou de quelques personnages factices. Consultons l'oracle de Gascogne : selon *Montaigne* , loin que tout soit dit , il s'en faut presque tout , que tout ne le soit. Et pour moi qui n'ai que trop osé me mêler de parler & d'écrire , j'ai senti mille fois , & j'éprouve tous les jours ,
que

que presque rien ne l'est encore , en fait seulement de sentimens bons , tendres , généreux ou reconnoissans. L'Art ayant , en effet , la nature pour ressource & pour objet , il ne sauroit tarir qu'avec elle qui ne tarit jamais. Ce n'est donc point l'Art , c'est l'Artiste qui manque. *Ars longa , Musa brevis*. Que de trésors de moins en Europe , si , après la première fouille des mines du Pérou , on avoit pensé là , comme on pense aujourd'hui sur notre Parnasse ! Heureusement pour les Affamés d'or & d'argent , la cupidité n'est pas une passion qui s'endorme ni qui se relâche. Elle fait encore & fera creuser , s'il se peut , jusqu'au centre de la terre. Que la Poésie de même ne redouble-t-elle aussi de courage ? Et tandis que l'avarice , sous le fouet de cette cupidité , descend & s'enfonce au Tartare ; que , de son côté , le Génie poétique , piqué du plus noble des aiguillons , ne s'élance-t-il aux nues sur les ailes du pur amour de la gloire ? J'avoue que ce pur amour de la gloire dont j'ai toujours été embrasé , laisse bien un libre essor aux talens ; mais qu'il n'ajoute rien à leur étendue , & que je dois craindre d'avoir tenté au-delà de mes forces ; & certes le poids ici grossissant à chaque pas , eût bien dû me faire à chaque pas sentir que je les avois mal mesurées. Qu'on daigne jeter un coup-d'œil sur la carrière où je m'étois engagé , on s'apercevra bien-tôt de la disproportion que je reconnois trop tard , & que me cachotent le piquant du neuf , & l'amour du travail.

Il ne s'agissoit pas moins d'abord , que de répandre d'un bout à l'autre dans la Pièce , & de laisser après elle une idée suffisante & claire de la plus rare des Conquêtes & du plus grand des Conquérans. Il falloit

après , mettre en action plus qu'en récit , quantité de faits , de mœurs , & de caractères d'un genre tout nouveau ; parler presque une langue étrangère ; attacher de la vraisemblance à des vérités qui n'en ont point ; jeter un intérêt vif & quelque aménité dans tout ce *Barbaresque* ; faire enfin marcher avec grâce & dignité , notre Melpomène françoise , par les chemins du monde les moins frayés & les plus raboteux pour elle. Il falloit tout à la fois narrer , agir , étonner , persuader , toucher & plaire. Quelle énorme entreprise pour moi , sans parler de l'espace étroit de trois unités , non plus que du labeur ingrat de notre épineuse versification ; dans laquelle , qui pis est , les inutilités sonores & brillantes , nommées récemment *Beautés de détail* , l'emportent aujourd'hui tout d'une voix sur la précision , la régularité , la justesse & la force ; sur le bel ensemble ; sur ce qu'Horace appelle *Series juncturaque* !

Voilà , dis-je , une terrible tâche ; & n'en voilà toutefois que la moitié. L'usage me prescrivait l'autre. L'impitoyable usage , ce Tyran devant qui tout raisonnement tombe , a statué qu'il y auroit de l'amour dans nos Tragédies.

Comment , sans détonner , fondre une couleur si tendre & si douce avec d'autres si dures & si fières ? Tout ce que j'y sus , pour conserver quelque harmonie dans l'ordonnance & dans le coloris du Tableau , ce fut , en construisant ma Fable avec toute la précision dont j'étois capable , de faire que l'Amour , cet accessoire embarrassant , devint la base même du sujet principal. Il est en effet le ressort primitif & con-

tinuel de l'action. Pour en juger , on ne sera peut-être pas fâché de voir cette Fable , où tout , hormis l'Amour , est purement historique.

FABLE DE L'AVANT-SCÈNE.

CORTÈS mal partagé des biens de la fortune , devient amoureux en Espagne , & parvient à se faire aimer d'*Elvire* , fille de *D. Père* , irréconciliable ennemi de la maison des *Cortès*. L'inégalité des fortunes & la haine invétérée des deux familles forment deux grands obstacles au bonheur de cet amour. Le brave & passionné Castillan , ne voit qu'un moyen de les surmonter. Déterrer des trésors ; & les déterrer par des voies si glorieuses pour lui , & si avantageuses en même-temps aux Espagnols , qu'en lui donnant des droits sur l'estime de *D. Père* , elle pussent lui mériter encore la médiation du Monarque auprès de ce père inflexible. L'Amérique venoit d'être découverte. Il y porte ses vues , y passe , y combat , y conquiert , y triomphe. *Omnia vincit amor*. De prodiges en prodiges , CORTÈS ayant pénétré jusqu'au Mexique , y fait son entrée dans la Capitale en vainqueur pacifique , & revêtu du caractère sacré d'Ambassadeur de CHARLE V. Il y demande en cette qualité l'hommage que tout l'Univers , dit-il , doit & rend à son Maître , l'obtient , & le reçoit solennellement. Mais ce n'étoit de la part de ces Barbares qu'une vaine déférence , pour mener à maturité le complot d'un massacre général des Espagnols. CORTÈS ayant éventé l'orage , le conjure , ou du moins le suspend par un coup de vive force & d'éclat qui n'eut jamais d'exemple. Témérité , si l'on veut ; mais témérité nécessaire , & qui de plus fut heureuse. Il fait mourir publiquement , & dans

toutes les formes de la Justice , les Chefs de la conspiration. Tout de suite , à la tête des siens bien armés , il passe de son quartier au Palais du Roi , l'interroge au milieu de ses Gardes , le fait charger de fers , & l'emmène en cet état , jusqu'au logement des Espagnols , à travers un Peuple que la terreur sembloit avoir pétrifié.

F A B L E D E L A P I È C E.

CORTÈS est informé quelques jours après , que , sans le ménager , on se dispose au Temple à sacrifier deux Européens , que la tempête avoit jetés sans armes sur ces bords. Patriotisme , humanité , bravoure , honneur , son propre intérêt , tout veut qu'une seconde fois , il ose encore au-delà des bornes. Il se remet donc sans balancer à la tête de ses Déterminés , vole aux autels , & le Pistolet à la main , enlève les deux victimes de dessous le couteau des Sacrificateurs. Ces deux victimes étoient *Elvire* & *D. Pèdre* , CORTÈS ne les reconnoît point d'abord par des circonstances ajustées très-naturellement au Théâtre. Le tissu des événemens qui d'Espagne conduisent ici deux personnages si nécessaires à ma Scène , se développe à l'ouverture du second Acte ; mais ce n'est qu'à la fin du troisième , que CORTÈS reconnoît *Elvire* , au moment fatal , où , par sa propre entremise & de l'aveu de *D. Pèdre* , *Montézume* est prêt à l'épouser. La dernière hostilité commise au Temple , quoique plus dangereuse encore pour lui que la précédente , puisqu'elle intéressoit au vif les Prêtres & leur sorte de Religion , n'a que des suites heureuses. Après bien de nouveaux obstacles , suscités d'un côté , par la fureur des Prêtres , de l'autre par la parole donnée à *Montézume* , &

par le dépit courageux de l'infortuné *D. Pèdre*, mais levés tous par la tendre magnanimité de son Libérateur, par sa vaillance & par la mort du Roi; ce nouvel exploit, dis-je, occasionne & détermine le triomphe de l'Amour & de l'héroïsme. Le Mexique achève de se soumettre, le cœur du vieil Espagnol de se rendre, & *CORTÈS* d'être heureux.

L'Amour ici me paroît d'autant plus artistement imaginé, que tout intrus qu'il y est, au lieu d'y nuire, il y préside; & que c'est lui qui prépare, qui noue & qui dénoue tout le reste. L'héroïsme & lui se donnent mutuellement la main d'un bout à l'autre de la Pièce. Il a même encore cet avantage, qu'il ne forme point de ces unions subites, monstrueuses, & mal-assorties, que l'imagination peu réglée d'un Auteur, fait naître quelquefois entre deux cœurs & deux personnes effroyablement étrangères l'une à l'autre, par le climat & par la Religion. Ici la sympathie, source ordinaire de cette passion, émane au moins du sein de la parfaite vraisemblance. *Elvire* & *Cortès* transportés séparément & se retrouvant dans un nouveau monde, sont nés sous le même Ciel, élevés dans les mêmes principes, & depuis long-temps épris l'un de l'autre. Ici le Théâtre, la Nature & la Morale se rapprochent & se concilient. Rien n'est violenté. Aussi l'Héroïsme & l'Amour se trouvent-ils nécessairement couronnés ensemble à la fin, légitimement couronnés; & ce qui n'en est que mieux, couronnés sans le secours de la machine usée, je veux dire du mélange politique & rebattu des droits de l'Héritière avec ceux du Conquérant d'un Trône. Ferai-je encore observer dans cet amour dont je m'applaudis peut-être un peu trop,

une circonstance qui devoit , ce me semble , le rendre agréable du moins aux premières loges ? C'est qu'ainsi que le vraisemblable , comme on vient de le voir , a sa part au pouvoir de cet amour ; le Beau-sexe de l'Europe a la sienne aussi aux lauriers des Victorieux , & que ses charmes ayant été le mobile de la valeur & le but de la conquête , participent à la gloire du Conquérant. Tant d'heureuses convenances n'étoient pas faciles à rassembler avec ordre & précision. J'en fais juge la Galerie , & le célèbre Auteur de *Zaïre* & d'*Alzire* lui-même , tout le premier.

Mais aussi , de tant de difficultés à vaincre , il pourroit bien être arrivé , comme j'ai dit , que j'eusse plié sous le fardeau ; je saurois à quoi m'en tenir à cet égard , si le Public eût voulu m'éclairer : car mon Ouvrage , quoique joué plusieurs fois , ne fut jamais entendu ni vu. Voici comment.

Il essaya d'abord un furieux contre-temps. Ce fut d'être donné dans le cours des répétitions de *Méropé*. La juste impatience publique ou particulière , dès qu'il s'agit des nouvelles productions du célèbre Auteur de cette Pièce , est un torrent qu'il est très-dangereux pour ses Compétiteurs d'avoir derrière eux. Il n'est digne , tant forte soit-elle , qui bientôt ne rompe , & nous voilà submergés. *Gustave* eût eu le sort de *Cortès* , s'il eût eu le malheur de précéder *Zaïre*. Il la laissa prudemment passer devant , & s'en trouva bien.

Mais un désavantage moins équivoque & plus réel , qui du reste pouvoit fort bien être une suite assez naturelle de celui que je viens de dire , c'est que la première représentation fut le jouet du tumulte extraor-

dinaire d'une Assemblée trop nombreuse & mal à son aise. De ce tumulte se devoit ensuivre, & ne s'ensuivit que trop aussi, le désordre de la mémoire & du jeu des Acteurs. De manière que l'auditoire, en sortant, n'emporta que l'idée d'une grande foule & de bien du bruit. Telle fut la première représentation, qui par conséquent n'en fut point une. On va voir que toutes les autres en méritèrent encore moins le nom.

La toile baissée, les Comédiens ne s'imputant rien, non plus qu'aux circonstances, s'en prirent uniquement à la Pièce. Ils la remirent sur leur bureau, & croyant y voir des longueurs, conclurent à des retranchemens considérables, & les firent, d'un jour à l'autre, à tort & à travers, sans me consulter. Par cette belle opération, disparurent du Théâtre trois ou quatre cens vers qui ne pouvoient manquer d'être fort essentiels à l'intelligence d'un Poëme déjà si concis selon mon pouvoir, & si précis dans son tout, ses parties & ses détails. Que penser, en effet, de ces *coupures* faites à la hâte, & de pareille main, quand pour le faire sous œuvre & sans endommager l'édifice, l'Auteur eût au moins demandé autant de temps que tout l'ouvrage en a pu coûter? Les ténèbres le couvrirent donc. Je devins chaos. Je n'avois pu me faire écouter la première fois; toutes les autres, je fus inintelligible. J'offre donc ici au Lecteur la Tragédie de CORTÈS, telle que je l'ai faite, sans aucune correction; puisque, comme je viens de le dire plus haut, le Public ne m'ayant point entendu, ses avis n'ont pû m'éclairer. Ainsi j'ose la produire comme une ébauche qui pourroit, avec le temps, parvenir à quelque chose de mieux. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un de ces Lapidaires élégans

qui , pour n'avoir pas eu le bonheur de déterrer une belle pierre & l'avoir façonnée les premiers , ne dédaignent pas la peine & l'honneur de la repolir & de la *brillanter* au goût du temps. Un troisième Artiste , plus habile encore que le second , peut le suivre & renchérir. Ainsi , de degrés en degrés , cette Tragédie s'embellissant , il en resteroit au Théâtre un bon Ouvrage de plus. Mes Successeurs se l'approprieront ; & le premier Metteur en œuvre , tandis qu'ils triompheront , sera dans l'oubli.

Je ne mets donc pas , comme on a vu , ce mauvais succès si fort sur le compte d'autrui , qu'avec justice & franchise , je ne m'en attribue une bonne partie à moi-même ; & dès-lors , je serois bien peu raisonnable , si loin de me lamenter sur une si petite disgrâce , au contraire , je ne m'en félicitois pas ; puisqu'en m'avertissant de mon déclin , elle m'a fait prendre le sage & paisible parti de la retraite ; au lieu qu'un peu de bonheur , en m'encourageant mal-à-propos , n'eût servi qu'à prolonger l'égarement , & qu'à me faire tenter encore de vains & pénibles efforts dont assurément je me passe très-bien , & le Public encore mieux ; revenu sur-tout , comme je commence à m'apercevoir qu'il l'est , des Ouvrages de pur agrément. La Bagatelle en effet , si je ne me trompe , est un peu sur le côté. Les esprits me semblent avoir passé du blanc au noir. D'hier ou d'avant-hier , pour jusqu'à je ne sais quand , le goût sur l'aile étendue des Sciences utiles , nous abandonne & tire droit au solide. Du moins je vois qu'aux tables , dans les Cafés , aux promenades , aux toilettes , tout est déjà Physicien , Négociant , Guerrier & Ministre. On ne parle plus qu'Élec-

tricité , Finance , Agriculture , Commerce , industrie , Population , Politique & Marine. Quel rôle à travers de si grands objets , veut-on que joue bientôt la malheureuse Poésie , & sur-tout la Française ? Ne toucherions-nous pas même au moment où les Bibliothèques vont se débarrasser de son poids immense , & nous réduire tous au nombre de quatre ? Ce seroient sans doute MOLIÈRE , CORNEILLE , RACINE & LA FONTAINE. *C'est assez d'eux , dira-t-on , pour le besoin qu'on a de ces sortes d'Ecrivains : Corneille sera le Poète des Hommes , Racine celui des Femmes , La Fontaine celui des Enfans , & MOLIÈRE celui de tout le Monde. Si le grand Despréaux n'en est pas , qu'il s'en prenne à son chef-d'œuvre. Sa Poétique est son titre d'exclusion. A quoi pourroit-elle servir , qu'au progrès tout au plus d'un art puérile & superflu ? Adieu mes Confrères ; adieu Lecteurs ; adieu Muses.*

Vixi : & quem dederat cursum fortuna peregi.

Voilà ma course terminée ,
Et j'ai rempli ma destinée.



PERSONNAGES.

CORTÈS, *Conquérant du Mexique.*

MONTÉZUME, *Roi du Mexique.*

LE GRAND-PRÊTRE *du Mexique.*

D. PÈDRE, *Gouverneur de la Jamaïque.*

ELVIRE, *Fille de D. Pèdre.*

AGUILAR, *Parent de D. Pèdre.*

Troupes d'Espagnols & d'Américains.

*La Scène est à Mexico , dans un des Palais de
Montézume , occupé par les Espagnols.*

FERNAND-CORTÈS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTÉZUME *les fers aux mains* ,
LE GRAND-PRÊTRE.

MONTÉZUME.

MINISTRE des faux Dieux que l'Amérique encense ;
Témoin de mon opprobre & de leur impuissance,
De quelle paix encor , sur de pareils appuis ,
Me viendrois-tu flatter dans le trouble où je suis ?
Toi-même , laissant là ces Dieux que je méprise ,
Calme tes propres sens ; reviens de ta surprise ;
Au rapport de tes yeux tâche d'ajouter foi ;
Ils ne t'abusent point. Oui : c'est moi , c'est ton Roi ;
Le Roi des Mexiquains , l'orgueilleux Montézume
Qu'à ces fers que tu vois sa tristesse accoutume ;
Et qui , d'un esclavage incroyable à jamais ,
Fait cette épreuve horrible en son propre Palais.

Quel spectacle en effet ! quel exemple effroyable
 Du céleste courroux qu'allume un Roi coupable !
 Du pouvoir de nos Dieux faut-il d'autres témoins ?
 Malheureux Montézume, instruisez-vous du moins.
 Reconnoissez la main dont les coups vous étonnent.
 Vous méprisiez nos Dieux : nos Dieux vous abandonnent.
 Et jouet d'un pouvoir dont vous osez douter ,
 Vous leur servez vous-même à le faire éclater.

MONTÉZUME.

Où seroit leur justice ? Eh pourquoi la vengeance
 Auroit-elle éclaté long-temps avant l'offense ?
 De l'Astre dont le cours mesure ici les mois ,
 La face entière à peine a resplendi six fois ,
 Depuis que du Soleil les Enfans invincibles
 Touchèrent, sous Cortès, nos bords inaccessibles ;
 Et maîtrisant la Mer & les Vents en courroux ,
 Sur des Châteaux flottans voguèrent jusqu'à nous.
 Quel autre, avant ce jour pour nous si mémorable,
 Fut plus que moi fidèle au culte abominable
 Que, du sang des Captifs à l'autel égorgés ,
 Consacrent par tes mains d'aveugles préjugés ?
 Toutefois, tu le sais ; en fus-je plus tranquille ?
 Ma piété toujours fut un crime inutile.
 C'en étoit fait déjà. Les sources de l'effroi ,
 Du fond du noir abysme avoient jailli sur moi.
 Déjà persécuté de visions funestes ,
 Je tombois sous le poids des vengeances célestes.

Au pied de tes Autels , au sein des voluptés ,
 Un Spectre , jour & nuit , debout à mes côtés ,
 D'un avenir affreux me présentant l'image ,
 Abattoit , comme encore il abat mon courage.
 Le doigt d'un Invisible , au milieu de ma Cour ,
 Sur ce lambris superbe appuyé nuit & jour ,
 Offroit à mes regards , me peignoit à l'idée ,
 De rivières de sang l'Amérique inondée ,
 Devant un Homme seul tous les Miens effrayés ,
 Nos Villes , mes Palais , tes Temples foudroyés ,
 Mon Peuple disparu. Voilà de quels auspices
 Tes Dieux depuis un an , payoient mes sacrifices ;
 Et faux ou vrai ton zèle ardent à m'égarer
 Veut encore à ce prix me les faire adorer ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui : croyez-en ce zèle & pieux & sincère.
 Nul espoir , qu'en tâchant de fléchir leur colère.
 Nulle trêve aux terreurs dont vous êtes atteint ,
 Qu'en rallumant l'encens que vous avez éteint.
 Qu'osez-vous reprocher à ces Dieux tutélaires ?
 Ils vous ouvroient les yeux. Leurs avis salutaires
 Vous annonçant des maux aisés à prévenir ,
 De sa fatalité désarmoient l'avenir.
 Que n'en profitez-vous ? L'Ennemi qui domine
 Exterminera tout , si l'on ne l'extermine.
 Un Démon destructeur , & qu'a vomé l'Enfer ;
 L'amène exprès armé de la flamme & du fer.
 Vil rebut du Couchant ainsi que de l'Aurore ,

Sur l'onde, au gré des vents, que n'erre-t-il encore ?
 Ou que, pour expirer sous le couteau mortel,
 N'a-t-il été traîné du rivage à l'autel ?
 Vous avez mieux aimé, Roi foible & trop facile,
 Entre ces murs sacrés l'honorer d'un asyle.
 Et de quel air encor vint-il s'en emparer ?
 C'est lui qui, l'acceptant, sembloit vous honorer.
 Mais que n'a pas depuis attenté son audace ?
 C'est peu que du Mexique il ait changé la face ;
 C'est peu qu'il ait, au nom de je ne sais quel Roi,
 Demandé votre hommage, exigé votre foi ;
 Et, de l'abaissement de votre rang suprême,
 Relevé la splendeur d'un autre diadème ;
 Violant tous les droits des hommes & des Dieux,
 Il pille vos trésors, les disperse à vos yeux,
 Ose porter sur vous une main sacrilège ;
 Et, par un charme enfin qui tient du sortilège,
 Pour ne vous rien laisser dont vous puissiez jouir,
 Il vous restoit des Dieux, il vous les fait trahir.

MONTÉZUME.

Non, je n'ai rien trahi, quand j'ai de l'Amérique
 Abjuré pour jamais le culte chimérique.
 De folles visions tu m'avois infecté ;
 Et ton zèle, entre nous, n'est qu'un zèle affecté.
 Conviens-en. J'en appelle à tes propres lumières ;
 A ce qui brille en toi de ces clartés premières
 Que refusa le Ciel à nos Américains ;

Tu fais craindre des Dieux que tu n'as jamais crains.
 Ta bouche les annonce, & ton cœur les réproûve.
 Tu les jugeas toujours tels que je les éprouve,
 Muets, sourds, impuissans, simulacres affreux,
 Teints d'un sang mille fois plus respectable qu'eux.
 Mais leur fable servant de base à ta fortune,
 Tu hais la vérité; son flambeau t'importune;
 L'intérêt & l'orgueil sont les Dieux que tu sers;
 Et tu sacrifierois pour eux tout l'univers.
 Pour moi je me conduis par un plus beau principe.
 Je ne peux fuir le jour, quand l'ombre se dissipe.
 Je n'examine plus ce qu'il peut m'en coûter.
 L'erreur est le seul mal que j'aye à redouter.
 J'aime, je plains mon Peuple; & ma plus chère envie
 Seroit, dussé-je y perdre & le trône & la vie,
 Qu'il sentît, comme moi, les horribles abus
 Dont ta Secte odieuse aime à nous voir imbus.
 Cours à tes Zélateurs étaler mes foiblesses:
 Peins-leur, avec mépris, l'état où tu me laisses:
 Étonne-les du joug où je suis attaché:
 Dis-leur bien plus; dis-leur que j'en suis peu touché.
 Non que je ne pensasse en vrai Roi; mais pour l'être
 D'un vaste continent suffit-il d'être maître?
 Il faut encore avoir des hommes pour sujets.
 A ce compte, le suis-je, & l'ai-je été jamais?
 Ah! si, comme il est vrai, les Mortels sont l'image
 De la Divinité qui reçoit leur hommage;
 A des Monstres de sang votre hommage adressé
 Ne dit que trop le nom de mon Peuple insensé!

Juste Ciel ! Et quel nom donner à des Barbares
 Qui , du pouvoir magique armant leurs mains avares
 Et répandant par-tout le ravage & l'effroi ,
 Eux seuls ont déjà plus versé de sang....

MONTÉSUME.

Tais-toi.

Voyons-les d'un autre œil. Je pèse & considère
 Ce qu'ils disent du Ciel & de leur hémisphère.
 J'y découvre, j'y sens d'utiles vérités;
 Et nous serions heureux, s'ils étoient écoutés.
 Peux-tu les comparer à nous tels que nous sommes,
 Sans reconnoître en eux de véritables hommes
 Faits pour nous inspirer le respect & l'amour,
 Et dignes d'être nés à la source du jour ?
 Si leurs coursiers fougueux, leur fer & leur tonnerre
 En font dans le combat les Démons de la guerre;
 Leurs sciences, leurs arts, & leurs loix désormais
 Vous feroient voir en eux des Dieux pendant la paix.
 Tlascala dont le Prince est un exemple au vôtre,
 S'est senti de l'une, & refléurit sous l'autre.
 Mieux conseillé que vous, le fier Sicotenfal
 S'en est fait un appui qui vous sera fatal.
 C'est à nos ennemis laisser trop d'avantage,
 Que de ne pas entrer avec eux en partage
 D'un bien inestimable, & que ne paioit pas
 Tout l'or que je possède, & qui naît sous vos pas.

LE

LE GRAND-PRÊTRE.

Ainsi lasse du sceptre , & jurant notre perte ,
D'elle-même , à ces fers , votre main s'est offerte ?

MONTÉZUME.

J'ai vu fondre sur moi cent Guerriers plus qu'humains ,
Dont le moindre est l'effroi de mille Américains.
Leur Général , aux yeux de ma Garde interdite ,
Se venoit plaindre à moi d'un complot qu'on médite ;
Me demandoit raison de qui l'osoit trahir ,
Et , la foudre à la main , se faisoit obéir.
J'ai cédé. Qui de vous m'a creusé cet abysme !
Tu dis que l'infortune est un effet du crime :
Celui-ci n'étant pas dans le nombre des miens ,
Serois-je , par hasard , la victime des tiens ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le salut de l'État , lorsque son Roi succombe ,
Pour appaiser nos Dieux , demande une hécatombe.
De cent Tlascaliers , ceints du bandeau mortel ,
Demain , le sang va donc arroser leur autel.
Un sang plus rare encor rougira leurs images.
La peur a , parmi nous , glacé bien des courages ;
Mais son vol inconstant peut se tourner ailleurs ;
Et vos Maîtres bientôt reconnoîtront les leurs.



S C E N E II.

M O N T É Z U M E.

VAS, retourne à ton Temple ! Égorge, tue, immole ;
Baigne-toi dans le sang ; souilles-en ton Idole ;
Et digne ordonnateur d'exécrables festins ,
Hâte, par tes forfaits, nos malheureux destins !
Incertain, agité, plongé dans la tristesse,
Sans cesse y résistant, y retombant sans cesse,
Le desir de la mort est le seul sentiment
Qui demeure à mon ame attaché constamment.

S C E N E III.

CORTÈS, MONTÉZUME, AGUILAR,
Soldats Espagnols.

M O N T É Z U M E *continue.*

C'EST me trop épargner innocent ou coupable ,
Cortès ! Lève sur moi ton fer impitoyable !
Je déteste les jours que tu m'as conservés :
Frappe !

C O R T È S *lui ôtant ses fers.*

Roi de Mexique, espérez mieux ; vivez :

Soyez libre ; regnez ; je le veux , & j'ordonne
 Qu'à ce titre on respecte ici votre personne.
 Je devois un exemple à la témérité
 Fertile en attentats sous votre autorité.
 Vous n'avez part à rien ; j'aime & veux vous en croire ;
 Mettez à le prouver vos soins & votre gloire.
 En arrivant ici , j'ai des droits les plus saints
 Confié le dépôt en vos royales mains ;
 Qu'elles en prennent mieux désormais la défense ;
 Et quand on nous attaque , apprenez qu'on offense
 La majesté d'un Roi souverain de ces mers ,
 Et dont le bras s'étend au bout de l'univers.
 N'allumez pas la foudre en ses mains pacifiques ;
 Allez en informer vos Prêtres , vos Caciques.
 En tumulte ici près ils desirent vous voir ;
 Allez , & les rangez vous-même à leur devoir.
 Qu'ils ne se flattent pas non plus , que ma justice
 Laisse achever demain l'horrible sacrifice
 Dont j'apprends que déjà l'appareil est dressé ;
 Sur-tout si Tlascala s'y trouve intéressé.
 Songez-y. Paraissez ; parlez-leur en Monarque ;
 Reprenez-en le ton , le pouvoir & la marque.
 Et vous * , qu'on l'accompagne ; & que votre fierté
 Réprime ici l'audace & la férocité.

* A sa Suite.



*S C E N E IV.**CORTÈS, AGUILAR.**CORTÈS.*

Eh bien, brave Aguilar, ai-je écarté les Traîtres?
Oseront-ils encore agir au gré des Prêtres,
Après avoir souffert l'enlèvement du Roi?

AGUILAR.

La fureur se rallume & succède à l'effroi.
Le zèle Mexiquain, déjà Chrétien dans l'ame,
Qui, de tous leurs complots, nous découvre la trame,
Dit que les Mécontens se rassemblent sans bruit.
Leur rage n'attend plus que l'ombre de la nuit.
Dans les bras du sommeil ils comptent nous surprendre;
Et ce palais & nous, réduire tout en cendre.
Tous en ont fait serment. Demain, à son lever,
Le Soleil sous leur ciel ne doit plus nous trouver.

CORTÈS.

Ceux qu'a vus Tabasco dans sa plaine sanglante,
A cent mille Guerriers inspirer l'épouvante;
Contre un Peuple en désordre, & par des coups plus sûrs,
Sauront bien se défendre à l'abri de ces murs.

AGUILAR.

Nous n'avions là, Seigneur, nul espoir de retraite.
Nous vainquîmes, croyant venger notre défaite;

Mais ce jour mit un terme à nos calamités ;
 Et nous n'en sommes plus à ces extrémités.
 Le lac où vous avez cent barques toutes prêtes ;
 Lavant le pied des murs du Palais où vous êtes,
 Vous peut faire aisément regagner Tégeuco.
 Ses Ports nous sont ouverts. D'ailleurs à Tabasco,
 Vous le savez, Seigneur, l'ardeur étoit nouvelle,
 Et d'un premier butin l'espérance étoit belle ;
 Mais le Soldat courbé sous le poids des trésors,
 Craint de perdre aujourd'hui ce qu'il cherchoit alors.

C O R T È S.

Quand le Soldat sous moi marchoit à la victoire,
 S'il cherchoit des trésors, moi je cherchois la gloire ;
 Et m'en étant couvert, je crains ainsi que lui,
 Ce que j'acquis alors, de le perdre aujourd'hui.
 Sur ce Soldat enfin j'ai d'autant plus d'empire,
 Qu'il partage avec moi cette gloire où j'aspire ;
 Et que jusqu'à présent, la peine & le danger
 Sont tout ce qu'avec lui l'on m'a vu partager.

A G U I L A R.

A vouloir trop voler de victoire en victoire,
 Plus d'un Ambitieux diminua sa gloire.
 La Fortune en ces lieux vous a fait un accueil,
 Qui, du grand Alexandre eût assouvi l'orgueil.
 De l'Hidaspe & du Gange ayant traversé l'onde,
 Sa valeur à l'étroit desira plus d'un monde.
 Les vœux qu'il fit pour lui, pour vous sont exaucés.
 L'Océan l'arrêtoit, & vous le franchissez.

Qu'opposez-vous encore à des millions d'hommes ?
 Mesurez votre gloire à ce peu que nous sommes.
 Quatre ou cinq cens tant Chefs, Soldats, que Matelots,
 Qui, transformés sous vous en autant de Héros,
 Ont si bien secondé votre main triomphante,
 Qu'on nous prend pour des Dieux que le Soleil enfante ;
 Et que de Tlascala le Roi presque à genoux
 S'est cru trop honoré de traiter avec vous.
 Sur tous ses Devanciers, César a l'avantage.
 Le Tibre dispaçoit sous les lauriers du Tage.
 L'Aigle a, du Globe entier, fini presque le tour ;
 Et l'Espagne est par-tout où luit l'Astre du jour.
 Qu'espérez-vous de plus ? D'ailleurs, que sert de feindre ?
 Ce Peuple nous a craints plus qu'il n'a dû nous craindre :
 Mais il craint de ses Dieux encor plus le courroux.
 Des deux illusions la moins forte est pour nous.
 Ne le bravons donc pas. Risquons moins ; & que Charle
 En Maître désormais se présente & lui parle.
 Nous, de tant d'heureux jours ménageons mieux le fruit,
 Et ne les rendons pas le jouet d'une nuit.
 Dans votre cœur enfin, s'il est fidèle & tendre,
 La Fille de Dom Pèdre eût dû se faire entendre.
 Elvire vous rappelle, & reste à conquérir.
 Que dis-je ? Elle est à vous ; & vous voulez périr ?

C O R T È S.

Elvire !

A G U I L A R.

Eh quoi, l'aurois-je en vain nommée ?

CORTÈS.

Elvire!

AGUILAR.

N'est-elle plus le prix où votre cœur aspire?

CORTÈS.

Ne songeons qu'à la guerre; elle est notre métier,
Aguilar; laissez-moi m'y livrer tout entier!

AGUILAR.

Ainsi donc, en partant, vous m'auriez fait l'injure
De me prendre à témoin du plus affreux parjure?

CORTÈS.

Oui; je voulus vous voir présent à nos adieux!
Oui; je vous fis témoin d'un parjure odieux!
Mais, encore une fois, souffrez que je l'oublie.

AGUILAR.

Un sang digne du vôtre, Elvire & moi nous lie;
Et je rappellerai, malgré vous, un serment
Que je ne verrois pas trahir impunément.

CORTÈS.

Rappelez-le moi donc; parlez: je vous écoute.

AGUILAR.

Déjà vous soupirez. Vous ferez plus sans doute,
En vous ressouvenant d'Elvire toute en pleurs,
D'Elvire qui sembloit présager ses malheurs.

456 *FERNAND-CORTÈS,*

L'effet auroit-il donc justifié ses craintes,
Et répondu si mal aux propos que vous tintes ?
Je ne puis l'oublier : par de plus nobles traits,
Le Guerrier amoureux ne s'exprima jamais.

» *Elyre, dites-vous, j'ai pour astre contraire,*
» *Et de nos deux Maisons la haine héréditaire,*
» *Et le désavantage auquel est exposé*
» *L'homme que la Fortune a peu favorisé.*
» *Mais que ne peut un cœur que le vôtre seconde ?*
» *Le Ciel à ma valeur présente un nouveau monde :*
» *J'y vole ; & cette épée y fera des exploits*
» *Dont se glorifieront & l'Espagne & nos Rois.*
» *Que Charle à mon Elyre en doive la conquête !*
» *Que de myrtes lui-même il couronne ma tête ;*
» *Et que, pour s'acquitter envers de si beaux feux,*
» *Il contraigne Don Pèdre à nous unir tous deux.*
Vous parliez de la sorte en prenant congé d'elle.

C O R T È S.

Vous me voyez muet à ce récit fidèle.

A G U I L A R.

Vous rend-il à vous-même, ou si vous nous bravez ?

C O R T È S.

Que me répondit-elle, Aguilar ? Achevez.

A G U I L A R.

Tout ce que la tendresse & l'honneur peut répondre.

CORTÈS.

Tout ce qui doit servir un jour à la confondre!

AGUILAR.

A la confondre? Ô Ciel! Aurois-je bien oui?

CORTÈS.

Elvire m'abandonne.

AGUILAR.

Elle, Seigneur? Elle?

CORTÈS.

Oui.

Interrogez Henrique. Oui; cette Elvire même
 Que vous vîtes, au fort de sa douleur extrême,
 Déplorer sa naissance, injurier le sort,
 Détester mon courage, & désirer la mort;
 Qui jura, si l'arrêt de notre destinée
 Détruisoit entre nous tout espoir d'hyménée,
 Que du moins à nul autre aucun pouvoir humain
 N'engageroit jamais ni son cœur ni sa main;
 Cette Elvire aujourd'hui n'est plus qu'une infidelle;
 Et quand de nos succès l'Espagne a la nouvelle,
 Quand de notre bonheur l'univers s'entretient;
 Don Sanche est amoureux, la demande; & l'obtient.

AGUILAR.

Je ne m'étonne plus de la mélancolie
 Où votre ame a paru toujours ensevelie,
 Depuis que, parmi nous, Henrique est de retour.

CORTÈS.

Don Pédre, avec Henrique, arrivoit à la Cour.
 Rappelé de l'exil où, depuis vingt années,
 Sa fierté gémissoit au pié des Pyrenées,
 Il venoit exercer on ne sait quel emploi.
 Mais à peine avoit-il entretenu le Roi,
 Qu'au trop heureux Don Sanche en accordant sa Fille,
 Il se fit suivre d'eux, & quitta la Castille.

AGUILAR.

Elvire, sans douleur, n'aura pas obéi :
 Et c'est son devoir seul qui vous aura trahi.

CORTÈS.

Ah, quand nous chérissons les chaînes qui nous lient,
 Nos cœurs & nos devoirs bientôt se concilient !
 Libre ou non, qui le veut garde aisément sa foi.
 Elvire a pu tout faire, & n'a rien fait pour moi.
 De son rigoureux Père alléguant la puissance,
 Vous ne m'alléguez rien, hélas ! pour sa défense.
 Élevée à la Cour, Elvire, loin de lui,
 Put du pouvoir suprême interposer l'appui.
 Son rang & la faveur l'attachoient à la Reine.
 L'ingrate pour asyle avoit sa Souveraine.
 Contre un Père du moins, un abri si puissant
 Présentoit des délais l'artifice innocent.
 En ressources l'amour est-il si peu fertile ?
 Ce que j'ai fait pour elle étoit-il plus facile ?

Mais réservé moi seul aux feux les plus constans,
Seul je subis l'effet de l'absence & du temps.
Sa flamme s'est éteinte ; & moi je brûle encore !
Oui, telle est ma foiblesse, Aguilar : je l'adore !
Je la vois ; je lui parle ; elle existe en ces lieux.
Plus j'en suis éloigné , plus elle est sous mes yeux.
La difformité même en ce climat sauvage ,
Ne sert qu'à rapprocher sa triomphante image.
Mon cœur de tant d'appas occupé malgré moi ,
Les compare sans cesse à tout ce que je voi.
Mais enfin c'en est fait. J'oublierai la Cruelle !
Mon courage indigné se révolte contre elle.
Quels soins pour votre Chef, en des lieux où le sort
Nous laisse pour tout choix le triomphe ou la mort ;
Où reculer d'un pas , quoi que vous puissiez dire,
Est de tous les périls le dernier & le pire !
Sentons mieux désormais ce que nous nous devons.
J'aimois : j'ai voulu vaincre : & j'ai vaincu. Suivons
Des exploits que le ciel voudra que j'accomplisse.
L'amour les commença : que l'honneur les finisse !
Qu'Elvire qui par-tout les entend publier ,
Trouvant par-tout mon nom , ne me puisse oublier ;
Et compare à son tour , non sans regret peut-être,
Avec l'heureux Époux , l'Amant qui devoit l'être !



SCÈNE V.

MONTÉZUME, CORTÈS, AGUILAR.

MONTÉZUME.

J'ai de vos volontés instruit les Mexiquains,
 Seigneur, en y joignant mes ordres souverains.
 Mais le Ciel veut ma chute, & leur ignominie.
 La soif du sang les livre à leur mauvais Génie.
 Le Grand Prêtre, appuyé du cri des Anciens,
 Les provoque au mépris de vos droits & des miens;
 M'appelle votre esclave, & traite de chimère
 Votre force invincible & votre caractère.
 Loin de révoquer donc l'appareil inhumain
 Du sacrifice impie ordonné pour demain;
 Il presse avec ardeur cette fête funèbre :
 Aujourd'hui, dans une heure, il veut qu'on la célèbre.

CORTÈS.

J'en réglerai la pompe; il m'y verra marcher.

MONTÉZUME.

Ce que mon zèle encor ne sauroit vous cacher,
 Soigneux d'accumuler nos malheurs & ses crimes,
 Entre vos Alliés il choisit cent victimes,
 Et d'un horrible deuil menace Tlascala.

CORTÈS.

C'est assez.

MONTÉZUME.

Sa fureur n'en demeure pas là.

CORTÈS.

A quel excès plus grand peut monter son audace ?

MONTÉZUME.

A massacrer des gens de votre auguste Race ,
 Trouvés dans nos Déserts, errans & désarmés,
 Et, depuis quelques jours, dans le Temple enfermés.

CORTÈS à Aguilar.

Des Espagnols ! Qu'entends-je ?

MONTÉZUME.

Oui, Seigneur ; & sa rage
 Prétend même, par eux, commencer le carnage.
 D'un pareil attentat plus indigné que vous,
 Je n'adoucirai point votre juste courroux.
 Qu'il éclate à son gré sur un peuple barbare
 Que je voudrois conduire, & que le crime égare.
 Pour moi, captif ici, moins honteux de mes fers,
 Que d'avoir été Roi d'un Peuple si pervers,
 Je vais, ne doutant pas du succès de vos armes,
 Honorer les ingrats de mes dernières larmes.



S C È N E V I.
CORTÈS, AGUILAR.

C O R T È S.

JE vous ai vu pâlir , moi je frémis d'horreur.
Ami , plus de conseils que de notre fureur !
Pour empêcher demain ce qu'on ose entreprendre ,
Sicotenfal ici , la nuit , se devoit rendre ;
Nous devons de concert semer ici l'effroi :
On le prévient. N'importe. Osons tout. Suivez-moi.
Verrons-nous égorger nos Amis & nos Frères ,
Sans qu'il en soit parlé sous les deux Hémisphères ?
Le sang a trop souillé vos sacrilèges mains ,
Monstres , soyez rayés du nombre des Humains !

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. PÈDRE, AGUILAR.

AGUILAR.

SI notre course heureuse est ici terminée,
 Au moins ne pouvoit-elle être mieux couronnée.
 Qui nous eût dit, Seigneur, tantôt quand aux autels,
 Nous courions désarmer ou punir les cruels,
 Que Don Pèdre seroit la première Victime
 Que leur enlèveroit cet effort magnanime ;
 Et qu'on auroit, avant d'abandonner ces lieux,
 Le bonheur de sauver des jours si précieux ?

D. PÈDRE.

La vie est quelquefois le plus grand des supplices.
 De la fortune aveugle admirons les caprices,
 Ami : Cortès & Moi nous les signalons bien.
 La gloire est son partage ; & la honte est le mien.

AGUILAR.

La honte est un malheur ; mais, s'il ne nous surmonte,
 Aucun autre malheur n'est, je crois, une honte ;
 Et les vôtres....

D. P È D R E.

Les miens les réuniroit tous ,
 Quand tu m'auras, d'un mot, porté les derniers coups.
 Sous le bandeau mortel , depuis une heure entière,
 J'étois , comme tu sais , privé de la lumière.
 Ce jeune Castillan qui partageoit mon sort ?
 Il ne reparoit point ; & sans doute il est mort ?

A G U I L A R.

Vous allez vous revoir dans les bras l'un de l'autre.
 Le Ciel à son salut veilloit ainsi qu'au vôtre.
 D'instrumens & de cris un mélange infernal
 Du meurtre avoit déjà donné l'affreux signal ;
 Un Satellite , Monstre indigne du nom d'homme,
 Que du saint nom de Prêtre ici pourtant l'on nomme.
 Le bras levé sur vous , paisible en sa fureur ,
 Déjà, de votre sang s'abreuvoit dans son cœur.
 Nos armes, tout-à-coup, nous faisant faire place ,
 Reportent l'épouvante où renaissoit l'audace.
 Cortès que rien n'arrête & qui semble voler,
 Fond sur le Scélérat prêt à vous immoler ;
 Tandis que non moins prompt je relève & délie
 L'Espagnole à vos pieds pâle & presque sans vie.
 Le nom de notre Chef lui fait rouvrir les yeux.
 Que deviens-je à mon tour, quand l'examinant mieux ,
 Dans ses traits délicats où la couleur expire ,
 Je démêle... Je vois... Je reconnois ... Elvire !

D. P È D R E.

D. P È D R E.

Que veux-tu? Ni la mort, ni toutes ses horreurs
Ne sont, cher Aguilar, le comble des malheurs ;
Et du moins, de la sorte Elvire travestie,
Des outrages du sort sauvoit plus que sa vie.

A G U I L A R.

Voudriez-vous, Seigneur, m'instruire à votre tour?
Une brigue vous fit éloigner de la Cour.
Un rappel honorable a réparé l'injure ;
Mais, depuis ce rappel, quelle étrange aventure
A de vous & d'Elvire ici conduit les pas ?

D. P È D R E.

Eh ! mon astre par-tout ne me poursuit-il pas !
Le Conseil informé du pouvoir tyrannique
Dont l'avare Don Diègue use à la Jamaïque ,
De cette Île en secret me nomma Gouverneur.
Mais je fus moins flatté de ces marques d'honneur,
Que révolté d'entendre en cette Cour funeste,
Elever jusqu'au ciel un nom que je déteste ;
Et de n'y revenir que pour voir de plus près
Le triomphe insultant du père de Cortès.
Aussi ne desirois-je approcher cette Plage
Que pour y disputer l'honneur de l'avantage ,
Une carrière immense offrant encor de quoi
Partager la fortune entre Cortès & moi.
Venant donc affronter ce qu'ont de redoutable
La guerre, un nouveau ciel, & la mer indomptable
De cent préparatifs je dus être occupé.

Malgré le peu de temps , j'y pourvus ; j'équipai.
 Don Sanche vint alors me demander Elvire.
 Je n'eus , où j'en étois , que deux mots à lui dire :
Je cours à des périls dignes de vous tenter ,
Jeune homme ; en me suivant , venez la mériter.
 Il y consent , je pars , & des mers inconnues
 Ne nous montrent long-temps que leurs flots & les nues ;
 J'arrivois ; quand la nuit & l'orage à nos yeux
 Dérobent à la fois l'eau , la terre & les cieux.
 De la vague & des vents le caprice & la rage
 Prolongent plusieurs jours les horreurs du naufrage ;
 Sur un écueil enfin mon vaisseau retentit ;
 D'un second choc , il s'ouvre ; & l'onde l'engloutit.
 Le généreux Don Sanche , en ce péril extrême ,
 Fait tout pour nous sauver en périssant lui-même.
 Quelques débris flottans & ses derniers efforts
 Mettent ma fille & moi sur ces malheureux bords.
 C'est là que la fortune & ce peuple exécration
 Trouvent l'art de me rendre encor plus misérable ,
 En nous jetant au pied des autels , où Cortès
 A , par notre salut , couronné ses succès.

A G U I L A R.

Vous vous consolerez en revoyant Elvire.

D. P È D R E.

L'infortunée ! Enfin , tu dis qu'elle respire ?

A G U I L A R.

Revenu d'un premier & juste étonnement ,
 L'état où je la vois m'occupe uniquement ;

Et , tandis que Cortès tonne , abat , met en fuite ,
Elvire , en ce Palais , sous ma garde est conduite ,
Et remise en des mains , qui , pour la secourir ,
Seules , sans l'offenser , avoient droit de s'offrir.
Son retour à la vie est un effet du zèle
Des Femmes qu'adoroit Montézume avant elle.
Car il ne l'a pu voir sans témoigner d'abord
Une admiration qui va jusqu'au transport.
Je ne suis pas surpris du pouvoir de ses charmes.
Leur prodige est égal à celui de nos armes ;
Et maîtresse du cœur des Peuples & des Rois ,
La Beauté brille ici pour la première fois.

D. P È D R E.

Que ne te suivoit-elle ; & qui l'arrête encore ?

A G U I L A R.

Elle reprend l'habit d'un sexe qu'elle honore.
Les Femmes qui d'abord prenoient soin de ses jours ,
A l'envi maintenant l'ornent de leurs atours ;
Et bientôt , parmi nous , on va la reconnoître
Sous l'éclat convenable au sang qui l'a fait naître.

D. P È D R E.

Grâce à vingt ans d'exil , heureusement pour moi ,
Je ne puis être ici reconnu que de toi ;
Du fils de l'ennemi dont le seul nom m'irrite ,
Et de cette jeunesse attachée à sa suite ,
Les yeux n'étant au jour qu'à peine encore ouverts ,
Lorsque l'on m'envoya vieillir dans des déserts.

G g ij

468 *FERNAND - CORTÈS,*

A G U I L A R.

La nouvelle est qu'on sauve & la fille & le père.
Voilà tout ce qu'on sait : le reste est un mystère...

D. P È D R E.

Que je prétends qui dure encore un jour ou deux.

A G U I L A R.

Cortès loin de vous être importun ni fâcheux...

D. P È D R E.

Garde un profond secret, c'est moi qui t'en supplie.
Donne-m'en ta parole ; ou m'arrache la vie.

A G U I L A R.

Je le garderai ; mais, de grâce , écoutez-moi.
Cortès...

D. P È D R E.

Bientôt ma mort dégagera ta foi.
Un jour ou deux encore écarte de ma fille
Ceux qui l'auroient pu voir à la Cour de Castille :
Cortès plus que tout autre.

A G U I L A R.

Il suffit... Le voici.

D. P È D R E.

Dès qu'il m'aura laissé , conduis Elvire ici.



S C È N E II.

CORTÈS, D. PÈDRE.

CORTÈS lui présentant une épée.

SEIGNEUR, (car à ce front peint d'une noble audace,
 D'un sang illustre en vous on reconnoît la trace)
 Reprenez, en guerrier plein de ressentiment,
 De votre liberté le signe & l'instrument.
 Qu'il serve à vous venger! Qu'il serve à notre gloire!
 Un Espagnol de plus nous vaut une victoire.
 Oui, le jour d'un combat, tout l'or des Mexiquains
 Nous vaut moins que ce fer en de vaillantes mains.
 Votre salut sans doute a grossi la tempête.
 Venez, ou mériter part à notre conquête;
 Ou vendre cher un sang qui ne doit pas couler,
 Sans tenir de sa source, & sans la signaler.

D. P È D R E.

Marchons. Conduisez-moi, Seigneur, où la justice
 Veut que pour m'acquitter je vainque, ou je périsse.

C O R T È S.

Dans le tumulte encor d'un premier mouvement,
 Nous pouvons, vous & moi, respirer un moment.
 Des Sacrificateurs le zèle mercenaire
 N'armera que trop tôt ce Peuple sanguinaire;

G g iij

Et d'ennemis sans nombre alors environnés,
 Nous mourrons glorieux, ou vivrons couronnés.
 Mais, Seigneur, qui l'eût cru, qu'une telle journée
 Feroit naître en son cours des projets d'hyménée?
 Le Roi met sa couronne aux pieds de la Beauté
 Que soumet la naissance à votre autorité.
 Accablé d'autres soins, je n'ai pu voir encore
 Ces charmes si puissans que Montézume adore;
 Mais j'ai vu Montézume; & de son cœur ému
 Le trouble me peint bien tout ce que j'aurois vu.
 N'osant rien espérer, pensif, hors de lui-même,
 Il n'a trésors, amis, foi, sang, ni diadème,
 Rien qui ne soit à nous, si d'un heureux lien,
 Au sort de votre Fille on veut joindre le sien.
 Seigneur, m'honorez-vous d'un peu de confiance?
 N'hésitez point. Formez une auguste alliance,
 Qui, nous rendant bien-tôt plus forts en ce Palais,
 Assure aux Espagnols le Mexique à jamais.
 Le Vulgaire insensé vole aux ordres du Prêtre;
 Mais le Noble n'en prend que de la voix du Maître:
 Ou, s'il nous faut périr; votre fille, après nous,
 N'a du moins rien à craindre avec un tel époux.

D. P È D R E.

Que ma religion s'immole à ma patrie?
 Non, Seigneur. Point de pact avec l'Idolâtrie!

C O R T È S.

Et qui vous dit que j'aye, en cette occasion,
 Négligé l'intérêt de la Religion?

Montézume méprise & déteste la sienne.
Sa grande ame en secret dès-long-temps est Chrétienne ;
Et deux engagements pris au pied des Autels ,
L'attacheroient à nous par des nœuds éternels.
Hélas ! peut-être aussi , quand je sers sa tendresse ,
Peut-être est-ce l'effet d'un reste de foiblesse !
J'éprouve ce qu'il sent , j'aime ; & n'espérant rien ,
Comme je plains mon sort , je plains aussi le sien.
Qu'il vous parle. Pour moi , plein d'une ardeur plus belle ,
Il est temps que je courre où le devoir m'appelle.
Vous , de votre côté , consultez-vous , Seigneur ;
Vous avez des amis , une épée , un grand cœur ,
Un Trône à votre Sang présenté pour asyle ;
De quoi mourir enfin glorieux & tranquille.

S C È N E III.

D. P È D R E.

OUI , je mourrai ! Tu peux t'en reposer sur moi :
Oui , Cortès ; je hais trop le jour que je te doi ,
Pour ne pas rencontrer la mort que je desire.
Au Trône cependant faisons monter Elvire ;
Et qu'au moins en ces lieux il soit , si j'y péris ,
D'une vertu si pure & l'asyle & le prix.

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, ELVIRE, AGUILAR.

ELVIRE.

MON PÈRE, entre vos bras, souffrez que je déploie
Une ame qui succombe à l'excès de sa joie !
Puis-je , sans en mourir , passer en un moment
De l'adieu le plus triste à cet embrassement ?
Vous traiterez encor mes larmes de foiblesse.
Pardonnez-les, mon Père , à ma tendre alégresse !
Hélas ! puissent mes yeux , après tant de malheurs ,
Ne plus jamais verser , pour vous , que de ces pleurs !

D. PÈDRE.

Ma Fille , enfin le Ciel termine vos disgrâces.
Applaudissons-nous-en ; mais , en lui rendant grâces ,
Félicitez-vous moins de ce que je lui doi :
Ses faveurs sont pour vous ; & son courroux pour moi.

ELVIRE.

En quoi vous plaignez-vous encor de sa colère ?

D. PÈDRE.

En prolongeant ma vie , il accroît ma misère.

ELVIRE.

Quel discours ! Est-ce donc , est-ce à ma foible voix
A vous rendre un courage admiré tant de fois ?

Je vous ai vu tranquille au milieu de nos pertes,
 Sur les flots en fureur, dans des îles désertes,
 Sous le couteau fatal qu'une barbare main,
 Sans celle de Cortès, plongeoit dans votre sein...

D. P È D R E.

Sans celle de Cortès ! Ah comble d'infamie !

E L V I R E.

Eh ! cette main n'est pas une main ennemie
 Dont le secours ait dû vous paroître un affront !
 Le sang se purifie ainsi qu'il se corrompt ;
 Et, comme il est souvent tel fils qui dégénère,
 En vertus quelquefois tel autre efface un père.
 Cortès n'a jamais eu l'injustice du sien.
 Aguilar peut vous dire....

D. P È D R E.

Il ne me dira rien

Dont ma confusion ne renaisse & n'augmente.
 Je veux que de Cortès la haine se démente ;
 Mais de quelque façon qu'il prétende en agir,
 De mon abaissement ai-je moins à rougir ?
 Je le venois braver, & c'est lui qui me brave !
 Je m'embarque en rival, & j'aborde en esclave !
 Je lui dois cette épée ! Enfin, cher Aguilar,
 Moi-même je me viens attacher à son char.
 O honte ! Heureusement la mort nous environne.
 Je combattrai pour lui. Mais avant qu'il soupçonne
 Un trait de sa fortune & si rare & si beau,
 Je me serai caché dans la nuit du tombeau.

E L V I R E.

Non, mon Père, il rendra votre perte impossible.
Malgré vous, avec lui, vous serez invincible.
Il vous devra sa gloire ; & je prétends vous voir
Tous les deux....

D. P É D R E.

Par pitié, laissez-moi mon espoir !
Heureux, en terminant ma triste destinée,
De vous laisser ici paisible & couronnée !

E L V I R E.

Quelle paix, quels honneurs nous réserve le sort,
Si votre inimitié nous dévoue à la mort ?

D. P É D R E.

Non, vous ne mourrez point : vous regnerez, ma Fille ;
Et vous honorerez mon sang & la Castille.
Montézume vous aime. En lui donnant la main,
Vous devenez sacrée à son peuple inhumain.
Cet hymen glorieux illustre ma mémoire,
Des Conquérans de l'Inde achève la victoire,
Va m'acquitter envers nos fiers Libérateurs,
Et remplir l'univers de vos admirateurs.
Notre sort coûtera des larmes à l'envie.
A ce prix, sans regret, j'abandonne la vie ;
Et vais à Montézume annoncer un aveu
Qu'il m'a fait demander, & qu'il espéroit peu.

E L V I R E.

Qu'ai-je ouï ? Quel aveu ! Moi, Seigneur ! Moi, l'Épouse !

D. P È D R E.

De vos premiers devoirs vous connoissant jalouse,
Je devois en effet vous tirer d'une erreur
Qui fait avec raison naître en vous cette horreur.
Vous croyez Montézume imbu de l'imposture
D'une Religion dont gémit la Nature.
Non, ma Fille; & c'est même un des fruits les plus doux
Que produiront les nœuds qui vont l'unir à vous.
Ce Prince abolira, par de pieux exemples,
Le Paganisme affreux qui souille ici les Temples.
Du flambeau de la foi son cœur est éclairé.
J'ai frémi, comme vous; Cortès m'a rassuré...

E L V I R E.

Cortès ! Quoi ? C'est Cortès...

D. P È D R E.

Oui, qui sert Montézume.
Oui, c'est lui qui promet tout ce que j'en présume.
Calmez l'émotion d'un zèle impétueux.
Cortès est, dites-vous, un homme vertueux.
Un semblable garant mérite qu'on l'en croie.

E L V I R E.

Seigneur ! Un seul instant souffrez que je le voie ;
Et que , pour mon repos , j'ose l'interroger !

D. P È D R E.

Le voir avant ma mort ! Gardez-vous d'y songer.

Mais plutôt, pour cacher votre malheureux père,
 Vous-même, jusques-là, cachez-vous la première.
 Aguilar nous seconde, & j'obtiens du Roi,
 Que vous ne soyez plus visible ici qu'à moi.

S C È N E V.

ELVIRE, AGUILAR.

ELVIRE.

Vous voyez, Aguilar, à qui l'on m'abandonne :
 Cortès adore Elvire; & c'est lui qui la donne.
 C'est lui qui m'assassine! Informez-l'en; courez.
 Un moment peut tout perdre. Eh quoi! Vous demeurez!

AGUILAR.

Madame, je vous plains. Je conçois vos alarmes.
 Mais je ne vois, pour vous, de secours que vos larmes,
 Et c'est à votre père à s'en laisser fléchir.
 Pour moi, de mes sermens je ne puis m'affranchir.
 Il veut être inconnu. J'ai promis de me taire;
 Et je manque à l'honneur, si j'ose vous complaire.

ELVIRE.

Vous, le seul confident, le témoin de la foi
 Que me donna Cortès, & qu'il reçut de moi!

AGUILAR.

Oui : j'ai flatté des feux environnés d'obstacles;
 Mais, qui devant conduire à de si grands miracles,

Pour vous de quelque espoir me flattoient à leur tour.
 Aujourd'hui même encor , je servois votre amour.
 Oui , Madame ; à Cortès je rappelois vos charmes ,
 Quelques instans avant que nous prissions les armes ,
 Pour voler où jamais nous n'eussions cru vous voir.
 A son ambition j'opposois son devoir.
 Cortès est trop avide aussi de renommée.
 Je voulois l'arrêter : & je vous ai nommée.
 Ne me demandez point ce qu'il m'a répondu.
 Don Pèdre est près du Roi. Vous l'avez entendu.
 Sa parole à présent se donne , & vous engage.
 Madame , il faut s'armer de tout votre courage.
 Votre douleur profonde ébranle trop le mien ;
 Et je sens qu'il s'épuise à ce triste entretien.

SC È N E VI.

ELVIRE.

DE quelles cruautés redeviens-je victime ?
 O Ciel ! Par où sortir de ce nouvel abysme ;
 Et qui dissipera le trouble où je me voi ?
 Cher Amant ! Qu'as-tu fait contre moi , contre toi ?
 Aux ondes , à Don Sanche , à l'autel échappée ,
 Du coup mortel enfin je me verrai frappée !
 Et ce coup , (qui jamais eût dû le pressentir ?)
 Ce coup , c'est de ta main qu'on l'aura vu partir !
 L'amour n'a-t-il en toi nulle voix qui t'inspire ?
 Ton cœur est-il muet , si près de ton Elvire ?

478 *FERNAND-CORTÈS*,

Le vaste sein des mers, leurs gouffres spacieux,
Nous séparoient-ils moins que ces murs odieux?
Cortès! Mon cher Cortès!... Mais sais-je qui j'appelle?
Tout couvert de lauriers Cortès est-il fidèle?
L'amour partage-t-il les soins d'un Conquérant?
Que sais-je même, hélas! N'est-il qu'indifférent?
A-t-il innocemment conclu cet hyménée?
Non, non! Ouvre les yeux, Amante infortunée!
De l'éclat d'un grand nom Cortès est enivré.
Au seul desir de vaincre on te le peint livré.
On l'en blâme; on me nomme : on me tait sa réponse.
Ah! c'est sa perfidie & la mort qu'on m'annonce!
L'ingrat me sait présente, & feint de l'ignorer,
Pour me manquer de foi sans se déshonorer!
Pour me vanter après peut-être sa constance,
Oser me reprocher mon peu de résistance,
Et couronner ainsi ses infidélités,
En m'accablant des noms qu'il aura mérités!
O crime! O trahison!... Mais je lui fais injure.
Cortès n'est ni cruel, ni lâche, ni parjure.
Un soupçon contre lui si funeste & si noir
Est un monstre qu'enfante en moi le désespoir.
Malheureuse! Ne crains que ce que tu dois craindre.
Chère encore à Cortès, en es-tu moins à plaindre,
Si tes cris ne pouvant arriver jusqu'à lui,
A son insçu lui-même il t'immole aujourd'hui?



S C È N E V I I.

M O N T É Z U M E , E L V I R E .

M O N T É Z U M E .

RARE & céleste objet, le plus beau que l'Aurore
De son sein lumineux pût jamais faire éclore ,
Mortelle incomparable , où cesseront vos pleurs ,
Si ce n'est où l'Amour vous soumet tous les cœurs ?
Mon ame à qui s'offroient mille images funèbres ,
Languissoit abattue en d'épaisses ténèbres.
Vous brillez en ces lieux ; l'horreur en disaroît.
L'astre ennemi s'éclipse ; & la clarté renaît.
Du Ciel persécuteur la haine rallentie ,
Suspend enfin mes maux , me laisse aimer la vie.
Cependant vous pleurez ; & ce calme si doux ,
Quand vous me le rendez , reste éloigné de vous.
Pour vous en rapprocher , joignez mon sort au vôtre.
Devenons désormais le bonheur l'un de l'autre.
Unissez-vous à moi. Votre père y consent.
Il vient de m'en donner un gage en m'embrassant.
Parlez. Tout m'est ici moins soumis qu'à vos charmes.
Que faut-il faire encor pour essuyer vos larmes ?

E L V I R E .

N'espérez pas , Seigneur , qu'elles puissent tarir ;
Ignorez-en la source , & me laissez mourir.

480 *FERNAND-CORTÈS,*

MONTÉZUME.

Je me croyois encor d'un rang dont le partage
Auroit dû relever un généreux courage ;
Et qu'avoué d'un père , en m'offrant pour époux....

ELVIRE à part.

O mon Père ! ô Cortès ! Où me réduisez-vous ?

MONTÉZUME.

Est-ce l'adversité qui me rend méprisable ?
A des cœurs vertueux rien n'est plus respectable.

ELVIRE.

Daignez, si ce respect sied bien à de grands cœurs,
Daignez donc respecter ma misère & mes pleurs.

MONTÉZUME à part & haut.

Que devient ma constance & cet orgueil extrême
Qui méprisoit la mort, qui la demandoit même ?
Puis-je, en un même jour, si peu me ressembler ?
Une Femme a le don de me faire trembler !
Grand Dieu de qui déjà le courroux se rallume !
A quel Peuple étonnant livres-tu Montézume ?
La foudre est dans leurs mains ; & jusqu'à la Beauté,
Tout semble fait chez eux pour être redouté !

(Retenant Elvire qui veut rentrer précipitamment.)

Eh ! ne me fuyez point ! Simple encore & sauvage,
Si mon amour n'a pas un assez doux langage ;
Non plus par des discours, mais par de tendres soins,
Mieux exprimé, peut-être, il vous déplaira moins.

Vos

Vos yeux laissent trop voir les maux que je m'apprête ;
Ces superbes vainqueurs dédaignent leur conquête ;
Roi d'un peuple odieux qu'ignoroit l'univers ,
Je ne suis qu'un Barbare indigne de vos fers.
Mais si le désaveu de l'erreur & du crime
Peut de vous toutefois mériter quelque estime ,
Un rayon d'espérance a de quoi me flatter.
L'invincible Cortès pourra vous l'attester.
Des Dieux qu'idolâtroient mes crédules Ancêtres ,
J'ai tantôt , devant lui , désavoué les Prêtres.
C'est moi dont les avis l'ont fait voler vers vous.
J'ai contre eux imploré ses redoutables coups :
Comme si j'avois su que leur troupe inhumaine
Attaquoit une vie où s'attachoit la mienne.
Aussi Cortès est-il favorable à mes feux.
Ainsi que votre père , il me souhaite heureux.
Vous seule cependant dont l'aveu m'intéresse ,
Vous seule défendez l'espoir à ma tendresse
Mexique ! Aurois-tu cru qu'un jour ton Souverain
Suppleroit en aimant ; & suppleroit en vain !
Tremble de ce prodige. Un si nouvel outrage ,
De ta ruine entière est le dernier présage.

E L V I R E.

La passion vous livre à d'aveugles transports.
Ne me reprochez rien. Quand l'état d'où je sors ,
Quand l'état où je rentre , & la perte prochaine
D'un père infortuné dont la mort est certaine ,
Quand de tant de malheurs & la suite & le cours

Ne me fermeroient pas l'oreille à vos discours ;
 Il ne seroit pas temps encor de les entendre.
 Mon père vainement vous a nommé son Gendre ;
 Si notre auguste Prince informé de son choix ,
 Ne le rend légitime , en y joignant sa voix.
 Oui ; de nos Rois sur nous tels sont les droits suprêmes ;
 Nous ne saurions , sans eux , disposer de nous mêmes.
 Cette prérogative est un droit naturel
 Que leur acquit sur nous leur amour paternel.
 Ce droit nous suit par-tout ; rien ne nous en exempte.
 Charles n'est point absent : Cortès le représente.
 Vous avez , dites-vous , obtenu son aveu.
 C'est sans doute beaucoup ; mais c'est encor trop peu.
 Qu'amené devant moi , lui-même il me l'annonce.
 Cet arrêt confirmé réglera ma réponse.
 Allez ; & flattez-vous que vos soins pressés
 M'obligeront , Seigneur , plus que vous ne pensez.

MONTÉZUME.

De votre père ici , la défense absolue,
 A tous les Espagnols interdit votre vue ;
 Mais en des lieux où j'ose encor donner des loix ,
 S'il y faut obéir , ce n'est qu'à votre voix.



SCÈNE VIII.

ELVIRE.

ET vous, pardonnez-moi, cher Auteur de ma vie,
Si votre haine injuste est si mal obéie.
J'oppose à votre perte un obstacle puissant ;
Et du moins je vous sauve, en désobéissant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORTÈS, AGUILAR.

AGUILAR.

CE vestibule ouvert conduit chez l'Espagnole.
Vous pourrez la trouver. Mais de quel soin frivole,
S'occupe ici Cortès, en ce moment fatal,
Où tout demande ailleurs les yeux du Général ?

CORTÈS.

Le soin dont je m'occupe est de mon ministère.
Elle croit que c'est peu de l'aveu de son père,
S'il n'est autorisé de celui de son Roi ;
Et, puisque, parmi vous, Charles réside en moi,
Je dois la satisfaire, & servir avec zèle
Un Monarque amoureux qui fera tout pour elle ;
Et qui, sous nos drapeaux, de ses plus fiers sujets
Rassemblera l'élite en ce vaste palais.

AGUILAR.

Si pourtant....

C O R T È S.

Mes raisons auroient dû vous suffire.
Des vôtres, à mon tour, voudriez-vous m'instruire:
Vous êtes inquiet, & peut-être jaloux;
De la jeune Espagnole envieriez-vous l'époux?

A G U I L A R.

L'indifférence en vous fût-elle aussi parfaite!
Mais vous avez aimé, c'est ce qui m'inquiète.
Vers celle dont l'hymen importe à nos destins,
Vous portez un esprit nuisible à vos desseins.
Ce que vous avez fait, vous allez le détruire.
Dans le fond de son cœur elle m'a laissé lire.
Un tendre engagement contraire à son devoir,
Arrache des soupirs qui vont vous émouvoir.
Moi qui suis si peu fait à ces sortes d'alarmes,
Moi-même je la fuis, attendri de ses larmes;
Et vous, dont le cœur saigne encor des mêmes coups,
Vous, qui pensez comme elle, y résisterez-vous?

C O R T È S.

Elle est bien malheureuse en effet dès qu'elle aime;
Et je la plains déjà; mais cette pitié même
Fait que de plus en plus je veux l'entretenir,
Pour l'engager à perdre un si doux souvenir.
Je lui peindrai l'abus d'une flamme constante,
Elle le sentira. Qu'elle se représente
Les horreurs qui pourroient accompagner sa fin;
Le lieu, le temps, un trône; & mon exemple enfin.

Hh iij

AGUILAR.

Je laisserois agir l'autorité d'un père ,
Sans vouloir....

CORTÈS.

Parlerai-je en ami plus sincère,
Ou plutôt en amant qui n'écoute plus rien ?
Mon cœur , mon foible cœur vole à cet entretien.
Il suppose , il espère , il croit ce qu'il desire.
L'Espagnole a pu voir , a pu connoître Elvire,
Savoir plus de son sort qu'on n'en a publié,
Et si Cortès est plaint , ou s'il est oublié.
Ah ! si , comme tantôt vous le disiez vous même ,
Le devoir seul eut part à mon malheur extrême ;
Si j'apprends qu'elle en ait seulement soupiré...
Vous voyez les périls dont je suis entouré ,
Vous verriez sur mon front la victoire assurée ,
Justifier la foi qu'elle m'avoit jurée ;
Et plus présente encore en ces lieux que jamais ,
Elvire à l'Amérique étaler tout Cortès.
Entrons.

*Aguilar sort d'un côté ; & Cortès sortant de l'autre ,
est rencontré & retenu par Don Pèdre.*



S C E N E II.

C O R T È S , D. P È D R E.

D. P È D R E.

L'EAU salutaire est prête, & l'encens fume.
Ma fille , à nos autels , va suivre Montézume.
Moi, je vous suis Seigneur : hâtez-vous de m'ouvrir
La carrière où je dois m'acquitter ou mourir.

C O R T È S.

Combattrai-je avec vous, Seigneur, sans vous connoître ?
Car ne fussiez-vous point ce que vous semblez être,
Quel que soit votre sang, recommandable ou non,
Ce cœur que vous montrez vous a dû faire un nom.
Que ce nom désormais ne soit plus un mystère.
Prêt de l'éterniser, daignez ne le plus taire.
Non pourtant que je veuille insister là-dessus.
Si c'est trop exiger, Seigneur, n'en parlons plus.

D. P È D R E.

Oui, Seigneur, attendez la fin de la journée.
Ignorez jusques-là mon nom, ma destinée.
Je saurai, si je vis, réparer ce refus ;
Ma fille, si je meurs, vous dira qui je fus ;
Et si nous périssons & vous & moi ; qu'importe
Un nom plus ou moins grand que je laisse ou j'emporte ?

H h iv

C O R T È S.

Changeons donc de propos. Étiez-vous à la Cour ,
Quand Don Pédre y parut , & n'y parut qu'un jour ?

D. P È D R E.

Oui , Seigneur.

C O R T È S.

Et de grâce encor, daignez m'apprendre
Où, delà sont allés lui, sa fille, & son gendre ?

D. P È D R E.

Don Sanche, avant l'Hymen, a terminé son sort.

*(Ici Cortès reprend un air de tranquillité que remarque
Don Pédre.)*

Leur vaisseau fit naufrage ; & par un bel effort ,
En sauvant sa Maîtresse, il y perdit la vie.
De quels événemens sa perte fut suivie ,
Où Don Pédre & sa fille ont depuis respiré,
C'est ce qui dans Tolède est encore ignoré.

C O R T È S.

Mais ceux dont le rapport attesta leur naufrage
Auront pu dire aussi quelles mers, quel rivage,
Quelle contrée enfin....



S C È N E III.

CORTÈS, D. PÈDRE, MONTÉZUME,
Troupe d'Espagnols & d'Américains.

MONTÉZUME à Cortès.

MES plus braves soldats
Pour vaincre à vos côtés, suivent ici mes pas.
Déjà mon même esprit les éclaire & les guide.
Le Grand-Prêtre, à leurs yeux, n'est plus qu'un parricide,
Qu'un rebelle, qu'un fourbe, & qu'un séditieux
Qui, pour trahir son Roi, s'arme du nom des Dieux.
Consacrons ce moment par une double fête;
Et du pied de l'Autel revolant à leur tête,
Forçons ce peuple ingrat d'accepter un Traité
Dont le premier objet est sa félicité.

CORTÈS.

Allons.

MONTÉZUME.

Auparavant, écoutons le Grand-Prêtre.
Devant nous, un instant, il demande à paroître.
Mes yeux ouverts peut-être ont dessillé les siens.
De se plaindre du moins ôtons lui tous moyens.
Qu'il entre & sorte exempt de péril & de crainte.
Il me l'a fait promettre; & ma parole est sainte.
Que sa liberté donc & ses jours soient sacrés.

490 *FERNAND-CORTÈS,*

CORTÈS.

Vous le voulez ainsi; qu'il se présente.

MONTÉZUME à ses Gardes.

Ouvrez.

SCÈNE IV.

CORTÈS, MONTÉZUME, LE GRAND-
PRÊTRE, D. PÈDRE, *Troupe d'Espagnols*
& *d'Américains.*

LE GRAND-PRÊTRE.

MES cris sont descendus au centre de la terre;
Ils en ont évoqué le Démon de la guerre;
Devant lui, vont s'ouvrir les portes de l'enfer;
Et la flèche sacrée * est prête à fendre l'air.
Déjà l'arc est tendu. Mais avant qu'avec elle
La mort vole, & consacre à la nuit éternelle
Des ennemis souillés du plus grand des forfaits,
Je veux bien être encore un ministre de paix.

CORTÈS.

On voudra bien t'entendre, & pardonner peut-être:

(*Se montrant.*) (*Montrant Montézume.*)

Mais en parlant, respecte un vainqueur, & ton maître.

* Cérémonie qui donnoit le signal du combat chez les Barbares.

LE GRAND-PRÊTRE *au Roi.*

O toi que sans combat la terreur a vaincu ,
 Prince aveugle , répons : N'as-tu pas trop vécu ?
 Quand tu montas au trône , à tes Dieux qu'on offense ,
 De nos droits & des leurs tu juras la défense ;
 Jusqu'en leur sanctuaire on vient nous égorger ;
 Et quand tous tes sujets s'arment pour nous venger ,
 (La honte de leur Roi peut-elle être plus grande ?)
 Ce Roi les désavoue : un autre les commande ;
 Un Prêtre est à leur tête , & toi , dans les liens ;
 C'est moi qui les anime , & toi qui les retiens.
 Oui ; tout prêts à frapper , ils ont craint pour ta vie
 Qui reste abandonnée au glaive de l'impie.
 Ma vengeance étoit sûre : un traité l'interrompt ;
 Et ton intérêt seul en fait subir l'affront.

M O N T É Z U M E.

Ta vengeance étoit sûre ! eh , sur quoi , téméraire ,
 En osois-tu fonder l'espoir imaginaire ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Un monde armé , nos Dieux m'en avoient répondu.

C O R T È S.

Tes Dieux t'auroient vengé comme ils t'ont défendu.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne m'ont-ils pas déjà vengé , quand leur justice
 A , par tes propres mains , creusé ton précipice ?
 Ton crime a réveillé les Mexiquains séduits.
 En vain je les poussois où tu les as réduits ;

492 *FERNAND-CORTÈS,*

(*Montrant le roi.*)

Et s'ils ne s'alarmoient pour un pareil ôtage...

MONTÉZUME.

Sont-ce là tous leurs soins ? Sors : je les en dégage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je n'entens plus ta voix ; je ne vois que tes fers ;
Et je te méconnois en des lieux où tu sers.

CORTÈS.

Il y siège en Monarque ; & sa seule présence

(*Montrant les armes à feu de ses Espagnols.*)

Des foudres que tu vois sauve ton insolence.

Et quel autre qu'un Maître eût eu droit, sur sa foi ;

D'introduire où je suis , un monstre tel que toi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des élémens ; Auteur de nos divorces ,

Tremble toi-même ; & craint sa foiblesse & nos forces.

Ici pour un moment , la surprise & la peur

D'abord t'ont couronné par les mains de l'erreur.

Mais le charme a cessé ; ce peuple enfin m'écoute ;

La foudre de ses Dieux est celle qu'il redoute ;

Et pour les appaiser , mais sans retardement ,

Il prononce ta mort , ou ton éloignement.

Fuis donc ; on le permet. Abandonne une terre

Qui ne trembleroit plus du bruit d'un vain tonnerre.

Notre nombre se rit de ton fer , de tes feux ,

Et de l'agilité de tes coursiers fougueux.

Disparois à nos cris ; & revole en arrière ,
 Comme au souffle des vents voleroit la poussière.
 Qu'es-tu venu chercher en ces paisibles lieux ?
 Jene sais quels métaux d'un vil prix à nos yeux ;
 Sources de mille abus que l'Amérique ignore ;
 Parmi vous, je le vois, les seuls Dieux qu'on adore.
 A leur éclat trompeur en esclave asservi ,
 Accablé de leur poids , sans en être assouvi ,
 Fuis, dis-je ; & porte au loin, nous laissant nos victimes.
 Ce fruit de tes exploits , ou plutôt de tes crimes.
 Puisse l'or , chez les tiens de ta soif embrasés ,
 Reporter tout les maux que tu nous a causés ,
 Désunir alliés , parens , peuples , & Princes ,
 Rendre incultes vos champs, dévaster vos Provinces,
 Et faire enfin régner partout l'impunité ,
 L'injustice , la fraude , & l'inhumanité !

C O R T È S.

Imposteur ! Où t'égaré une fougue insensée ?
 Oses-tu bien parler d'humanité blessée,
 Toi, qui nourri de meurtre, & l'érigeant en loi,
 T'en es fait un paisible & sacrilège emploi ?
 Pris à témoin par nous, que Tlascala réponde.
 Le premier il me vit sortir du sein de l'onde.
 Qu'arborèrent dès-lors mes nobles étendards ?
 La Vérité , la Paix , l'Abondance & les Arts.
 De qui nous attaqua je foudroyai l'audace ;
 A qui s'est repenti , ma clémence a fait grâce ;
 Et la proie à tes Dieux enlevée aujourd'hui ,
 Prouve à nos Alliés ce que vaut notre appui.

494 *FERNAND-CORTÈS,*

Les Mœurs ayant d'entre eux chassé l'instinct sauvage,
Vinrent, de leur lumière éclairer ce rivage;
Ton Souverain la vit & ne l'évita pas.
De là tes cris, ta rage, & tes noirs attentats.
Tu ne pouvois souffrir qu'en lui peignant mon Maître,
Je lui peignisse un Roi; je l'instruisisse à l'être;
Qu'il apprît que le trône est l'autel éminent
D'où part du Roi des Rois l'oracle dominant;
Que le sceptre est la verge & haute & redoutable
Sous laquelle ici-bas doit trembler le coupable;
Qu'ici tout l'est; Soldats, Prêtres & Citoyens;
Et que tous leurs forfaits désormais sont les tiens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et qui t'a confié, d'où te naît la puissance
De décider ici le crime & l'innocence?
Quelles que soient nos lois, prétends-tu les changer?
Ce droit fut-il jamais le droit de l'Étranger?
Es-tu l'Ange du Ciel? Est-ce à nous à t'en croire?
Et t'oses-tu flatter....

CORTÈS.

Oui, j'en aurai la gloire;
Oui, la Nature entière, outragée en ce lieu,
Me demande vengeance, & l'obtiendra dans peu.
Apprends d'elle aujourd'hui sur quels droits je me fonde.
Des Temples infectés du sang qui les inonde,
Leur enceinte & leurs tours, triste amas d'ossements
De tes impiétés barbares monumens,

D'exécrables festins , & leur scandale atroce
 Qui du convive impur fait un monstre féroce,
 Le sacrifice affreux qui s'achevoit sans moi ;
 Voilà ce qui soumet l'Amérique à ma loi.
 Veux-tu bien épargner & du sang & des larmes ?
 A ce Peuple effréné fais mettre bas les armes.
 Ferme un Temple où déjà ton Prince n'entre plus ;
 Sinon , plus de clémence ; & malheur aux vaincus !
 Et bien-tôt , sous tes yeux , déserte & ravagée ,
 Si dans des flots de sang l'Amérique est plongée ,
 Et ne prononce plus mon nom qu'avec effroi ,
 Pleure sur ton pays ; mais ne t'en prends qu'à toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

On t'accordoit la fuite , & c'est toi qui menaces !
 Puisque tu ne sais pas autrement rendre grâces ,
 Puisque ce Roi captif est content de son sort ,
 Attendant la rigueur de la loi du plus fort ;
 Tenons-nous-en tous deux à nos droits légitimes.
 Garde ton prisonnier , & rends-moi mes victimes.

C O R T È S *un pistolet à la main.*

Ah ! ma fureur....

M O N T É Z U M E *lui haussant le bras.*

Avant de la laisser agir ,
 Qu'il sache tout son crime , & voyez-l'en rougir.
 Tout barbare en effet que l'autel t'ait fait naître ,
 Quand d'assouvir ta rage , on t'eût laissé le maître ,

496 *FERNAND-CORTÈS,*

La seconde victime , en présentant son sein,
Cruel ! t'eût fait tomber le couteau de la main.
De ce noble étranger c'est la fille adorable.
Vois de quel attentat tu te rendois coupable.
Tu voulois , & tu veux être encor le bourreau
De tout ce que le ciel a formé de plus beau,
D'un objet dont la vie est désormais la mienne ,
D'une tête sacrée , en un mot de ta Reine.
Je l'épouse.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'entends-je ? Ah ! comble de l'horreur !
L'épouser !

CORTÈS.

(*Au Roi.*)

A tes yeux. Amenez-la , Seigneur.

(*Le Roi sort.*)

D. PÈDRE à Cortès.

Ma fille frémiroit à son aspect. Qu'il sorte.
Du palais cependant nous défendrons la porte ;
Et l'on célébrera les deux fêtes sans nous.
Venez.

CORTÈS.

Non devant elle il pliera les genoux.
C'est à lui de frémir.

(*Arrétant le Grand-Prêtre qui se disposoit à sortir.*)

Oui , demeure ; oui , toi-même ,
Tu verras sur son front poser le diadème.

Le

Le premier tu rendras hommage à la beauté
 Que jusques dans nos bras poursuit ta cruauté.
 Et ne compte échapper au courroux qui m'anime ,
 Qu'en implorant l'appui de ta propre victime.

(*S'avançant au-devant d'Elvire qui paroît.*)

S C È N E V.

CORTÈS, MONTÉZUME, ELVIRE, D. PÈDRE,
 LE GRAND-PRÊTRE, *Troupes d'Espagnols
 & d'Américains.*

C O R T È S *continue.*

(bas)
 VENEZ, Madame.... Ciel ! que vois-je ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux vengeurs !
 Qu'attendez-vous ? Tonnez sur ces profanateurs !

C O R T È S *à part.*

Ah , perfide Aguilar !

LE GRAND-PRÊTRE.

Tonnez , Dieux du Mexique ,
 Avant qu'un tel outrage ait flettri l'Amérique !

C O R T È S *à part.*

Que faisois-je ?

498 *FERNAND - CORTÈS,*

LE GRAND-PRÊTRE voyant le trouble de Cortès.

Déjà, tel qui m'a menacé,
Frappé d'un coup subit, en paroît terrassé.

(au Roi.)

Et toi, tombe à ma voix, tombe du rang suprême,
Vil époux d'une esclave! esclave ici toi-même!
Et l'autel, & nos loix, & le trône, & ton lit,
Rien ne te fut sacré; tu n'es plus qu'un proscrit.

Il sort.

SCÈNE VI.

CORTÈS, MONTÉZUME, ELVIRE,
D. PÈDRE.

CORTÈS au Roi, surpris de le voir immobile.

LAISSONS pour un moment son audace impunie.
Je songe à différer une cérémonie
Qui veut plus d'appareil & de solennité.

(à Don Pèdre.)

Il en eût en effet souillé la Majesté.

(au Roi.)

Choisissons mieux, Seigneur, & l'heure & la journée.
Il s'agit d'un combat, & non d'un hyménée.

Qu'auroient pensé de nous vos soldats & les miens ?

(à Elvire.)

Madame , avec ardeur j'ai tissu vos liens ;

Noussaurons les serrer ; mais dans un temps plus calme.

Le myrte ne se doit cueillir qu'après la palme.

Les premiers soins remplis, d'autres auront leur tour ;

Et la victoire ici ramènera l'amour.

(au Roi.)

Allons , Prince , flattés d'espérances si belles ,

Allons en paroissant disperser les rebelles.

(se découvrant.)

Vous , Don Pèdre, croyez que rien ne m'est plus doux

Que d'avoir à combattre à vos yeux , & sous vous.

S C È N E V I I.

D. P È D R E , E L V I R E.

D. P È D R E.

QUE les flots ne m'ont-ils caché dans leur abysme,

Ou que le Mexiquain n'a-t'il pris sa victime !

Tout ce que je craignois , ma fille , est arrivé :

Cortès m'a reconnu vivant ; & m'a bravé !

E L V I R E.

Faudra-t-il qu'une haine irréconciliable ,

Où tout me semble heureux , vous rende inconsolable ?

500 *FERNAND-CORTÈS,*

Ces vifs ressentimens qu'un ayeul irrité
Transmet de père en fils à sa postérité,
Que la destruction, que le meurtre accompagne,
N'ont que trop jusqu'ici déshonoré l'Espagne.
Si quelque grandeur d'ame aide à les étouffer,
Qui mieux que vous, mon Père, en pourroit triompher?

D. PÈDRE.

Oui, j'en triompherois, si, quand je le retrouve,
Le superbe éprouvoit le destin que j'éprouve,
Et que je fusse au faite où je le vois briller;
Mais quel instant fatal, pour me le conseiller!
Quand son inimitié hautaine & satisfaite
Pleinement, devant tous, jouit de ma défaite;
Et, pour mieux m'enfoncer le poignard dans le cœur,
D'un respect outrageant prend le voile imposteur.

E L V I R E.

Lui, de l'inimitié! la vôtre vous abuse.
Eh! sur quoi donc, Seigneur, faut-il qu'on l'en accuse?
Je l'observois. Ses yeux, ses gestes n'ont eu rien....

D. PÈDRE.

N'ont eu rien qui démente un sang tel que le sien.
L'ai-je moins observé? Les sentimens du traître
N'avoient pas attendu si long-temps à paroître.
Avant que vous vinssiez, près de moi s'informant
Des lieux où nous étions, moi, vous, & votre amant;
Il a su mon naufrage & la mort de Don Sanche.
Mon âge est clairvoyant, & la jeunesse est franche.

J'ai vu , j'ai vu la joie éclater dans ses yeux.
Il prenoit à m'entendre, un plaisir odieux.
L'inhumain comparoit sa gloire à ma misère ;
Et pour lui cette gloire en devenoit plus chère.
Sont-ce-là les vertus , m'étois-je déjà dit,
Que me vante Aguilar , & qu'Elvire applaudit ?
Et quand votre présence annonce enfin la mienne ,
Son propre honneur n'est plus un frein qui le retienne.
Le perfide aussi-tôt vous enlève un époux ,
Jette un frivole obstacle entre le trône & vous,
(Simple délai d'abord , bientôt rupture entière)
Rend ma parole un jeu de sa puissance altière ;
Et s'imagine encor qu'après un tel affront ,
Jamais à le servir je ne serai trop prompt.
Moi , te suivre, Cortès ! ta voix envain m'appelle :
Cette main s'armeroit plutôt pour la querelle
Du Ministre insolent de la barbare loi
Qui, demandant ma mort, demande moins que toi.

E L V I R E.

Que diriez-vous, Seigneur, si ce jeune courage ,
De tout ce qu'il a fait vous réservoit l'hommage ?
Si revenant à nous , avec empressement

D. P È D R E.

Nous préserve le ciel d'un tel abaissement !
Je le desire encor , moins que je ne l'espère ;
Non, non ! qu'il soit pour nous ce que seroit son père ;
Et que se repentant de son dernier exploit ,
Il signale à son gré la haine qu'il nous doit.

502 *FERNAND - CORTÈS,*

C'est le seul sentiment que nous puissions lui rendre;
Le seul aussi de lui que nous devons attendre.
Il nous le prouve assez. Mais peut-être à son tour,
Me connoîtra-t-il mieux avant la fin du jour.
De mon sort croit-il être impunément l'arbitre ?
Ne suis-je donc ici qu'un vagabond sans titre ?
Honoré des secrets de mon maître & du sien,
Pour la fierté du rang, je ne lui cède en rien.
Reconnu des soldats, j'en deviens l'espérance.
Sa course téméraire a lassé leur vaillance :
A ne pas reculer lui seul est obstiné ;
Et si je dis un mot, il est abandonné.

E L V I R E effrayée.

Votre courroux voulant du moins être équitable,
S'instruira mieux avant un coup si redoutable.

D. P È D R E.

Quel que soit mon courroux, je vois qu'il vous déplaît.
Serions-nous donc ici divisés d'intérêt ?

E L V I R E.

Moi, mon Père, en avoir de plus chers que les vôtres !

D. P È D R E.

J'ai pourtant mes projets ; & vous en avez d'autres.

E L V I R E.

Je crois que mes projets sont les vôtres, Seigneur,
Quand ils sont animés du soin de votre honneur.
D'un sentiment si pur c'est la force invincible
Qui m'affermis la voix en ce moment terrible,

Où j'ose ouvrir la bouche en faveur de Cortès ;
 Et porter , malgré vous , votre cœur à la paix.
 Il a sauvé vos jours & ceux de votre fille.
 Tout ce qui désunit l'une & l'autre famille ,
 Ne sauroit plus , en nous , balancer un instant ,
 De cet heureux guerrier le service important.
 Ses soldats mécontents sont tout prêts à vous suivre :
 Un mot , quand vous voudrez , le perd & vous les livre ;
 Mais que publieroit-on d'un pareil attentat ?
Cortès fut généreux : & Don Pèdre , un ingrat.
Le Conquérant orné des vertus les plus rares ,
Sauva son ennemi de la main des Barbares ;
Et lui-même , à son tour , d'eux tous environné ,
Par celui qu'il sauva , leur fut abandonné !
 Ah plutôt , rejetons un bienfait si funeste !
 La vie est à ce prix , un bien que je déteste.
 Désapprouveriez-vous des sentimens d'honneur
 Que vos leçons , mon Père , ont gravés dans mon cœur ?

D. P È D R E.

Conservez-en la noble & constante habitude ;
 Mais débarrassez-vous de cette inquiétude ;
 Quand je ne m'en sens point , est-ce à vous d'en avoir ?
 Reposez-vous sur moi des règles du devoir.
 Cortès fut généreux , faute de nous connoître.
 Dès qu'il nous a connus , il a cessé de l'être.
 Et s'est peu soucié que j'eusse , sur sa foi ,
 Engagé votre main & ma parole au Roi.
 En disposant de l'une , il s'est joué de l'autre ;

504 *FERNAND-CORTÉS,*

Dès-lors, il a blessé mon honneur & le vôtre;
Dès-lors, je méconnois notre libérateur;
Et l'offenseur efface en lui le bienfaiteur.

ELVIRE.

Seigneur ! Que j'ose enfin....

D. PÈDRE.

N'ose rien d'inutile.

ELVIRE.

Mon Père, écoutez-moi d'un esprit plus tranquille.

D. PÈDRE.

Peut-être ai-je écouté plus que je n'aurois dû.

ELVIRE.

Ah ! vous jetez l'effroi dans un cœur éperdu
Qui pourroit vous fléchir par un aveu sincère.

D. PÈDRE.

Vous avez des secrets qu'ignoroit votre père ?

ELVIRE *tombant à ses genoux.*

Mon cœur entre vos mains, ne sauroit être mieux;
Mais la moindre foiblesse est un crime à vos yeux.

D. PÈDRE *la relevant.*

Rassurez-vous. Parlez : quelle est cette foiblesse ?

ELVIRE.

C'est la douleur de voir que d'un jour d'alégresse

Qui pouvoit de mes jours être le plus heureux ,
Votre haine inflexible en fait le plus affreux.
J'espérois...

D. P È D R E.

Être Reine : & j'approuve tes larmes.
Mais crois-tu , si le trône eut pour toi quelques charmes ,
Qu'à mes yeux ta fortune ait offert moins d'appas ?
Je mourrois de douleur , si tu ne regnois pas ;
Si tu perdois l'honneur d'effacer dans l'histoire ,
L'ennemi qui nous croit offusqués de sa gloire ;
Et si l'on ne devoit à mon sang , à ta main ,
Un monde , que , sans nous , il eût conquis en vain.
Je rejoins Montézume. Espère tout encore
D'un père ambitieux , & d'un roi qui t'adore.

E L V I R E.

Juste Ciel !

D. P È D R E.

Les momens sont précieux. Rentrons.
Vous regnerez , ma Fille ; & nous triompherons.

Fin du troisième Acte.



 A C T E I V .

S C È N E P R E M I È R E .

M O N T É Z U M E .

LUGUBRES Messagers des vengeances célestes,
 Spectres persécuteurs, tableaux noirs & funestes,
 L'Amour vous avoit fait disparoître un moment ;
 L'Amour vous fait renaître avec acharnement.
 Quel surcroît à mes maux ! L'Amour ! Une foiblesse,
 Dont j'eusse rougi, même au sein de la mollesse ;
 Un lien qui des Rois doit être détesté ;
 L'écueil de la sagesse & de la majesté ;
 L'Amour ! Égarement d'autant plus déplorable,
 Que je m'y laisse aller, hélas ! quand tout m'accable :
 Quand pour moi, quelque vœu que je forme en mon sein,
 Le Ciel, & tous les cœurs sont devenus d'airain.
 De nos autels sanglans le défenseur impie
 Livre au bras sacrilège & mon trône & ma vie.
 Mon Peuple qu'il séduit, devient sourd à ma voix.
 Je m'étois fait du moins un bonheur à mon choix.
 Il m'eût suffi de plaire à la belle Étrangère.
 Et je lui fais horreur ! Qu'importe que son père
 En ma faveur exerce un pouvoir inhumain ?
 Dès qu'elle se refuse, il me l'accorde en vain.

Pour la première fois , je ressens , quand on aime ,
 Qu'un vain titre d'Époux n'est pas le bien suprême ;
 Et que l'on n'est qu'à peine à demi possesseur ,
 Si , maître de la main , on ne l'est pas du cœur .
 Le temps m'eût obtenu l'un & l'autre , peut-être ;
 Mais mon plus ferme appui , le fléau du Grand-Prêtre ,
 Le même à qui tantôt cet hymen avoit plu ,
 Cortès , dit-on , s'oppose à ce qu'il a voulu .
 Je le cherche ; & crois voir en effet qu'il m'évite .
 D'un mot , il calmeroit le trouble qui m'agite .
 Il vient . Retirons-nous pour observer de loin
 L'instant où je pourrai l'aborder sans témoin .

S C E N E II.

C O R T È S , A G U I L A R .

A G U I L A R .

L'HONNEUR , vous le voyez , me forçoit au silence .
 J'eusse , à vos feux du moins , prêté quelque assistance ,
 Mais Don Pèdre est rempli de tout autres desseins ;
 Vous-même , en l'y portant , m'avez lié les mains .
 Et vous savez d'ailleurs la haine invétérée
 Que de vos deux maisons les chefs se sont jurée ;
 De fléchir celui-ci j'ignore le moyen ;
 Trouvez-le toutefois ; ou n'espérez plus rien .

C O R T È S .

Oui , je le fléchirai ; mais veuillez me le dire ,
 Sera-ce prendre un soin qui touche encore Elvire ?

508 *FERNAND-CORTÈS,*

AGUILAR.

Repasant de chez lui dans son appartement,
Elvire va paroître ici dans un moment.
Vous vous expliquerez.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CORTÈS.

QUE faut-il que j'en croie ?
Ma vive inquiétude est égale à ma joie.
J'ai revu ce que j'aime. Heureux si je revoi
Celle qui mérita mes travaux & ma foi !

SCÈNE IV.

CORTÈS, MONTÉZUME.

MONTÉZUME.

JE vous cherchois, Seigneur, avec impatience,
Pour apprendre de vous ce qu'il faut que je pense
Des bruits nouvellement parmi nous répandus.

CORTÈS à part.

Elvire ! Loin de vous, que de momens perdus !

M O N T É Z U M E.

L'art de feindre dans l'une & dans l'autre fortune ,
N'étant que l'art d'une ame ou perfide ou commune ;
Je demande & je cherche un éclaircissement ,
Sans employer ni craindre aucun déguisement.
Vous pressiez le bonheur de l'ardeur la plus tendre ;
Et, tout à-coup, Seigneur, on vous le voit suspendre.
Les choses ont leur temps sans doute & leurs saisons ;
Et vous m'avez donné de plausibles raisons ,
Qui, d'abord ont plié mes volontés aux vôtres :
Mais Don Pèdre me dit que vous en avez d'autres ;
Et d'une vieille haine, en le reconnoissant ,
Que vous avez suivi l'intérêt tout-puissant.
Ma médiation ne peut-elle être offerte ?
Pour le désobliger , conjurez-vous ma perte ?
Et le haïssez-vous avec tant de fureur ,
Qu'à ce prix vous vouliez....

C O R T È S.

Don Pèdre est dans l'erreur.

Je l'estime & l'honore , & l'aime & le respecte.
L'assurance bientôt n'en sera plus suspecte ;
Et vous verrez alors combien il est peu vrai
Qu'un mouvement de haine ait eu part au délai.
Sont-ce là cependant , puisqu'il faut le redire ,
Sont-ce les soins d'un Roi contre qui l'on conspire ?
Le Grand-Prêtre prétend vous avoir détrôné :
De sa main , dans le Temple , un autre est couronné ;
Et du peuple , aux autels , la barbare alégresse

Fait que, pour un moment, toute hostilité cesse ;
 A quoi le perdez-vous ce précieux moment ?
 Au lieu d'agir en Prince, à vous plaindre en amant ;
 A laisser refroidir la valeur incertaine
 De ceux que sur vos pas quelque pudeur entraîne,
 Et qui seront bientôt les premiers attaqués
 Dans les postes d'honneur que je leur ai marqués.
 S'ils vous doivent leur foi, vous leur devez l'exemple.
 Courez donc à leur tête; & qu'au sortir du Temple,
 Le Peuple en vous voyant éprouve cet effroi
 Qu'inspire aux Factieux l'auguste front d'un Roi.
 Non qu'ici, contre tous, seul je ne vous suffise ;
 Mais ayez quelque part à ma noble entreprise ;
 Ne tenez pas le sceptre à titre de bienfait ;
 Et qu'il ne soit pas dit que mon bras a tout fait.

M O N T É Z U M E.

Non, Seigneur, non ; le mien aura part à la gloire.
 Je n'ai pas jusqu'ici donné lieu de le croire.
 Par un prodige affreux, dès long-temps menacé,
 D'une secrete horreur je me sentois glacé.
 J'avois pris en dédain & le trône & la vie.
 Grâce à plus d'un espoir dont mon ame est ravie,
 L'un & l'autre m'étant devenu précieux,
 Je saurai mériter l'un & l'autre à vos yeux...

(*Allant au-devant d'Elvire qui entre.*)



SCÈNE V.

MONTÉZUME, CORTÈS, ELVIRE.

MONTÉZUME *continue.*

REINE, (car vous regnez, puisque je vis encore)
 Que d'un regard plus doux votre bonté m'honore !
 L'Amant avoit du Prince oublié le devoir.
 Sur un Trône ébranlé je vous faisais asseoir.
 Le refus étoit juste, & l'offre téméraire :
 C'est à moi de rougir d'avoir osé la faire ;
 A moi de ramener mon peuple à vos genoux ;
 Et de ne revenir qu'en Roi digne de vous.

SCÈNE VI.

CORTÈS, ELVIRE.

CORTÈS *se voyant libre, & tombant aux pieds d'Elvire.*

O PRÉSAGE assuré du triomphe où j'aspire !
 Au moment du combat, je suis aux pieds d'Elvire !
 D'Elvire, qui, de loin, m'anima tant de fois,
 Et dont l'image seule a fait tous mes exploits !
 Elvire ! Chère Elvire ! Est-ce vous ?

ELVIRE.

Malheureuse !

Sous quel ciel ennemi , dans quelle terre affreuse ,
Aux pieds de quels autels m'a conduite le sort !

CORTÈS.

Après un long orage , il nous montre le port.

ELVIRE.

Hélas ! qu'il me vend cher sa faveur imprévue !

CORTÈS.

Ne bénissez-vous pas une heureuse entrevue
Que notre amour jamais ne devoit espérer ?

ELVIRE.

L'Amour n'entre en nos cœurs que pour les déchirer.

CORTÈS.

Que pour les déchirer ! Pour qui donc cette plainte ?

ELVIRE.

Pour qui !

CORTÈS.

Faites cesser mon espoir ou ma crainte.
Au-delà du trépas , Don Sanche est-il heureux ?
Le regretteriez-vous ?

ELVIRE.

Ingrat ! Qui de nous deux ,
En ce funeste jour de trouble & d'épouvante ,
Dut à l'autre inspirer une crainte offénçante :

Ou

Ou de moi qu'un Monarque aime & poursuit en vain,
Ou de vous qui pour lui disposiez de ma main ?

C O R T È S.

Ah! ne vous armez pas de cette erreur extrême !
J'étois moins traître à vous , mille fois qu'à moi-même.
Moi , céder votre main ! Moi , qui , pour l'obtenir ,
Ai fait plus que jamais n'en croira l'avenir ;
Moi qui , ce jour encore , vous croyant infidelle ,
Arrêtois mes Soldats , dont la valeur chancelle ,
Sans rien envisager dans mes nouveaux projets ,
Que le stérile honneur d'exciter vos regrets.

E L V I R E.

Que je me plaigne au moins de cette erreur extrême
Qui vous rendoit injuste à vous , comme à moi-même ;
Mon cœur est-il un cœur , pour qui sut l'acquérir ,
Moins facile à garder , qu'un monde à conquérir ?
Ne m'aviez-vous pas dit , en essuyant mes larmes ,
Que notre flamme auroit même sort que vos armes ?
Chacun de vos exploits serroit donc nos liens ;
Et , remplissant vos vœux , vous répondoit des miens.
Ah ! quand des Mexiquains la splendide Ambassade
Étonna de sa pompe & Tolède & Grenade ,
Que du tribut d'un monde ignoré jusqu'alors ,
Le Tage enorgueilli vit grossir ses trésors ,
Et qu'un si beau triomphe , avant-coureur du nôtre ,
Reporta votre nom d'un hémisphère à l'autre ;
Que ne me voyiez-vous ? Quel état ravissant !
Je vous tendois les bras. Vous n'étiez plus absent.

Tome II. Kk

Un grand homme est par-tout où se répand sa gloire.
 Nous nous réunissions au sein de la Victoire;
 Sur son char que suivoient mille Peuples domptés,
 Déjà je me croyois assise à vos côtés
 D'où j'entendois de Charle & l'un & l'autre empire
 Porter aux cieux les noms de Cortès & d'Elvire.
 La nuit la plus profonde éclipsa ce beau jour.
 Mon Père, en ce moment, reparoît à la Cour,
 Et dans le désespoir me rejette & me plonge.
 Nous fûmes, un instant, couronnés par un songe.
 Le plus mortel poison distilla de ses fleurs.
 Ce ne fut plus qu'ennuis, qu'amertumes, que pleurs;
 Qu'abysmes sous nos pieds, que foudres sur nos têtes;
 Que ce que je retrouve ici même où vous êtes.

C O R T È S.

Il n'est plus où je suis qu'ennemis foudroyés,
 Que lauriers sur nos fronts, & que Rois à nos pieds.
 Que parlez-vous d'ennuis, de pleurs & d'amertumes?
 Comparez notre état à l'état où nous fûmes.
 Que d'obstacles se sont depuis aplanis tous!
 Plus de mers, de rivaux, d'infortune entre nous.
 Voici de nos malheurs le terme desirable.
 Elvire ici présente est l'astre favorable
 Dont l'aspect me devoit en garantir la fin.
 Ce miracle manquoit à mon heureux destin.
 Ma passion pour vous, échauffant mon courage,
 D'une vaste conquête a commencé l'ouvrage;

Pour l'achever sans doute , il ne falloit pas moins
Que vos jours à défendre , & vos yeux pour témoins.

E L V I R E .

Vantez moins de mes yeux l'effet & la puissance.
Témoins de tant d'amour & de tant de vaillance ,
Ils n'en auront été qu'un instant mieux ouverts ,
Sur ce que vous valez , & sur ce que je perds.

C O R T È S .

Me perdre !

E L V I R E .

Pour jamais.

C O R T È S .

Que craignez-vous , Madame ?
L'aveu dont j'ai du Roi favorisé la flamme ?
Fragile engagement que l'erreur a formé.
Quand il en sera temps , de mes droits informé ,
Croyons, pour son honneur, que se rendant justice,
Il nous fera des siens le noble sacrifice ;
Ou , pour plus de repos & de tranquillité ,
Croyez que s'il usoit de pleine autorité ,
Bientôt , à sa ruine , il l'auroit usurpée.
Il sait ce que le sceptre ici doit à l'épée ;
Il sauroit , s'il osoit jusques-là m'offenser ,
Qu'un Trône qu'on relève , on peut le renverser.
Et je n'avance rien en Soldat téméraire.
Ce que j'ai fait répond de ce que je puis faire.

K k ij

516 *FERNAND-CORTÈS,*

L'amour a fait ma force; & la force, à son tour,
S'il y faut recourir, fera tout pour l'amour.

ELVIRE.

Quand du Roi secondé par un Père inflexible,
L'Amour pourroit pour vous se rendre aussi terrible,
Que pour lui jusqu'ici vos armes l'ont été,
Croyez, qu'ainsi que vous, j'ai de la fermeté;
Et, là-dessus vous-même ayez l'ame tranquille.
Eh! n'ai-je pas toujours le Temple pour asyle,
Et ces mêmes Autels, où, sans votre valeur,
En offrande à l'Idole on présente mon cœur?
Vous m'y verriez rentrer, & rentrer avec joie.
Ce cœur s'y feroit voir tel qu'il veut qu'on le voie,
Vraiment digne du vôtre. Honneur, hélas! moins doux,
Mais aussi grand pour moi que celui d'être à vous.

CORTÈS.

Loin de nous cette image & funeste & frivole!
La victoire m'attend, chère Elvire; & j'y vole.

ELVIRE le retenant.

Trop de sécurité ne vous séduit-il point?
Craignez....

CORTÈS.

J'espère tout du Ciel qui nous rejoint.

ELVIRE le rappelant encore.

(*bas.*)

Écoutez-moi, Cortès! Est-ce à moi de lui dire
Que mon Père peut-être en ce moment conspire?

C O R T È S.

Eh quoi! toujours des pleurs!

E L V I R E.

Vous ne l'ignorez pas.
Le danger ici naît & renaît sous vos pas.

C O R T È S.

Encore un coup de foudre, & l'Hydre est étouffée.

E L V I R E.

Des Héros ont péri couverts de leur trophée.

C O R T È S.

Contre quels ennemis vais je donc m'éprouver?
Ne me les vit-on pas cent & cent fois braver?
Mon courage inactif se lasse de leur fuite.

E L V I R E.

Connoissez-vous tous ceux que ce jour vous suscite?

C O R T È S.

Dût toute l'Amérique armer contre mon bras,
J'ai pour moi la Fortune, Elvire & mes Soldats.

E L V I R E.

La Fortune toujours à nos vœux répond-elle?
Des Soldats, dites-vous, le courage chancelle;
Ils vouloient vous quitter.

C O R T È S.

Il est vrai; mais depuis
On les a vus au Temple où je les ai conduits.
Que sera-ce, Don Père étant leur Capitaine?

E L V I R E.

Ce que nous vous devons semble accroître sa haine.

C O R T È S.

Appelez autrement un courageux dépit.
Don Père a l'ame haute; & sa fierté gémit.
Mais il va me connoître; & je veux qu'il oublie
Les chagrins dont mon Père empoisonna sa vie.
Je sortirai pour lui d'un sang moins odieux,
Lui prouvant à quel point le sien m'est précieux.
Il ne verra qu'amour, respect, obéissance.
En ce climat barbare il n'a pas pris naissance.
Chrétien, père d'Elvire, Espagnol & guerrier,
Sans doute il est encor plus généreux qu'altier.
En Espagne, après tout, d'une sainte promesse,
Chaque jour votre bouche honoroit ma tendresse;
J'y vivois trop heureux, vivant à vos genoux;
J'ai donc passé les mers plus pour lui que pour vous.
Et cherchant les dangers je cherchois son estime.
Je l'aurai méritée; il sera magnanime.
Nations, élémens, j'ai tout vaincu pour lui;
Et, devant son grand cœur, j'échouerois aujourd'hui.

ELVIRE.

Ce que pour nous a fait votre valeur insigne
De toute notre amour ne vous rend que trop digne :
Mais du fatal hymen conclu sur vos avis,
Sa grande ambition s'étoit beaucoup promis.
En nous reconnoissant, vous faites que tout cesse ;
Et ne soupçonnant rien du motif qui vous presse,
Il impute à la haine un changement si prompt ;
Se le peint des couleurs du plus sanglant affront ;
Et delà ne met plus de borne à sa colère.

CORTÈS.

Et je n'ai pas trouvé la Fille aux pieds du Père,
Ardente en ma faveur à le désabuser ?

ELVIRE.

M'a-t-il laissé le temps, la force de l'oser ?
A vous justifier tantôt déterminée,
Ici même à ses pieds tremblante & prosternée,
Cent fois j'ai voulu dire : *il m'aime* ; & ne l'ai pu.
Je ne sais dans mon cœur s'il avoit déjà lu ;
Je ne sais s'il ne suit qu'un sentiment farouche ;
Mais d'un mot effrayant il m'a fermé la bouche.
Ah ! Cortès ! Quel dessein roule dans son esprit !

CORTÈS.

Il cherche un beau trépas : Aguilar me l'a dit.
Ne vous alarmez point de sa funeste envie ;
On saura, malgré lui, prendre soin de sa vie...
Adieu, Madame. Mais que vient-on m'annoncer ?

SCÈNE VII.

CORTÈS, ELVIRE, AGUILAR,
Officiers Espagnols.

CORTÈS.

EH bien, faut-il combattre?

AGUILAR.

Il y faut renoncer.

Nos Soldats apprenant l'offre qu'on vous a faite,
Acceptent le parti d'une prompte retraite.
Il faut, Cortès, il faut vous y résoudre aussi,
Ou vous déterminer à rester seul ici.

ELVIRE *à part.*

Père cruel !

CORTÈS *aux Espagnols.*

Amis, je doute si je veille.

On dit que vous fuyez ; & l'on me le conseille.
L'affront puisse-t-il être à jamais ignoré !
Suivez-moi, venez vaincre ; & tout est réparé.

AGUILAR.

De votre voix, long-temps le pouvoir invincible
Leur fit braver la mort & tenter l'impossible ;
Ce jour , au Temple encore ils vous ont suivi tous.

Mais le danger présent l'emporte enfin sur vous.
Profitez de l'asyle & du temps qu'on nous laisse :
Compagnons , ennemis , amis , tout vous en presse.
Voulez-vous nous conduire ? On vous obéira.
Si vous le refusez , Don Pèdre y suppléera.

C O R T È S.

Lui ! Don Pèdre ! On l'outrage en le croyant capable
De se rendre le Chef d'un complot si coupable.

A G U I L A R.

Ce n'est point un complot ; c'est un projet sensé
Par ma voix , ce jour même , à vous-même annoncé.

C O R T È S.

J'ai dit ce que j'en pense ; & quand je le rejette ,
Don Pèdre , pour me perdre , y défère & s'y prête.
Don Pèdre ! Sans douleur je n'y puis réfléchir.
Lui que j'avois armé ! lui que j'allois fléchir !
Juste Ciel ! Qui l'eût cru ? Votre Père ! Ah ! Madame !

E L V I R E.

Ne vous étonnez plus du trouble de mon ame ,
Ni de ces pleurs qu'ici vous m'osiez reprocher.
Ils m'étouffent la voix ; & je vais les cacher.



SCÈNE VIII.

CORTÈS, AGUILAR, *Officiers Espagnols.*

CORTÈS.

MON AME, je l'avoue, interdite & confuse...

AGUILAR.

Que dirai-je aux Soldats?

CORTÈS.

Dites que je refuse,
Comme j'ai refusé toujours l'indigne emploi
Detrahir & leur gloire, & la mienne, & mon Roi.
Allez, ils murmueroient : ils rougiront peut-être.

AGUILAR.

De quoi rougiroient-ils ? Vous devez me connoître.
S'ils osoient proposer rien qui leur fût honteux,
Je ne porterois pas la parole pour eux.
Il est beau d'affronter un péril nécessaire ;
Mais la honte accompagne un malheur volontaire ;
Et ce malheur n'est plus, dès qu'il est mérité,
Qu'un juste châtement de la témérité.
Je porte mes regards sur l'effet & les suites
Qu'auroit notre courage aveugle & sans limites,
En s'opiniâtrant sur ce funeste Bord.

Je vois, pour tout succès d'un long & rare effort,
Dans ces lieux investis la flamme se répandre,
Nos noms ensevelis avec eux sous la cendre,
Et sur l'affreux sommet des temples & des tours
Par ces monstres pour nous moins hommes que vautours,
Nos armes, nos drapeaux, nos têtes exposées;
Pour y servir d'objets d'éternelles risées.
Est-ce là donc un prix si glorieux, si doux,
Que l'orgueil Espagnol en doive être jaloux?
Seigneur, je n'ai ni l'art, ni le talent frivole
De plier les esprits au joug de la parole;
Mais elle est inutile où tout parle à vos yeux.
Osez les arrêter sur ce Temple odieux,
Sur ses murs empestés où s'offre en étalage
Du sort qui nous attend l'épouvantable image;
Sur ce Peuple innombrable armé pour ses autels,
Cruel émulateur de Prêtres plus cruels
Dont la vengeance voue à l'Idole insultée,
De nos cœurs palpitans l'offrande ensanglantée,
Et déjà se dispose à l'horrible festin
Où nos membres épars.... Vous frémissez enfin.
Tremblez donc; & sachez ralentir votre course.
Contre tant d'ennemis quelle est votre ressource?
De Guerriers mutilés un reste languissant,
Qui ne regarde plus ce Ciel qu'en gémissant,
Pour qui la gloire & l'or ne sont plus des amorces,
Dont le dernier exploit vient d'épuiser les forces,
Et qui de tant d'horreurs las d'être le témoin,
Même au-delà des mers, s'en croiroit trop peu loin.

§ 24 *FERNAND - CORTÈS,*

Et quand, pour y voler sous vos heureux auspices,
Nous avons le moment, l'onde & les vents propices;
Quand votre amour pour nous se devoit signaler;
C'est vous, qui, le premier, nous voulez immoler?...
Vous ne m'écoutez plus. Il est temps de me taire.
Déjà l'ombre se mêle au jour qui nous éclaire.
La nuit fera tomber les coups que l'on suspend.

(*Aux Chefs.*)

Songez-y. Près du lac, Don Pèdre nous attend;
Partons; & lassons-nous d'un zèle qu'on méprise.

C O R T È S.

Arrêtez ! La retraite est encore indécise ;
Et quand vous serez prêts tous à m'abandonner,
Peut-être aurai-je encor des ordres à donner.

Voilà donc ces Guerriers, qui, de l'Andalousie,
Devoient par le Couchant débarquer en Asie ;
Et qui ne concevoient dans leur premier desir,
De borne à la valeur que le dernier soupir !
Des mers, s'écrioient-ils, franchissons la barrière,
Et parcourons du jour l'une & l'autre carrière.
Nous te suivons, Cortès, conduis-nous à travers
Les frimats, les rochers, les bancs & les déserts.
Remontant sous nos Cieux, que de fleurs couronnée,
Vers l'Orient encor la poupe soit tournée,
Et trace autour du Globe un glorieux sillon,
Qui fixe le Soleil sur notre pavillon !
Tels étoient vos projets. Je vous crus. Nous partîmes.

Les ai-je mal remplis ces projets magnanimes ?
Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux ?
Une richesse immense a payé vos travaux :
Je ne me réservoïs que la gloire en partage :
Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.
Quelle honte pour vous , quand on y va savoir
Qu'une peur insensée a trahi mon espoir !
Car enfin votre peur peut-elle être excusable ?
Et qui redoutez-vous ? Un Peuple méprisable ,
Foible , mal aguerrî , lâche autant qu'inhumain.
Vous fuyez ! & fuyez les armes à la main !
Quelles armes encore ? A peine elles éclatent ,
Que pour vous le désordre & la terreur combattent.
Ce ne sont plus vos coups ni de simples hasards :
C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards ,
Qui , d'un feu meurtrier , image du tonnerre ,
Épouvante & ravage une coupable terre ,
Aussi digne d'horreur par son Peuple assassin ,
Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.
Eh quoi ! La faim , la soif , les ondes surmontées ,
De tant de Nations si vaillamment domptées ,
L'alliance , l'hommage , & les tributs offerts ,
Au milieu de sa Cour le Roi mis dans les fers ,
L'idole , aux yeux du Peuple , à nos pieds renversée ,
De ses Prêtres impurs la foule , ou dispersée ,
Ou , sous le fer vengeur , expiant ses forfaits ;
Sont-ce là des exploits à laisser imparfaits ?
A vos engagements soyez donc plus fidèles.
La Victoire sur nous a déployé ses ailes.

526 *FERNAND-CORTÈS,*

Achevons notre ouvrage ; & ne reculons pas ,
Quand, pour le couronner, il ne faut plus qu'un pas.
Des fiers Américains l'hostilité sauvage
Ose nous annoncer la flamme & le ravage ;
Audace contre audace ! Imitons le Romain
Qui se rendit l'effroi du rivage Afriquain.
Que notre flotte, espoir d'une honteuse fuite ,
Par nous-mêmes en cendre à leurs yeux soit réduite ;
Et que l'Ennemi juge à cet embrâsement,
Si de sa fermeté l'Espagnol se dément....
Est-ce ainsi que la vôtre aujourd'hui se signale ?
Quelle glace ! Où donc est cette ardeur martiale ,
Où sont ces cris de joie & ces nobles transports
Si constamment suivis de tant d'heureux efforts ?
L'abattement par-tout se présente à ma vue !
Ma voix dans un desert semble s'être perdue !
Du chemin de l'honneur tous se sont écartés !
Je reste seul ! Eh bien, je serai seul. Partez.
L'or fut l'unique objet pour qui vous soupirâtes !
Vous me suivîtes moins en Guerriers qu'en Pirates !
Vous êtes enrichis, & vous vous effrayez :
Partez ! D'autres auront l'honneur que vous fuyez.
Les cent Tlascalien sauvés du sacrifice,
Ceux des leurs qui devoient m'aider à cet office ,
Le peu de Mexiquains resté fidèle au Roi ;
Pour la gloire du mien je ne veux qu'eux & moi.
Mettez bas toute honte ; étouffez tous scrupules ;
Allez désabuser des Nations crédules,
Qui, tant qu'on vous a vus hardis & triomphans,

Du Soleil adoré vous nommoient les enfans !
Allez, d'un nom si beau démentant la noblesse,
Montrer à Tézéuco toute votre foiblesse ;
Gémir en supplians où vous parliez en Rois ;
Et demander asyle où vous donniez des lois !
Partez ! Et si pour vous l'estime refroidie ,
Ne va pas du mépris jusqu'à la perfidie ,
Glorieux d'un butin dont je fus peu jaloux,
Retournez en Espagne alors : & vantez-vous
D'avoir abandonné votre Chef aux Barbares ;
Ce Chef à qui l'on dut des dépouilles si rares ;
Qui vous fit surmonter tant de périls divers ;
Qui, de son propre corps, vous a cent fois couverts ;
Qui veut même en partant vous en couvrir encore.
Oui ! Que ce dernier trait vous confonde & m'honore.
Venez ! C'est moi qui veille à votre embarquement ,
Et qui vous défendrai jusqu'au dernier moment.

AGUILAR tombant avec tous les autres à ses pieds.

Vous triomphez, Cortès ! Disposez de nos vies !
Tenez lieu de trésors, d'asyles, de patries !
Allons combattre, Amis : & la flamme à la main,
Annonçons aux Soldats notre noble dessein.

C O R T È S à Aguilar.

Prévenons un malheur. Croyant se satisfaire,
Don Père exposerait ses jours en téméraire :
Sachez le retenir éloigné du combat.
C'est nous servir, lui, moi, vous, Elvire & l'État.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. PÈDRE, AGUILAR.

D. PÈDRE.

PERFIDE, laissez-moi!

A G U I L A R.

Du moins daignez apprendre...

D. PÈDRE.

D'un homme tel que vous je ne veux rien entendre.
Tous vos propos seroient des propos superflus.
Cortès est votre ami : je ne vous connois plus.

A G U I L A R.

Mais connoissez Cortès,

D. PÈDRE.

C'est mon Juge & mon Maître.
Captif & désarmé, puis-je le méconnoître ?
On ne me verra pas devant lui m'oublier,
Jusqu'à prendre le soin de me justifier.

Mais

Mais qui pourrois-je mieux attester que vous-même ?
 Ai-je usé contre lui du moindre stratagème ?
 Ai-je , malgré l'affront que vous n'ignorez pas ,
 Le premier à la fuite animé ses Soldats ?
 J'ai su vos volontés ; & je les ai suivies.
 Vos trésors , disiez-vous , vos honneurs & vos vies ,
 Tout , sans ce prompt départ long-temps prémédité ,
 Devenoit le jouet de sa témérité.
 Pour Chef , à son défaut , il vous plaît de m'élire ;
 Et quand je n'attends plus que les adieux d'Elvire ,
 Je vous revois sans elle , & la flamme en vos mains
 De la gloire à Cortès rouvrir tous les chemins.
 C'est lui que l'on quittoit : c'est moi qu'on abandonne.
 Qui mérite le mieux tous les noms qu'il me donne ?
 Pour vous en avoir crus , suis-je un homme sans foi ;
 Et coupable envers lui , comme vous envers moi ?

A G U I L A R.

J'ai cessé tout-à-coup , Seigneur , d'être le même.
 Mais ne vous en prenez qu'à l'ascendant suprême
 D'un Chef à qui , pour peu qu'il se fasse écouter ,
 Plus on est courageux , moins on peut résister.
 En fissiez-vous bien-tôt une épreuve éclatante !
 Cortès est né pour vaincre : il peut tout ce qu'il tente.
 Il parle , on se ranime ; il marche , tout le suit ;
 Son bras se lève , il frappe , & le Mexicain fuit.
 Enfin....

D. P È D R E.

Devant un Roi que son Peuple redoute ,

530 *FERNAND - CORTÈS,*
Et non devant Cortès on aura fui sans doute.
Le Prince, en me quittant s'en étoit bien flatté;
Et votre Chef heureux en aura profité.

A G U I L A R.

Détrompez-vous. Cortès doit tout à son courage.
Loin que l'aspect du Prince ait dissipé l'orage,
Sur le plus haut portique à peine a-t-il paru,
Qu'ainsi que la clameur, le péril s'est accru.
Sa voix aux Factieux se vouloit faire entendre :
Mais leurs cris insolens n'ont daigné se suspendre,
Qu'au signal absolu que leur en a donné
Celui que dans le Temple ils avoient couronné.
Le Rebelle s'avance, accompagné des Prêtres :
Meurs, a-t-il dit au Roi, *meurs fidèle à tes Maîtres!*
Expie aux yeux de tous ton forfait & le leur.
Et dès que cette flèche aura percé ton cœur,
Tombe en cendre aussi tôt l'autel où je t'immole!
A ces mots, levant l'arc, il tire; le trait vole;
Et mille coups de feu, prémices du combat,
Du Barbare à l'instant punissent l'attentat.
Le Grand-Prêtre entouré de coupables victimes,
Lui-même, aux yeux de tous, expie aussi ses crimes.
Mais cette hardiesse, au lieu d'épouvanter,
Ne rend nos ennemis que plus à redouter.
Pour la première fois, leur nombre ne s'étonne
Ni de l'acier qui luit, ni de l'airain qui tonne.
Du salpêtre enflammé le ravage avec soi,
Répand la mort au loin, sans répandre l'effroi.

Tous nos efforts sont vains. La foule plus épaisse,
Sous nos coups redoublés, se reproduit sans cesse.
Déjà l'ardeur en nous sembloit se rallentir;
Et de Cortès enfin l'astre se démentir;
Quand le Temple du haut de sa voûte allumée,
A vomi des torrens de flamme & de fumée.
C'étoit Sicotanfâl & ses Tlascalien
Qui, volant au secours de leurs Concitoyens,
A la ville, en ce lieu déserte & sans défense,
Par ce début terrible annonçoient leur présence.
L'espoir en nous alors s'étant renouvelé,
La terreur à sa source a bientôt revolé.
Nous sortons. L'Ennemi que la mort environne,
Aveugle ou furieux s'y livre, ou se la donne.
Tlascala dans le meurtre assouvit son courroux.
Sa détestable soif s'étanche malgré nous.
La flamme aussi résiste; & les vents la secondent.
Nous voyons ruisseler les métaux qui se fondent;
Et, du Temple embrasé, parmi d'horribles cris,
L'or & le sang mêlés inonder les débris.

D. P È D R E.

Quel étrange désastre ! Et de quels traits l'histoire
Gravera-t-elle un jour une telle victoire ?

A G U I L A R.

Ce qu'elle a d'héroïque est l'œuvre de nos mains.
Que le reste s'impute à des Américains.
Cortès, ainsi que nous, en a versé des larmes.

L 1 ij

532 *FERNAND-CORTÈS,*

Des mains des Alliés il arrachoit les armes ;
Et de les méconnoître osoit les menacer ,
S'il ne voyoit l'horreur & le meurtre cesser.
Les Barbares enfin gardent quelque mesure ;
Le Peuple , près de nous , se range , se rassure ;
Et , de nos soins heureux témoin reconnoissant ,
Songe à les mériter en nous obéissant.

D. PÈDRE.

J'aurois dû, ce me semble, apprendre par tout autre,
Une gloire , Aguilar , si funeste à la nôtre.

A G U I L A R.

La gloire est générale , & se répand sur tous.

D. PÈDRE.

Mais , le Roi n'étant plus ; avec un tel époux ,
L'espérance d'un trône à ma fille est ravie.

A G U I L A R.

Montézume est toujours plein d'espoir & de vie.
Le trait n'a de son sang qu'à peine été rougi ;
Et par-tout sa valeur n'en a pas moins agi.
Mais oubliez....

D. PÈDRE.

Cortès me fait-il interdire
L'entretien consolant de ce Prince & d'Elvire ?

A G U I L A R.

Vous brûliez de périr les armes à la main ;

Il n'a voulu que mettre obstacle à ce dessein.
Il vous rend maintenant plus libre que lui-même;
Puisqu'il vous cède ici l'autorité suprême.

D. PÈDRE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

A G U I L A R.

Plus que vous n'espérez.

D. PÈDRE.

Plus que je ne craignois !

A G U I L A R.

Quoi ? Vous préféreriez...

D. PÈDRE.

Oui , la mort ; oui , les fers , à l'offre humiliante
Dont je sens qu'il insulte à ma haine impuissante.

A G U I L A R.

C'est connoître bien mal un cœur tel que le sien.

D. PÈDRE.

Pour y lire , Aguilar , il me suffit du mien.

A G U I L A R.

Son respect est sincère.

D. PÈDRE.

Il a su vous séduire.

A G U I L A R.

Qu'un mot suffise. Il aime , il idolâtre Elvire.

D. PÈDRE.

Lui ?

534 *FERNAND - CORTÈS,*

A G U I L A R.

L'amour le plus vif est garant de sa foi.

D. P È D R E.

Ne nous flattez-vous pas , Elvire , vous , & moi ?

A G U I L A R.

Cortès impatient , comme on l'est , quand on aime ,
A vos pieds , va bientôt vous le jurer lui-même.

S C E N E II.

D. P È D R E.

PLUT au Ciel ! Quelle joie , au moment qu'à l'envi
Tout concourt à flatter son orgueil assouvi !
Quel plaisir de lui faire éprouver quelque honte ,
En dédaignant l'aveu d'une flamme aussi prompte !
Qu'ose-t-il espérer ? Quand de justes raisons
Ne désuniroient pas à jamais nos Maisons ;
Quand je voudrois payer un bienfait (dont peut-être
Il se fût abstenu , s'il m'eût pu reconnoître)
Quand enfin le délai qui tantôt m'a blessé ,
N'intéresseroit pas mon honneur offensé ;
Ma parole aujourd'hui plus d'une fois donnée ,
Permet-elle qu'on rompe un auguste hyménée ,
Pour des feux qui ne sont que l'effet violent
De la présomption d'un Vainqueur insolent ?
Conquérant fortuné de ces sanglantes rives ,
Il met déjà ma Fille au rang de ses captives ;

Et ne me regardant que d'un œil de dédain,
 Moins en amant qu'en maître il ose offrir sa main.
 Tu t'abuses, Cortès ! & mon ame charmée
 Te prépare....

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ELVIRE.

D. PÈDRE.

AH ! ma Fille ! Êtes-vous informée....

ELVIRE.

Oui, je sais & pourquoi vous étiez arrêté,
 Et l'honneur qu'on attache à votre liberté.
 Eh bien, sur vos malheurs gémissiez-vous encore ?
 Est-ce là ce rival, Seigneur, qui vous abhorre ?
 Fait-il de sa fortune un criminel abus ?
 Et m'étois-je trompée en vantant ses vertus ?
 Je vous l'avois bien dit, que ce jeune courage,
 De ses heureux exploits vous réservait l'hommage ;
 Et qu'un si noble trait les couronneroit tous.

D. PÈDRE.

Oui ; mais à quoi, ma Fille, à quoi le devons-nous,
 Ce trait, qui de Cortès effaçant la naissance,
 Est si digne, à tes yeux, de ma reconnoissance ?
 A la plus folle audace, au plus indigne espoir
 Que nos malheurs pouvoient lui laisser concevoir !

1336 *FERNAND-CORTÈS,*

A l'amour ! Si pourtant c'est ainsi que se nomme
Une frivole ardeur qui naît au cœur de l'homme ;
Quand du sein corrompu de la prospérité,
Il donne un libre essor à la cupidité.
A ta possession le téméraire aspire ;
Et d'égarés apparens payant la main d'Elvire ,
Il pense que je n'ose ... Ah ! j'aime , à cet affront,
J'aime à voir la rougeur qui s'élève à ton front !
Oui , ma Fille ; tel est l'intérêt qui l'anime.
Le voilà donc ce cœur si pur , si magnanime !
J'eusse été bien surpris , que du sang dont il sort ,
La vertu seule eût eu l'honneur d'un tel effort.

ELVIRE.

Du moins s'il se plaisoit au récit du naufrage
Où D. Sanche a pour nous signalé son courage,
Et si me retrouvant prête à donner ma foi ,
Il s'est jeté , Seigneur , entre l'autel & moi ;
Du moins , de votre cœur la fierté mécontente
N'en dut pas accuser une haine insultante ;
Et vous ne direz plus que nous ayant trouvés ,
S'il nous eût reconnus , il nous eût moins sauvés.

D. PÉDRE.

Je vous entends. Tolède a vu naître sa flamme ;
Et c'étoit le secret qui pesoit à votre âme ,
Quand vous avez tantôt embrassé mes genoux ,
Et que ma bonté , prompte à mieux penser de vous ,
A la perte d'un Trône imputoit vos alarmes?...
Tu ne me réponds rien ! Il t'échappe des larmes !

E L V I R E.

Mon Père!

D. P È D R E.

Elvire!

E L V I R E.

Eh quoi! N'être pas désarmé....

D. P È D R E.

Ah! je n'ai plus de Fille; & Cortès est aimé!

S C E N E I V.

D. P È D R E, C O R T È S, E L V I R E.

C O R T È S.

LE Mexique à genoux devant l'Aigle arborée,
 Reconnoît de César la Majesté sacrée,
 Seigneur; & Charle ayant à se manifester,
 C'est à vous désormais à le représenter.
 Il falloit dans un champ d'horreur & de carnage,
 Vous sauver de vous-même & de votre courage.
 Vous étiez un dépôt, dont, après le combat,
 M'eussent demandé compte Elvire & tout l'État.
 N'osant donc un moment vous y laisser paroître,
 Je commandois encor où vous ne pouviez être;
 Mais d'un calme assuré n'ayant plus qu'à jouir,
 Où vous êtes alors je ne sais qu'obéir.

538 FERNAND-CORTÈS,

D. PÈDRE.

Si je m'étois laissé du sein de la disgrâce ,
Par toi-même élever aux honneurs de ta place ;
Mon malheur est extrême, il seroit consommé.
Je dois n'être que plaint ; je serois diffamé.
Cortès, ne me rends pas l'opprobre des deux Mondes !
Fais-moi sur une barque abandonner aux ondes ,
Où , ne dépendant plus que d'elles & du sort ,
Je puisse retrouver ou mon rang ou la mort.

(*A Elvire.*)

Suivez-moi.

CORTÈS.

Quoi, Seigneur....

D. PÈDRE.

Laissez-nous.

CORTÈS.

Chère Elvire,

Vous n'avez donc pas dit ce que vous deviez dire ?

ELVIRE.

Hélas !

D. PÈDRE.

Je veux partir ; & ne plus rien savoir.

CORTÈS.

Qui pensez-vous donc voir en moi ?

D. PÈDRE.

Que puis-je y voir,

Qu'un dernier instrument des cruautés célestes

Qui veulent de mes jours empoisonner les restes !
 Vas ! Je mérite bien que de l'inimitié ,
 Ton cœur passe au mépris, & même à la pitié.
 Souille ma vie au gré des mânes de tes Pères !
 Qu'est-elle , qu'un tissu d'affronts & de misères ?
 Mon âge, dans l'oubli d'un exil de vingt ans,
 A vu sécher sa fleur , & perdre l'heureux temps
 Qui de l'homme éternise & fonde la mémoire.
 Rappelé , j'entrevois une route à la gloire ;
 J'y vole sur la foi d'un perfide élément ,
 Dont toutes les faveurs sont pour toi seulement.
 En me ravissant tout , il me laisse la vie ;
 Et c'est pour me jeter sur une rive impie ,
 Où m'attend l'appareil d'un sacrifice affreux !
 Que dis-je ! Où je te trouve ! Où je te trouve heureux !
 Où tout astre pour moi , pire que le naufrage ,
 Nous sauve à des autels ; à d'autres nous outrage !
 Jouet infortuné du Chef & des Soldats ,
 Ma Fille me restoit du moins...

É L V I R E.

N'achevez pas !

Elvire est votre Fille ; elle vous reste encore ,
 Seigneur ; & n'est pas seule ici qui vous adore...

C O R T È S.

Écartez en effet , Seigneur , de votre esprit
 Tout ce qui l'indispose , ou l'abat , ou l'aigrit ;
 Et , voyant d'un autre œil , le rang qu'on vous défère...

D. PÈDRE.

Et de quel œil veux-tu que je le considère,
 Ce rang, le juste fruit d'une rare valeur
 Dont le bruit seul m'a fait courir à mon malheur!....
 Oui; d'une ambitieuse & noble jalousie,
 Mon ame, je l'avoue, à ce bruit fut saisie,
 Et de le partager forma le vain projet.
 T'égaliser, t'obscurcir étoit mon seul objet.
 J'avois mis là ma gloire; & ma honte en résulte.
 Jouis-en. Mais plus loin ne pousse pas l'insulte,
 A ma fierté confuse offrant en ce Pays,
 Un rang qui n'y convient qu'à ceux qui l'ont conquis.

CORTÈS.

A vous l'offrir aussi c'est ce qui me convie.
 Oui; si ce que j'ai fait mérite quelque envie,
 Que Charle, & non Don Pèdre, en daigne être jaloux!
 Quel est le Conquérant ici, si ce n'est vous?

D. PÈDRE.

Moi!

CORTÈS.

Vous, en qui le droit de disposer d'Elvire,
 Rassemble, & par-delà, tous les droits de l'Empire!
 Vous, dont je ne pouvois par de moindres exploits,
 Chercher à mériter & l'estime & le choix.
 De ces exploits moins dûs à mon bras qu'à ma flamme,
 Elvire étant l'objet, vous seul en étiez l'ame.
 Mes lauriers sont à vous, comme aux Fronts couronnés
 Ceux qu'un Sujet fidèle a pour eux moissonnés.

(*Elvire ici voyant son Père ému, se jette à ses pieds.*)

Ne voyez que la gloire ici qui vous est due ;
N'y voyez que les pleurs d'une Fille éperdue ;
Que l'amour d'un Guerrier qui tombe à vos genoux,
Dont tout le sang offert . . .

D. P È D R E *tendrement.*

Ma Fille, levez-vous.

C O R T È S.

Ah, je vous fléchirai ! Ce regard favorable
Semble avouer déjà qu'Elvire est moins coupable !
J'achèverai, Seigneur, de la justifier.
A vos nobles travaux daignez m'associer !
Cher à tous nos Soldats, marchez à notre tête !
Sous vos ordres par-tout l'Aigle à voler est prête.
Parlez ; & nos vaisseaux fendant l'onde & les airs,
Du Sud auront bientôt franchi les vastes mers.
Et qu'ai-je donc tant fait sur ce vaste hémisphère,
Que ne puisse effacer ce qu'il y reste à faire ?
Le Cirque s'ouvre à peine ; & la palme encore loin,
M'engageant à vous suivre . . .

D. P È D R E.

Il n'en est plus besoin.

Dans cet embrassement jouis de ta victoire.
Puisque tu m'as vaincu, rien ne manque à ta gloire.
Triomphe, heureux Cortès ! Et triomphe, assuré
Que je t'ai moins haï mille fois qu'admiré . . .
Mais de quel prix payer un dévouement si tendre ?

C O R T È S.

De quel prix ? Ah ! Seigneur, tout vous le fait entendre ;
 Du prix dont je m'osois flatter auparavant ;
 Du prix que se promet Don Sanche en vous suivant.

D. P È D R E.

Je croirois préférable à tous les Rois du monde
 Un Héros qui pour moi soumet la terre & l'onde,
 Si d'un si juste choix le droit m'étoit rendu.
 Mais, généreux Cortès, l'espoir en est perdu.
 Vous le savez : Elvire est au pouvoir d'un autre.
 J'ai donné ma parole ; & même sur la vôtre.

C O R T È S.

Ah ! vous n'ignorez plus...

D. P È D R E.

J'ignore aveuglément
 L'art de se dispenser de la foi d'un serment
 Que l'honneur ici parle à tous les trois en maître.
 Vous êtes, vous, mon sang : & vous, digne d'en être.
 Je vous perds à regret : je m'y résous pourtant.
 Imitiez-moi. Sachez, d'un œil ferme & constant,
 Envisager.....

C O R T È S.

Non, non ; le Prince est équitable.
 Je saurai, sans m'y prendre en Rival redoutable,
 Et n'opposant qu'honneur, que raison, qu'amitié....
 Mais, que vois-je ? Est-ce lui ! Quel objet de pitié !

SCÈNE V & dernière.

MONTÉZUME *mourant*, CORTÈS,
D. PÈDRE, ELVIRE, GARDES.

CORTÈS.

MONARQUE infortuné ! Nommez le Parricide,
Dont la main...

MONTÉZUME.

Vous avez foudroyé le Perfide.
C'est celui qui tantôt, ceint du bandeau royal,
A sur moi levé l'arc, & donné le signal.
Du coup peu craint, telle est la suite inopinée.
La fleche du Barbare étoit empoisonnée.
L'effet de veine en veine a pénétré mon sein ;
Et l'Ange de la Mort étend sur moi sa main.

CORTÈS.

Monstres que ne dut pas épargner ma clémence !
Peuple ingrat ! Que le fer, que le feu recommence !
Tremble ! Ton Prince à peine aura fermé les yeux,
Que ta destruction purifiera ces lieux !

MONTÉZUME.

Au nom du Dieu de paix, j'ose vous le défendre.

CORTÈS.

Quoi ? Votre cœur encor voudroit...

M O N T É Z U M E.

Daignez m'entendre ;

Et recueillir du fond de ce cœur paternel ,
 Quelques mots que doit suivre un silence éternel.
 Oui ; j'imite en mourant , votre Dieu que j'adore.
 Sacrifié par eux , pour eux je vous implore ;
 Pour eux je vous demande , en ce dernier moment ,
 Une pitié bien due à leur aveuglement.
 Vous m'avez fait connoître & plaindre leur misère.
 Vous fûtes mon ami ; daignez être leur père.
 Ils peuvent être heureux , vous m'en êtes garant ;
 Que ce flatteur espoir me suive en expirant.

(*A Elvire.*)

Faites-en souvenir l'Époux que je vous laisse ,
 O vous dont je n'ai pu mériter la tendresse !
 Je n'en murmure plus connoissant mon Rival.
 Heureux que ce ne soit qu'après le coup fatal !
 Quelque hommage de moi que sa valeur obtienne ,
 Ma main vous eût osé disputer à la sienne :
 Du moins , par un des miens , à vos pieds renversé ,
 Je meurs sans vous avoir l'un ni l'autre offensé.

(*On l'emporte.*)

D. P È D R E.

Il expire. Sa mort est digne de nos larmes.
 Mais enfin l'Amérique est soumise à vos armes.
 Que d'un exploit si rare Elvire soit le prix ;
 Possédez-la , Cortès ; & devenez mon Fils.

F I N.

LA

L A

FAUSSE ALARME,

PASTORALE

EN UN ACTE.

Tome II. M m

PERSONNAGES.

LYSIS, *Berger fidèle.*

HYLAS, *Berger inconstant.*

SYLVIE, *Amante de Lysis.*

CHŒUR *de Bergers & de Bergères.*

TIMARETTE, *Confidente, Amie de Sylvie.*

*Le Théâtre représente au fond un beau Champêtre ;
& des Bocages sur les ailes.*

La Scène est sur le bord du Lignon.

L A

FAUSSE ALARME,
PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN BERGER, *derrière le Théâtre.*

Au loup ! Au loup ! Au loup !
 Le monstre en furie
 Est dans la prairie
 Qui ravage tout.

Au loup ! Au loup ! Au Loup !
 Venez, sortez tous
 De la Bergerie ;
 Et rassemblons-nous !
 Que chacun de vous
 S'arme, courre & crie :

Au loup ! Au loup ! Au loup !
 Que dira Sylvie ?
 O funeste coup !
 Sa brebis chérie,
 A perdu la vie !

M m ij

CHŒUR.

Au loup! Au loup! Au loup!
Le monstre en furie
Est dans la prairie
Qui ravage tout.
Au loup! Au loup! Au loup!

Hallalis, aboiemens, cors, cris, &c.

SCÈNE II.

HYLAS, *Chœur de Bergers.*

CHŒUR.

TRIOMPHE! Victoire!
Le monstre est blessé!
Il est renversé:
Un trait l'a percé:
Hylas a la gloire
De l'avoir lancé.
Triomphe! Victoire!
Hylas a la gloire
D'avoir devancé
Le plus empressé.
Triomphe! Victoire!

H Y L A S.

Évitez la triste Sylvie :
Je la vois en pleurs s'approcher ,
Toute prête à nous reprocher
Qu'elle a seule été mal servie.

SCÈNE IIL

SYLVIE, HYLAS.

H Y L A S.

A LA VILLE on perdrait une Amante, un Amant,
Sans en être un moment
Moins gai ni moins tranquille.
Laissez , Belle Sylvie , un regret inutile.
Quoi ! pour une brebis , vos pleurs daignent couler ?
N'en avez-vous pas mille
Pour vous en consoler ?
Pensons aux champs comme à la ville.
On y perd une Amante , on y perd un Amant ,
Sans en être un moment
Moins gai ni moins tranquille.

S Y L V I E.

Léger en tout , comme en amours ,
Hylas , portez ailleurs vos frivoles maximes.

M m iij

550 *LA FAUSSE ALARME,*

Laissez-moi seule ici donner un libre cours
A mes pleurs légitimes ;
Ils me soulageront plus que tous vos discours.

H Y L A S.

Une ariette , une fanfare
Dissiperont cette vapeur ;
Et la Fête qui se prépare
Vous rendra votre belle humeur.

S C È N E IV.

S Y L V I E.

O ma chère brebis , je t'ai prise à ma suite,
En venant ce matin , cueillir ici des fleurs ?
Moi-même j'ai causé ta perte & mes douleurs :
C'est moi-même qui t'ai conduite
Dans le lieu fatal où tu meurs !



SCÈNE V.

LYSIS, SYLVIE.

LYSIS.

QU'ELLE est heureuse, hélas! de mériter vos larmes!
Et qui n'envieroit son destin?
Mais c'est trop se laisser accabler d'un chagrin
Qui me cause pour vous les plus vives alarmes.

SYLVIE.

Je la tenois de votre main.

LYSIS.

Ah! que ce peu de mots pour mon cœur a de charmes!
Ai-je bien entendu? Répétez-les sans fin.
Pourquoi, pourquoi, belle Bergère,
Cette brebis vous fut-elle si chère?

SYLVIE.

Je la tenois de votre main.

LYSIS.

Partagez donc l'âlégresse
Dont vous remplissez mon cœur!
Et montrez moins de tristesse
Pour un si petit malheur.
En amour est-il une peine,
Quand l'amour d'ailleurs est content,

552 *LA FAUSSE ALARME,*

Qu'il ne rende légère ou vaine ,
Et qui dure plus d'un instant ?
Venez faire choix dans la plaine
De l'agneau
Le plus beau
Du troupeau
Que je mène !

Chiens & troupeaux & bergers sont à vous.

Aimez , & tout vous sera doux.
En amour est-il une peine ,
Quand d'ailleurs l'amour est content ,
Qu'il ne rende légère & vaine ,
Et qui dure plus d'un instant ?
Mais quoi , vous soupirez encore ?

S Y L V I E.

Votre cœur est tranquille , & le mien ne l'est pas.

L Y S I S.

Eh ! quel autre soin le dévore ?

S Y L V I E.

Comment aimer , sans craindre les ingrats ?

L Y S I S.

Pensez vous en voir un , en moi qui les abhorre ?
Moi , qui vous aimerai par-delà le trépas ?

S Y L V I E.

Je vous en croirois . . . mais , hélas !

LYSIS.

Avez-vous des sujets de soupçon que j'ignore?

SYLVIE.

Non; mais si vous m'aimez....

LYSIS.

Aimer! Je vous adore.

SYLVIE.

Eh bien, si vous m'aimez, rompez avec Hylas.

Ce Berger malin, sans cesse

Rit de la fidélité,

Chante la légèreté,

Plaisante sur la tendresse;

J'ai vu qu'avec plaisir souvent vous l'écoutez.

Lorsque près de lui je vous laisse,

Je vous avouerai ma foiblesse,

Je crains de vous revoir autre que vous n'étiez.

LYSIS.

Votre tranquillité fait celle de ma vie:

Je le fuirai, belle Sylvie.

Là fête qu'il donne aujourd'hui,

Pour ce jour seulement l'un à l'autre nous lie:

Demain vous serez obéie;

Demain, pour jamais je le fui.

Ensemble.

Loin de nous tout volage

Qui nomme esclavage

Les nœuds les plus doux ?
 Ramenons le bel usage
 Des amours du premier âge :
 Qu'on prenne exemple sur nous.
 Loin d'ici tout volage
 Qui nomme esclavage
 Les nœuds les plus doux.

(*Sylvie sort brusquement voyant venir Hylas.*)

SCÈNE VI.

H Y L A S , L Y S I S .

H Y L A S .

TÊTE-À-TÊTE avec ta Sylvie,
 Tu n'as que les regards, les soupirs & la voix :
 Et je n'interromps pas, je crois,
 Des plaisirs bien dignes d'envie.

L Y S I S .

Est-il entre Amans,
 De plus doux momens
 Que ceux où l'on se donne une foi mutuelle ?
 Sylvie, avec plaisir, écoutoit mes sermens.
 Nous nous jurions une amour éternelle.

Est-il entre Amans,
 De plus doux momens
 Que ceux où l'on se donne une foi mutuelle ?

H Y L A S.

La Bergère aime la constance ,
Mais ce n'est que dans le Berger :
Elle en parle souvent au moment qu'elle pense
Elle-même à changer.

L Y S I S.

Il est des Bergères
Légères ,
Je le sais , Hylas :
Mais je sais de même ,
Que celle que j'aime
Ne l'est pas.

H Y L A S.

Tu n'as dans la tête
Que ton fol amour :
Songeons à la fête
Qui doit être prête
Pour la fin du jour.

L Y S I S.

J'y fais un mauvais personnage ,
Et je l'y fais bien malgré moi.
Le rôle d'un Amant volage
Devoit n'être donné qu'à toi.

H Y L A S.

On fait ce qu'on veut de soi ;
Tranche moins de l'Amant fidèle ,

556 LA FAUSSE ALARME,

Et me prends pour ton modèle.
Parlons-en de bonne-foi :
Tu n'as des yeux que pour ta Belle ;
Qu'une autre le soit plus qu'elle,
Tu passeras sous sa loi.

L Y S I S.

Trève à ta morale offensante :
Donne-moi seulement & l'esprit & le ton
Des vers que tu veux que je chante.

(Ici l'on entend un Chœur de Bergères qui chante.)

Il n'est d'amours contens ,
Que les amours constans.

H Y L A S.

Dérobons-nous à la foule bruyante
Des Bergères de ce canton ;
Et qui, sourdes à ma leçon ,
De ta Morale extravagante
Font retentir tout le Vallon.

(Ils sortent.)



SCÈNE VII.

Entrée de Bergères.

LE CHŒUR *répète.*

IL n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

TIMARETTE.

Aimons comme Sylvie,
Son bonheur y convie.
Il n'est d'amours contens
Que les amours constans.

CHŒUR.

Il n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

TIMARETTE.

La folle Hirondelle
N'aime qu'à changer ;
Et chez l'Étranger
Vole à tire d'aile,
Sans voir le danger
Qui vole autour d'elle.

Et cependant en paix ; la sage Tourterelle,
Près de son Tourtereau fidèle,
Jouit, à l'abri des vents,

Et dans tous les temps,
Des plus doux plaisirs du Printemps.

TIMARETTE & le Chœur.

Il n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

TIMARETTE seule.

Qu'au Dieu d'Amour Sylvie a de grâces à rendre!
Elle aime uniquement Lysis;
Et Lysis, des Bergers le plus beau, le plus tendre,
Est d'elle uniquement épris.

S Y L V I E.

Des Bergers du Hameau
Lysis est le plus beau;
Mais il écoute Hylas; Hylas est un volage:
Et les Bergers aimés sont près d'être inconstans.
Ce Lysis aujourd'hui si fidèle & si sage
Le sera-t-il long-temps?

L E C H Œ U R.

Il n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

S Y L V I E.

Je les ai vus nous fuir: je les vois reparoître:
Écoutons de ce cabinet;
Voyons si je suis en effet
Aimée autant que je crois l'être.

(Elle se va mettre sous le feuillage.)

SCÈNE VIII.

LYSIS, HYLAS, & *les Bergères cachées.*

HYLAS.

GOUTE & retiens bien mes leçons,
Qu'un peu de gaité les seconde.
Tâche d'avoir mon air & mes façons :
Et je te garantis tout le succès du monde.

SCÈNE IX.

LYSIS & *les Bergères cachées.*

LYSIS à voix basse, pas si basse pourtant que les
*Bergères ne le puissent entendre, comme elles ont
entendu Hylas.*

Il a raison en ce moment :
Prenons son ton, son caractère ;
Laissons-là le sentiment ;
Faisons valoir le talent ;
Ne songeons enfin qu'à plaire.
(*Ici commence son rôle.*)

Hélas ! hélas !
Que je suis las
D'être fidèle !

560 LA FAUSSE ALARME,

Est-il temps plus beau ,
Que le renouveau ?
Ni rose plus belle ,
Que la plus nouvelle ?
Aimer le même objet ! l'aimer jusqu'au tombeau !
La seule idée en est mortelle.
Ah ! le pesant fardeau
Qu'une chaîne éternelle !
Hélas ! hélas !
Que je suis las
D'être fidèle !
Il est mille sortes d'attraits
Qu'une Beauté ne peut rassembler seule en elle ,
Et dont on ne jouit jamais
Qu'en voltigeant de Belle en Belle.
Hélas ! hélas !
Que je suis las
D'être fidèle !

(*A part de l'autre côté de l'endroit d'où on l'écouloit ,
mais , assez bas pour qu'il ne puisse être entendu
des Bergères.*)

Je me fais à moi-même horreur en m'écoutant.
Ce rôle est abominable.
Je ne m'en sens pas capable :
Je vais m'en défaire à l'instant.



SCÈNE

SCÈNE X.

SYLVIE, TIMARETTE.

SYLVIE.

FIDÈLE Amour, tu n'as donc plus d'asyle!
Je croyois te trouver au fond de ces forêts;
On te méprise aux champs comme à la ville,
Je les abandonne à jamais.
Qu'ai-je vu? Qu'ai-je oui? Juste Ciel! Dois-je en croire
Mon oreille & mes yeux?
Une infidélité si noire
A-t-elle pu souiller ces lieux?
Le Perfide! Il me jure
Qu'il m'aimera par-delà le trépas!
Sur ses sermens je me rassure;
Il me quitte, il rejoint Hylas:
Et le voilà parjure,
Hélas!

Fidèle Amour, tu n'as donc plus d'asyle!
J'ai cru te retrouver au fond de ces forêts;
On te méprise aux champs comme à la ville,
Je les abandonne à jamais.

(Elle brise sa houlette & jette au loin sa pannetière.)

T I M A R E T T E.

Ah! n'abandonnez point une douce retraite
 Où le calme d'un cœur souvent s'est rétabli!
 Rappelez, relevez un courage affoibli,
 Tous les jours on vous le répète:
 L'infidèle Berger, par son crime avili,
 Fût-il d'ailleurs en tout un Berger accompli,
 Est peu digne qu'on le regrette,
 Et ne mérite que l'oubli.

S Y L V I E.

Je ne dois à l'Ingrat que mépris & que haine,
 Je l'en accablerai : mon cœur se le promet :
 Mais quand on a tant pris de plaisir & de peine
 A serrer une chaîne,
 Qu'on la brise à regret !

S C È N E X I.

SYLVIE, TIMARETTE, HYLAS.

H Y L A S.

BERGÈRES, ma venue est peut-être indiscrette,
 J'ai cru trouver ici Lysis.
 Lui seul se fait attendre aux lieux où l'on répète
 Le spectacle amusant que je vous ai promis.

PASTORALE.

563

S Y L V I E.

Sors de ma présence,
Berger odieux!

T I M A R E T T E.

Tu blesses nos yeux;
Laisse-là ta danse,
Tes chants & tes jeux.
Par eux l'inconstance
Infecte ces lieux ;
Avant leur licence
Nous vivions heureux
Et dans l'innocence.
Berger dangereux,
Tu blesses nos yeux.

Ensemble.

Sors de ma présence,
Berger odieux.

H Y L A S.

J'espérois de mes soins tout un autre salaire.



SCÈNE XII & dernière.

SYLVIE, TIMARETTE, LYSIS, HYLAS.

L Y S I S à *Hylas*.

VOILA ton rôle, Hylas;
Quelque autre le peut faire :
Je ne m'en charge pas.

H Y L A S.

Autre boutade, & nouvel embarras !

L Y S I S.

C'est vous que je cherchois, trop heureuse Sylvie;
Vous ne vous plaindrez plus des destins ennemis !
On a retrouvé la brebis
Que le loup vous avoit ravie.

S Y L V I E.

Eh ! Je n'y songeois plus, Lysis !

L Y S I S.

C'est que vous la croyiez blessée ?
La dent ne l'a point offensée :
Elle est comme elle étoit lorsque je vous l'offris.

S Y L V I E.

Telle qu'il plaît au Sort de nous la rendre ;
N'étant plus pour moi d'aucun prix,
La prenne qui la voudra prendre.

L Y S I S.

J'ignore si je suis,
Et si j'entends Sylvie.
Que dites-vous ?

S Y L V I E.

Ce que je dis,
Je le dirai toute ma vie.

L Y S I S.

Quoi ! Cette brebis si chérie,
Que vous orniez de fleurs, que vous avez nourrie,
Qu'aujourd'hui vous pleuriez, enfin,
Par la seule raison, si j'ose vous en croire,
Et le répéter à ma gloire,
Que vous la teniez de ma main !

S Y L V I E.

Oui, je suis si peu constante,
Que cette même raison
Me la rend indifférente.

L Y S I S.

Expliquez-moi cette énigme effrayante !

S Y L V I E.

Les éclaircissemens ne sont plus de saison.

L Y S I S à *Timarette*.

O vous, sa chère Confidente !
Au nom de votre intime & tendre liaison,
De grâce, dites-moi ce qu'on veut que j'ignore !

N n iij

366 LA FAUSSE ALARME,

TIMARETTE à Sylvie.

Confondez-le d'un mot!

SYLVIE.

Eh, que lui dire encore ?
Ignore-t-il sa trahison ?

LYSIS.

Moi qui même ne puis la souffrir dans un autre !
Et quelle bouche a pu m'en accuser ?

SYLVIE.

La vôtre.

LYSIS.

La mienne !

SYLVIE.

Rougissez !

TIMARETTE.

Berger une autre fois,
Quand vous vous croirez seul, élevez moins la voix.
Observez-vous avec un soin extrême.
Si vous n'êtes fidèle, au moins soyez prudent.
Pensez bas; & que l'écho même
Ne soit pas votre confident.

LYSIS.

Ah ! Voici déjà qui m'éclaire !

TIMARETTE.

Tantôt, quand vous avez, à ce lieu solitaire,
De votre cœur léger confié les secrets,
De ces secrets Sylvie étoit dépositaire ;

Et dessous ce feuillage épais,
J'ai moi-même entendu comme elle,
Cette chanson toute nouvelle :

Hélas ! Hélas !

Que je suis las

D'être fidèle !

L Y S I S.

Enfin voilà tout le mystère !

Gloire, gloire aux tendres Amours !

(*A Sylvie.*)

Je triomphe, Belle Bergère !
Car si je fus aimé, je le serai toujours.

S Y L V I E à *Timarette.*

Où tend son discours ?

Qu'est-ce qu'il espère ?

De quoi rit Hylas ?

H Y L A S.

De votre colère ;

De tout ce fracas,

Pour une chimère.

S Y L V I E.

Que me voulez-vous faire entendre ?

N n iv

H Y L A S.

Le Berger répétoit ce rôle injurieux
Que, malgré lui, je lui fis prendre,
Et que tout-à-l'heure à vos yeux,
Il vient, malgré moi, de me rendre.

L Y S I S.

Avez-vous pu me croire infidèle un moment?
Et comment le pourrois-je être,
Moi qui n'ai pu seulement
Me résoudre à le paroître !
L'étonnement vous arrache un souris.
Que votre bouche ajoute à ce sourire aimable,
Un mot, un seul mot favorable !

S Y L V I E.

Venez me rendre ma brebis.

F I N.



LETTRE

DE MONSIEUR

LE COMTE DE TESSIN,

AMBASSADEUR DE SUÈDE,

A MONSIEUR PIRON.

J'AI cru avec raison, Monsieur, ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous pour le raffinement & l'exécution d'une idée, peut-être mal digérée, qui m'est venue; mais, entre vos mains, elle prendra aisément & sûrement (si vous voulez vous en donner la peine) le poli & l'air de justesse qui lui manque dans sa première naissance.

Voici ce que je desire : Je voudrois que l'on s'appliquât à caractériser & analyser dans les Pièces comiques, les vertus avec la même force, la même justesse, & le même pinceau dont jusqu'ici on a caractérisé les vices; & qu'on en fît exactement voir les contrastes. Par exemple, si l'on

entreprendoit de peindre le Généreux par opposition à l'Avare; le Prudent ou l'Homme de conseil, pour figurer contre l'Étourdi; le vrai Brave contre le Fanfaron; l'honnête Homme, contre mille caractères de Fourbes; le Sincère obligé, contre le Flatteur; la Femme vertueuse, contre la Coquette; & ainsi des autres.

Les traits brillans du vrai mérite, animeroient, à mon avis, pour le moins autant, & toucheroient sûrement davantage, que le ridicule du vice ne cause de l'indignation, puisque ce dernier fait quasi toujours rire, & perd par-là de son effet; au lieu que l'autre est toujours respectable, & n'a rien qui puisse diviser ou distraire l'attention.

J'en juge par moi-même; j'aime mieux m'appliquer à imiter les exemples vertueux, qu'à connoître & fuir les vicieux. Les derniers par eux-mêmes ne peuvent m'inspirer qu'une inaction, au lieu que les autres réveillent, animent & font agir; car la différence est très-réelle, entre n'être pas vicieux, ou être vertueux. Je pense que tout le monde sent cela comme moi.

Il résulte encore un autre inconvénient de ce qu'on néglige de faire voir le bien avec la même

exactitude que le mal, en ce qu'on voit tous les jours, que pour éviter l'excès que l'on représente, on tombe, faute de connoître le vrai, dans le défaut contraire; de sorte que pour se garantir de l'avarice, on devient prodigue; pour n'être pas Coquette, on se fait Prude; & nos jeunes Gens, pour ne pas passer pour Poltrons, deviennent souvent Bretteurs.

On pourroit objecter que ce que je souhaite, est le but des Tragédies; mais outre qu'elles nous tracent, la plupart du temps, des vertus ou farouches ou uniquement propres à l'héroïsme, elles conduisent toujours à un dénouement sanglant, qui intéresse, saisit l'attention entière, & fait négliger les caractères.

Ce n'est donc pas là ce que je demande; mais des actions plus unies, des vertus à l'usage de tout le monde, & plus à portée de l'humanité & de la vie journalière; & qu'au lieu de blâmer le vice, on s'attachât principalement à honorer la vertu.

A mon avis, c'est la seule chose qui manque au Théâtre François, d'ailleurs si parfait, tant à l'égard des Auteurs que des Acteurs, qu'il fait le

modèle de tous les Théâtres du monde , & l'admiration d'une Nation , dont les jugemens sur le produit de l'esprit sont si sûrs & si justes.

D'où vient donc ce manquement ? Seroit - ce que les traits grossiers du vice sont plus aisés à saisir , que les traits fins & délicats de la vertu ? Car pour le jeu du Théâtre , il seroit le même ; & je pense que si l'on représentoit la Femme Sage du monde , on y pourroit mêler des sujets qui tenteroient sa vertu , dont les fausses démarches produiroient des scènes très-réjouissantes. En un mot , je voudrois qu'on fit du moins quelques Pièces où le Héros fût parfait , & où l'on ne connût les vices que par opposition à ce premier Personnage ; c'est-à-dire , tout le contraire des Comédies jouées jusqu'ici , & que l'on donne encore journellement ; & par-là on apprendroit qu'il ne suffit point de n'être pas ingrat , mais qu'il faut être reconnoissant ; que ce n'est pas assez de ne point mentir , mais jusqu'où il faut dire vrai ; & une infinité d'autres mérites & bienséances dont on ignore la juste définition.

Si j'en disois davantage , je passerois ma portée , & j'excédrois le plan que je me suis proposé de

ne vous offrir, Monsieur, qu'une Pièce appareillée,
& qui reste à limer par la main du Maître. Que
ne doit-on pas attendre de l'Auteur de Gustave ?

GUSTAVE, ce grand Roi, doit sa nouvelle gloire
Et son nouvel éclat, PIRON, à tes Écrits;
Et son nom, justement immortel dans l'Histoire,
Qui ne paroissoit plus connu qu'aux beaux Esprits,
Graces à tes talens & ta Muse féconde,
Sous des traits ravissans reparoît dans le monde.

Je suis, avec une parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
Le Comte DE TESSIN.

Fin du Tome Second.

T A B L E
DU SECOND VOLUME.

<i>É</i> PITRE à <i>Madame la Comtesse de ***</i> , page 1	
<i>Préface des Courses de Tempé</i> ,	7
<i>LES COURSES DE TEMPÉ</i> , <i>Pastorale</i> ,	27
<i>Stances à M. le Comte de Livry</i> ,	83
<i>Épître dédicatoire au même</i> ,	85
<i>A sa mémoire en 1755</i> ,	87
<i>Préface de Gustave</i> ,	95
<i>Stances à la Reine de Suède</i> ,	120
<i>GUSTAVE-WASA</i> , <i>Tragédie</i> ,	123
<i>Vers à M. le Comte de Maurepas</i> ,	221
<i>Préface de la Métromanie</i> ,	223
<i>LA MÉTROMANIE</i> , <i>Comédie</i> ,	261
<i>Épître en vers au Roi d'Espagne</i> ,	419
<i>Préface de Fernand-Cortès</i> ,	425
<i>FERNAND-CORTÈS</i> , <i>Tragédie</i> ,	445
<i>LA FAUSSE ALARME</i> , <i>Pastorale</i> ,	547
<i>LETTRE de M. le Comte de Tessin</i> ,	569

Fin de la Table.

